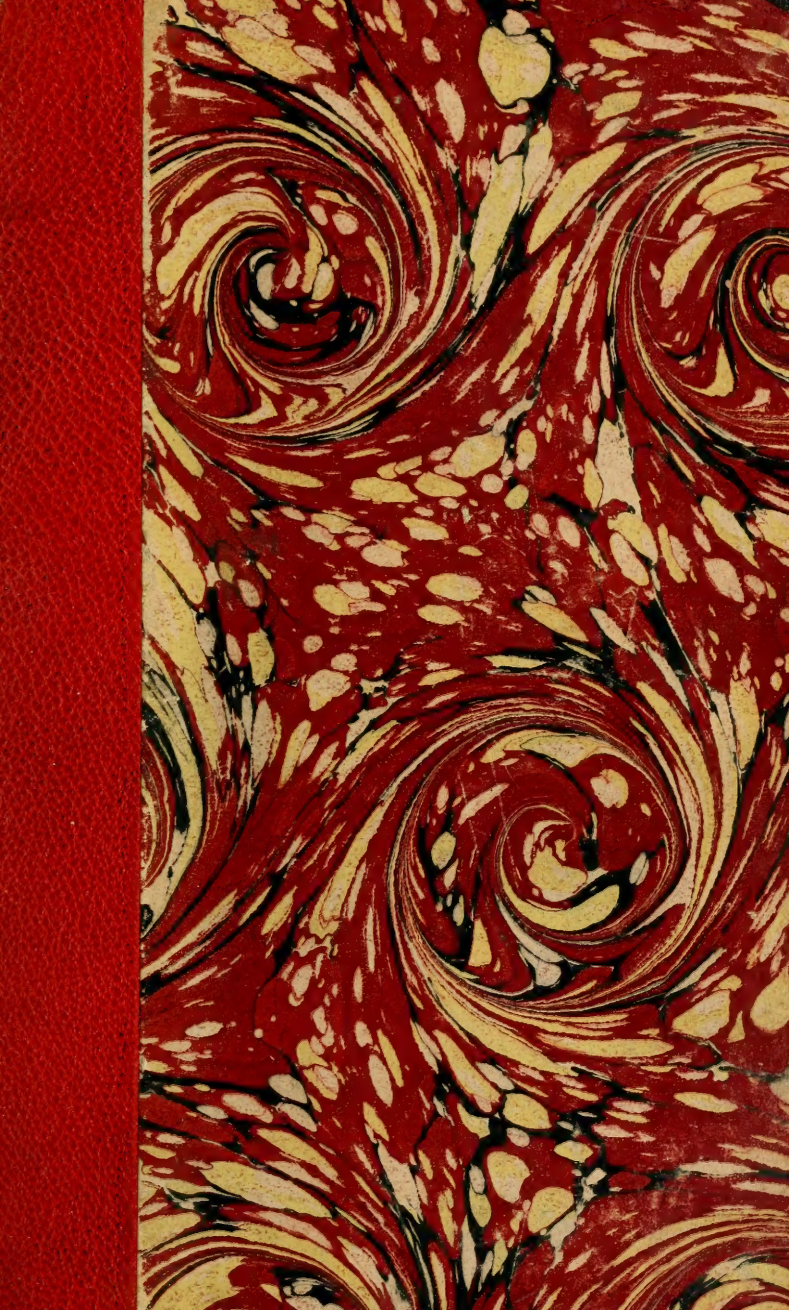


Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolonamoureu00turquoft

# NAPOLÉON

## AMOUREUX

CHARLES MARIE DE BONAPARTE (1746-1785)
*père de l'empereur Napoléon, d'après le portrait de Girodet*
(Galeries Historiques de Versailles)

HF.D
N216
.T8u

CHRONIQUE GALANTE DU PREMIER EMPIRE

# NAPOLÉON

## AMOUREUX

PAR

**Joseph TURQUAN**

R 8455
28 I 79

PARIS

**Librairie Illustrée Jules TALLANDIER, Éditeur**

8, Rue Saint-Joseph, 8

*Tous droits réservés*

# NAPOLÉON AMOUREUX

## CHAPITRE PREMIER

Le jeune Napoléon, sorti de l'École militaire, promène dans Paris son épaulette de sous-lieutenant. — Les filles du Palais-Royal. — Enthousiasmes de jeunesse. — Bonaparte à Valence. — Mme du Colombier. — Mlle Caroline. — Bonaparte mange des cerises avec elle, par une belle matinée d'été. — Mme Saint-Huberti. — Une légende. — Bonaparte faisant des vers. — Bonaparte à Auxonne. — Aventure de garnison. — Dialogue sur l'amour. — Bonaparte va en Corse comme lieutenant-colonel de la garde nationale. — Amours corses. — Mlle Désirée Clary : idylle de Bonaparte avec elle. — Il voit les Parisiennes et renonce à Désirée. — Amourette avec la citoyenne Turreau.

Le jeune Napoléon de Buonaparte, élève du roi, venait de sortir de l'École militaire. Il avait seize ans, son brevet d'officier dans la poche, d'âpres désirs dans le cœur et pas mal d'illusions dans l'esprit. En attendant qu'il allât prendre possession de son emploi de lieutenant en second à la compagnie de bombardiers du régiment d'artillerie de La Fère, en garnison à Valence, il se promenait dans Paris.

Paris n'était pas alors la ville aux prestigieuses merveilles d'aujourd'hui ; la malpropreté y régnait plus encore que le luxe ; mais, telle qu'elle était, sa réputation en Europe était immense et personne ne lui contestait le titre de capitale du monde. Napo-

léon, jusqu'alors, n'avait fait que l'entrevoir; maintenant il la savourait à longs traits.

Qu'on se reporte par la pensée à cet âge, heureux âge, où le jeune homme, mettant pour la première fois son épaulette d'officier, voit dans l'enivrement de ses illusions d'enfant et de ses ambitions d'homme, la vie s'ouvrir devant lui toute grande ; qu'on pense à la pauvreté dans laquelle avait végété l'enfance de Bonaparte, à l'incertitude du lendemain pour sa famille, depuis la mort de son père, incertitude qui occupait seule les appréhensions de cet apprenti de la vie; qu'on multiplie tout cela par une imagination et une ardeur de cœur toutes corses, et à peine pourra-t-on se former une idée du bonheur avec lequel le fils de feu M. Charles de Buonaparte étrennait son épaulette d'or. Outre la satisfaction bien légitime de la porter et le noble orgueil de la devoir à son travail, il y avait surtout en lui le bonheur d'avoir maintenant son avenir assuré : si la guerre ne venait point favoriser son avancement, ou l'arrêter tout net, il serait, comme pis-aller, retraité avec le grade de capitaine d'artillerie et décoré de la croix de Saint-Louis. Ce n'était assurément pas l'opulence, mais avec cela, en Corse, on pouvait encore vivre sur un certain pied, avoir même quelque influence dans les *pièves* du diocèse d'Ajaccio, et alors qui sait?... son père n'avait-il pas été député de la noblesse de l'île?

Le nouvel officier rêvait à tout cela. Il supputait dans sa pensée qu'à l'avenir, non seulement il ne serait plus à charge à sa mère qui, la pauvre femme, avait peine avec ses modiques revenus à faire vivre sa nombreuse famille, mais qu'il pourrait encore l'aider de son argent. La solde d'un lieute-

nant en second d'artillerie était pourtant bien maigre : soixante et onze livres et cinq sols par mois ! Mais, n'ayant jamais rien possédé, le jeune homme pensait alors que cette somme devait suffire à tout.

Et, tandis qu'il faisait ses calculs et « disait ses menus suffrages », il regardait avidement Paris, essuyait les œillades des filles du Palais-Royal qui, aux galeries de bois, tenaient boutique de sourires, de plaisir et d'amour, toutes choses frelatées, flétries, à faire reculer les plus résolus, et qu'elles vendaient à beaux deniers comptants. Il sentait qu'il faisait acte d'homme en passant, indifférent en apparence, devant cet étalage de chair humaine, de bras nus, d'épaules et de poitrails découverts ; mais, comme les autres aussi, le jeune officier ne tardera pas à faire acte d'homme en cédant aux provocations de ces marchandes d'amour. N'est-ce pas sur un fumier, la plupart du temps, que va s'épanouir pour la première fois cette admirable fleur d'amour du jeune homme?

Napoléon ressentait avec une intensité que ne connaissent guère les âmes vulgaires ou les natures froides et mesurées du Nord tous les bouillonnements de ses seize ans. Les conversations de ses camarades n'étaient pas faites pour calmer ses sens. Ces diables de jeunes gens s'excitent toujours entre eux et c'est à qui fera le plus de folies : l'uniforme est loin d'être un frein à leur imagination galopante. Qui de nous ne connaît par lui-même, pour peu qu'il veuille bien se les rappeler, ces singuliers sentiments de la jeunesse, faits d'exubérance de la vie, mais où un désir d'expansion, de dévouement, de sacrifice, un immense désir d'amour enfin, tourmente délicieusement le cœur du jeune homme,

le berce de ses vagues aspirations et lui fait entrevoir la vie comme un beau rêve? Mais, comme s'ils avaient honte de ces sentiments, les jeunes gens semblent se faire une gloire de les étouffer ; ils affichent en leur place un sensuel cynisme qui peu à peu tend à supplanter tout ce qu'ils avaient de bon dans le cœur, leur dessèche l'âme et leur flétrit l'esprit. Les moins corrompus traitent alors d'enfantillages ces impressions délicieuses de la jeunesse. Ils voudraient en sourire, plus tard, de ces enfantillages, quand l'expérience des hommes, celle des femmes aussi, a enlevé ce qui pouvait rester de poésie à leur vie et que la sécheresse du scepticisme est venue peu à peu remplacer ces divines illusions. Mais les cœurs « sensibles », comme on disait à la fin du siècle dernier, ne peuvent, sans une douloureuse émotion, faire ce retour sur leur passé : ce ressouvenir est parfois si intense, il nous fait sentir si cruellement les déceptions de la vie, que des larmes involontaires coulent alors de nos yeux. Des larmes! Était-ce donc là ce que la vie nous gardait?

Napoléon quitta Paris vers le commencement d'octobre 1785. Il n'était pas seul : un de ses camarades de l'École militaire, le jeune Alexandre des Mazis, nommé aussi au régiment de La Fère, faisait route avec lui.

Un compagnon de route n'était pas à dédaigner en ces temps de voyages à pas de tortue. Aussi bien Bonaparte n'était pas alors le taciturne qu'il devint un peu plus tard et il n'était pas fâché d'avoir quelqu'un pour essuyer le feu de sa verve toute méridionale. Les deux jeunes gens bavardaient à qui mieux mieux, Bonaparte surtout, qui « développait

des théories à perte de vue » tout le long du chemin. De quoi parlaient ces deux jeunes gens ? Eh ! mon Dieu, ils parlaient d'amour, comme tous les hommes quand ils ne parlent ni politique, ni religion, ni affaires.

Ils arrivèrent à Lyon. Bonaparte alla voir un ami de sa famille, M. Barlet. Celui-ci, apprenant qu'il allait à la garnison de Valence, lui donna aimablement une lettre de recommandation pour l'abbé de Tardivon, ancien abbé général de Saint-Ruff, qui habitait cette ville.

On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait cet abbé de Saint-Ruff comme un prêtre d'à présent. C'était une manière de grand seigneur de province, moitié ecclésiastique, moitié laïc, assez lettré, mondain et aimant de préférence la société des femmes. Il accueillit fort bien le jeune officier, le présenta dans plusieurs maisons de Valence (1), notamment chez Mme Grégoire du Colombier.

Mme du Colombier était une femme qui avait passé la cinquantaine et ne manquait pas de mérite. A cet âge, les femmes accueillent volontiers les tout jeunes gens : on dirait que le sentiment de maternité, inné chez elles, leur donne le besoin de protéger, de guider les premiers pas des jeunes gens dans le monde. Peut-être leur bonté veut-elle ainsi leur éviter d'acquérir à leurs dépens l'expérience de la vie ; peut-être n'est-ce qu'un moyen de tirer vanité de celle qu'elles ont acquise elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, Mme du Colombier ne fut pas longue à s'engouer du jeune lieutenant. Son verbiage

(1) Le *Mémorial de Sainte-Hélène* dit que c'est Mme du Colombier qui présenta Bonaparte à l'abbé de Saint-Ruff. C'est une erreur.

lui plaisait. Elle prit plaisir à le faire causer et à modifier en lui plus d'une de ces idées fausses qu'ont, sur le monde, ceux qui n'y sont jamais allés. Elle lui tint un peu lieu de mère par les conseils qu'elle lui donnait. Dès que les beaux jours furent revenus, en 1786, elle l'invita à aller la voir à sa campagne des Basseaux, à deux lieues de Valence, et Bonaparte ne manqua point de s'y rendre.

Outre le plaisir qu'avait Mme du Colombier à causer avec le jeune officier et à l'entendre soutenir, avec sa verve méridionale, des thèses assez extraordinaires et des paradoxes bien inattendus, il y avait peut-être aussi chez elle un désir dont elle ne parlait point. Elle avait une fille, Mlle Caroline, qu'elle eût probablement vue avec satisfaction demandée par Bonaparte. « Sans être remarquablement jolie, a dit une femme qui l'a connue plus tard, elle avait dû être fort agréable. Elle est surtout fort bien faite et son abord, tout gracieux, devait lui donner une apparence de beauté que plus tard on ne cherchait pas à lui contester (1). » Mme d'Abrantès affirme, dans ses *Mémoires*, avoir entendu dire à Napoléon lui-même qu'il avait été question de mariage entre Mlle Caroline et lui. Mais le *Mémorial de Sainte-Hélène* contredit la brillante chroniqueuse : « Il est faux, y lit-on (2), ainsi que je l'avais entendu dire dans le monde, que la mère ait voulu ce mariage et que le père s'y soit opposé... » Il est probable que Mme du Colombier aurait accueilli avec plaisir la demande de la main de sa fille, il est probable que, de son côté, Napoléon se fût décidé

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires* (éd. 1893, Garnier), t. VI, p. 15.

(2) *Mémorial de Sainte-Hélène* (éd. Garnier), t. I, p. 102.

à faire cette démarche s'il était resté plus longtemps à Valence, car il avait beaucoup de sympathie pour Mlle Caroline, et le *Mémorial* dit ceci : « Napoléon prit du goût pour Mlle du Colombier, qui n'y fut pas insensible. C'était leur première inclination à tous deux, et telle qu'elle pouvait être à leur âge avec leur éducation. « On n'eût pas pu être plus « innocent que nous, disait l'empereur; nous nous « ménagions de petits rendez-vous. Je me souviens « encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour. « On le croira avec peine, tout notre bonheur se ré- « duisit à manger des cerises ensemble (1). » Celui de Jean-Jacques avec Mlle Galley n'avait guère dépassé ce point-là non plus, et il est curieux d'observer que ces platoniques cerises tiennent une place assez importante dans l'histoire amoureuse de ces deux grands génies, dont l'un avait pressenti l'autre (2), et jetèrent une douce lueur sur leur vie tout entière : souvenir gracieux, chaste, idyllique, que des amours moins éthérés n'effacèrent jamais.

On ne sait si Mlle du Colombier mangea aussi des cerises, par les cristallines matinées de juin, avec M. de Bressieux, ancien capitaine au régiment de Lorraine et chevalier de Saint-Louis, mais c'est lui qu'elle épousa. Il était incontestablement moins jeune que le lieutenant d'artillerie, et il est probable que des regrets, de plus d'une sorte peut-être, se mêlèrent bientôt au souvenir que la jeune femme conserva de Bonaparte. Quant à lui, il n'oublia pas plus Mme de Bressieux qu'il n'avait oublié la chaste

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. I, p. 102.

(2) « J'ai quelque pressentiment que cette petite île (la Corse) étonnera l'Europe. » (J.-J. Rousseau, *Contrat social*, livre II, chap. x.)

et délicieuse idylle des cerises. Quand il revint d'Égypte et qu'il roula sur la route de Paris, « il voulait expédier aux dames du Colombier, qu'il croyait à Basseaux, un courrier chargé de leur présenter ses hommages, lorsqu'il apprit que ces dames étaient à Bressieux, près Tullins, petite ville du département de l'Isère, qu'habitait Mlle du Colombier depuis que, le 31 mars 1792, elle avait épousé M. Gamparet de Bressieux... » (1). Devenu empereur, Napoléon n'oublia pas davantage sa jeune et matinale amie, qui, du reste, sut très bien se rappeler à son souvenir. Nous trouvons, en effet, cette lettre, datée du camp de Boulogne, dans la *Correspondance de Napoléon.*

A MADAME CAROLINE BRESSIEUX.

Pont-de-Briques, 2 fructidor an XII (20 août 1804).

Madame, votre lettre m'a été fort agréable. Le souvenir de Madame votre mère et le vôtre m'ont toujours intéressé. Je saisirai la première circonstance pour être utile à votre frère. Je vois, par votre lettre, que vous demeurez près de Lyon ; j'ai donc des reproches à vous faire de ne pas y être venue pendant que j'y étais, car j'aurai toujours un grand plaisir à vous voir. Soyez persuadée du désir que j'ai de vous être agréable.

NAPOLÉON (2).

Peu de temps après, Mme de Bressieux fut nommée dame d'honneur de Mme Mère. « C'était, a dit la duchesse d'Abrantès, une femme spirituelle, bonne, d'un commerce à la fois doux et agréable. Je comprends très bien comment l'empereur allait

(1) De Coston, *Premières années de Napoléon*, t. I, p. 82.
(2) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. IX, p. 478, pièce 7948.

cueillir des cerises à six heures du matin avec elle, sans penser à mal et se bornant à causer. Une particularité qui me frappa la première fois que je la vis, fut l'intérêt qu'elle paraissait porter aux moindres actions de l'empereur; elle le suivait de l'œil avec une attention qui venait de l'âme (1). »

Après ce premier séjour à Valence où son goût pour le monde le préserva de ces aventures vulgaires qui n'entravent que trop souvent la carrière et l'avenir des jeunes gens, Napoléon alla à Lyon où son régiment avait été envoyé pour la répression de quelques troubles. De là, il fut à Douai, puis il demanda un congé et alla le passer à Ajaccio.

Il traversa Marseille dans le courant du mois de février 1787. Est-ce là qu'il vit pour la première fois Mme Saint-Huberti, la célèbre cantatrice ? Mme d'Abrantès l'affirme et il semble qu'elle tient son information de M. Maret. Quoi qu'il en soit, Mme Saint-Huberti, qui devait peu de temps après épouser le comte d'Antraigues, agent secret des Bourbons pendant l'émigration, et mourir à Londres en 1812, assassinée avec son mari par un domestique italien, la Saint-Huberti jouait alors avec un immense succès le rôle de *Didon*. Le jeune lieutenant aurait été si remué par la voix de la cantatrice, qu'il lui aurait fait et adressé des vers. « La séduction théâtrale de la Saint-Huberti n'a pas seulement la gloire de faire revivre les premières imaginations d'amour du grand écrivain du XIX^e^ siècle (Chateaubriand), elle avait encore la fortune, à la suite d'une représentation de *Didon*, d'inspirer les seuls vers que peut-être ait jamais rimés, dit-on, le lieutenant

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 15.

d'artillerie destiné à devenir Napoléon Ier (1). »

Ces vers, M. de Goncourt les a sans doute trouvés dans les *Mémoires* de Mme d'Abrantès : l'aimable duchesse peut, dit-elle, en garantir l'authenticité. Au reste, les voici.

> Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
> Voyez d'où dépendait votre empire naissant :
> Didon n'eut pas de charme assez puissant
> Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine,
> Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
> Eût été reine de Carthage,
> Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
> Et votre beau pays serait encore sauvage (2).

Mme d'Abrantès dit qu'elle tient ces vers de M. Marct, duc de Bassano. Il faut le croire, puisqu'elle le dit. Mais on ne peut s'empêcher d'observer que, toute poétique que fût la nature de Napoléon, il n'est pas probable qu'il ait connu les règles de la prosodie française : il connaissait si mal celles de la grammaire ! Quand on sait qu'il disait *îles philippiques* pour *Philippines*, *section* pour *session*, *point fulminant* pour *point culminant*, *rentes voyagères* pour *rentes viagères*, *armistice* pour *amnistie*, etc. (3), on se demande comment il aurait été tenté de rimer, malgré toute la poésie qu'il pouvait avoir au cœur. On trouve dans les *Mémoires de Lucien* une conversation entre les deux frères, qui ne laisserait aucun doute sur ce point, à savoir, que Napoléon, dans sa jeunesse a fait des vers. « Si le citoyen consul, disait Lucien, avait voulu s'occuper de poésie, il y

(1) De Goncourt, *La Saint-Huberti*, p. 4.
(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IX, p. 272.
(3) Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, p. 225

aurait brillé comme en tout ce qu'il a entrepris et pourrait entreprendre.

— Ah ! bien oui, la poésie ! Et le temps, le temps, mon cher Lucien? Et puis est-il vrai que vous vous souvenez de mes premiers essais?

— Je crois bien que je m'en souviens. Votre relation de notre curé de Gualdo nous charmait tous dans la famille, et dans le pays nos beaux esprits, par exemple les Pozzo di Borgo, les Barberi et autres bons roturiers... Combien de fois ne leur ai-je pas lu moi-même avec délices et orgueil... précisément votre curé de Gualdo (1) ! » Et, continuant la conversation, Napoléon répondait : « J'aurais eu plus de goût, comme vous le dites fort bien pour la poésie. Puisque vous vous souvenez de notre *curé de Gualdo*, oui, j'en conviens, ce n'était pas mal ; il y avait peut-être plus que de la poésie ; cela sentait son patriotisme. » Napoléon a donc fait des vers, mais il ne faut pas croire que ce fussent des vers français, non plus que des vers italiens : c'était de la poésie corse, comme en font encore dans l'île certaines *voceratrice*, par intuition, par inspiration, et sans avoir jamais étudié. Le titre de la pièce citée, *le curé de Gualdo*, les noms des auditeurs, tout prouve que c'étaient des vers en patois corse, comme on en trouve quelque échantillon dans la *Colomba* de Prosper Mérimée. D'ailleurs, en Corse, beaucoup font, à l'occasion surtout d'événements de famille, naissance, mariage, etc., ce qu'on appelle des *sonnetti;* pour une mort, on dit des *lamenti :* pièces toutes d'inspiration, bizarres, chantantes, d'une richesse de couleurs incroyable.

(1) Jung, *Lucien et ses Memoires*, t. II, p. 137.

On a, dans le pays, l'habitude de les faire imprimer sur des carrés de satin ou de taffetas roses, bleus, lilas, blancs, etc., avec des enluminures tout autour.

Que Napoléon ait été amoureux quelques instants, quelques jours même, de la Saint-Huberti, c'est très possible : à son âge, n'est-on pas amoureux de toutes les femmes qu'on voit? Qu'il lui ait adressé les vers qu'on vient de lire, c'est moins probable. En tout cas, cet épisode n'a pas laissé la moindre trace dans sa vie, non plus que dans celle de la grande cantatrice. Il est cependant certain que, tout ennemie qu'elle devint de Bonaparte, dès 1796, en Italie, après avoir été amie de Joséphine, elle n'eût point manqué, sinon de se vanter, du moins de parler de ce petit caprice du grand homme.

Napoléon était arrivé à Ajaccio au mois de mars 1787. Il revint un peu plus tard sur le continent, s'arrêta quelques jours à Paris, obtint une prolongation de congé et retourna à Ajaccio. Il en repartit à la fin de janvier 1788 et rejoignit enfin son régiment à Auxonne.

S'il eut, pendant ces divers déplacements, quelque liaison ou intrigue amoureuse, l'histoire n'en a point gardé le souvenir. A Auxonne, où il arrive le 1er mai 1788, il ne trouve pas d'abbé de Saint-Ruff pour lui ouvrir les portes des salons de la ville ; aussi est-il moins mondain qu'à Valence. Il ne l'est même plus du tout. Il travaille, il se surmène, et, à ce régime, finit par compromettre sa santé.

Les distractions sont rares dans les petites villes de province. A Auxonne, les officiers organisaient parfois des fêtes et, comme ils aimaient beaucoup la danse, le jeune Bonaparte comme les autres,

« ils étaient obligés, pendant l'hiver, de donner des bals aux grisettes » (1). Ces bals devaient forcément amener de petites aventures : on a beau aimer la danse, à vingt ans on aime encore mieux les danseuses. Il ne semble pas pourtant que Bonaparte ait esquissé le moindre petit roman pendant ce premier séjour à Auxonne. Et cependant, plus tard, des femmes ont dit avoir été, à cette époque, dans les termes les plus tendres avec lui. Ces femmes se vantaient : il n'y avait cependant pas de quoi. Tout ce qu'on sait, c'est que le jeune lieutenant montra une certaine inclination, sympathie bienveillante plutôt qu'amour, pour une jeune fille, fort jolie, a-t-on dit, et qui ne manquait pas d'admirateurs. C'était Mlle Manesca Pillet, belle-fille d'un certain M. Chabert à qui Bonaparte allait quelquefois faire visite, pas aussi souvent que l'eût, assure-t-on, désiré la jeune fille.

Mais un événement, fâcheux en lui-même, fut l'occasion pour Bonaparte de distractions un peu moins platoniques. « Les derniers jours de mars 1789, raconte le général de Thiard, le chargement d'un bateau de blé, à Seurre, pour le compte d'un négociant de Verdun, occasionna dans la première de ces deux villes une émeute populaire excitée par la crainte de la famine : il fallut recourir à la force armée.

« On envoya d'Auxonne un détachement du régiment de La Fère. Parmi les officiers était un jeune lieutenant, d'assez chétive apparence, qui employa les loisirs de la garnison à faire des excursions dans les environs, particulièrement à Navilly où la construction du beau pont sur le Doubs l'intéressait,

(1) De Coston, *Premières annees de Napoléon*, t. I, p. 153.

puis à deviser avec plus ou moins d'intimité avec une jeune personne de la maison dans laquelle il était logé. Bientôt le lieutenant quitta Seurre pour d'autres étapes... La demoiselle se maria, mais tout ne fut pas fini.

« En tête de liste des personnes d'élite qui briguaient la faveur d'être présentées à l'empereur Napoléon à Chalon, M. de Thiard (1) avait placé galamment le modeste nom d'une dame inconnue. A la vue de ce nom, un léger sourire effleura les lèvres pincées du nouveau César, qui dit à son chambellan : « Il paraît que vous connaissez mes aventures de « garnison ; soyez discret et faites entrer. » La belle inconnue, accompagnée d'un fils d'une douzaine d'années pour lequel elle obtint une bourse dans une école du gouvernement, sortit fort satisfaite de l'audience de l'empereur et roi qui n'était autre que le lieutenant d'artillerie de 1789 (2). »

Bonaparte s'était surmené pendant ce premier séjour à Auxonne. Sa santé était devenue mauvaise. Aussi demanda-t-il un congé de semestre qu'il alla passer en Corse. Il obtint plus tard une prolongation de congé pour prendre les eaux d'Orezza. Sa santé raffermie, il revint à Auxonne.

Il amenait avec lui sur le continent son frère Louis, âgé de treize ans. Tous deux vécurent dans un modeste appartement de deux pièces, faisant eux-mêmes leur chétif ménage. La solde du lieutenant devait pourvoir à tout. On conçoit qu'avec d'aussi

(1) Conseiller général de Saône-et-Loire et candidat au Corps législatif, chambellan de Napoléon et de service auprès de lui pendant son voyage en Italie pour aller prendre la couronne de fer.

(2) Général de Thiard.

maigres ressources, le chapitre de l'amour n'ait pas eu de colonne ouverte au budget de l'officier. Car, si l'argent est le nerf de la guerre, il est aussi le nerf de l'amour. La poésie ne va pas avec les poches vides. « Une chaumière et un cœur » est un dicton archi-faux, et l'amour a tôt fait de s'envoler quand il n'a qu'une chaumière pour s'abriter. Aussi, à la façon du renard de la fable qui trouve trop verts les beaux raisins qu'il ne peut atteindre, Bonaparte, après un échec dont il ne se vante pas, sans doute, déblatère contre l'amour et c'est évidemment dans un moment de mauvaise humeur qu'il écrit les lignes suivantes où le dépit suinte à chaque mot : Lisez ce petit dialogue ; il roule sur l'amour et n'oubliez pas que c'est l'œuvre d'un lieutenant de vingt-deux ans :

Des Mazis. — Comment, monsieur, qu'est-ce que l'amour? Eh quoi ! n'êtes-vous donc pas composé comme les autres hommes?

Bonaparte. — Je ne vous demande pas la définition de l'amour. Je fus jadis amoureux, et il m'en est resté assez de souvenir pour que je n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses. Je fais plus que nier son existence, je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes. Enfin, je crois que l'amour fait plus de mal que de bien, et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer les hommes (1).

Le pauvre garçon! Il n'est pas assez riche pour acheter l'amour; il nie donc son existence. N'est-ce pas le meilleur moyen de s'en passer? N'ayant pas,

(1) Th. Jung, *Bonaparte et son temps*, t. I, p. 75.

en 1795, de quoi se payer des gants, il dira, toujours, d'après le même système, qu'il n'en porte pas parce que c'est une dépense inutile.

Tout en écrivant ces aigreurs rancunières, sans la moindre conviction d'ailleurs, il continue à aller dans les maisons qui lui sont ouvertes. Il va chez M. Naudin, commissaire des guerres, dont la femme le voit avec plaisir; chez M. Chabert, moins, sans doute, pour la satisfaction d'exposer devant lui des théories à perte de vue que pour celle de causer avec sa jolie belle-fille, Mlle Manesca Pillet qui le regardait d'un œil très bienveillant; on a même dit qu'il fut entre eux question de mariage (1).

Mais, au mois de mai 1791, le départ de Bonaparte met fin à ces relations. Nommé lieutenant en premier, il est envoyé de nouveau à Valence. Là, il reprend ses habitudes d'autrefois, mais il va moins dans le monde. Il s'occupe de l'instruction et de l'éducation de son frère. D'ailleurs, la Révolution vient d'éclater; l'émigration, qui commence, a fermé bien des salons. Bonaparte brûle de toutes les ardeurs de son âge et de son temps. « Le sang méridional, écrit-il à M. Naudin, coule dans mes veines avec la rapidité du Rhône (2). » Cependant il coule en pure perte pour les passions amoureuses : on ne lui connaît nulle liaison à ce moment. Et puis, il ne reste que peu de temps à Valence. Il obtient un congé et va le passer en Corse. Il y ramène son frère et fait un long séjour à Ajaccio. Arrivé dans les pre-

(1) « On a peut-être encore dans la maison Chabert des fiches en ivoire sur lesquelles le futur conquérant de l'Europe avait écrit le nom de baptême de sa prétendue dont le salon lui était ouvert. » (De Coston, *Premières années de Napoléon*, t. I, p. 153).

(2) *Ibid.*, p. 177.

miers jours d'octobre 1791, il y restera jusqu'en mai 1792.

C'est pendant ce séjour que, nommé capitaine d'artillerie, Bonaparte sollicita le grade de lieutenant-colonel des gardes nationales de la Corse. Il avait pour cela plus d'une raison : la première peut-être, bien terre à terre, bien importante aussi pour un officier sans fortune, était la raison pécuniaire. Bon pour sa famille, il ne voulait pas cesser de lui donner des subsides : les revenus de la terre ne rentraient pas, par ces temps troublés, et *la signora Letizia* avait bien du mal à nourrir et habiller tout son petit monde. Une autre raison, c'est que le nouveau capitaine avait quelques amourettes et que ces fantaisies entraînent toujours à des dépenses plus ou moins considérables, même à Ajaccio. C'est là, du reste, le moindre de leurs inconvénients, et Napoléon ne tarda pas à en faire la cruelle expérience. Ne voulant donc abandonner ni sa famille, ni sa maîtresse, Napoléon aimait mieux être lieutenant-colonel de gardes nationales que capitaine d'artillerie, pour avoir une solde plus élevée. De cette façon il pouvait continuer à aider les siens et conserver sa maîtresse. Ah! l'amour, pour les jeunes gens sans fortune, en revient toujours à cette malheureuse question d'argent. Mais la pauvreté, si elle est un obstacle à la satisfaction des goûts naturels du jeune homme, préserve en même temps du vice, qui n'est que la conséquence de la satisfaction répétée et prolongée de ces goûts naturels. Cette pauvreté a de plus un avantage pour les âmes fortes : c'est de leur donner une trempe que ne peuvent guère avoir celles qui n'ont pas eu d'obstacle à surmonter.

Napoléon, à Ajaccio, ne pouvait décemment rece-

voir sa maîtresse dans la maison de sa mère. Il avait donc loué un appartement pour elle. Cet appartement était dans une maison située à l'entrée d'Ajaccio, près la porte de mer, et appartenait à une vieille dame, la comtesse Rossi. La duchesse d'Abrantès dit qu'elle ignore pour quelle raison Napoléon, à cette époque, ne logeait pas chez sa mère (1); le baron Hippolyte Larrey, dans sa naïve et aveugle admiration pour tous les membres de la famille impériale, assure que c'était pour pouvoir recevoir plus à son aise ses partisans (2). « Cherchez la femme », cette vieille maxime d'investigation policière peut fructueusement aussi être appliquée comme procédé de recherche dans certains cas de l'histoire. Et le même baron Larrey donne, peut-être sans s'en douter, la raison pour laquelle Napoléon n'habitait pas alors avec sa famille. « Il inquiéta sa mère, dit-il, à propos d'une intrigue amoureuse avec une femme fort éprise de lui et d'une extrême jalousie corse. Ayant acquis la certitude d'être délaissée pour une autre, elle résolut de se venger. Elle invita son volage amoureux à dîner, versa du poison dans son verre et le fit boire d'un trait. Les accidents les plus graves survinrent dans la soirée en mettant la vie du jeune officier en péril. Sa mère, avertie à temps, se rendit auprès de lui à la hâte et lui assura les premiers soins en préparant, par sa sollicitude, les secours du médecin, nécessaires à la guérison (3). »

Cette fois, Napoléon l'avait échappé belle. Il se trouvera sans doute des gens pour découvrir des

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. I, p. 176.
(2) Baron H. Larrey, *Madame Mère*, t. I, p. 186.
(3) *Ibid.*, p. 187.

circonstances atténuantes dans le crime de cette empoisonneuse : elle est excusable, dira-t-on, elle l'aimait tant!... Toujours est-il que, à peine remis des conséquences de sa mésaventure, Bonaparte fut mandé à Paris. Il dut justifier devant le ministre du supplément de congé qu'il s'était accordé de sa propre autorité, sans doute pour ne point s'éloigner d'une femme si aimante. Quoi qu'il en soit, il parvint à faire admettre les raisons qu'il donna; il obtint de plus l'autorisation de retourner en Corse et d'y reprendre le commandement des gardes nationales.

Il n'y revient qu'au mois de septembre, ramenant sa sœur Marianne, qu'il venait de retirer de la maison de Saint-Cyr, à la suite du décret qui ordonnait la fermeture de toutes les maisons royales d'éducation.

Pendant quelque temps, il semble qu'il y ait relâche dans les amours de Napoléon. Sa dernière aventure l'a sans doute refroidi à l'endroit de la galanterie. Et puis les temps se prêtent peu aux légèretés et aux fantaisies de l'amour. La guerre civile règne en Corse. La famille Bonaparte est poursuivie, traquée par les partisans de Paoli, et c'est à grand' peine que Napoléon parvient à s'embarquer avec elle à Calvi.

On débarque à Marseille en juin 1793.

La détresse de la famille Bonaparte était grande. Les huit enfants de Mme Letizia, qui tous devaient s'asseoir sur des trônes, excepté Lucien dont le républicanisme intransigeant ne consentit à accepter de couronne princière que des mains du pape, les enfants de Mme Letizia ne possédaient alors pour tout bien que les vêtements qu'ils avaient sur le corps; ils vivaient du pain de munition que leur

délivrait chaque jour le bureau de bienfaisance de Marseille.

Napoléon, cependant, reprenait son emploi de capitaine d'artillerie et, en bon fils, en bon frère, continuait à partager sa solde avec sa famille. La pauvreté ajournait de nouveau pour lui les amours. Mais elle n'empêchait pas les sentiments. Bonaparte revenu à Marseille après le siège de Toulon, et revenu général de brigade, ne tarda pas à ressentir une tendre inclination pour une jeune fille appartenant à une famille de négociants.

Mais il faut dire auparavant que son frère Joseph, qui venait d'être nommé commissaire des guerres, avait fait la connaissance d'un M. Clary, marchand de savon, à Marseille, et avait épousé l'aînée de ses filles. Il est à croire que la dot de Mlle Julie avait joué en cette affaire un rôle prépondérant, car, de beauté, il n'en était pas question. Barras dit qu' « elle était petite, couperosée au dernier point, aussi parfaitement laide et hideuse qu'on l'a vue depuis » (1). Et pourtant, que de femmes laides sans un sou, sont épousées pour leur beauté !... Mme Joseph Bonaparte avait une sœur, nommée Désirée, qui attira l'attention de Napoléon. Aussi bien, en voyant le bonheur de sa belle-sœur, l'aisance qui régnait dans sa maison, était-il envahi par des idées matrimoniales. Et puis, pauvre comme il était, le mariage, pour lui, c'était la femme, la femme! ce rêve troublant de tout jeune homme à son entrée dans la vie. Il a eu beau écrire que « l'amour est nuisible au bonheur individuel des hommes », il a écrit aussi, peu de temps auparavant : « Le lierre s'embrasse au pre-

(1) Barras, *Mémoires*, t. I, p. 202.

mier arbre qu'il rencontre, c'est en peu de mots l'histoire de l'amour. » N'est-ce pas un peu aussi son histoire? Napoléon en restera, dans la vie, sur cette impression de jeunesse : il agit, dans les choses de cœur, sans plus de réflexion que le lierre qui « s'embrasse au premier arbre qu'il rencontre ». Il s'engoue de la petite Clary, comme il se coiffera plus tard de la veuve Beauharnais. Aussi bien la jeune Désirée était-elle « assez jolie, très coquette et très légère (1). » Napoléon semble avoir eu de tout temps un faible pour ces sortes de femmes : il prenait volontiers la coquetterie, chez la femme, pour de l'intelligence, mais seulement, comme les autres hommes, quand il était lui-même l'objet de cette coquetterie. Au reste, voici ce que dit d'elle la duchesse d'Abrantès : « C'est une bonne personne ; je la juge même inoffensive, mais elle est totalement nulle. Son caractère n'a aucune couleur... Tout est mort dans ce cœur auquel vous faites un appel (2). » Si le caractère était nul, le cœur, chez Désirée, n'était pas aussi mort que le dit la duchesse d'Abrantès : le jeune Bonaparte n'eut pas besoin d'y faire deux appels, il répondit fort bien au premier. Il était même si peu mort, ce cœur, qu'après avoir fait du roman avec le petit général corse, la jeune fille se mit, ce qui cette fois était son droit, à aimer le général Duphot son fiancé, qu'elle eut l'affreuse douleur de voir massacrer sous ses yeux ; elle aima beaucoup, et c'était son devoir, le général Bernadotte son mari. Elle l'aimait tant, même, « que cet amour devint un véritable fléau pour ce pauvre

(1) Général de Ricard, *Autour des Bonaparte*, fragments de Mémoires, p. 114.

(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. Ier, p. 415.

Béarnais (1). » Tout cela ne l'empêcha pas d'aimer aussi, pendant la Restauration, — et ceci n'était ni son devoir, ni son droit, — le duc de Richelieu, et de le poursuivre de ses obsessions à travers toute l'Europe. Si c'est là un cœur mort, c'est à se demander ce que pourrait être un cœur bien vivant, — car il semble que malgré tous ces changements, Désirée demeura fidèle au souvenir de Bonaparte, et « on a cru que les restes de cette passion mal éteinte furent la cause de son refus obstiné de quitter la France (2). »

Pour en revenir à Bonaparte et à son caprice pour la sœur de sa belle-sœur, il est certain qu'avant le 13 vendémiaire il désirait l'épouser. « Il enviait, dit Bourrienne, le bonheur de Joseph qui venait d'épouser à Marseille, Mlle Clary, fille d'un riche négociant de cette ville, qui jouissait d'une bonne réputation. Qu'il est heureux, ce coquin de Joseph! C'était l'expression ordinaire de ce sentiment de petite envie qui se manifestait souvent chez lui (3). » Quant à Mlle Clary, coquette et légère comme elle était, très jeune aussi, il faut le dire, elle se prit d'un sentiment très vif pour le général. Celui-ci n'écrivait jamais à son frère sans le charger de ses souvenirs et de ses hommages pour elle. Qu'on ne croie point que c'était là une simple et banale politesse. S'il lui écrit, le 22 mai 1795 : « Souvenir à ta femme et à Désirée », un mois plus tard, le 25 juin, il dit : « Désirée me demande mon portrait, je vais le faire faire; tu le lui donneras, *si elle le désire encore*, sans quoi tu le garderas pour toi. » Là-

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. I, p. 415.
(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 131.
(3) Bourrienne, *Mémoires*, t. I, p. 72.

dessus, Désirée accompagne sa sœur et son beau-frère à Gênes ; les longueurs, la fatigue de la route, un peu de paresse aussi sans doute, l'empêchent de prendre la plume, et Napoléon attribue à l'oubli le silence de son amie. « Il faut, écrit-il à son frère, pour arriver à Gênes que l'on traverse le fleuve Léthé, car Désirée ne m'écrit plus depuis qu'elle est à Gênes. » Le silence des femmes est-il donc la leçon des hommes ? En tout cas, c'est ce qui les pique le plus. Napoléon revient à la charge le 19 juillet, et se plaint encore du manque de lettres : « Je n'ai pas non plus de lettre de Désirée, depuis qu'elle est à Gênes. » Et comme le 25 juillet, il n'en a pas encore reçu, il insiste auprès de son frère pour qu'on lui envoie de ses nouvelles : « Je crois, dit-il, que tu as fait exprès de ne pas me parler de Désirée ; je ne sais pas si elle vit encore. » Là-dessus, comme il a été sans doute question pour lui d'être envoyé à Nice, il se réjouit, car Nice, n'est pas bien loin de Gênes, et c'est là que se trouve Eugénie-Désirée : « Si je vais à Nice, dit-il, nous nous verrons, et avec Désirée aussi. » Il s'impatiente de plus belle et écrit deux jours après : « Tu ne me parles jamais de Mlle Eugénie. » Il est fâché de tant de mauvaise volonté de la part de son frère, de tant de négligence de la part de la jeune fille. N'est-ce pas pour cela qu'au lieu de dire *Désirée*, le nom par lequel on l'appelait en famille, il dit *Eugénie*, *Mlle Eugénie* même ?

Enfin, des lettres arrivent : la jeune fille a écrit. Bonaparte est enchanté, mais il ne peut s'empêcher de gronder son frère, qu'il rend responsable de tout retard et de toute négligence : « J'ai reçu une lettre de Désirée qui me paraît fort ancienne ; tu ne m'en as jamais parlé. »

C'est à la suite de cette lettre qu'il reconnaît, à n'en pas douter, que la jeune Désirée partage ses sentiments : il n'a rien négligé d'ailleurs pour obtenir ce résultat. On va voir, dès lors, qu'il songe à l'épouser. Il commence à démasquer ses batteries. C'est naturellement Joseph, le diplomate de la famille, en même temps que le beau-frère de la jeune fille, qu'il charge de négocier l'affaire. Il lui écrit le 5 septembre : « Si je reste ici, il ne serait pas impossible que la folie de me marier ne me prît; je voudrais, à cet effet, un petit mot de ta part là-dessus; il serait peut-être bon d'en parler au frère d'Eugénie ; fais-moi savoir le résultat, et tout est dit. » Un jour de réflexion le confirme dans sa détermination, car il mande le lendemain à son frère : « Continue à m'écrire exactement; parle-moi de ce que tu veux faire ; vois d'arranger mon affaire de manière que mon absence n'empêche pas une chose que je désire... Il faut bien que l'affaire d'Eugénie se finisse ou se rompe. J'attends ta réponse avec impatience (1). »

Puis, plus de nouvelles. Le temps se passe et l'affaire entamée ne reçoit pas de solution. C'est que les idées matrimoniales de Bonaparte se modifient quelque peu au milieu de la vie de Paris ; il pense toujours à se marier, mais il trouve que la jeune fille à laquelle il a songé serait peut-être bien provinciale dans le milieu qu'il commence à fréquenter. Il dit à Junot, son aide de camp, qui lui demande la main de sa sœur Pauline, qu'il ne peut consentir à lui voir épouser un officier sans fortune. C'est que maintenant son horizon s'élargit : il va dans le

(1) Ces lettres se trouvent dans les *Mémoires* du comte de Survilliers (roi Joseph), t. I, *passim*.

monde mêlé du Luxembourg, il fait la cour à Barras, il va chez la belle citoyenne Tallien, chez les citoyennes Mailly de Châteaurenault, de Navailles... L'ambition le prend; il voit qu'au moyen des relations qu'il a su se créer, il peut arriver à de hauts emplois militaires. La petite Clary, au milieu de toutes ces femmes élégantes, serait bien dépaysée, et puis ce mariage ne le mènerait lui-même à rien : dans sa situation, chacun de ses actes, chacune de ses paroles doit tendre à le mettre en évidence, et un mariage intelligent le placera dans une situation dont il saura tirer tout le parti possible. C'est bien là son courant d'idées : n'a-t-il pas écrit précédemment à Fesch : « Envoyez-moi cent écus pour aller à Paris; ce n'est là que l'on peut réussir. » Et il écrit encore :

« Ici seulement, de tous les lieux de la terre, les femmes méritent de tenir le gouvernail... Une femme a besoin de six mois de Paris pour connaître ce qui lui est dû... » Et, quelque jours plus tard : « Les femmes, qui sont ici les plus belles du monde, deviennent la grande affaire. »

Bonaparte est donc tout à l'enivrement d'avoir découvert Paris, et ses merveilles, et ses merveilleuses. Il étudie toutes ces choses, à peu près nouvelles pour lui; mais, pauvre, puis destitué, sans solde, il cherche à se tirer d'affaire dans le présent tout en préparant son avenir. Comme il l'a écrit, il sait que c'est par les femmes qu'on obtient tout, quand on sait s'en servir. A Mme Tallien, il demande sa protection pour qu'on lui délivre du drap des magasins de l'État; il pourra ainsi se faire faire un uniforme neuf et paraître sans trop de désavantage dans les salons où il veut se faufiler. Puis, un ma-

riage achèvera de le poser. Tout en conservant un sentiment tendre pour Mlle Désirée Clary, il calcule que son intérêt n'est pas de l'épouser, qu'elle ne pourrait que l'arrêter, tout au moins l'entraver dans sa carrière ; que, même dans son intérêt à elle, il vaut mieux qu'il ne l'épouse pas. Et comme, de son côté, Désirée ne manifeste pas en ce moment un grand empressement pour lui, — le 13 vendémiaire n'a pas encore mis Bonaparte en évidence, — il portera ailleurs ses vœux et ses hommages. Il n'oublie cependant pas Désirée. A peine a-t-il réprimé, avec l'habileté et l'énergie que l'on sait, l'insurrection royaliste dans Paris, que, dans l'effusion de sa joie, il écrit à Joseph : « Le bonheur est pour moi ; ma cour à Eugénie et à Julie. » Et, un peu après : « Embrasse ta femme et Désirée de ma part. »

Le souvenir de cette petite idylle ne s'effacera jamais du cœur de Bonaparte. Général illustre, consul, empereur, il conservera toujours un affectueux intérêt pour celle qu'il voulait épouser, et sa bienveillance ne lui fera jamais défaut. C'est ainsi que, du Caire, il écrira à Joseph, en apprenant que Mlle Clary est fiancée au général Bernadotte : « Je souhaite bonheur à Désirée si elle épouse Bernadotte ; elle le mérite. » Plus tard, au milieu des grandeurs inouïes qui l'entourent, il ne l'oublie pas davantage et la traite, par les cadeaux qu'il lui fait, sur le même pied que les membres de sa famille. N'est-ce pas à l'influence de ce doux et tendre souvenir que ce frondeur de Bernadotte doit de ne pas être fusillé, tout au moins brisé, après ses équipées de Rennes, d'Auerstaedt, de Wagram... ?

L'on a beaucoup répété que M. Clary, père de

Mlle Désirée, aurait refusé nettement sa fille à Napoléon en disant : « C'est bien assez d'un Bonaparte dans ma famille ! » Il est certain que sa fille Julie n'avait guère à se louer d'avoir épousé Joseph, qui se montra bien vite un mari des plus légers. Mais ce mot n'a pu être dit par M. Clary, comme nous l'apprend Joseph lui-même dans une de ses lettres : « Je me mariai, dit-il, en Provence : M. Clari (*sic*), père de ma femme, n'a jamais pu articuler les sottises que lui ont attribuées les libellistes, il était mort plusieurs années avant mon mariage et je ne l'ai jamais connu (1). » Cependant le mot a dû être prononcé, car il se trouve non seulement dans tous les *Mémoires* des contemporains, mais il est répété aussi par le général de Ricard (2), neveu par alliance de Mme Clary, belle-sœur de Julie et de Désirée, par le mariage du frère de celles-ci avec la sœur de sa mère. Que conclure de tout ceci, si ce n'est que c'est Mme Clary, et non son mari, qui a dit ce joli mot ?

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière. En 1794, précisément l'année du mariage de Joseph Bonaparte avec Mlle Clary, Napoléon fut envoyé à l'armée des Alpes. Il y avait là deux représentants du peuple. L'un d'eux, Turreau, homme assez insignifiant, qui venait de se remarier avec la fille d'un chirurgien de Versailles, avait jugé à propos de se faire accompagner de sa femme pendant sa mission à l'armée. Grande imprudence ! C'était

(1) Lettre de l'ex-roi Joseph à M. le major Lee, reproduite par M. Jules Claretie dans l'*Empire, les Bonaparte et la Cour*, p. 206.

(2) Général de Ricard, *Autour des Bonaparte*, fragments de mémoires.

s'exposer à de singuliers mécomptes, à une époque où la solidité des principes laissait fort à désirer, que de conduire dans les camps une femme jeune, fort jolie et aussi coquette qu'elle était jolie. Il arriva ce qui devait arriver. La sémillante citoyenne Turreau, qui, comme toutes les coquettes, menait son mari, menait aussi la mission. Bonaparte, cela va sans dire, avait été, comme les autres officiers généraux, invité chez le représentant. Il avait plu à Turreau, davantage encore à la citoyenne Turreau. Le ménage s'engoua rapidement du « Corse aux cheveux plats ». On l'invita fréquemment à dîner, à de petites fêtes intimes. Bonaparte se laissait faire et trouvait doublement son compte à cette intimité : un représentant du peuple en mission était un gros personnage dont la protection pouvait être utile ; il était donc habile de se concilier ses bonnes grâces : la citoyenne Turreau était fort jolie, il pouvait être non moins profitable de se concilier les siennes. Le général obtint ce double résultat. Il était même si bien avec la jeune femme que, dans son désir de reconnaître les bontés qu'elle avait pour lui, il lui offrit un jour le spectacle d'un combat d'avant-postes qu'il fit engager en son honneur, comme plus tard il fera tirer des feux d'artifice en l'honneur des souverains qu'il recevra à Paris. Il a raconté lui-même cet épisode de sa jeunesse : « Promenant un jour Mme Turreau au milieu de nos positions, dans les environs du col de Tende, j'eus subitement l'idée de lui donner le spectacle de la guerre, et j'ordonnai une attaque d'avant-postes. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai ; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat ; l'attaque était une pure fantaisie et pourtant quelques hommes y restèrent. Toutes

*Le Palais-Royal et le jardin dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, d'après une estampe de l'époque.*

les fois que le souvenir m'en revient, je me reproche fort cette action (1). »

Napoléon avait raison de se la reprocher, cela nous dispense de la flétrir. Mais, ce qui pourrait peut-être excuser cette inexcusable fantaisie de payer de quelques existences humaines les faveurs d'une maîtresse, c'est que ce sont un peu les mœurs du temps. Il ne faut jamais les séparer de l'étude du caractère d'un homme. Déjà, un peu avant la Révolution, le prince Charles de Nassau-Siegen ne s'était-il pas avisé, certain jour, de donner à des dames le spectacle d'un bombardement? Il avait fait abattre devant elles, à coups de canon, deux grosses tours de son château de Sénarpont. A la vérité, la distraction était innocente puisque, en somme, les tours étaient à lui et qu'en faisant brèche à son château en même temps qu'à sa fortune, il ne faisait de mal à personne. Mais un autre amusement qui ne fut pas si innocent, est celui qu'offrit un jour Potemkin à ses nièces au siège d'Oczakoff : ceci ressemble assez à la distraction que donna Bonaparte à la citoyenne Turreau. Il essaya de faire enlever à l'abordage un bâtiment turc, afin de donner à ces jeunes filles le spectacle, — qui n'aurait jamais dû être pour elles, — d'un combat naval. C'est encore Potemkin qui, au même siège d'Oczakoff, fit donner l'assaut avant que la brèche ne fût praticable, pour le simple plaisir d'offrir à sa maîtresse, Mme Dolgoroucki, un spectacle peu banal. La Russie y perdit huit ou dix mille hommes, mais cette femme fut satisfaite. Ce sont là des galanteries que le général républicain Bonaparte avait tort d'em-

(1) Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 69.

prunter aux mœurs de l'ancien régime, il a fait amende honorable, il n'y a pas à insister davantage.

Ce qu'on peut ajouter, c'est que, « devenu souverain, il revit un jour la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère. L'empereur se plut à faire tout ce qu'elle demanda ; il réalisa, dit-il, tous ses rêves, et même au delà (1). »

C'est ainsi que la vertu, ici-bas, est toujours récompensée !

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. I, p. 125.

## CHAPITRE II

**Portrait de Bonaparte en 1795. — Mme de Bourrienne. — Bonaparte à Châtillon chez M. de Marmont. — Poétique jeune fille : Victorine de Chastenay. — Vision, souvenir et « profil perdu ». — Conversation avec Mlle de Chastenay : sympathie secrète de Bonaparte pour elle. — Bonaparte cueillant des bleuets avec elle. — Fin d'une idylle. — Remarques du général sur les femmes à Paris. — Mme Permon : Bonaparte la demande en mariage. — Mlle Montansier. — Mme Grace Elliott. — Bonaparte et le 13 vendémiaire. — Il va chez Barras. — Mme Tallien : Bonaparte devient amoureux d'elle. — Mme Beauharnais : le général se laisse prendre à sa coquetterie et l'épouse. — Ses mécomptes amoureux. — Mme Grassini.**

Le corps expéditionnaire destiné à exécuter un coup de main sur Civita-Vecchia ayant été licencié, Bonaparte, qui y commandait l'artillerie, reçut l'ordre de se rendre à l'armée de l'Ouest pour y remplir le même emploi. Très contrarié de cette destination, qui ne lui plaisait nullement, il alla à Paris pour tâcher d'obtenir d'être employé à une autre armée.

Il partit de Marseille le 2 mai 1795, emmenant avec lui son frère Louis, Junot et Marmont. En route, la petite caravane devait s'arrêter quelques jours à Châtillon, chez le père de Marmont, puis repartir pour Paris.

Il faut montrer maintenant ce qu'était physiquement Napoléon. Une femme qui l'a vu à cette époque et qui, rassemblant ses souvenirs, les a jetés sur le

papier et donnés à Stendhal, a dit : « C'était bien l'être le plus maigre et le plus singulier que de ma vie j'eusse rencontré. Suivant la mode du temps, il portait des *oreilles de chien* immenses et qui descendaient jusque sur les épaules. Le regard singulier et souvent un peu sombre des Italiens ne va pas avec cette prodigalité de chevelure. Au lieu d'avoir l'idée d'un homme d'esprit rempli de feu, on passe trop facilement à celle d'un homme qu'il ne ferait pas bon de rencontrer le soir auprès d'un bois.

« La mise du général Bonaparte n'était pas faite pour rassurer. La redingote qu'il portait était tellement râpée, il avait l'air si minable, que j'eus peine à croire d'abord que cet homme fût un général. Mais je crus sur-le-champ que c'était un homme d'esprit ou du moins fort singulier. Je me rappelle que son regard ressemblait à celui de J.-J. Rousseau, que je connaissais par l'excellent portrait de Latour.

« En revoyant ce général au nom singulier pour la troisième ou quatrième fois, je lui pardonnai ses *oreilles de chien* exagérées ; je pensai à un provincial qui outre les modes et qui, malgré ce ridicule, peut avoir du mérite. Le jeune Bonaparte avait un très beau regard, et qui s'animait en parlant.

« S'il n'eût pas été maigre jusqu'au point d'avoir l'air maladif et de faire de la peine, on eût remarqué des traits remplis de finesse. Sa bouche surtout avait un contour plein de grâce. Un peintre, élève de David, qui venait chez M. N***, où je voyais le général, dit que ses traits avaient une forme grecque, ce qui me donna du respect pour lui (1). »

Ce portrait a été peint, presque trait pour trait,

(1) Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 74.

THÉRÉSA CABARRUS (1770-1835)

*mariée toute jeune au marquis Dacin de Frontenay qui émigra ; sauvée à Bordeaux du tribunal révolutionnaire, par le conventionnel Tallien, qui la délivra de nouveau des menaces de la guillotine, en hâtant la chute de Robespierre (9 thermidor), elle devint Mme Tallien (26 décembre 1794) ; elle divorça en 1805, et épousa le prince de Chimay.*

de la même façon, par une autre femme qui, plus que personne, voyait beaucoup le général à cette époque. De la fenêtre de sa maison du quai Conti, elle le regardait venir « d'un pas gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées, mal peignées et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer devenue si célèbre ; les mains longues, maigres et noires, sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile ; portant des bottes mal faites, mal cirées... Seuls, un regard et un sourire toujours admirables... » (1).

Voilà pour l'extérieur. Ce physique bizarre, qui ne devait guère plaire aux femmes, bien que Mme d'Abrantès et l'amie de Stendhal aient remarqué la beauté du regard de Bonaparte, — peut-être après coup, lorsque le monde entier retentit de ce nom tout aussi bizarre, — ce physique annonçait sûrement un esprit inquiet, agité, une ambition et une volonté.

Quand on veut peindre le côté amoureux d'un homme, il est indispensable de connaître le jugement qu'ont porté sur lui les femmes qui l'ont approché : aussi faut-il les consulter de préférence. L'une d'elles, qui l'a aimé, quelque prodigieusement laide qu'elle fût, qui « le persécuta de ses préférences ridicules et prétendait gagner son cœur en lui donnant de bons dîners » (2), Mme de Bourrienne, a écrit : « Le lendemain de notre second retour d'Allemagne, en 1795, nous trouvâmes Bonaparte au Palais-Royal, auprès d'un cabinet que tenait un nommé Girardin. Bonaparte

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. Ier, p. 195.
(2) Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 76.

embrassa Bourrienne comme un camarade que l'on aime et que l'on revoit avec plaisir. Nous fûmes au Théâtre-Français, où l'on donnait une tragédie et *Le sourd ou l'auberge pleine*. Tout l'auditoire riait aux éclats... Bonaparte seul, et cela me frappa beaucoup, garda un silence glacial... Une autre fois il disparaissait d'auprès de nous sans rien dire ; et lorsque nous le croyions ailleurs qu'au théâtre, nous l'apercevions aux secondes, aux troisièmes, seul dans une loge, ayant l'air de bouder... » (1).

Peut-être boudait-il, en effet, sans que Mme de Bourrienne s'en rendît compte, devant la laideur remarquable de celle-ci ; mais, de plus, une préoccupation maîtresse dominait la pensée de Bonaparte, et cette préoccupation, bien qu'elle eût revêtu les dehors du mal d'amour, n'était rien moins que poétique. Le général était inquiet sur l'avenir, et, sans un sou de fortune, se demandait comment il pourrait vivre. Tout cela ne poussait guère aux frivolités de la galanterie. Mais Bonaparte avait vingt-six ans, et la moindre embellie dans les grisailles de son existence, lui faisait sentir la vie avec une profonde acuité ; la vue, la conversation d'une femme le remuait jusque dans ses fibres les plus intimes.

Il garda longtemps le poétique souvenir d'une jeune fille, parfum délicieux qui embaume le reste de la vie, qu'il avait vue un mois environ après son retour de l'armée des Alpes. Ce ne fut pas un roman, pas même une idylle comme celle qu'il avait esquissée avec Mlle Clary. Ce ne fut guère qu'une causerie, à la campagne, par une après-midi d'été, avec une jeune fille intelligente et

(1) Bourrienne. *Mémoires*, t. Ier, p. 78.

instruite. On parla. De quoi? Oh! nullement d'amour, mais de politique, de guerre, d'histoire, de métaphysique... On fit un peu de musique, on dansa par-dessus tout cela, et le profil un peu heurté, un peu garçon de cette charmante fille demeura gravé, avec toute la finesse d'un camée antique, dans le cœur du général. Ce ne fut qu'une vision et ne devint qu'un souvenir; jamais la jeune fille entrevue ne prit chez lui plus de place que n'en prend un souvenir, mais ce souvenir fut aussi doux qu'ineffaçable; une de ces choses enfin que M. Paul Bourget appelle « profils perdus ». Au reste, voici la chose.

Le capitaine d'artillerie Marmont, allant passer quelques jours chez son père, à Châtillon-sur-Seine, avait prié son général de lui faire l'honneur de l'y accompagner. Bonaparte y consentit et son second aide de camp Junot fut du voyage.

L'habitation de M. de Marmont, nous apprend une de ses voisines de campagne qui a laissé, avec une réputation maintenant bien éteinte de femme de lettres, des Mémoires très supérieurs aux ouvrages qui avaient fait cette réputation, l'habitation de M. de Marmont, chef-lieu de la terre de Sainte-Colombe, était située dans la ville même de Châtillon, mais à l'une de ses extrémités. On l'appelait le Châtelot. Marmont avait parlé avec le plus grand enthousiasme à son père du général Bonaparte. « Je le trouvais, a-t-il écrit plus tard en se rappelant ces temps de sa jeunesse, je le trouvais si supérieur à tout ce que j'avais rencontré dans ma vie ! Ses conversations intimes étaient si profondes et avaient tant de charmes!.. » (1). Aussi, partageant l'enthousiasme de

(1) Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I^er^, p. 60.

son fils, M. de Marmont père vantait-il dans tout son voisinage les mérites du général.

Quand Bonaparte fut arrivé, on s'ingénia à lui donner des distractions. Comme le pays n'offrait pas grande ressource par ses beautés naturelles, on se rabattit sur les plaisirs de la société et on le présenta à quelques familles du voisinage. Malgré tout le bien que les Marmont disaient de lui, malgré le plaisir que l'on éprouve toujours, à la campagne, à voir un visage nouveau, malgré le goût pour la société qui était alors bien plus vif que de nos jours, les portes ne s'ouvraient qu'avec répugnance devant le général Bonaparte. « Les souvenirs récents de la Terreur avaient laissé plus d'aversion que d'attrait pour ce qui portait l'extérieur républicain. L'esprit réactionnaire du temps permettait presque de manifester l'éloignement qu'on avait pour ces officiers bleus, comme on disait, et si nous n'avions pas été au-dessus de tous les entraînements de petites villes, nous n'aurions pas reçu le petit général, que ceux qui l'avaient aperçu n'hésitaient pas d'ailleurs à traiter d'imbécile (1). » Le commun des hommes est porté, en effet, à traiter comme tels ceux qui, d'un esprit plus élevé que le leur, ne daignent ou ne savent pas prendre part à leurs ineptes conversations ou à leurs sots plaisirs : un homme d'un esprit supérieur, dans une réunion d'imbéciles, n'a-t-il pas vraiment l'air d'un idiot?.. Tel était Bonaparte à Châtillon, et sa taciturnité constante confirmait dans leur jugement toutes les bonnes gens du pays.

Parmi les familles auxquelles fut présenté le général était la famille de Chastenay. On pria Mlle Vic.

(1) Mme de Chastenay, *Mémoires*, t. Ier.

torine, jeune fille de vingt-deux ans, de se mettre au piano, et elle s'exécuta de bonne grâce. Bonaparte la complimenta, mais en termes brefs, saccadés. On la pria de chanter. Elle dit alors une romance italienne qu'elle avait mise elle-même en musique. Puis elle demanda à Bonaparte si elle prononçait bien l'italien. Plus bref encore que tout à l'heure, le général se borna à répondre : Non.

C'était peu engageant. Cependant la connaissance était faite, et, le lendemain, les Chastenay allaient au Châtelot, à un dîner en l'honneur de Bonaparte. Piquée de la brusquerie du général, curieuse aussi d'étudier une nature qui tranchait si fort sur tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors, à en juger par le regard étrange qui jaillissait des cavités de cette figure maigre, à en croire aussi l'enthousiasme fanatique de Marmont et de Junot sur lesquels il exerçait une sorte de magie, Mlle Victorine se rapprocha de lui après le dîner. Pour amorcer la conversation, elle l'interrogea sur la Corse, pays bien peu connu alors. C'était la meilleure manière de tirer de lui autre chose que deux ou trois mots.

On était sorti de table. Le général et la jeune fille se tenaient debout dans le salon, appuyés sur une console, entre deux fenêtres. Mlle de Chastenay était captivée par les saillies originales, le pittoresque des expressions, la richesse de couleurs de la conversation de Bonaparte : tout cela ressortait, brusquement, se succédant, comme des camées antiques sur une ceinture d'or. « Je n'avais jamais rencontré personne, a-t-elle écrit plus tard, qui me parût avoir tant d'esprit. » De quoi s'entretenaient donc ces jeunes gens? A vrai dire, Bonaparte parlait à peu près seul : il faisait la synthèse des événements

de la Révolution et en tirait des conclusions neuves au moyen d'arguments d'une netteté surprenante: puis, il faisait la critique des hommes et de leurs actes, abordait le chapitre des guerres civiles, passait de là à la noblesse et revenait ensuite à la Révolution par une association d'idées toute naturelle.

Et tout cela était profondément pensé, nettement exprimé en quelques mots concis, pittoresques, énergiques, frappés à l'emporte-pièce et brillants comme des médailles romaines. Jamais Mlle Victorine n'avait entendu parler ainsi. Elle était absolument subjuguée : le charme étrange et nouveau de ces paroles, elle semblait le respirer comme si le général eût été enveloppé des senteurs sauvages de sa mystérieuse île de Corse.

On ne parla pas seulement politique, révolution et guerre civile. Entre jeunes gens, on n'est pas long à quitter ces sujets pour en aborder de plus gracieux. On parla poésie. Bonaparte s'était engoué d'Ossian. Il exprima avec chaleur l'impression de douce et mélancolique ivresse que lui laissaient au cœur les chants brumeux du poète calédonien. Il fut éloquent et « prêta de son génie au poète ». La jeune fille était de plus en plus transportée : la poésie après les considérations les plus élevées sur les causes et les résultats de la Révolution, Ossian et Bonaparte, n'y avait-il pas là une jouissance rare pour un esprit délicat, cultivé en même temps qu'ardent? Mlle Victorine ne soupçonnait pas qu'on pût atteindre une telle hauteur de vues, une telle souplesse d'esprit. Bonaparte, qui s'apercevait bien de l'impression qu'il produisait, l'attribuant peut-être à Ossian et à ses chants, offrit à la jeune fille de lui en apporter

le recueil. Mlle Victorine allait dire oui, quand une sorte de pruderie provinciale, indigne d'elle, paralysa ses facultés : elle rougit comme une sotte à la pensée d'accepter un livre d'un militaire, et remercia gauchement. De cette façon, une seconde visite, qui aurait peut-être eu des conséquences décisives pour l'avenir de l'un et de l'autre, n'eut pas lieu. Que de fois, par exemple, Mlle Victorine se reprocha sa sottise !

D'Ossian, on en vint tout naturellement à Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie* fut discuté. Chacun donna son appréciation et Bonaparte frappa beaucoup la jeune fille en disant que « le tragique du dénouement de *Paul et Virginie* était la grande cause de l'intérêt qu'excitait leur histoire ». On parla aussi du bonheur et la jeune fille ne fut pas moins frappée de cette idée si juste en sa concision que, « pour l'homme, il devait consister dans le plus grand développement possible de ses facultés ».

Une telle surabondance d'idées se pressant les unes après les autres, comme les gros bouillons d'une source à fleur de terre, jetaient dans le ravissement l'esprit alerte et ouvert de Mlle de Chastenay. En province, on est rarement gâté par l'élévation et l'originalité des causeries : l'esprit s'y rétrécit presque forcément au milieu de gens dont les intérêts et les soins domestiques sont la seule occupation, et qui semblent recouverts d'un lourd et uniforme manteau de plomb et d'ennui. Aussi la jeune fille, transportée de plaisir, laissait-elle paraître les impressions de son âme : Bonaparte, se voyant compris et apprécié, trouvait de son côté une jouissance intime et délicate à tirer devant elle les feux d'artifice de son esprit. Il y avait un peu de vanité

dans ce jeu, un peu d'amour naissant aussi, mais c'était délicieux. Les deux jeunes gens étaient dans cet état charmant où deux cœurs que le hasard vient de mettre face à face se comprennent, cherchent à se connaître à fond, s'interrogent avec gaieté, se répondent avec bonheur et ne se quittent qu'avec regret.

On se revit : chaque fois on causa de sujets sérieux où la politique, comme de juste en ces temps troublés, tenait la plus grande place. Puis on se promena un peu par les champs, et le futur maître du monde aida une jeune fille à cueillir des bleuets. « On nous fit jouer aux petits jeux dans le salon du Châtelot, raconte Mme de Chastenay, qui se plaît à s'étendre sur cette fraîche et innocente idylle, et, par suite d'un gage touché, je vis à genoux devant moi celui qui vit bientôt l'Europe aux siens. Nous dansâmes des rondes. Notre compatriote Junot, alors aide de camp du général, et depuis général et duc d'Abrantès, nous beugla la ronde si connue *Mon berger n'est-il pas drôle?* et ce fut une très bruyante joie. »

On se figure mal le général Bonaparte, avec tous les soucis qui l'assiégeaient alors, prenant sa part de ces divertissements bruyants et champêtres dans des scènes de Lancret ou de Boucher. Mais Mlle Victorine semblait l'avoir ensorcelé.

Le lendemain de ce jour, au moment où l'on allait partir pour une autre petite fête champêtre, la nouvelle parvint que le général Bonaparte était destitué. Celui-ci, ne comprenant rien à cette affaire, renonce à rester un jour de plus à Châtillon. Il va faire ses adieux aux de Chastenay, ne trouve que la mère, et part. « Il me serait difficile, a écrit

Mme de Chastenay, de dire combien je restai surprise et affligée. »

Ce n'était là, en somme, qu'une sympathie naissante, qui ne demandait qu'à se développer, et qui n'était même pas un premier chapitre de roman. Bonaparte conserva cependant un souvenir profond et intime de ces relations si courtes, si chastes, si délicieusement ineffaçables. Les bleuets cette fois avaient remplacé les cerises. Plus tard, marié avec la veuve Beauharnais, couvert de toutes les gloires d'Italie et d'Égypte, premier consul de la République française, Bonaparte parla de cette rencontre à sa femme, mais de manière, semble-t-il, à exciter sa jalousie. Un jour, c'était sous le Consulat, Mlle de Chastenay ayant sollicité et obtenu une audience de Mme Bonaparte pour l'intéresser à une radiation d'émigré, le premier consul entra dans le salon.

« Je fus un peu émue, dit-elle ; je ne l'avais pas vu depuis Châtillon. Dirai-je qu'il fut surpris, et même un peu embarrassé ? Cela est pourtant parfaitement vrai. Il me reconnut, vint à moi, me demanda des nouvelles de maman, puis tout à coup si M. de Marmont était toujours si amoureux de moi. Je répondis, avec assez de fierté, que je ne pensais pas qu'il l'eût jamais été, et que, d'ailleurs, il était marié depuis deux ans. Les questions ne portèrent plus que sur mes talents de musique, dont Bonaparte me parla avec éloge, puis il m'engagea à venir passer des soirées dans leur intérieur, et me priant de l'excuser, il sortit aussitôt, suivi de Mme Bonaparte, qui revint un moment après.

« On croira ce qu'on en voudra croire, poursuit Mme de Chastenay, moi-même je n'y ai rien compris : pendant tout cet entretien, dont le ton un peu

supérieur ne m'obligeait pas entièrement, cette femme tremblait comme une feuille agitée. Il est très sûr qu'elle m'a toujours comblée de politesses, et toujours tenue éloignée, non d'elle, mais de son époux. Je n'étais pas trop dans le cas de lui inspirer de la jalousie, cependant alors j'étais assez brillante. Je connaissais ses beaux-frères qui alors n'épargnaient rien pour éloigner d'elle Bonaparte; on publiait des écrits de plusieurs genres pour le décider au divorce. Que sais-je ce qu'elle pouvait penser, puisqu'elle me connaissait si peu? Quoi qu'il en soit, je terminai l'entretien en la priant de demander pour moi une audience; elle s'en chargea, aussi ne l'ai-je point obtenue (1). »

Il n'y a pas à suspecter la véracité de ce récit: tout indique qu'il est exact et sincère, jusqu'à cette étrange boutade du premier consul demandant si Marmont est toujours amoureux de Mlle de Chastenay. S'il l'a faite, cette demande, — et il savait bien que Marmont n'avait jamais pensé à cette jeune fille, — c'est que lui-même y pensait toujours. Il n'avait même pu s'empêcher de parler d'elle à Joséphine, et de dire qu'elle l'avait frappé, bien plus par son intelligence et son instruction que par sa beauté, car elle n'était point belle. N'était-ce pas l'habitude de Napoléon de raconter à sa femme ses bonnes fortunes et ses moindres caprices! Pourquoi lui aurait-il fait mystère de cette inclination naissante et toute platonique, maintenant dans le passé, et qui n'avait plus qu'un intérêt rétrospectif? De là la jalousie de Joséphine qui, craignant de voir se raviver d'anciens sentiments, écarte purement et simplement la jeune

(1) Mme de Chastenay, *Mémoires*, t. Ier, p. 417.

fille du chemin de son mari. C'était plus sûr. Et de cela on ne la saurait blâmer.

Les lettres de Napoléon à son frère Joseph pendant l'été de l'année 1795 nous font voir l'état d'âme intime de celui qui devait, une année après, commencer cette course de triomphes prodigieux à travers l'Europe (1). On trouve, dans une de ces lettres, du 18 juillet, un tableau de Paris qui montre le changement qui s'était produit en Bonaparte : « Le luxe, dit-il, le plaisir et les arts reprennent ici d'une manière étonnante ; hier on a donné *Phèdre* à l'Opéra, au profit d'une ancienne actrice ; la foule était immense depuis deux heures de l'après-midi, quoique les prix fussent triplés. Les voitures, les élégants reparaissent, ou plutôt ils ne se souviennent plus que comme d'un long songe qu'ils aient jamais cessé de briller. Les bibliothèques, les cours d'histoire, de chimie, de botanique, d'astronomie, etc., se succèdent. Tout est entassé dans ce pays pour distraire et rendre la vie agréable ; l'on s'arrache à ses réflexions ; et quel moyen de voir en noir dans cette application de l'esprit et ce tourbillon si actif ? Les femmes sont partout, aux spectacles, aux promenades, aux bibliothèques. Dans le cabinet du savant vous voyez de très jolies personnes. Ici seulement, de tous les lieux de la terre, elles méritent de tenir le gouvernail ; aussi les hommes en sont-ils fous, ne pensent-ils qu'à elles et ne vivent-ils que par et pour elles... »

Voilà un petit tableau de la vie de Paris fort bien brossé, mais la folie que Napoléon attribue aux

(1) *Voir :* Comte de Survilliers (roi Joseph), *Mémoires*, t. Ier.

hommes, assez justement d'ailleurs, n'est au fond que le reflet de sa propre folie. Les femmes!... Mais elles hantent son imagination enfiévrée, et c'est même les coquettes de Paris qui lui font oublier la coquette Désirée. Il rêve toujours mariage. « Est-il heureux, ce coquin de Joseph! » répète-t-il parfois. Et lui-même veut, comme son frère, être heureux de son côté. Mais il faut que son mariage aide à le pousser dans le monde. Désirée ne lui serait utile en rien, elle lui nuirait même peut-être avec son provincialisme et son accent marseillais : il renonce à elle et porte ses hommages à une veuve, qui reçoit beaucoup, n'est pas très difficile sur le choix de ses relations, mais dans le salon de laquelle se coudoient des hommes de l'ancien régime et ceux du nouveau, Mme Permon. Elle est corse de naissance, et amie de *la signora Letizia*, qu'elle a connue à Ajaccio. Bonaparte était un des habitués de la maison, et s'il y trouva souvent son couvert mis, ce qui le dispensait d'aller chercher au restaurant un dîner qu'il n'aurait su comment payer, il rendit à la famille Permon beaucoup de petits services et même de grands, de ceux qu'on n'oublie pas. Devenue veuve, Mme Permon que rien, paraît-il, ne pouvait distraire, était menacée de tomber malade. Son médecin, pour chasser ses idées noires, ne trouva rien de mieux que de lui ordonner d'aller au théâtre tous les soirs. La voilà donc qui prend une loge au mois au théâtre Feydeau. Pour éviter les médisances, car ce n'est pas ainsi qu'il est d'usage de porter le deuil de son mari, la loge était grillée. Et c'est au retour d'une de ces représentations, dont la gaieté devait raffermir la santé de la veuve, que le général Bonaparte eut

JEAN-LAMBERT TALLIEN (1769-1820)

*secrétaire de la Commune insurrectionnelle du 10 août 1792 ; membre de la Convention ; menacé par Robespierre il prit une part active à l'œuvre de réaction du 9 thermidor. Membre du Conseil des Cinq Cents, non réélu à l'expiration de son mandat, il suivit Bonaparte en Egypte. Consul à Alicante, pendant l'empire, il mourut sous la Restauration dans un état voisin de la misère.*

avec elle une conférence bien étrange. Il lui proposa de marier son fils Permon avec sa sœur Pauline, de marier Mlle Laure Permon avec son frère Louis ou son frère Jérôme, puis d'un air un peu embarrassé et convenant qu'il avait passé sur lui un vent de mariage, il termina en lui demandant de donner l'exemple en s'unissant elle-même à lui. En même temps, il lui baisait la main, peut-être parce que cette main était jolie, peut-être aussi parce que la proposition lui semblait à lui-même un peu singulière et qu'il trouvait ainsi le moyen de ne pas lever tout de suite les yeux.

Mme Permon, toute mère qu'elle était d'un fils de vingt-cinq ans, était encore jolie et fort désirable ; de plus, elle était bonne, franche, trop franche même, et agréable; elle plaisait par sa grâce, son entrain, sa vivacité et avait en tout la plus piquante originalité. Elle n'aurait jamais eu cependant celle d'imaginer la triple combinaison matrimoniale et la démarche que le général Bonaparte venait de faire auprès d'elle. Elle le regarda tout d'abord avec un tel étonnement, qu'elle ne put rien dire ; après quoi, une gaieté folle la prenant, elle lui partit de rire au nez. Bonaparte s'en blessa, et il y avait de quoi. Mme Permon fit alors appel à tout ce qu'elle pouvait avoir de sang-froid pour répondre avec sérieux à un projet qui paraissait l'être si peu. Mais Bonaparte lui dit que ce n'était pas là paroles en l'air, que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent si, comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans ; qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire, et qu'il la suppliait, de son côté, d'y réfléchir également.

Rien ne put faire revenir Mme Permon sur sa

détermination qui, au demeurant, était fort raisonnable. Et c'est vraisemblablement après avoir échoué de ce côté que Bonaparte aurait accepté la proposition que lui fit Barras d'épouser la vieille Mlle Montansier, directrice du théâtre du Palais-Royal.

Il ne faut pas rejeter sans examen ce ridicule projet de mariage. Quand on étudie un homme, il ne faut pas le séparer des mœurs de son époque et s'il s'agit de Bonaparte, de celles de son pays d'origine. Or ces sortes d'unions se faisaient couramment à cette époque, et surtout en Corse. Si l'on y voyait des vieillards épouser des petites filles, on y voyait aussi de tout jeunes hommes épouser des femmes mûres. Un mariage avec une vieille femme ne pouvait donc pas paraître aussi choquant à ses yeux qu'aux nôtres. D'ailleurs, les mœurs que l'abbé Prévost donne au chevalier des Grieux, et qui étaient celles des jeunes gens de son temps, n'avaient pas cessé de régner avec la chute de la monarchie; elles s'épanouissaient depuis la Révolution plus éhontées que jamais, et, sous l'Empire, elles seront loin de disparaître (1).

(1) « On vit reparaître sous l'Empire, malgré 89 et à bien peu de distance de 89, de ces chevaliers à la mode, frères puinés de celui que Dancourt faisait monter sur la scène au mois d'octobre 1787, de ces chevaliers à la mode, *songeant d'abord au solide et donnant ensuite dans la bagatelle*, recevant d'une *madame Patin* 1000 *pistoles* et acceptant d'une *baronne un fort beau carrosse, deux gros chevaux, un cocher et un gros barbet.*

« Mon ami Rosman était, dans sa jeunesse, le camarade de dîners et de punchs de quelques gens de lettres; il me raconta... qu'un de nos spirituels auteurs d'opéras comiques, mort après 1830, vint, sous l'Empire, le trouver un matin, et lui annoncer, disait-il, une bonne nouvelle: « Je vais quitter ma vieille! Mon dernier succès a rendu une femme folle de moi. Du troisième étage je descends au premier, et elle me donne un cabriolet. » Et

Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire les *Mémoires* de Barras, c'est lui-même, Barras, qui présenta Bonaparte à Mlle Montansier pour qu'il la demandât en mariage. Cette femme, renommée depuis fort longtemps dans les fastes de la galanterie au moins autant que dans ceux du théâtre, était loin d'être jeune. On va rire, mais Barras assure qu'elle était « déjà septuagénaire au moins ». Il croit pourtant devoir se défendre, peut-être parce que la chose est vraie, d'avoir jamais eu de liaison avec elle. Fleury, de la Comédie-Française, affirme que Barras aurait été un des amants de la vieille comédienne qui, en dépit de soixante-dix printemps, en dépit aussi d'une vie toute de dissipation, « sans aucune des incommodités de la vieillesse, conserva toujours la même vivacité et, malheureusement pour elle, une tête et un cœur toujours jeunes (1). » Mais, ce qui était plus séduisant que tout cela pour un séducteur, c'est que si la Montansier avait été dissipée, elle n'avait pas été dissipatrice, et, bien que ruinée

comme ce bon Rosman, à un pareil récit, faisait la grimace, notre auteur lui répondit: « Mais, mon cher, je vis comme tous ces messieurs! » Ces mœurs-là existaient en haut et en bas de la société, et plus d'un acteur en renom, plus d'un sabreur parvenu avaient pour caissier une *Madame Patin*, une *baronne*, et quelquefois mieux.....

.... « Un père de famille s'était enrichi par plus d'un métier sous le Directoire et au commencement de l'Empire. Son fils, endetté, lui avoue un passif de cent mille francs. « Comment avez-vous pu dépenser cent mille francs? — Mais, mon père, un cabriolet, des maîtresses, cela va bien vite. — Comment! des maîtresses! à votre âge se ruiner pour des maîtresses! à votre âge et dans mon temps, Monsieur, c'étaient nos maîtresses qui payaient nos cabriolets et se ruinaient pour nous. » (*Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 131-133).

A plus forte raison les jeunes gens qui voulaient se marier recherchaient-ils la fortune avant toute chose.

(1) Fleury, de la Comédie-Française, *Mémoires*, t. Ier, p. 66-69.

par la Révolution, elle possédait encore un million et deux cent mille francs.

Quoiqu'il n'y ait pas eu le moindre amour en cette affaire, quoiqu'il n'en ait peut-être jamais été question, il fallait la mentionner, puisqu'on en a parlé.

C'est à peu près à cette époque, s'il faut en croire une mémorialiste anglaise, Mme Elliott, ou du moins l'éditeur de ses *Mémoires* inachevés, que le général Bonaparte aurait demandé la main de cette belle et aimable étrangère.

Mme Elliott, née Grâce Dalrymple, a été une des plus jolies femmes de son temps. Elle en fut aussi une des plus coquettes, mais elle mettait, ce qui est assez rare, des aspirations élevées dans sa coquetterie. Maîtresse du prince de Galles, dont elle eut une fille, maîtresse ensuite du duc d'Orléans Philippe-Égalité, elle fut, pendant la Terreur, emprisonnée aux Carmes. Il semble qu'une sorte de prédestination ait fait enfermer dans ce couvent transformé en prison trois des femmes, maîtresses de princes et d'un roi de république, qui fixèrent pour un temps l'attention de ce volage qui fut Napoléon : Mme Elliott, Mme de Beauharnais et Mme Tallien. Voici au reste ce que dit l'éditeur des *Mémoires* de Mme Elliott : « Mme Dalrymple Elliott se plaisait à conter sur le grand homme qui a rempli le monde du bruit de ses conquêtes une foule d'anecdotes de l'époque où il était comparativement peu connu. Elle avait même reçu de lui une offre de mariage qu'elle avait refusée » (1). Il est

(1) Mme Elliott, *Mémoires*, p. 215.

regrettable qu'on n'ait pas sur ce point des renseignements plus complets; mais si le récit est exact, il est curieux d'observer que Napoléon, qui eut de tout temps une aversion prononcée pour les gens divorcés, s'adressait justement à une femme divorcée en portant ses hommages à cette Anglaise. Si encore elle n'eût été que cela!... On peut remarquer aussi le faible qui, de tout temps, a été le sien pour les femmes d'une conduite irrégulière. Comme les autres hommes, qui sont dupes de leurs sentiments et des coquettes expérimentées qui savent les exploiter à leur profit, Napoléon songe de suite à épouser la première qui peut lui être utile par la fortune ou le rang qu'il lui suppose, et qui lui fait assez d'avances pour qu'il puisse espérer de se voir accepter pour époux.

La journée du 13 vendémiaire a tiré Bonaparte de son obscurité et de sa misère. Le général va maintenant dans les salons les plus brillants de Paris; on l'y recherche. Il va chez Barras, où la société est on ne peut plus mêlée, mais où l'on rencontre les puissances de la politique et celles de la finance, courtisées par ces courtisanes qui ont nom Mme Tallien, Mme Mailly de Châteaurenault, Mme Beauharnais, etc. C'est dans le cercle de ces dames qu'il aime le plus à causer. D'ailleurs, n'a-t-il pas une dette de reconnaissance envers la citoyenne Tallien? C'est elle, il ne l'a pas oublié, qui, lorsqu'il arrivait de l'armée des Alpes, les vêtements usés, lui fit obtenir du drap des magasins de l'État, pour se faire faire un uniforme neuf (1).

(1) Voir Ouvrard, *Mémoires*, t. I^er^, p. 21.

Mais peut-on avoir de la reconnaissance pour une femme si belle, sans voir bien vite ce sentiment se compliquer d'amour? Mme Tallien, « alors la reine de la mode, avait été frappée du regard du général » (1), et l'avait invité à venir chez elle, à la chaumière du Cours-la-Reine, au coin de l'Allée des Veuves. Mais écoutons une habituée des soirées de la belle citoyenne de Thermidor.

« Il y avait ce soir-là, chez Mme Tallien, l'ex-vicomtesse de Beauharnais, dont la grâce créole gardait toute sa séduction, même à côté des beautés éclatantes de Mme de Châteaurenault et de Mme de Cambys, toutes deux remarquables par leur riche taille et leur teint éblouissant.

« Ces trois femmes, vêtues à la grecque, mais avec moins d'exactitude et de recherche que Mme Tallien, avaient l'air de ces confidentes qu'on voit à la suite des jeunes princesses de tragédie; aussi Bonaparte ne fit-il attention qu'au premier rôle. Surpris des avantages réunis dans cette belle personne que la France appelait son sauveur, il reporta sur elle ses idées d'ambition, il calcula en un instant le parti qu'elle pouvait tirer, pour sa puissance et sa gloire personnelle, d'une situation unique dans l'histoire de France, il lui créa un avenir superbe et posa la couronne de nos reines sur le front de celle à qui les Français délivrés étaient déjà soumis par l'amour et la reconnaissance (2). »

Mme Sophie Gay dit là de bien belles choses, mais elles ne sont guère vraisemblables; elle prête

(1) Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 75. (Note d'une femme sur Napoléon).

(2) Mme Sophie Gay, *Salons célèbres*.

à Bonaparte des idées qu'il n'avait pas encore. Car il ne faut pas oublier qu'à ce moment, il allait bien plutôt chez Mme Tallien en solliciteur besoigneux qu'en courtisan de la beauté et du succès. Après vendémiaire, ce sera différent. Un autre témoin qui, en ce qui concerne Mme Tallien, doit faire autorité puisqu'il fut de ses amants, le financier et fournisseur Ouvrard a écrit : « Ce fut quelque temps avant le 13 vendémiaire que Bonaparte fut présenté chez Mme Tallien. Il était peut-être, de tous ceux qui composaient son salon, le moins en évidence et le moins favorisé de la fortune... Souvent, au milieu des discussions les plus animées, il se formait dans le salon de petits comités où l'on oubliait, dans des entretiens frivoles, les graves intérêts dont on était trop souvent occupé. Bonaparte s'y mêlait rarement; mais lorsqu'il y prenait part, c'était avec une sorte d'abandon, il montrait alors une gaieté pleine de vivacité et de saillies. Un soir, il prit le ton et les manières d'un diseur de bonne aventure, s'empara de la main de Mme Tallien et débita mille folies (1)...

Bonaparte cherchait, par son amabilité, à se concilier les bonnes grâces de la citoyenne Tallien. Elle était si belle! Et lui si disposé à l'aimer! Quel constraste pourtant entre eux! Lui, petit, chétif, les yeux creux, la peau jaune collée aux tempes, les *oreilles de chien* mal poudrées, tel enfin qu'on le voit dans son superbe portrait par Guérin. Elle, grande, le teint fleuri, débordante de bonheur, de ce bonheur qui est une seconde beauté chez la femme, et soignée de la tête aux pieds

(1) Ouvrard, *Mémoires*, t. Ier, p. 20.

avec toute la recherche, tout l'art d'une grande coquette. « Elle n'avait pour coiffure, a dit la duchesse d'Abrantès, une de ses admiratrices, que ses beaux cheveux noirs bouclés autour de sa tête, mais point du tout pendants (1), seulement bouclés à la manière antique, comme les bustes qu'on voit au Vatican, cette coiffure allait admirablement à son genre de beauté parfaite et régulière : elle encadrait comme d'une bordure d'ébène son col rond et poli comme de l'ivoire, son beau visage d'un blanc animé sans couleurs apparentes, un vrai teint de Cadix. Elle n'avait pour parure qu'une robe de mousseline très ample, tombant à longs et larges plis autour d'elle et faite sur le modèle d'une tunique de statue grecque. Seulement, la robe était d'une belle mousseline des Indes, et faite plus élégamment, sans doute, que par la couturière d'Aspasie ou de Poppée. Elle drapait sur la poitrine, et les manches étaient rattachées sur les bras par des boutons en camées antiques; sur les épaules, à la ceinture étaient des mêmes camées. Elle n'avait pas de gants. A l'un de ses bras, qui auraient pu servir de modèles pour la plus belle des statues de Canova, elle portait un serpent d'or émaillé de noir, dont la tête était faite d'une superbe émeraude, taillée comme la tête du reptile; elle portait un magnifique châle de cachemire, luxe très rare en France à cette époque, et elle faisait tourner ce châle autour d'elle avec une grâce inimitable à laquelle elle mettait une grande coquetterie, car le rouge pourpre de l'étoffe indienne faisait res-

(1) La bonne duchesse oublie que les cheveux de Mme Tallien n'étaient autre chose que ceux de ses perruques. Elle en avait trente, de toutes couleurs, de toutes nuances.

*Le Général Bonaparte mitraille les sections insurgées qui défendent l'église Saint-Roch (13 vendémiaire an 4 - 5 octobre 1795), d'après la lithographie de Raffet.*

sortir l'éclatante blancheur de ses épaules et de ses bras. Quand elle souriait, ce qu'elle faisait gracieusement, pour répondre aux révérences multipliées qu'elle recevait, elle montrait deux rangs de perles brillantes qui devaient faire bien des jalouses (1).

Tout cela devait faire aussi bien des amoureux. Bonaparte le devint comme les autres, plus que les autres même, non pas seulement, comme on l'a dit, parce qu'il lui devait « ses culottes », mais parce qu'elle était belle, peut-être aussi parce qu'elle était puissante. Mais la puissance devait-elle être un motif d'éloignement pour l'homme qui avait en lui, bouillonnantes, toutes les fièvres de l'ambition et du pouvoir, comprimées par la pauvreté?

L'explication la plus naturelle de l'amour de Bonaparte pour Mme Tallien est la beauté de la charmante citoyenne. Il est à remarquer qu'il porta ses hommages à deux maîtresses de Barras, sans parler bien entendu de la Montansier, ce qui ferait trois. Mais cela est tout naturel : l'on ne devient amoureux que des femmes que l'on voit souvent. Allant beaucoup chez Barras, il y rencontre Mme Tallien et Mme de Beauharnais, les deux plus belles femmes de ce monde où l'on s'amuse qui forme la cour de ce « roi des pourris », de cet « Alcibiade de caserne », qui trône au Luxembourg. Ne voyant que les femmes de ce cercle, il était tout simple qu'il aimât dans ce cercle. Et comme la plus belle était la citoyenne Tallien, qu'elle était aussi la plus en vue de toutes les façons, c'est pour

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*.

elle qu'il s'enflamme tout d'abord. Il aurait fréquenté les boutiques qu'il eût aimé une beauté de comptoir, les loges de concierges qu'il eût aimé une portière. C'est dans l'ordre. Telle l'allumette prend feu au contact du premier objet auquel on la frotte. La seule différence, c'est que l'allumette *subit*, tandis que l'homme *pourrait* choisir; mais il croit choisir quand, la plupart du temps, il ne fait que subir. Ce n'est cependant pas ici le cas pour Bonaparte.

Il adressa donc ses hommages les plus respectueux à celle qu'on nommait alors *Notre-Dame de Thermidor*. Bientôt il osa lui déclarer sa passion qu'il qualifia d'insurmontable. La belle citoyenne dut sourire en voyant ce petit homme maigre et jaune, ce gringalet, élever ses aspirations jusqu'à elle. Mais il n'est pas probable qu'elle lui répondit avec dédain, comme le dit Barras. Elle avait trop de bienveillance et de bon goût pour blesser un homme coupable seulement de la trouver belle et de le lui dire : a-t-elle jamais songé à se froisser de ces choses-là ? « Elle n'avait pas hésité à lui dire avec ironie », a écrit le directeur, qu' « elle croyait avoir mieux que lui (1). » Jamais Mme Tallien n'aurait parlé ainsi. C'eût été le langage moins d'une courtisane que d'une cynique drôlesse et si Mme Tallien était l'une, elle n'était pas tout à fait l'autre. Et puis, il y a trop de fatuité et de suffisance dans ces paroles pour n'être pas l'œuvre du ci-devant vicomte de Barras.

Il n'est pas exact que Bonaparte ait gardé rancune à Mme Tallien de n'avoir pas agréé ses vœux.

(1) Barras, *Mémoires*, t. II, p. 58.

Mme Sophie Gay le dit pourtant : « Ce rêve que le génie de Bonaparte pouvait seul concevoir, il n'a jamais pardonné à Mme Tallien de ne l'avoir pas réalisé, et il l'a délaissée dès qu'il s'est aperçu qu'elle n'avait ni le désir ni les moyens peut-être d'accomplir la haute destinée que le ciel lui offrait et que son ambition n'allait pas au-delà du titre de Notre-Dame de Thermidor (1). » C'est là du bavardage. Bonaparte lui pardonna au contraire fort bien; il n'oublia jamais que c'est elle qui le désigna à Barras et à Tallien pour la journée du 13 vendémiaire. Quand il commandera l'armée d'Italie, il dira à Barras, au bas des lettres qu'il lui écrit : «... Un petit baiser à mesdames Tallien et Châteaurenault, à la première sur la bouche, à la seconde sur la joue... (2). » Aurait-il écrit ainsi, s'il avait gardé de la rancune? Quand, plus tard, il nettoiera ces écuries d'Augias qui étaient le salon de sa femme, quand il mettra à la porte de chez lui toutes ces « veuves d'émigrés vivants », ces femmes divorcées cinq ou six fois, la citoyenne Hamelin, « lanceuse des nudités gazées », et tant d'autres parmi lesquelles la citoyenne Tallien, c'est qu'il voudra que son salon, le salon du premier magistrat de la République, du premier consul, le sien enfin, ne reçoive que des femmes respectables, des femmes honnêtes. La citoyenne Tallien, qui avait été entretenue par Barras, par Ouvrard, ne devait, pas plus que les autres, trouver grâce devant lui, malgré les larmes et les supplications de son amie Joséphine. S'il fit une excep-

(1) Mme Sophie Gay, *Salons célèbres.*

(2) Lettre de Bonaparte à Barras, *quartier-général de Nice, le* 10 *germinal an IV.* (INÉDITE.)

tion, ce fut pour sa propre femme. Fit-il bien? Éconduit par Mme Tallien, le général Bonaparte ne se hasarde plus maintenant à faire des avances aux femmes; il attend que celles-ci lui en fassent. C'est peut-être plus commode, mais à coup sûr c'est moins sage. Il faut à une femme une bonne dose d'effronterie pour se jeter à la tête des gens : l'homme se laisse presque toujours faire, mais c'est pour lui la meilleure manière de devenir la proie et la dupe des intrigantes.

Le général ne devait pas tarder à en faire la cruelle expérience. Parmi les femmes qu'il voyait le plus, il en était une, amie de Mme Tallien, comme elle maîtresse de Barras, qu'il avait souvent rencontrée aux fêtes du Luxembourg et à celles de la Chaumière. C'était la veuve du général Beauharnais, dévoré par l'échafaud l'année précédente. Emprisonnée aux Carmes, elle y avait fait la connaissance de Mme Tallien. Ces deux femmes s'étaient liées d'amitié et, après leur sortie de prison, avaient continué d'être amies. Chose curieuse et qui donne bien une idée du désarroi moral de l'époque, cette amitié résista à la liaison que toutes deux eurent en même temps avec le pacha du Luxembourg.

Bonaparte, qui voulait s'amuser tout en ayant soin de ses affaires et de son avenir, avait noué une liaison avec la veuve Beauharnais. Cela n'engage à rien, et prendre pour maîtresse celle d'un gros personnage, une femme titrée, cela flatte toujours la vanité d'un jeune homme. Et puis, cette femme pouvait lui être utile. Elle n'était certes pas d'une vertu farouche, il le savait comme tout le monde, mais ce qu'il savait moins et ce qu'il ne découvrira que

bien plus tard, c'est qu'elle ne manquait pas d'une certaine expérience des choses de ce monde; elle n'avait point de sens moral, mais un sens très pratique de la vie. Elle cherchait un entreteneur, car Barras semblait avoir assez d'elle, et si un homme de bonne volonté se présentait, assez naïf pour la prendre, elle était bonne fille, elle se laisserait faire. Elle ne visait en somme qu'au sacrement, peu lui importait avec qui, pourvu que celui-là lui payât ses dettes et retrempât assez son crédit pour lui permettre d'en faire d'autres.

Le général se trouva à point l'homme de bonne volonté qu'elle cherchait. Il accomplissait en conscience ses fonctions d'amant quand, — il aurait dû le prévoir, — il se trouva pris à ses propres filets. Si l'esprit est le plus souvent la dupe du cœur, le cœur n'est-il pas parfois la dupe de l'esprit? Le stage amoureux du général n'avait point effeuillé en lui les illusions de la vingtième année. A force de dire à Mme de Beauharnais qu'il l'aimait, il finit par lui découvrir mille qualités inattendues et l'aimer pour tout de bon. C'est lui pourtant qui a dit : « Il faut estimer pour aimer bien, complètement... » Estimait-il donc l'ex-maîtresse de Barras, de Hoche, de *tutti quanti?* C'est possible, l'amour est si aveugle et enfante tant de sophismes ! Et, cela aussi Bonaparte le savait, à moins qu'il ne l'ait appris que plus tard, car c'est lui qui a dit en sermonnant un jour son frère Lucien : « Pour parler, pour raisonner surtout, il faut de la raison, et les amoureux n'en ont plus, s'ils en avaient avant de le devenir (1). »

(1) Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 278.

Mais, l'avez-vous remarqué? on ne raisonne si bien qu'après avoir été pris soi-même au piège. Et, au fait, c'était un piège véritable que lui avait tendu la coquette émérite. Elle avait donc de l'esprit? Aucunement : il se résuma tout entier dans celui qu'elle eut de se faire épouser. Ses qualités morales, alors... Il n'était question ni de qualités ni de morale en cette affaire. — Eh bien, sa fortune... — Hélas! elle n'apporta guère au contrat que ses dettes et, comme on dit, ses vertus. C'était maigre. Et pourtant son amour pour Bonaparte, qu'on s'est plu à représenter comme plus pur que l'éther, n'était autre chose que de l'amour *sterling*, comme aurait dit l'aimable Grace Dalrymple Elliott, qui connaissait bien cette sorte d'attachement. La preuve, du reste, que Bonaparte n'était pas aimé de Joséphine quand il devint son mari titulaire après avoir fait à l'essai, comme surnuméraire, un véritable stage, c'est qu'elle dit à la même Mme Elliott qu' « elle n'avait aucune affection pour lui » (1). Non contente de faire de vive voix cette déclaration de non-amour, elle la renouvelle par écrit à une autre amie : « .... L'aimez-vous? allez-vous me demander. Mais... non. — Vous avez donc pour lui de l'éloignement? — Non, mais je me trouve dans un état de tiédeur qui me déplaît et que les dévots trouvent plus fâcheux que tout, en fait de religion (2). »

En la voyant légère, frivole, par conséquent incapable d'aimer, Bonaparte aurait pu se dire à lui-même ce que dit Horace Walpole de Mme de Fleury :

(1) Mme Elliott, *Mémoires*, p. 216.
(2) Lettre de Joséphine. — De Coston, *Premières années de Napoléon*, t. II, p. 347.

« Elle est fort drôle à souper, mais que fait-on de cela à la maison? » Il ne se le dit pas : n'est-ce pas précisément par ses défauts que cette rouée l'avait ensorcelé? Et pourtant elle lui paraissait la femme la plus éthérée, la femme qu'on n'a pas, quoiqu'il l'eût, lui et bien d'autres. Et, parce qu'il la regardait avec des yeux pleins d'amour, il se croyait aimé. Le pauvre garçon! Il était assurément de première force au jeu de la guerre, mais combien il était conscrit à celui de l'amour! Il ignorait, et ce n'est pas nous qui l'avons trouvé le premier, que l'amour, l'amour vrai, on l'a en soi; que la femme qui en bénéficie n'y est en réalité presque pour rien et que l'on est bien plus heureux par ce qu'on y apporte que par ce qu'on y trouve, — quand on y trouve quelque chose. Ah! comme il eût bien fait de se rappeler et de méditer ces vers de J.-B. Rousseau :

Insensé qui sur tes promesses
Croit pouvoir fonder un appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses,
Trompèrent un autre avant lui!

Mais les amoureux ont-ils jamais philosophé? C'est bien heureux pour eux, car la raison serait la ruine de l'amour. L'heure de la philosophie et de la raison vient toujours, mais l'avez-vous remarqué encore? elle vient quand il n'est plus temps de revenir sur le passé. En résumé Joséphine avait fait son métier de coquine en tendant ses pièges : Hoche, Barras et les autres ne s'y étaient pas laissé prendre : inexpérimenté, le jeune Corse en fut la dupe.

Enfin Bonaparte est marié. Son cœur nage dans l'azur. Il l'a, sa Joséphine, il l'a pour toujours cette femme dont on a dit qu'elle

Passa de lit en lit au rang d'impératrice.

Il s'arrache de ses bras, — il ne s'aperçoit point qu'elle ne le retient pas bien fort, — pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie.

C'est de la femme que dépend presque toujours le sort de l'amour et le bonheur dans le ménage. Divers indices font craindre à Bonaparte de ne pas être aimé comme il aime. Il redoute des infidélités. C'était avoir bien vite une piètre opinion de celle qu'il aimait. Pour prévenir ces sortes d'accidents, il demande à sa femme de venir le rejoindre en Italie. Mais cette grande poupée aime mieux s'amuser à Paris. La jalousie alors le mord au cœur; il écrit à Carnot : « Je suis au désespoir, ma femme ne vient pas; elle a quelque amant qui la retient à Paris. Je maudis toutes les femmes... » Il maudit surtout celle qu'il adore, car peut-être croit-il ce qu'il mande à Carnot. Mais la voilà qui arrive, la voilà arrivée. Il oublie ses imprécations et l'aime à genoux. La guerre le rappelle, il part. Ses travaux surhumains ne l'empêchent pas de trouver le temps de lui écrire, et quelles lettres! Toutes brûlantes de passion. Elles peuvent se résumer en ce vers connu :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime!

Napoléon n'est cependant point un grand amoureux. Il a aimé, et dans toute la force du terme, sa première

JOSÉPHINE TASCHER DE LA PAGERIE, Veuve Beauharnais
*épouse de Napoléon-Bonaparte d'après le portrait peint par Prudhon*
(Musée du Louvre.)

femme. Les lettres qu'il lui a écrites débordent de sentiment, de fougue plutôt. Mais quel est le jeune homme qui n'en a point envoyé de semblables à sa maîtresse? Le théâtre sur lequel il jouait déjà les premiers rôles, la guerre qu'il menait avec la même fougue que l'amour et qui lui donnait autant de jouissances et moins de déceptions, tout ce cadre, tous ces décors, mettent singulièrement en valeur son monologue d'amour. Enlevez le cadre, enlevez les décors exceptionnels dont il tire merveilleusement parti, comme, par exemple : « Wurmser paiera cher les pleurs qu'il te cause » et il ne restera qu'un amour de jeune homme inexpérimenté des cœurs de femme, ardent, passionné, puissant, relevé de plus, par les vives couleurs d'une imagination corse, — mais, somme toute, assez facile à trouver. Ces lettres ont été trop vantées quand on les a comparées à celles de Mirabeau ou de Saint-Preux dans la *Julie* de Rousseau. On s'en est tenu, sans les lire peut-être, à l'appréciation de Mme de Rémusat. « J'ai vu, a-t-elle écrit, des lettres de Napoléon à Joséphine lors de la première campagne d'Italie... Il y règne un ton si passionné, on y trouve des sentiments si forts, des expressions si animées et en même temps si poétiques, un amour si à part de tous les amours, qu'il n'y a point de femme qui ne mît du prix à avoir reçu de pareilles lettres (1). » Il y en eut une, pourtant, et c'est Joséphine. Lui ne s'en doute pas. Tandis qu'il « dévaste l'Italie de lauriers », elle trompe, elle trahit cet homme plus jeune qu'elle, cet homme dont toute l'Europe parle avec admiration, et pour qui? Pour une sorte de

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 46.

polichinelle habillé en officier de chasseurs! Il faut convenir que si Bonaparte est un homme extraordinaire, Joséphine est une femme bien plus extraordinaire encore.

Pour le coup, le général, à qui l'on a appris cette trahison, maudit de nouveau son adorable épouse. La nuit se fait subitement dans son cœur. L'amour, le ciel s'est retiré de lui : plus de parfum dans le temple, plus de musique dans le sanctuaire, plus de chansons dans l'air : rien que la nuit, le silence, le désespoir!... Le bandeau est enfin tombé de ses yeux. Ah! qu'elle est cruelle la première plainte qui monte de son cœur jusqu'à ces lèvres habituées à commander aux hommes et à la victoire! Qu'elle est amère la première larme qui tombe de cet œil, de cet œil d'aigle qui sait discerner dans leurs moindres détails les plans des généraux ennemis, les marches de leurs armées, leurs points vulnérables, et qui n'a rien vu, rien, mais rien, au manège d'une sotte coquette!.. Le malheureux en ressentit un tel coup que son cœur fut à jamais brisé : il essaiera bien, à plus d'une reprise, d'en rassembler et d'en recoudre vaille que vaille les morceaux, il se donnera à lui-même l'illusion de s'être refait un cœur neuf, mais il n'atteindra plus à cette intensité des sensations ou des sentiments de l'Italie. Tout ce qui suit un premier amour, n'est qu'une contrefaçon de l'amour. En attendant, c'est avec l'âme ulcérée jusqu'à en mourir qu'il commence à voir clair dans son aventure, à distinguer les fils de la toile d'araignée tissée autour de lui par Joséphine et où, pauvre amoureux, il avait donné aveuglément, comme le premier imbécile venu!

On ne peut se défendre d'un serrement de cœur

devant cette grande douleur, car elle est vraie, vraie comme l'était cet amour dont il ne reste que des ruines, et dont bientôt il ne restera rien... *Etiam periere ruinae!* Le malheureux mari croyait mourir, mais il s'aperçut bientôt que, pour tant souffrir, on ne mourait pas. Il avait chassé l'amant de sa femme, elle en reprit d'autres. Il les chassa encore (1) et, cette fois, Joséphine se tint à peu près tranquille. Mais, pendant la campagne d'Égypte, un nouveau retour au fruit défendu succède à son dernier retour à l'honnêteté. Napoléon apprend tout, rentre en France et, par un bon divorce, est sur le point de rejeter dans l'obscurité cette lubrique poupée qui n'aurait jamais dû en sortir. Mais il se laisse encore toucher; la politique conspire, avec son cœur, à le faire faiblir. Le moyen d'entamer une écœurante procédure quand on vise à renverser le gouvernement? Le moyen de mener de front un divorce et un 18 brumaire?... En homme avisé, il se saisit d'abord du pouvoir, sachant qu'il se dessaisira de sa femme quand il le voudra. Et, en attendant que l'heure du divorce sonne pour de bon, il donne à Joséphine des « dames pour accompagner », sortes de chiens de garde de sa vertu. Comme un prisonnier entre quatre baïonnettes, elle est maintenant forcée de marcher droit; elle ne peut plus s'égarer dans les plates-bandes du mariage : l'étiquette, qui a du bon, ne le permet pas. Et, jusqu'au moment du divorce, Joséphine est obligée de demeurer fidèle, sinon de cœur, du moins de fait, à son tyran de mari.

Et lui, demeurera-t-il fidèle? Ceci est une autre

(1) « Pendant ses premières campagnes d'Italie, il éloigna de son quartier-général plusieurs des amants de Joséphine. » (Notes de Sismondi, *Revue historique*, t. IX. p. 363).

affaire. Tant que dura la campagne d'Italie, il le fut, c'est certain. L'amour profond, exclusif, qu'il avait pour sa femme l'empêcha, bien évidemment, de donner dans les distractions et les plaisirs qui venaient de toutes parts s'offrir à lui. Tandis que soldats et officiers de l'armée d'Italie ne songeaient qu'à s'amuser, tandis que les belles Italiennes les aidaient de leur mieux à se délasser de leurs travaux et à se reposer des fatigues de la guerre par les distractions de l'amour, « le général en chef était peut-être le seul homme de l'armée qui parût insensible aux plaisirs » (1). Les tentations les plus séduisantes pourtant ne lui manquaient pas. Tout le monde savait, à l'armée, que Mme Grassini, cette incomparable actrice que l'on applaudissait avec frénésie, chaque soir, au théâtre de la Scala, dans l'opéra des *Vierges du Soleil*, avait conçu un amour aussi violent que malheureux pour le général Bonaparte, et les applaudissements acharnés dont on la saluait chaque soir étaient peut-être, dans la pensée des spectateurs, pour la consoler de ses déceptions de cœur.

Mme Grassini était alors dans tout l'éclat d'une beauté qu'on citait, et Dieu sait s'il y avait en ce moment une foule de belles et de jolies femmes à Milan! Non seulement Mme Grassini était belle, mais encore elle était bonne, ce qui donne à la beauté tout son prix en l'illuminant d'un rayon divin et en appelant l'amour à la suite de l'admiration. Tout le monde l'aimait à Milan, tout le monde la recevait et lui faisait fête. Elle était si aimable, si naturelle! et si originale aussi! Les officiers fran-

(1) Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 174.

çais en raffolaient, surtout à cause de son parler, mélange de français et d'italien, sorte de jargon qui n'était qu'à elle et qu'elle vous gazouillait avec un charme inconcevable. A la faveur de ce jargon, elle se permettait de tout dire et son esprit original ne se gênait pas pour prendre les plus étonnantes libertés de langage. Comme on se regardait parfois, étonné d'une telle hardiesse et ne sachant si l'on devait se donner l'air d'avoir compris les boutades de l'actrice, elle s'excusait alors avec une grâce toute mutine, toute déconfite aussi, et rejetait la responsabilité de ce qu'elle venait de dire sur son ignorance de la langue française. On riait, elle recommençait, s'excusait de nouveau et faisait tourner toutes les têtes.

L'ambition conduit parfois à l'amour, et l'amour qui prend naissance dans cette passion est celui qui donne à l'homme, à la femme aussi, les sentiments les plus élevés. Belle comme elle l'était, débordante de talent, Mme Grassini ne crut sans doute pas dignes d'elle les hommages qu'elle recevait de toutes parts des officiers français ; elle voulut avoir ceux du général en chef. Mais comment le lui faire savoir ? Elle en trouva assurément le moyen; l'amour est si inventif ! Mais Bonaparte demeura sourd aux avances de la belle cantatrice. Il a dit plus tard, à Sainte-Hélène, que c'était par politique : « Mon âme était trop forte, disait-il, pour donner dans le piège; sous les fleurs, je jugeais du précipice. Ma position était des plus délicates; je commandais de vieux généraux ; ma tâche était immense ; des regards jaloux s'attachaient à tous mes mouvements; ma circonspection fut extrême. Ma fortune était dans ma sagesse; j'eus

pu m'oublier une heure, et combien de mes victoires n'ont pas tenu à plus de temps (1)! »

Peut-être Bonaparte aurait-il, en effet, en ces heureux temps de l'Italie, gardé une continence absolue ou, plus justement, une fidélité inviolable à sa femme par pure politique. Mais, comme le *Mémorial* a été dicté pour porter à travers les siècles l'histoire telle que Napoléon voulait qu'on l'écrivît et non telle qu'elle était réellement, il est permis de se défier de ses allégations. Bonaparte reconnaît que ce ne sont pas les principes de morale qui mirent un frein à ses passions ou à ses faiblesses; il dit que ce fut la politique. Elle y fut peut-être pour quelque chose, mais s'il résista aussi victorieusement à toutes les femmes qui renouvelaient pour lui la tentation de saint Antoine, il y avait moins de mérite qu'il ne veut le laisser entendre. Il était amoureux, amoureux fou de Joséphine, ne regardait qu'elle, n'avait de pensées que pour elle : toutes les autres femmes étaient donc, pour lui, comme si elles n'existaient pas. Et, plus tard, il s'est avisé de se donner le mérite, assurément peu commun, d'avoir été maître de lui et de n'avoir cédé à aucune tentation, à aucune femme : je le crois bien, c'était déjà fait! Mais il apparaît ainsi à la postérité comme un caractère d'une trempe tellement supérieure à l'humanité qu'il est considéré presque à l'égal d'un Dieu.

Une affection douce pour sa femme et toute d'habitude, résignée presque, s'était élevée, chez Bonaparte, sur les ruines de son amour. Cette affection ne se démentit jamais, malgré de nombreuses

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 41.

infidélités, et Bonaparte disait lui-même assez cyniquement « qu'il fallait qu'il en revînt toujours à elle. A la vérité, il ne laissait pas ignorer que ce retour était moins motivé par un véritable attachement que par des circonstances qui lui rendaient cette femme plus agréable » (1). C'est comme Jupiter qui, après maint égarement, revenait toujours à Junon.

(1) Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, p. 351.

## CHAPITRE III

Mme Visconti fait des avances au général Bonaparte, qui les repousse. — Charme de Bonaparte. — Le général dans une loge grillée au théâtre Feydeau. — Bonaparte et les femmes du Caire. — Mme Fourès. — Invitation à dîner chez le général Dupuy. — Brutalité du général Bonaparte envers Mme Fourès. — Celle-ci ne lui en veut nullement — Histoire de Bellilotte. — Comment elle épouse Fourès. — Odyssée du lieutenant. — Pris par les Anglais. — Mauvais tour joué à Bonaparte par un commodore anglais. — Scènes conjugales et divorce. — La belle Pauline devenue maîtresse en pied du général. — Naïveté de Bonaparte sur les femmes. — Son amour pour Bellilotte. — Bonaparte la marie. — Écho des bords du Nil. — Jugement sur Mme Fourès.

Mme Grassini ne fut pas la seule femme d'Italie qui essayât de conquérir le cœur de Bonaparte. Une des beautés les plus à la mode de Milan lui livra aussi maint assaut, mais sans plus de succès que la célèbre cantatrice. C'était la fameuse Mme Visconti, aussi connue par sa beauté qui résista près d'un demi-siècle aux outrages du temps, que par sa liaison avec le général Berthier, liaison qui résista non moins bien, malgré les infidélités qu'elle lui faisait, aux grandeurs de l'empire et au mariage de son amant, devenu prince de Neufchâtel et prince de Wagram, avec une princesse de Bavière. Mme Visconti était veuve du comte Sopranzi : remariée avec M. Visconti, diplomate de carrière, chacun des époux, au bout de peu de temps, était allé vivre de son côté

Comme Mme Grassini, elle avait l'habitude de semer sa conversation de mots fort lestes, parfois même plus que lestes; mais tout cela passait : elle les disait si bien, avec son accent étranger et ses petites mines, que l'on eût été en vérité bien fâché qu'elle parlât autrement; aucun des officiers français qui formaient son état-major n'eut jamais l'idée de s'en plaindre, et puis, elle était si jolie !

Comme Mme Grassini aussi, Mme Visconti fit des avances à Bonaparte et, comme elle également, y perdit son temps et ses soins. Outre qu'il était amoureux de Joséphine, ce qui l'empêchait de papillonner ailleurs, le général eût été trop naïf de croire que ces femmes, qui s'offraient à lui, le faisaient comme on dit, pour ses beaux yeux, Mme Grassini comme les autres. Si Bonaparte n'avait été qu'un simple capitaine, aurait-elle fait la moindre attention à lui? Eh ! il n'en manquait pas, dans l'armée d'Italie, d'officiers plus beaux que le général en chef. Mais la gloire de Bonaparte faisait bouillonner chez cette gloire de théâtre des sentiments, factices puisqu'ils ne durèrent pas, qu'elle prenait sincèrement pour un amour véritable. Mme Visconti, elle, voulait simplement être distinguée par l'homme sur lequel l'Europe entière avait les yeux fixés, et lier sa destinée à la sienne par un contrat plus ou moins emphytéotique. A l'âge qu'avait Bonaparte, on pouvait être certain qu'il ne s'en tiendrait pas à une si belle entrée dans la vie, et que les plus hautes destinées l'attendaient. Quelle existence que celle de la compagne à qui il ferait partager, légitimement ou non, les splendeurs et les gloires d'une carrière qui s'annonçait comme unique dans l'histoire du monde!

C'étaient là de beaux rêves chez Mme Visconti,

mais Bonaparte ne se prêta pas à leur réalisation! Éconduite par le général en chef, cette femme ambitieuse, à la taille riche et élevée, à la démarche de reine avec son air imposant et son opulente chevelure noire à la Titus, se rejeta sur l'officier général qui marchait hiérarchiquement le premier après le commandant en chef. C'était Berthier, major-général de l'armée d'Italie. Celui-ci se laissa faire et sa liaison avec Mme Visconti, que Napoléon appela « la sottise de Berthier », dura jusqu'à la mort du prince de Neufchâtel et de Wagram.

Pendant cette campagne d'Italie, « à cette époque heureuse, si éloignée, Bonaparte avait un charme que personne n'a pu méconnaître (1). » C'était l'amour qui, exaltant son génie, lui donnait ce charme dont parle l'aide de camp Marmont. Et pourtant la duchesse d'Abrantès, tout en reconnaissant que Napoléon a beaucoup aimé Joséphine, affirme l'avoir vu plus amoureux d'une autre femme ; elle ne dit pas laquelle, par exemple, et donne trop peu de détails pour qu'il soit possible de déterminer de quelle femme il s'agit. Au reste, voici ce qu'elle raconte : « Bonaparte était à cette époque (au retour d'Italie) aussi amoureux de sa femme que sa propre nature lui permit de l'être, aussitôt que son intelligence fut tout entière consacrée à l'œuvre immense de la nouvelle vie qu'il s'était créée. Sans doute il a aimé Joséphine ; mais ceux qui ont dit qu'elle était la femme qu'il avait le plus aimée ne l'ont pas suivi dans toutes les années et n'ont pas surtout remonté dans le passé pour l'y voir aimant violemment et, malgré cela, d'une ma-

(1) Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I, p. 298.

nière romanesque. Ils ne l'ont pas vu rougir, pâlir, trembler, pleurer même. Il existait à l'ancien théâtre Feydeau une loge aux premières grillée, n° 11, bien plus savante qu'eux à cet égard (1). »

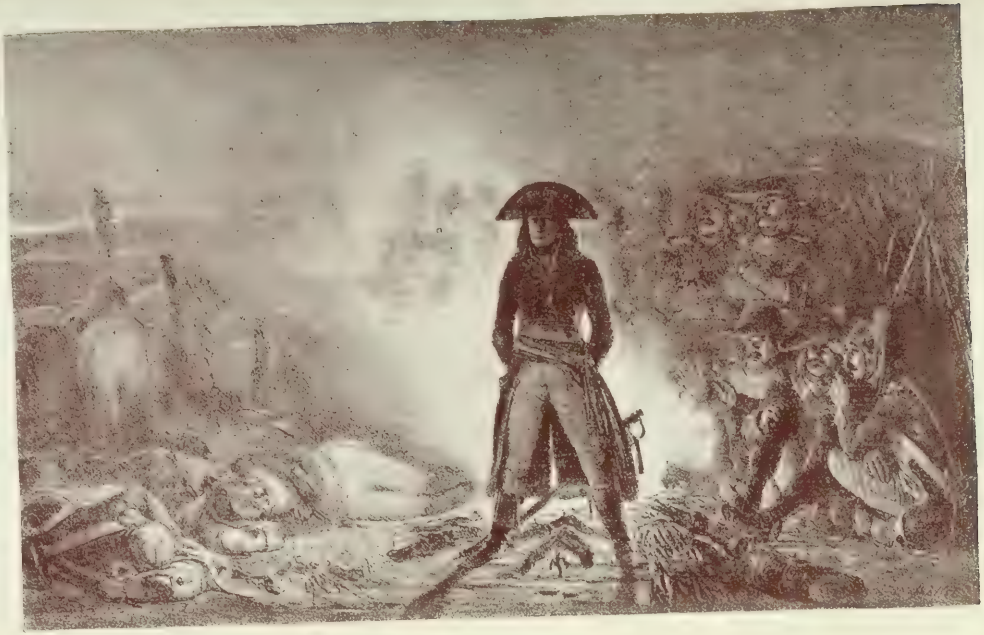
Puisque Mme d'Abrantès semble aussi savante sur ce point intéressant que la loge de Feydeau, elle n'aurait pas dû demeurer aussi muette et aussi grillée qu'elle après avoir alléché son lecteur; n'aurait-il pas été charité de lui dire ce qu'elle savait d'un amour si passionné? Mais, faute d'autres indications, on ne peut deviner de quelle femme veut parler Mme Junot.

Après son retour de cette merveilleuse campagne d'Italie, Bonaparte, nommé général en chef de l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, se livra tout entier aux préparatifs de l'expédition qu'il projetait en Égypte. Il n'avait pas de temps à donner aux bagatelles de l'amour, et sa femme alors, a dit Mme de Rémusat, semblait lui suffire. Peu de temps avant son départ, il chargea quelques agents de former une troupe nombreuse de comédiens qu'il voulait emmener avec lui. On recruta donc des acteurs dans tous les genres, même des danseurs et surtout des danseuses. L'enthousiasme fut très grand ; tout le monde voulait partir. Il n'était pas si mince *espalier d'opéra* (figurante), a écrit un acteur de la Comédie-Française, qui ne voulût s'embarquer pour la terre de Sésostris. On disait qu'après avoir fait de l'histoire en Italie, Bonaparte voulait aller faire du roman en Égypte. Il en fit, mais ce n'est pas pour cela qu'il y alla.

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. I, p. 425.

Le jour du départ arrivé, aucune de ces femmes ne put se décider à quitter Paris. A l'exception de Mme Verdier, Bianca, cette actrice que le général avait épousée en Italie, à l'exception aussi de quelques femmes d'officiers et d'employés, aucune femme de théâtre ne fit partie de l'expédition. Le harem de Bonaparte, le sérail de Junot, qui ont défrayé la chronique galante des journaux d'Albion et ont tant amusé les Anglais, étaient de pure invention. Certes, Bonaparte n'a pas gardé à sa femme une fidélité exemplaire, mais il est juste de reconnaître, — sans que cela cependant soit une excuse, — qu'il n'a été infidèle à Joséphine qu'après avoir appris lui-même de la bouche de Junot, les fredaines de sa femme à la Malmaison. On peut même affirmer que c'est l'inconduite de Joséphine qui a corrompu Bonaparte.

Il s'opéra à ce moment dans le cœur de Bonaparte une révolution semblable à celle qui s'y était déjà produite en Italie. Les dernières illusions qu'il avait pu conserver sur l'amour que lui portait Joséphine s'envolèrent définitivement, comme les dernières feuilles jaunes au souffle de l'ouragan. Après s'être livré à un accès de la plus violente colère, il se concentra en réflexions et reconnut qu'il ne pouvait, à cause de l'éloignement, châtier les coupables. Son amour pour Joséphine, cette fois, sombra définitivement. La preuve? La voici. Quand on aime véritablement, quand on aime comme il aimait en Italie, on ne regarde, on ne désire que la femme aimée; aucune autre n'existe pour un amoureux. Or, « vers la mi-septembre, de cette année 1798, Bonaparte fit venir dans la maison d'Elfy-Bey une demi-douzaine de femmes d'Asie, dont on lui vantait les grâces et la



NAPOLÉON BONAPARTE

*général en chef de l'armée d'Italie (Campagne Première, 1796), d'après la lithographie de Raffet.*

beauté ; mais leur tournure et leur obésité les firent renvoyer tout de suite (1). » D'autres officiers s'en contentèrent, et « Othello était un enfant naturel que Junot avait eu en Égypte, d'une esclave abyssinienne appelée Xraxarane » (2), et dont la peau, sans être trop foncée, ne devait pas être d'une extrême blancheur, car Junot l'appelait Jaunette. On voit par là que les « espaliers d'opéra » qui, au dernier moment, avaient eu peur de s'embarquer, faisaient, en Égypte, terriblement défaut.

Quoi qu'il en soit, le général Bonaparte, à la tête de son état-major, se rendait un jour à cheval à une assemblée ou fête quelconque qui se tenait dans les environs du Caire. Il croisa sur la route une caravane d'ânes, animaux fort communs dans le pays, montés par des employés civils de l'armée et par quelques femmes françaises qui les avaient suivis en Égypte. La caravane revenait de la foire, et de joyeux éclats de rire s'échappaient à chaque instant de la cavalcade champêtre. Un rire plus sonore, plus argentin que les autres attira l'attention du général. Il remarqua que ce rire sortait à pleine gorge d'une bouche meublée de dents aussi petites que blanches, et que cette bouche animait un fort joli minois, bien drôle, bien coquet, bien évaporé, en un mot bien français. Il le cueillit d'un regard au passage et le mit dans un coin de sa mémoire.

Il parla évidemment de cette rencontre au major-général Berthier, lui fit faire une enquête discrète ou plutôt indiscrète, sur la jeune femme de la caravane, et, comme il était pressé apparemment de s'assurer par lui-même que les dents remarquées en

(1) Bourrienne, *Mémoires*, t. II, p. 173.
(2) Duchesse d'Abrantès. *Mémoires*. t. II, p. 192.

passant étaient plus belles que celles de Joséphine qui, on le sait, les avait fort mauvaises, le général Dupuy, ancien chef de la 32e demi-brigade, reçut l'ordre de donner un dîner le lendemain même, d'y inviter quelques « dames de France » et de ne pas oublier la femme du citoyen Fourès, lieutenant au 22e régiment de chasseurs à cheval. Mme Fourès était la gentille Française aux dents blanches et au rire argentin.

Le lendemain, donc, Mme Fourès reçut une invitation à dîner, mais pour elle seulement : il n'était pas plus question de son mari que si elle n'en avait jamais eu. En lui envoyant cette invitation, on avait fait une inconvenance : alors comme à présent, on ne pouvait inviter à dîner une femme mariée sans son mari. La citoyenne Fourès aurait dû refuser l'invitation ; mais il y avait là-dessous un petit air de mystère qui, s'il devait faire reculer toute femme honnête, attirait au contraire la jeune folle d'une façon irrésistible.

— Voilà qui est étrange, disait le lieutenant; pourquoi ne suis-je pas invité? C'est un oubli, bien sûr. Le colonel sait parbleu bien que je suis marié, et l'invitation aurait dû nous parvenir par la voie hiérarchique. Si j'allais réclamer?

— Non pas, répondit Mme Fourès qui, avec l'instinct naturel aux femmes et son flair pour les aventures, devinait que la présence de son mari n'était nullement désirée, non pas, si tu n'es pas invité, c'est qu'il n'y a pas assez de place apparemment chez le général. Tu penses bien que cela ne peut pas se passer ici comme en France... Et puis, que crains-tu? Il n'y aura que des vieux, à ce dîner... Est-ce que tu serais jaloux, par hasard?

— Non, j'ai toute confiance en toi, en la femme

que j'ai choisie, à qui j'ai donné une situation honorable; mais, puisque tu veux aller à ce maudit dîner, eh bien ! fais remarquer que tu as un mari, et qu'on aurait bien dû l'inviter avec toi.

Le dîner se passa le plus gaiement du monde, et il est probable que, malgré l'absence de son mari, la jolie citoyenne fut aussi pleine d'entrain que les autres convives. On allait servir le café, quand on entendit tout à coup un piétinement de chevaux au dehors, puis un grand mouvement dans la maison. La porte s'ouvrit brusquement et le général en chef entra suivi de deux aides de camp.

Le général Dupuy remercia Bonaparte de l'honneur qu'il lui faisait en venant chez lui et s'excusa de s'être attardé à table, mais ces dames étaient si aimables! Il ajouta que le général en chef mettrait le comble à son bonheur, s'il daignait prendre une tasse de café avec lui et ses invités. Bonaparte accepta. Tout en prenant son café, il regardait silencieusement la jolie Mme Fourès, qui s'en aperçut; il la fixa dès lors avec une persistance marquée, et celle-ci se mit à devenir rouge comme une cerise. Sa tasse finie, Bonaparte se leva et se retira sans avoir dit un seul mot à celle qu'il avait tant regardée.

Mme Fourès était assise à table, entre le général Dupuy et le général Junot. Celui-ci qui, tant que Bonaparte avait été là, n'avait pas touché à son café, voulut alors le prendre. Mais il le fit avec tant de maladresse, lui qui pourtant, à vingt pas, brisait d'un coup de pistolet une pipe dans la bouche d'un passant, que la tasse se renversa tout entière sur la robe de la jeune femme. Et de s'excuser, de s'empresser autour d'elle, de l'éponger avec des serviettes. Mais, comme on n'arrivait qu'à élargir la

tache, Junot emmena Mme Fourès dans une chambre de l'étage supérieur,— où l'attendait le général Bonaparte. Elle en sortit deux heures après, avec une autre tache qui, si elle ne se voyait pas comme celle du café, ne pouvait, comme elle, se laver.

Un pareil procédé de la part du général en chef était assurément du dernier sans gêne. Il était contraire aux saines prescriptions de la Bible : « ... *Tu ne prendras à autrui ni sa femme, ni son bœuf, ni son âne...* » Mais il ne faut pas juger cet acte avec nos mœurs d'aujourd'hui. Ces manières brutales étaient alors de mode dans l'armée, et Bonaparte avait le tort, avec son immense génie, de ne pas s'élever au-dessus de tels errements. Il y a cent ans, les militaires se croyaient tout permis. « Il ne fallait point demander aux mœurs de caserne de ce temps-là, la fine fleur de la politesse. Vous lisiez un journal dans un lieu public : il se pouvait qu'un officier entrât, et, sans dire un mot, vous prît le journal des mains; à une queue de spectacle, tout militaire passait le premier et ne souffrait pas d'attendre... Le cœur d'une femme une fois cavalièrement conquis, le naturel de ces Richelieu bottés et éperonnés revenait au galop. On ne parlait que de jeter les maris par les fenêtres et souvent on battait les femmes (1). »

Il ne semble pas pourtant que, tout cavalier qu'il fût, ce procédé ait déplu à la femme de l'officier de cavalerie : elle se laissa cueillir sans plus protester que l'âne ou le bœuf de la Bible. Le livre saint n'avait donc pas si tort qu'on le pourrait croire à première vue en faisant son irrévérencieuse assi-

(1) Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. I, p. 127-129.

milation : de son temps, n'y avait-il pas assimilation entre le bétail humain et l'autre?

Mais il est temps de dire ce qu'était cette citoyenne Fourès. D'abord elle était méridionale. Elle s'appelait de son nom, Pauline Bellisle, et était née à Carcassonne. Elle n'avait point de famille. Sa mère, femme de chambre ou cuisinière, l'avait eue d'un homme « comme il faut » selon l'expression de la duchesse d'Abrantès. On devine quelle piètre éducation reçut la pauvre fille. Tenant un peu de son père et un peu de sa mère, elle avait des aspirations vers le luxe et la dépense, plus que vers le bien et l'élévation des sentiments, et ne pouvait, livrée à elle-même, se débarrasser de la tare maternelle.

Son éducation fut celle d'une ouvrière, et il ne semble pas que le côté moral en ait été particulièrement soigné. La jeune fille sut lire, écrire et compter. Elle était assez jolie; c'était même, dit un de ses admirateurs, « une charmante personne, aux grands yeux d'azur surmontés de sourcils d'un noir d'ébène, contrastant avec sa belle et abondante chevelure d'un blond cendré qui pouvait la couvrir tout entière (1). » L'auteur de ces lignes se laisse entraîner par son admiration pour tout ce qui touchait à Bonaparte, en trouvant sa maîtresse si jolie; elle n'avait, en réalité, que ce qu'on appelle la beauté du diable : à côté des brunes Égyptiennes, évidemment, cette blonde était remarquable; en France, elle ne l'était nullement.

Il paraît que sa conduite, à Carcassonne, était bonne, sa vie régulière. On l'y avait surnommée *Bellilotte*, tant parce qu'elle était jolie que parce

(1) Général baron Paulin, *Souvenirs*, p. 230.

que c'était là un diminutif de son nom (Bellisle). Comme elle était couturière, elle allait travailler en ville et faire des « journées » dans les maisons bourgeoises. Elle allait surtout chez un avocat marié, M. de Sales. Lui et sa femme, la trouvant gentille, lui témoignaient de l'intérêt. M. de Sales, en sa qualité d'avocat, se piquait de littérature et composait des chansons ; il les lui apprenait et Bellilotte chantait les vers de l'avocat en faisant les robes de sa femme.

Tout allait donc au mieux et l'ouvrière jouissait d'une réputation méritée d'honnête fille, quand elle fut remarquée par un jeune homme, ancien militaire, fils d'un négociant retiré des affaires, M. Fourès. Les yeux bleus et les tresses blondes de la petite ouvrière lui ayant fait absolument perdre le boire et le manger, la bonne réputation qu'elle avait l'engagea à la demander en mariage. Malheureusement, si le pauvre garçon était amoureux, et cela n'était pas douteux, son visage était loin d'être de ceux qui font perdre la tête aux femmes, cela n'était pas moins douteux. Aussi la jeune ouvrière n'accueillait-elle pas avec beaucoup d'enthousiasme les hommages de celui qui voulait lui confier, avec son honneur, le soin de faire son bonheur. Cependant le brave garçon devenait de jour en jour plus pressant. Fort indécise, Bellilotte demanda conseil à M. et Mme de Sales. L'avis de l'avocat fut qu' « avec sa figure et son esprit » — en province on se fait facilement illusion, faute de points de comparaison, sur la beauté et l'esprit des femmes —, Bellilotte trouverait à s'établir beaucoup plus avantageusement à Paris qu'à Carcassonne; et, comme M. de Sales avait l'intention de venir lui-même faire briller

son talent d'avocat à Paris, — à Carcassonne, il était aussi méconnu que l'esprit de Bellilotte —, il l'engagea à attendre avant de se prononcer, lui dit qu'il se proposait d'aller s'établir dans la capitale, qu'il l'emmènerait et lui faciliterait ainsi un mariage plus digne d'elle que celui dont il était question avec Fourès.

La petite ouvrière ne demandait pas mieux que de venir tenter la fortune à Paris : aussi répondit-elle à l'avocat qu'elle suivrait son conseil et serait heureuse de le suivre lui-même dans la capitale. Tout se trouvant arrangé, il n'y avait plus qu'à attendre que les affaires de M. de Sales lui permissent de quitter Carcassonne.

Là-dessus, un événement, oh ! bien simple, vint changer ces beaux plans et décider du sort de la petite ouvrière.

M. et Mme de Sales avaient un jour du monde à dîner. L'usage était alors, surtout en province, de chanter des chansons au dessert. Comme Bellilotte était dans la maison occupée à ravauder du vieux linge, l'avocat alla la chercher, la conduisit dans la salle à manger et lui ordonna de chanter. Ce n'était peut-être pas tant pour entendre et faire entendre la voix fraîche de l'ouvrière, que, pour entendre et faire entendre ses propres vers à ses invités, qu'il était allé chercher Bellilotte ; et l'on sait qu'il les lui apprenait par cœur.

La petite, après s'être fait un peu prier, s'exécuta. Elle dit les vers et chanta les chansons de son maître. Son succès fut grand : jamais on n'avait entendu à Carcassonne une ouvrière aussi forte sur la poésie et sur le chant ; on aurait même pu dire, à cette époque, que pas une jeune fille de *la société*

n'en savait autant qu'elle. Pauline jouissait donc de son succès, et son cœur était délicieusement chatouillé des compliments qui s'abattaient sur elle dru comme grêle. De plus, la mise en scène, la vue de la table richement servie, quelques verres de champagne qu'on lui fit boire, lui inspirèrent pour la première fois de l'ambition : « Moi aussi, se dit-elle, je veux avoir ma maison; moi aussi je veux donner des dîners où je brillerai pour mon propre compte! Fourès est riche, je l'épouserai ! »

Ainsi fit-elle et le pauvre Fourès, au comble de ses vœux, mena à l'autel celle qui ne le prenait que pour son argent et dont il croyait avoir fait la conquête à force de constance et d'amour.

Le petit ménage allait fort bien et rien ne semblait devoir en interrompre le bonheur, lorsque la nouvelle arriva à Carcassonne qu'une expédition mystérieuse se préparait, que le général Bonaparte devait la commander, et que les anciens militaires qui voudraient reprendre du service seraient acceptés avec leur ancien grade. Cette nouvelle fit travailler la cervelle de M. Fourès. Sa jeunesse, son esprit aventureux voyaient des perspectives séduisantes dans cette expédition. « Si je reprends du service, dit-il, à sa femme, je retrouve mon épaulette de lieutenant et je gagnerai en quelques mois celle de capitaine; cela est déjà joli, et, en restant dans l'armée, je suis certain de devenir officier supérieur. Tu seras heureuse, n'est-ce pas, d'être la citoyenne commandante? » Ils s'échauffèrent sur cette idée et, le lendemain, Fourès signait son rengagement. Quelques jours après, il partait pour Toulon. Sa femme l'accompagnait, habillée en

*En marche sur Saint-Jean d'Acre. Campagne de Syrie (février-mai 1799), d'après la lithographie de Raffet.*

homme. Ils s'embarquèrent et parvinrent tous deux sans encombre en Égypte.

On sait en quelle circonstance le général Bonaparte vit pour la première fois Mme Fourès et de quelle façon, plus que cavalière, il en fit la connaissance.

Une telle brutalité lui eût aliéné à tout jamais une honnête femme. Il est vrai qu'une honnête femme ne se serait pas exposée à pareille aventure en allant, sans son mari, à un déjeuner de militaires. D'ailleurs Mme Fourès ne paraît pas s'être formalisée du sans façon de Bonaparte. Et il est infiniment probable que c'est d'un commun accord avec elle que l'éloignement du lieutenant fut décidé. Sa présence était, en effet, gênante pour tout le monde : avec lui, le général Bonaparte n'aurait pas pu voir sa maîtresse aux heures qui lui convenaient; celle-ci n'aurait pas pu recueillir de sa liaison tout le profit qu'elle se proposait d'en tirer ; le malheureux mari enfin aurait pu s'apercevoir de la trahison de celle qu'il avait épousée par amour. Aussi était-il convenable de se débarrasser de lui. « Par un ménagement délicat, a dit Bourrienne, on l'envoya en mission (1). » Voici comment :

Le major-général Berthier, qui s'était prêté avec complaisance à l'enquête qui devait découvrir le nom de la jolie blonde aux dents blanches, se prêta avec non moins de complaisance à éloigner le mari gênant. Quelques jours après le mémorable dîner du général Dupuy, le lieutenant Fourès fut mandé chez le major-général. Il y avait là de quoi faire rêver un modeste officier de son grade. Aussi Fourès

(1) Bourrienne, *Mémoires*, t. II, p. 174.

était-il fort étonné, plus étonné même que lorsque sa femme avait été invitée seule chez le général Dupuy. Après tout, sur cette terre des Pharaons, les choses pouvaient se passer autrement qu'en Europe. Enfin, très intrigué et peut-être aussi un peu inquiet, le lieutenant se rendit chez Berthier.

— Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur votre compte les meilleurs renseignements, veut faire pour vous quelque chose de très flatteur. Il vous envoie à Paris porter des dépêches au Directoire. Vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Ainsi donc, bon voyage!... Dieu! que je voudrais donc être à votre place!

Le major-général était loin de se douter, en persiflant ainsi le malheureux lieutenant, qu'il était à peu près dans la même situation d'homme trompé que celui dont il se moquait avec une si piquante verve. Sa maîtresse, la fameuse Mme Visconti, dont il était absolument fou, à qui il avait élevé un autel, non seulement dans son cœur, mais aussi sous une tente, à côté de la sienne, autel qu'on transportait à la suite de l'armée, sur lequel il avait placé le portrait de son idole, et devant lequel il récitait à genoux chaque jour ses litanies, Mme Visconti le trompait justement en ce moment avec M. Alexandre de Laborde et était constamment entourée d'une nuée de petits jeunes gens.

Berthier eût été bien étonné de savoir tout cela, mais son étonnement ne serait pas arrivé à la hauteur de celui du lieutenant Fourès.

Quoi! lui, simple officier de troupes, n'apparte-

nant en aucune façon à l'état-major, être chargé d'une mission auprès du Directoire exécutif de la République française!... Il marchait depuis quelques jours d'étonnements en étonnements.

Il se confondit en remerciements sur la distinction flatteuse dont il était l'objet de la part du général en chef et prit congé en disant que, puisqu'il lui fallait partir dans une heure, il n'avait pas de temps à perdre pour prévenir sa femme et faire ses préparatifs de voyage.

— Votre femme! s'écria Berthier; mais vous êtes fou, mon cher. Comment pouvez-vous songer à emmener votre femme dans un pareil voyage? D'abord, elle serait extrêmement mal sur l'aviso qui vous emmènera; et puis, le voyage n'est pas sans dangers. Enfin, si la croisière anglaise vous capturait? Les officiers anglais sont amateurs du beau sexe, vous savez qu'ils ne se gênent pas avec les femmes, et peut-être pourraient-ils traiter Mme Fourès autrement qu'en prisonnière de guerre. Dam! quand il y a des mois qu'on est embarqué... eh! eh! eh!

Fourès ne pouvait qu'obéir. C'est ce qu'il fit. Mais, en rentrant chez lui pour faire ses préparatifs, il ne pouvait s'empêcher de faire en même temps ses réflexions sur cette bizarrerie du sort qui le faisait choisir, lui, obscur, pour porter au Directoire des correspondances de la plus haute importance. Il eut sans doute la bonté de croire qu'il devait cette faveur à tous les mérites dont lui avait parlé le major-général, et mit sa femme au courant de ce qui lui arrivait.

Celle-ci, qui en savait plus long que lui, joua l'étonnement, peut-être aussi la douleur de ne pou-

voir accompagner son mari. Si elle s'était montrée satisfaite, ou même seulement indifférente, n'aurait-elle pas risqué d'éveiller les soupçons du lieutenant?.. Elle joua donc en conscience, c'est-à-dire en toute hypocrisie, la comédie d'épouse désolée : elle appartenait à cette catégorie de femmes, plus nombreuses qu'on ne le croit, qui semblent avoir une prédilection pour tout ce qui est louche, équivoque ou même franchement coupable. Personne plus qu'elle ne méritait le titre de fille d'Ève. Enfin l'on se fit de tendres adieux et le lieutenant partit. Aussi bien venait-il de recevoir du major-général l'ordre suivant, qui régularisait sa mission :

*Il est ordonné au citoyen Fourès, lieutenant au 22e régiment de chasseurs à cheval, de partir par la première diligence de Rosette pour se rendre à Alexandrie et de s'y embarquer... Le citoyen Fourès sera porteur de dépêches qu'il n'ouvrira qu'en mer, dans lesquelles il trouvera ses instructions* (1).

Les instructions consistaient en un paquet de paperasses sans importance, qu'on remit au lieutenant dans la conviction que le bâtiment qu'il devait monter serait enlevé par les Anglais, et lui-même conduit prisonnier en Angleterre.

Le calcul, on le voit, n'était ni beau ni honnête, et la fantaisie du général en chef pour une grisette devait se solder, pour l'État, par la perte d'un bâtiment et de son équipage. Il s'est trouvé des gens cependant pour admirer de tels procédés, ou tout au moins pour s'en amuser. Quant à la femme qui se prêtait à une aussi indigne comédie envers

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. V, p. 216, pièce 3775. Au citoyen Fourès, lieutenant de chasseurs. Le Caire, 18 décembre 1798

l'honnête homme qui l'avait tirée de sa misère et lui avait donné un rang social auquel elle ne pouvait guère aspirer, personne ne songera à lui contester le titre de misérable drôlesse, qui est celui qu'elle mérite. Et dire pourtant qu'elle a trouvé des admirateurs!.. Mais le monde est ainsi fait que c'est l'homme auquel la femme fait faillite qui est déshonoré tandis que celle-ci est regardée comme un être d'essence supérieure !

Débarrassée de son mari, l'aimable Pauline fut tout entière au général en chef. Leur liaison était publique. « Bonaparte, a dit Bourrienne, lui fit meubler une maison qui touchait au palais d'Elfy-Bey que nous habitions. Il lui prenait souvent fantaisie, vers les trois heures, de faire commander le dîner chez elle : j'y allais seul avec lui à sept heures et je m'en allais à neuf heures (1). » Souvent aussi, après dîner, Bonaparte et sa maîtresse montaient en calèche et faisaient une promenade, escortés par deux aides de camp caracolant de chaque côté. L'un de ces deux aides de camp était parfois Eugène de Beauharnais, fils de Mme Bonaparte. Il fut longtemps à s'apercevoir du rôle inconvenant qu'il jouait là; peut-être même eut-il besoin qu'on lui fît remarquer combien il était peu séant à lui de servir d'escorte *d'honneur* à la maîtresse du mari de sa mère. Quoi qu'il en soit, il n'a pas oublié de mentionner, à sa façon, cet épisode dans ses *Mémoires* (2), et il semble en avoir gardé quelque rancune à son beau-père.

Mme Fourès, que toute l'armée appelait maintenant *Notre souveraine de l'Orient* (3), filait donc le

(1) Bourrienne, *Mémoires*, t. II, p. 174.
(2) Prince Eugène, *Mémoires*, t. I, p. 46.
(3) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 63.

parfait amour au Caire, tandis que son mari voguait vers les côtes de France. Mais la mer était sillonnée en tous sens par les croiseurs anglais et rares étaient les bâtiments qui, partis d'Égypte, réussissaient à passer à travers les mailles du filet au double et triple rang de vaisseaux guetteurs. L'aviso que montait Fourès eut le sort de la plupart des autres et tomba entre les mains de l'ennemi.

Les Anglais avaient en Égypte des espions qui les renseignaient avec la plus grande précision et les tenaient même au courant de la chronique galante de l'armée française ; les lettres particulières qu'ils trouvaient sur les bâtiments capturés achevaient de les renseigner sur tout cela. C'est ainsi qu'ils étaient déjà informés de la liaison du général Bonaparte avec Mme Fourès et de l'envoi du mari de celle-ci en Europe.

Le commodore anglais qui prit l'aviso du lieutenant Fourès fut donc on ne peut plus joyeux de sa capture. Après avoir examiné les papiers dont il était porteur et s'être assuré de leur parfaite insignifiance, sachant que le lieutenant n'avait été envoyé hors d'Égypte que pour ne point gêner le général en chef et sa maîtresse, il eut la malicieuse idée de jouer un tour à Bonaparte.

— Je dois, dit-il à Fourès, faire une grande tournée dans les mers d'Orient avant de rentrer en Angleterre. Il faut pour cela bien des mois. Je ne puis vous garder pendant ce voyage. Tout bien considéré, je vais vous faire déposer sur la côte d'Égypte, et vous serez libre.

Le lieutenant se confondit en remerciements et loua fort la générosité du peuple anglais en général et celle du commodore en particulier. Celui-ci lui

souhaita bonheur et prospérités, et l'on se quitta cordialement.

A peine à terre, Fourès n'eut rien de plus pressé que de courir au Caire pour embrasser sa femme. Il arrive chez lui : la maison est vide ! Inquiet, il s'informe de Pauline. Des sourires contraints lui répondent... Hélas ! Sa Pauline est maintenant la Pauline du général en chef !

Le pauvre garçon aimait sa femme ; qu'on juge de son indignation quand, au lieu de se trouver face à face avec sa jolie figure, il ne rencontra que la plus lâche trahison ! Il est une curiosité particulière aux hommes que cette sorte d'infortune vient de frapper. Le premier moment de fureur passé, Fourès voulut aller voir, dans la maison d'Elfy-Bey, celle qui s'était fait un jeu de la trahison et un amusement d'envoyer son mari pourrir sur les pontons d'Angleterre. Il pénétra chez cette infâme, lui reprocha avec violence tout l'odieux de sa conduite, s'emporta, fit une scène terrible...

Mais à quoi tout cela pouvait-il aboutir ? A un raccommodement ?.. Lorsqu'on ne peut plus estimer sa femme, la vie commune est impossible. Fourès le comprit et déposa le jour même une demande en divorce. C'était évidemment la meilleure des solutions. Le commissaire-ordonnateur Sartelon, remplissant les fonctions d'officier de l'état civil, prononça le divorce, et le pauvre Fourès, ayant reconquis sa liberté, put réfléchir à loisir sur les inconvénients qu'il y a à épouser une femme simplement parce qu'elle est jolie : quand elle n'est que cela, on peut s'attendre à tout de sa part, excepté à quelque chose de bien. Le malheureux garçon, à qui sa femme n'avait même pas de reconnaissance pour l'avoir

élevée jusqu'à lui, en fit l'amère expérience. Chacun cependant de ceux qui font cette sorte de folie, se flatte que la femme qu'il prend de cette façon fera une exception en sa faveur et, comme Boileau l'a dit :

> Croit que Dieu tout exprès, d'une côte nouvelle,
> A tiré pour lui seul une femme fidèle.

D'ailleurs ces sortes de femmes sont ainsi : elles croient que tout leur est dû et n'ont pas un instant l'idée d'être reconnaissantes du bien qu'on leur fait. Elles ne savent pas ce que c'est que la reconnaissance. Comment le sauraient-elles puisqu'elles n'ont pas de cœur? Ce sont des femmes-bibelots, des manières de joujoux, fort peu amusantes la plupart du temps, devant lesquelles il faut être constamment à genoux, qu'il faut encenser à tour de bras, et qui, pour comble, ne sont pas longues à vouloir changer d'encens et surtout d'encenseurs! Elles vous font payer terriblement cher, de votre repos, de votre bonheur, de votre avenir, souvent de votre honneur, de votre vie, la vulgarité de leurs faveurs. En vérité, les coquettes sont de terribles femmes et les anciens les avaient bien personnifiées dans cette Circé qui changeait les hommes en... vous savez quelles bêtes. Notre pauvre humanité, depuis Homère, n'est-elle pas restée la même?

Le général Bonaparte avait pris tout à fait au sérieux, comme un simple collégien, son amourette avec Pauline Fourès. Il était évidemment très naïf avec elle, mais il poussait la naïveté jusqu'à parler d'elle à tout son entourage; il faisait part à chacun de ses impressions, absolument comme en arrivant à l'armée d'Italie, il montrait à ses généraux le portrait de sa femme et leur faisait admirer la

JEAN-BAPTISTE KLÉBER, général (1753-1800)
*d'après le portrait d'Ansiaux* (Galeries Historiques de Versailles)

grâce et la beauté de Joséphine. Il pensa même à épouser cette grisette. La façon dont elle s'était laissée cueillir ne devait cependant pas lui donner une haute idée de l'estime qu'on lui pouvait accorder. Mais Bonaparte ne semble pas avoir jamais eu conscience de ce qu'était une femme honnête. Joséphine, pourquoi l'avait-il épousée? Pour ses qualités? Elle n'en avait point. Pour sa vertu et son honneur? Pauvre femme! elle ne savait même pas ce que c'était. Pour son amour pour lui? Ah! voilà la grande chose! Il voulait être aimé, et il croyait que la femme qui se donnait à lui, parce qu'elle murmurait à son oreille des paroles d'amour, l'aimait vraiment, et pour lui-même; parce qu'elle était la plus effrontée, il croyait qu'elle était la plus aimante... Comme si elle n'avait pas joué cette même comédie de l'amour avec d'autres hommes avant de la jouer avec lui!.. Lui, naïf, avait cru sincèrement à ces protestations et avait été assez sot pour épouser. Et, après le mariage, Joséphine, cette trouvaille, cette huitième merveille du monde, lui avait fait voir clair comme le jour, qu'en amour comme en femmes il n'était qu'un sot.

« Épouser une sotte est pour n'être point sot »,

a dit Molière Mais Bonaparte n'avait point fait ce calcul-là, faux d'ailleurs, car il croyait sincèrement que Joséphine était une femme supérieure. Il avait le bandeau de l'amour collé sur les yeux, et ce n'est pas le côté le moins étrange, chez cet homme, que la force de son aveuglement. Il y a lieu de remarquer cependant que la plupart des hommes qui n'ont pas eu une prévoyante éducation, cette éducation que sait seule donner une mère intelligente, en sont là.

Le vainqueur des Pyramides songeait donc à épouser l'ancienne ouvrière de Carcassonne. Cela ne lui avait guère réussi pourtant, d'épouser une maîtresse. Mais l'expérience, en fait de femmes, ne lui vint jamais. Il eût voulu, avant de l'épouser, en avoir un enfant. C'était absurde, mais c'était comme cela : ayant pris en premier lieu une femme qui ne pouvait plus en avoir, il semble qu'il ait voulu, avant de se lancer dans une nouvelle aventure, être sûr de la fécondité de celle qu'il prendrait pour la remplacer. « Bonaparte, a dit Bourrienne, désirait ardemment avoir un enfant de cette jolie femme. Je lui en parlais au déjeuner que nous faisions souvent tête-à-tête. « Que voulez-vous? répondit-il; « la petite sotte... n'en peut pas faire. » Elle, de son côté, lorsqu'on lui faisait sentir le grand avantage d'avoir un enfant de Bonaparte, nous répondait : « Ma foi!... Ce n'est pas ma faute (1). »

Bonaparte a beaucoup aimé Mme Fourès. Au milieu des Égyptiennes bronzées, cette blonde grisette devait en effet ressortir avec avantage. « Elle avait de l'esprit naturel, a dit le général Junot, l'envie d'être une personne distinguée, mais elle était d'une ignorance totale des manières du monde, c'est-à-dire des bonnes et élégantes manières » (2). De cela, Bonaparte ne pouvait guère s'en apercevoir, laissant lui-même passablement à désirer du côté de l'éducation. Quant à ce que Junot appelle de l'esprit naturel, c'était plutôt une vivacité expansive, toujours portée à rire, cette frivolité et cette étourderie si fréquentes chez les ouvrières, et qui, loin de France, pouvaient faire quelque effet. Bonaparte eût

(1) Bourrienne, *Mémoires*, t. II, p. 174.
(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 65.

vu Mme Fourès un an plus tard, à Paris, qu'il ne l'aurait certainement pas remarquée. « Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans, a dit la duchesse d'Abrantès qui en a beaucoup entendu parler par son mari ; Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaieté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulak. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient, et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux. Mais s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant, et, au fait, elle n'avait aucun tort (1). » C'est bien de l'indulgence de la part de Mme d'Abrantès. Le pauvre Fourès n'était pas de cet avis. Mais, au fait, comme maîtresse, peut-être Pauline n'avait-elle aucun tort vis-à-vis de son amant. En tout cas, celui-ci ne se montrait pas jaloux, puisqu'il la laissait se lier avec de jeunes employés de la trésorerie.

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Égypte, il avertit, paraît-il, de son départ Mme Fourès, tandis qu'il laissa simplement des instructions sous pli cacheté au général Kléber, en lui remettant le commandement. Il paraît que Kléber n'eut pas pour la grisette les égards et les respects auxquels celle-ci croyait avoir des droits. En fait, Kléber avait raison. Il s'occupait de l'armée et n'avait pas à s'inquiéter d'une aventurière qui, après avoir abandonné son mari, officier de l'armée, était à son tour abandonnée par son amant Qu'est-ce que cela avait à voir avec le service?

Mais Bonaparte avait laissé des ordres à Kléber,

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 73.

lui enjoignant de faire partir pour la France, dès que l'occasion s'en présenterait, un certain nombre de personnes dont il lui donnait les noms. Parmi elles était Mme Fourès. Mais, du moment que Bonaparte avait cédé son commandement, Kléber était seul maître de faire partir d'Égypte qui bon lui semblait. Il n'eut sans doute pas assez de place pour les blessés et malades qu'il envoya en France par la première occasion, car il refusa un passeport à Mme Fourès. On appela cela une persécution. C'était cependant le strict accomplissement du devoir. Il était plus important de donner une place sur le bâtiment à un soldat malade, à un serviteur du pays dont le retour en France assurait le salut, qu'à une aventurière. Cependant le docteur Desgenettes, que Mme Fourès vint implorer, s'entremit auprès de Kléber et obtint de lui, sous un prétexte ou sous un autre, qu'elle fît partie du premier convoi.

Elle partit donc. Aussi bien son séjour en Égypte lui était-il désagréable. Non seulement elle pouvait être exposée à rencontrer son ancien mari, et chacun sait qu'on n'aime pas voir les gens envers qui l'on a des torts et à qui l'on a fait du mal ; mais la malignité publique, à qui de droit appartenait la position qu'elle s'était faite en Égypte, la jugeait maintenant sévèrement, et ses courtisans, pris de scrupules inattendus depuis le départ de Bonaparte, lui avaient tourné le dos.

Revenue en France, Mme Fourès s'empressa d'accourir à Paris. Elle espérait y reprendre sa place de favorite auprès du général Bonaparte, et le poste de premier magistrat de la République, de premier consul, qui était devenu le sien, n'était pas fait pour la retenir. Si Bonaparte avait échoué dans

son coup d'Etat, s'il avait été envoyé à Sinnamary, il est probable qu'elle n'eût pas tant fait diligence pour le joindre. On le vit bien en 1815.

Le premier consul fut ennuyé d'avoir à prendre une décision au sujet de Mme Fourès. Il avait conservé bon souvenir d'elle, et il n'aurait pas demandé mieux que de continuer à Paris l'idylle commencée si brutalement sur les bords du Nil. Mais la dignité de son rang, la malignité des Parisiens surtout le lui défendaient. Les passions politiques étaient alors excitées à un point dont on ne peut aujourd'hui se faire idée, et il était prudent de ne point prêter le flanc aux attaques, tant des républicains que des royalistes. Déjà cette liaison d'Égypte était connue à Paris; on se racontait tout bas comment elle avait commencé; des pamphlets circulaient, un entre autres, qui avait pour titre *Une quinzaine du grand Alcandre*. Il paraissait tous les quinze jours et faisait les allusions les plus transparentes à cette aventure de grisette ; on disait, entre autres choses, que le premier consul dépensait des sommes énormes pour entretenir la blonde Pauline, et celle-ci n'était pas non plus ménagée.

Bonaparte savait tout cela. Mais ses travaux gigantesques de relèvement social ne lui permettaient guère, tout d'abord, de gaspiller son temps avec une maîtresse, et Joséphine, avec qui il s'était remis à vivre et auprès de qui il trouvait une habitude douce et tranquille de tous les jours, semblait lui suffire. Aussi ne voulut-il même pas recevoir Mme Fourès. Il lui en coûta, mais, cette fois, il sut être un homme et avoir du caractère. Par exemple, il donna de superbes compensations pécuniaires, et, sur ce point, la *Quinzaine du grand Alcandre* n'avait

pas tort. Bellilotte accepta tout. Duroc, qui commençait à être le secrétaire de Napoléon pour ces choses tout intimes, et « était spécialement chargé de fixer son sort », lui apporta de la part du consul des cadeaux et surtout de l'argent. Il y avait à tout cela une condition que la politique, les convenances et la jalousie de Joséphine concouraient à imposer à Bonaparte comme à Bellilotte : c'est que celle-ci n'habiterait pas Paris. Elle souscrivit à tout, puisqu'on lui donnait de l'argent, et loua ou acheta une petite maison à Belleville, à côté des Prés-Saint-Gervais. De là elle venait à Paris comme elle voulait et suivait très assidûment les spectacles.

L'histoire de Mme Fourès n'est pas terminée.

L'Égypte nous avait échappé. Le général Menou, qui avait pris le commandement après l'assassinat de Kléber, avait eu beau se faire mahométan, prendre pour nom Abdallah et pour femme une Égyptienne, tout cela ne lui avait pas donné du talent, et il avait perdu l'Egypte. Aux termes de la capitulation qu'il passa avec les Anglais, les Français devaient évacuer le pays et être ramenés en France. Le traité s'exécuta, et c'est ainsi que le lieutenant Fourès vint à Paris. Il paraît, ce qui ne fait pas honneur à son caractère, que l'ignoble trahison de sa femme n'avait pas étouffé en lui tout amour. Il faut, ce semble, avoir l'âme singulièrement détrempée pour que l'amour survive à une pareille faillite ? Mais le malheur et les chagrins ne trempent que les âmes fortes.

Fourès arriva donc à Paris plus amoureux de sa femme que jamais. Il la chercha, la retrouva et voulut la contraindre à reprendre la vie commune. Mais Bellilotte ne l'entendait pas ainsi. Si elle avait

cédé à la brutalité du général Bonaparte, elle n'entendait nullement céder aux tendres prières du lieutenant. C'eût été déchoir. Et puis, n'était-elle pas divorcée ? Que venait-il donc lui chanter, ce lieutenant, en prétendant qu'elle était sa femme?

Si Fourès avait tort de vouloir reprendre une femme dont il devait s'estimer fort heureux d'être débarrassé, en droit il avait raison. L'acte de divorce, fait en Egypte, était devenu nul : Pauline, toujours étourdie, avait négligé de le faire confirmer en France dans les délais exigés par la loi, et Fourès, de son côté, s'était bien gardé de réparer la négligence de sa femme. De là des réclamations de part et d'autre, des disputes comme s'ils n'avaient pas cessé d'être unis, et, finalement, recours de Bellilotte au premier consul pour que sa haute intervention vint mettre un terme à sa bizarre situation.

Si Bonaparte aimait l'amour, il n'aimait pas le train qui en est généralement la conséquence. Il fut très ennuyé du bruit qui se faisait autour de ce divorce manqué. Il donna des ordres pour que tout cela fût régularisé et, pendant qu'il y était, prescrivit à Bellilotte de régulariser elle aussi sa situation et de se remarier. Cela ne devait pas être bien difficile : il ne manque pas d'imbéciles pour épouser ces sortes de femmes ; c'est même celles que les hommes recherchent le plus ; ils leur trouvent, on ne sait pourquoi, mille qualités inattendues que des aveugles seuls peuvent voir.

Pauline avait justement sous la main, en ce moment, un de ces aveugles. Mais celui-ci était en même temps très clairvoyant et très pratique en affaires. Quand on n'a point de *préjugés* sur les

femmes, il faudrait être un triple idiot pour en avoir sur le reste. Cet individu, un certain M. Ranchouppe ou de Ranchoup, avait été séduit par les qualités de Bellilotte et lui avait déclaré, la main sur la conscience, qu'il la croyait la seule femme au monde assez digne d'estime et de respect pour faire son bonheur. Pauline fut flattée de ces belles paroles et elle accueillit avec toute la dignité dont elle était capable un homme assez perspicace pour découvrir, sous des dehors peut-être un peu frivoles, les solides qualités dont le ciel l'avait douée. Elle releva le Ranchoup, qui s'était agenouillé à ses pieds pour lui demander sa main, et lui dit qu'elle prendrait, avant de s'engager, l'avis du premier consul qui daignait s'intéresser à son sort.

Bonaparte fut ravi de la solution que la Providence donnait à cette affaire. « Qu'elle épouse le Ranchoup ! s'écria-t-il, je le nommerai consul ! »

Bellilotte, qui n'avait pu être la maîtresse du premier consul, dut se contenter d'être la femme légitime du dernier des consuls. Car le Ranchoup fut nommé consul quelque part en Espagne. Ce n'était pas tout à fait le rêve qu'elle avait fait, mais il faut savoir borner son ambition, et, pour une simple ouvrière de Carcassonne, c'était, après tout, faire assez bien son chemin.

Le mariage se fit donc, en dépit de ce pauvre Fourès qui voulait toujours reprendre sa femme et qui disait partout d'un air navré : « Quand je l'ai épousée, elle était pauvre et honnête, et personne n'en voulait, car on ne savait pas comment elle tournerait ; maintenant qu'il est notoire qu'elle a mal tourné, tout le monde la veut ! C'est à n'y rien comprendre. » Et, s'il avait su le latin, il

CHRISTOPHE-MICHEL DUROC, général, grand-maréchal du palais (1772-1813)
(Galeries historiques de Versailles)

aurait pu se répéter, à titre de consolation, ce beau vers :

*O vanas hominum mentes ! O pectora cæca!*

Le nouveau consul partit avec sa femme pour rejoindre son poste, et pendant quelques années on n'entendit pas parler de Pauline. Mais elle se lassa de vivre à l'étranger. Aussi ne tarda-t-elle pas à planter là son second mari comme elle avait fait du premier et vint-elle à Paris. Elle y fut bientôt très connue sous le nom de Mme de Ranchoup. Elle habitait rue Napoléon, — peut-être avec quelque intention de vanité rétrospective —, et avait un assez grand état de maison. « Jeune, jolie, spirituelle, a écrit un de ses amis, aimant les arts, s'occupant avec quelque succès de peinture, elle était folle au dernier degré des plaisirs du monde, dépensière et ne connaissait nullement la valeur de l'argent. Aussi les bals, les loges aux spectacles, les promenades à cheval et en voiture l'occupaient tout le long du jour (1)... »

Mme de Ranchoup avait-elle conservé quelque attachement pour celui qui était devenu empereur des Français? C'est peu probable. Une femme aussi légère n'était pas susceptible d'attachement, si ce n'est pour les plaisirs, les grelots et les colifichets. Mais elle avait, peut-être par reconnaissance pour les sommes énormes qu'il lui donnait, peut-être avec l'arrière-pensée constante de reprendre un jour auprès de l'empereur la situation de favorite qu'elle avait eue auprès du conquérant de l'Égypte, elle avait le plus âpre désir de se rencontrer avec lui :

(1) Général baron Paulin, *Souvenirs*, p. 229.

« Aussi, a dit encore le général Paulin, dans chaque fête était-elle toujours placée au premier rang pour être aperçue ; on la voyait dans tous les bals masqués où l'on pensait que l'empereur arriverait en domino ; dans cette liberté de la foule, elle espérait le reconnaître et l'attacher par sa conversation, ne fût-ce que quelques minutes seulement. Une nuit, dans un de ces bals si brillants qui se donnaient chez le prince de Neufchâtel, boulevard des Capucines, chez Cambacérès et chez M. de Champagny, aux Relations extérieures, elle devint la plus heureuse des femmes : elle avait reconnu l'empereur Napoléon sous son domino gris de fer; elle lui avait parlé pendant quelques instants, l'avait amusé de ses folies en faisant tout son possible pour se faire à son tour reconnaître sous l'élégant et coquet domino qu'elle portait. Je ne sais quel mot lui fut dit ou qu'elle crut entendre, mais décrire une jubilation comme celle où je la vis le moment d'après n'est pas en mon pouvoir (1). »

Il ne faut point oublier, à propos de Mme Fourès, de rappeler que c'est à son sujet que Napoléon dit un des rares bons mots qu'il prononça en sa vie. C'était sous le Consulat, dans une conversation un peu risquée qu'il eut avec la toute jeune Mme Junot et que celle-ci a sténographiée. En voici une bribe :

— Savez-vous bien que là-bas votre mari avait un vrai sérail, madame Junot ?

— Il me l'a dit, général. J'ai même à la cheminée de ma chambre un très agréable portrait de *Jaunette*.

« Le premier consul marchait assez vite en ce moment. Au premier mot de *Jaunette*, il s'arrêta

(1) Général baron Paulin. *Souvenirs*, p. 230.

tout court et, me regardant avec une expression presque comique, il me dit :

— Vous avez le portrait de Xraxarane ?

— Oui, général, et pourquoi non? Oh! il n'en serait pas ainsi, je vous prie de le croire, si Xraxarane ressemblait à une odalisque favorite qui revient aussi d'Égypte et que j'ai vue hier même à la Comédie-Française. Celle-là ne ressemble pas du tout à une orange mûre; elle a de blonds cheveux, une peau de satin, des perles pour dents, une main...

« Il me jeta un regard indéfinissable. Puis, reprenant sa promenade rapide, il passa dans le jardin en me disant : — Est-ce qu'on donnait les *Trois Sultanes* hier (1) ? »

Un autre bon mot de lui, — on peut le dire ici puisqu'il s'agit d'amour et de sa première femme —, fut dit à Sainte-Hélène. Rappelant l'affection qu'avait eue pour lui Joséphine, il dit « qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût quitté un rendez-vous d'amour pour venir auprès de lui (2). »

C'était prendre gaiement les choses, plus gaiement qu'il ne les avait prises en 1796.

Pour en revenir à Mme Fourès-de Ranchoup, on aura tout dit sur elle quand on aura conté que, comme Joséphine, comme Marie-Louise, comme Mme Walewska, comme toutes ces femmes qui furent aimées de Napoléon, elle oublia celui pour qui elle avait si bien oublié son mari. C'est dans l'ordre. Mais de plus, aux jours de l'adversité, elle renia celui à qui elle avait donné ses faveurs et qui, en souvenir, lui faisait des libéralités qui lui per-

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IV, p. 169.
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 330.

mettaient de satisfaire son amour — le seul véritable qu'elle eut jamais — pour la dépense et les folies de toutes sortes. Mme Fourès ne fut qu'une Joséphine, de basse extraction et de manières communes, voilà tout. Devenue bonne royaliste sous la Restauration, Mme de Ranchoup avait oublié son origine et celle de sa fortune. C'était logique : elle avait oublié Fourès, elle devait oublier Napoléon. L'histoire doit faire à cette oublieuse l'honneur de ne pas l'oublier, mais pour la flétrir. Mme d'Abrantès ayant écrit dans ses *Mémoires* que Mme Fourès avait voulu partager la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, celle-ci eut le lâche courage de lui écrire pour démentir cette idée généreuse qu'on lui prêtait si bénévolement. C'était montrer à nu une bien vilaine âme. Certaines fautes se peuvent, à la rigueur, réparer par le dévouement ; le cœur peut parfois racheter les erreurs du cœur. Mme Fourès n'eut pas plus idée de ce qu'était le cœur que de ce qu'était l'honneur. En dépit de toute la poésie qu'on a voulu répandre sur elle, elle fut en tout une femme vile et méprisable.

## CHAPITRE IV

**Bonaparte dissimule soigneusement ses liaisons extra-conjugales. — Il ne cherche dans les femmes qu'une distraction à ses travaux. — Mme Branchu. — Mme Grassini : l'empereur la fait venir à Paris. — Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Mlle Duchesnois aux Tuileries. — Le premier consul peu aimable. — Mlle Georges et le premier consul évanoui. — Mlle Bourgoin, de la Comédie-Française. — Chaptal. — Une aventure au ministère de l'Intérieur. — Mme Jouberthon et le général Bonaparte. — Mme Junot à la Malmaison. — Visites matinales et indiscrètes du premier consul. — Angoisses de la jeune femme. — Dénouement d'une sotte aventure. — Rancune et jalousie rétrospective.**

Le premier consul était revenu de sa courte campagne au delà des Alpes couvert des lauriers de Marengo. Il apparaissait alors comme un homme envoyé par la Providence, et n'était guère attaqué cependant que par les partisans de la doctrine du droit divin. Mais il était le point de mire de la France entière. On pense bien que les femmes n'étaient pas les dernières à le regarder, mais c'était surtout pour en être regardées elles-mêmes. Jamais homme ne fut l'objet de plus de convoitises féminines. Dans la situation que lui avaient faite chez lui les sottes infidélités de Joséphine, cette femme qui avait dix ans de plus que lui, il devait fatalement devenir lui-même la proie du démon de l'infidélité. Et pourtant, c'est lui qui a écrit : « L'homme ne doit se livrer à l'impulsion des sens qu'autant qu'il le faut pour sa conservation animale. Par le

sentiment, il goûte le vrai plaisir (1). » Nos goûts dépravés ou vicieux ne sont, en effet, que le résultat de l'abus que nous faisons de nos penchants naturels, que nous détournons de leur vrai sens. Les plus grands caractères sont sur ce point comme les plus faibles : n'ont-ils pas aussi leurs défaillances et leurs petitesses?

Si Bonaparte avait affiché ouvertement, en Égypte, sa liaison avec Bellilotte, c'est qu'on était là *entre hommes*, entre militaires. Et puis, le Caire était si loin de la France! Mais, à Paris, il dissimule les nouvelles liaisons qu'il ne veut pas se refuser Outre qu'il a un sentiment des convenances, de la pudeur publique, sinon privée, que n'avaient ni Louis XIV ni Louis XV, que n'eurent ni François Ier ni Henri IV, il sent que, dans l'état de décomposition sociale où il a trouvé la France, il doit donner l'exemple des bonnes mœurs. S'il a la faiblesse de ne pas conformer sa conduite à je ne dirai pas ses principes, mais à ce qu'il sait être juste; s'il fait servir une partie de sa force à s'affranchir des lois générales du devoir, tandis que le véritable caractère consiste à les observer; s'il trouve, en un mot, la morale bonne pour les autres et non pour lui, et ne se refuse aucune des distractions que jadis s'accordaient les rois, du moins il n'affiche pas ses faiblesses. Il sait que changer de femme au gré de son caprice, s'accoupler au hasard des rencontres et de l'appétit des sens, comme les bêtes, — encore les bêtes n'ont-elles pour cela qu'une saison —, est loin de s'accorder avec le devoir et l'honnêteté — ou bien alors le mot de devoir est

(1) Fr. Masson, *Napoléon inconnu*, t. II, p. 318.

dépourvu de sens. Cependant il n'en fait qu'à sa tête. Mais il se cache, et très peu de personnes parmi ses contemporains, si ce n'est toutefois à la petite cour consulaire, ont connaissance des fredaines du grand homme. Il conserve malgré tout pour sa femme une tendresse d'habitude qu'il lui est agréable de trouver à son foyer, au sortir du cabinet de travail, mais, pour de l'amour, c'est fini, bien fini. Joséphine n'en a pas voulu quand il le lui prodiguait, et avec quelle ardeur de cœur! Il le porte ailleurs maintenant, et l'émiette au hasard des rencontres. Mais à qui la faute? A lui, d'abord, pour avoir si mal choisi sa femme; à elle, ensuite, pour avoir si mal compris et ses devoirs et son mari.

Il y a ceci de remarquable dans les liaisons, fort courtes d'ailleurs, de Napoléon, qu'il ne laisse prendre à aucune femme la moindre influence, sinon sur lui, du moins sur les affaires. « Un point sur lequel il revenait souvent, a écrit Rœderer, ce sont les inconvénients qui résultaient pour la chose publique de l'influence que les femmes exerçaient en France sur les affaires et du désordre que leur luxe amenait dans l'économie domestique (1). » « Les femmes, disait-il, sont l'âme de toutes les intrigues; on devrait les reléguer dans leur ménage; les salons du gouvernement devraient leur être fermés. On devrait leur défendre de paraître en public autrement qu'avec la jupe noire et le voile. (2) » Et plus tard, il dira à Mme de Rémusat, peut-être pour qu'elle en fasse son profit : « Il faut que les femmes ne soient rien à ma cour; elles ne m'aimeront point, mais j'y gagnerai du repos. » C'est un peu ce qu'il a

(1) Rœderer, *Œuvres*, t. III, p. 366.
(2) Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 104.

dit plus tard à Sainte-Hélène : « Nous n'y entendons rien, nous autres peuples de l'Occident ; nous avons tout gâté en traitant les femmes trop bien. Nous les avons portées à grand tort presque à l'égal de nous. Les peuples de l'Orient ont bien plus d'esprit et de justesse ; ils les ont déclarées la véritable propriété de l'homme. Et, en effet, la nature les a faites nos esclaves ; ce n'est que par nos travers d'esprit qu'elles osent prétendre à être nos souveraines ; elles abusent de quelques avantages pour nous séduire et nous gouverner. Pour une qui nous inspire quelque chose de bien, il en est cent qui nous font faire des sottises (1). » Napoléon qui avait raison sur ce dernier point, était d'un tempérament très amoureux et porté, par conséquent, à s'incliner devant la femme aimée ; mais il avait en même temps du caractère, et les mécomptes de son amour pour Joséphine avaient définitivement fait prendre le dessus à l'homme sur l'amoureux ; le caractère avait vaincu l'amour. Mais, comme les autres hommes, c'est le malheur qui l'a instruit. « L'homme qui n'a pas souffert, que sait-il ? » et pour savoir maîtriser son cœur, ne faut-il pas avoir été au moins une fois maîtrisé par lui ? Ces déceptions dans son amour eurent une influence sur le caractère de Napoléon ; il avait été rêveur dans sa jeunesse, ce qui est la marque d'une nature amoureuse : ses déboires le rendirent triste, et les préoccupations changèrent cette tristesse en une mauvaise humeur constante. On ne pouvait pas « amuser l'inamusable ». Il devint aussi sceptique. C'était bien naturel : avoir porté toute sa fortune amoureuse, tout son

(1) Napoléon Bonaparte, *Œuvres littéraires*, p. IV, p. 485.

cœur dans un autre cœur et lui voir faire aussitôt banqueroute !

Et pourtant, on verra de temps en temps la naïveté d'antan revenir chez ce grand désillusionné et le collégien reparaître sous le grand empereur.

En attendant, il ne cherche dans la femme qu'une distraction à ses préoccupations de releveur de peuple et de conducteur d'hommes. Ces distractions, qui peut mieux les lui donner que les actrices ? Elles ont l'intelligence, le talent, la réputation ; elles ont l'aplomb qui évite à de certaines timidités inavouées l'embarras des premières avances ; souvent aussi elles ont la beauté et, quand elles ne l'ont pas, elles sont si habiles qu'elles savent s'en donner toutes les apparences, elles sont si rouées qu'elles vous font croire qu'elles la possèdent plus que personne. Au théâtre, elles sont vraiment reines. A cette époque, où le théâtre prenait une plus grande part qu'à présent dans la vie, elles devaient nécessairement attirer les désirs du premier consul. Il aimait la musique : une femme qui interprète avec âme les divines inspirations des maîtres, parle mieux qu'aucune autre à notre âme ; son cœur, qu'elle met dans sa voix, touche notre cœur. Comme les autres, plus que les autres peut-être, car les plaisirs n'ont pas gâté son enfance et sa jeunesse, Napoléon devait être sensible au charme des femmes de théâtre et à la magie de leur talent.

A en croire ses frères Joseph et Lucien, l'énumération des bonnes fortunes consulaires au théâtre serait assez longue. Mme Branchu, de l'Opéra, commençait cette énumération. Personne ne s'y serait attendu, car « cette pauvre Mme Branchu

chantait divinement, mais elle était diablement laide (1). »

Sa liaison avec la belle et brillante Mme Grassini est plus connue. Ce n'est pas lorsque Napoléon alla à Milan pour se faire couronner ou plutôt pour se couronner lui-même roi d'Italie, que se forma cette liaison. Le *Mémorial* pourtant le dit et Mlle Avrillon le répète en ses *Mémoires*. On a déjà vu que, lors de ses premières campagnes d'Italie, le général Bonaparte avait fait en même temps que la conquête du pays, celle de la plus célèbre chanteuse du théâtre de *la Scala*, à Milan (2). On a vu aussi que, soit par suite de son amour exclusif pour Joséphine qui, elle, n'était pas si exclusive que son mari, soit par prudence politique, Bonaparte refusa d'écouter les déclarations, si flatteuses pourtant, qui lui arrivaient de toutes parts. Mais, après Marengo, on donna de grandes fêtes à celui qui venait, pour la seconde fois, de chasser les Autrichiens de l'Italie, et, dans l'une de ces fêtes, au théâtre de *la Scala*, le premier consul remarqua la célèbre chanteuse Grassini. Il avait déjà été touché, en 1796, « par sa beauté théâtrale et par les sublimes accents de sa voix » (3). « Il la fit demander, dit le *Mémorial*, et, après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-elle, dans « tout l'éclat de ma beauté et de mon talent. Il n'était « question que de moi dans les *Vierges du soleil*. Je « séduisais tous les yeux, j'enflammais tous les cœurs.

(1) Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 289.
(2) Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 233.
(3) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 41.

« Le jeune général seul était demeuré froid, et pour-
« tant lui seul m'occupait. Quelle bizarrerie ! Quelle
« singularité ! Quand je pouvais valoir quelque chose,
« que toute l'Italie était à mes pieds, que je la dédai-
« gnais héroïquement pour un seul de vos regards,
« je n'ai pu l'obtenir ; et voilà que vous les laissez
« tomber sur moi aujourd'hui que je n'en vaux pas la
« peine, que je ne suis plus digne de vous? »

Le premier consul voulut s'assurer *qu'elle en valait encore la peine*, qu'elle était encore digne de lui, car lorsque Bourrienne le réveilla, une nuit, pour lui annoncer la capitulation de Gênes, il le trouva couché avec elle. Quand il quitta l'Italie, Bonaparte la fit venir à Paris, moins, on peut le penser, comme cantatrice que comme maîtresse. « Assez richement dotée à quinze mille francs par mois, dit Fouché, on la vit briller au théâtre et aux concerts des Tuileries, où sa voix fit merveille et, ne voulant donner à Joséphine jalouse à l'excès aucun sujet d'ombrage, il ne faisait à la belle cantatrice que des visites brusques et furtives. Des amours sans soins et sans charmes ne pouvaient satisfaire une femme altière et passionnée qui s'enflamma vivement pour le célèbre violon Rode (1), » et partit de Paris avec lui.

Ce mécompte, où l'amour-propre seul, d'ailleurs, était froissé, ne détourna pas Napoléon de l'amour des femmes de théâtre. Mais, encore un mot sur Mme Grassini. Quand elle revint de sa fugue avec son violoniste, elle fut accueillie avec la sympathie que l'on a toujours à Paris pour le talent, surtout quand il vient de faire quelque éclat. Elle était toujours belle, toujours bonne et maniait toujours

(1) Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 233.

au mieux cette délicieuse voix de contralto qui l'avait rendue célèbre. « Reçue partout, aimée de tous, a écrit une femme d'un esprit fin et observateur, ayant un naturel bienveillant, spontané, vrai et original, parlant une espèce de jargon mêlé d'italien et de français, qui n'était qu'à elle, qui lui permettait de tout dire, et dont elle profitait pour faire les plus drôles de remarques et les plus drôles de confidences, elle rejetait la faute de ses paroles sur son ignorance de la langue, quand cela pouvait choquer ou blesser quelqu'un (1). » En traçant ce petit portrait, Mme Ancelot songeait sans doute à un mot de Mme Grassini qui fit rire tout Paris et qu'on trouve dans l'ouvrage de M. de Las Cases. Ce fut à l'occasion d'une décoration que l'empereur conféra au soprano Crescentini. « Je donnai, dit Napoléon, la couronne de Fer à Crescentini. La décoration était étrangère, l'individu aussi. Cependant l'indignation qu'elle avait créée se trouva tout à coup noyée par un bon mot. C'était une abomination, disait un beau parleur du faubourg Saint-Germain, une horreur, une véritable profanation. Et quel avait pu être le titre d'un Crescentini? Sur quoi la belle Mme Grassini, se levant majestueusement de son siège, lui réplique du geste et du ton le plus théâtral : « Et sa *blessoure*, donc, monsieur, pourquoi la comptez-vous? » Ce fut alors un tel brouhaha de joie, d'applaudissements, que la pauvre Mme Grassini se trouva fort embarrassée de son succès (2). »

Le premier consul n'oublia vraisemblablement que peu de temps la laideur de Mme Branchu : le

(1) Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 34,
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 566.

CATHERINE-JOSÉPHINE RAFIN, dite Mlle Duchesnois (1780-1835)
*célèbre tragédienne : fille d'un aubergiste de Valenciennes, elle débuta, par ordre, à la Comédie-Française, le 12 juillet 1802 : reçue sociétaire le 22 mars 1804, se retira par raison de santé, en 1830.*

prestige de sa voix et de son talent ne purent longtemps la lui dissimuler. D'autres actrices, plus jolies, lui démontrèrent que le talent n'excluait pas nécessairement la beauté. Cette fois, la tragédie l'emporta sur la musique et c'est le Théâtre-Français qui alimenta les fantaisies amoureuses du consul.

Deux jeunes actrices, Mlle Duchesnois et Mlle Georges Weimer, plus connue sous son seul prénom de Georges, venaient de débuter sur notre grande scène tragique. Mlle Duchesnois, « tragédienne d'un grand mérite et d'une extrême laideur hors de scène, était supportable sur le théâtre, où elle est sublime, surtout dans Phèdre ; Mlle Georges, superbe femme, médiocre tragédienne, élève de Mlle Raucourt, laquelle, avec un mauvais organe, a pourtant une belle diction ; beaucoup de cothurne dans la taille et le maintien ; en tout belle et bonne grande reine, si ce n'est que rarement, peut-être jamais sublime. » (1).

On se passionna vite pour ces deux actrices dont l'une avait plus de talent que de beauté et l'autre plus de beauté que de talent. Bientôt Paris fut divisé en deux camps, comme jadis pour la lutte d'émulation entre Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, comme pour la querelle entre Mme Vestris et Mme Sainval. Il n'était permis à personne de rester spectateur indifférent. Ceux qui ne se prononçaient pas ou affectaient l'indifférence étaient honnis. Les admirateurs du talent l'emportèrent bientôt sur les admirateurs de la beauté et l'engouement pour Mlle Duchesnois devint presque du délire.

Un journaliste officiel, le critique Geoffroy, moins

(1) Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 261.

pour faire sa cour à l'actrice qu'au premier consul qu'on savait pencher en faveur de Mlle Georges, osa faire un jour des critiques sur la manière de jouer de Mlle Duchesnois, et déclara que Mlle Georges lui était supérieure. Ce fut un *tolle* général. Voici un écho de cette guerre dont personne ne se souvient plus, mais qui a fait, dans le temps, couler des flots d'encre : c'est une lettre écrite par la charmante comtesse Pauline de Beaumont à M. Pasquier :

«.... J'ai enfin déjeuné avec Mlle Duchesnois, j'en ai été enchantée, à la lettre; il m'est impossible de pardonner à ceux qui la trouvent bête: elle est simple, naïve et distraite; mais si vous trouvez moyen d'attirer son attention, vous voyez tout de suite ses yeux s'animer, son visage s'embellir; alors elle parle bien et en peu de mots; elle entend très bien tout ce qu'on sait bien lui faire comprendre, il ne s'agit que de trouver la corde sensible. Elle est très digne avec les hommes, très respectueuse avec les femmes. Cette conduite n'est certainement pas celle d'une bête (1)... »

Telle est la femme sur laquelle Paris s'était *emballé*. Pour mieux l'étudier apparemment, et se former sur ses mérites une opinion personnelle, le premier consul, rentrant un soir de la Comédie-Française, envoya chercher Mlle Duchesnois.

La grande tragédienne vient donc aux Tuileries. On la conduit dans le petit appartement, la *garçonnière* que Bonaparte avait fait meubler pour les heures où il voulait fuir le tête-à-tête ou la surveillance jalouse de Joséphine. Averti de l'arrivée de Mlle Duchesnois, le consul lui fait dire qu'il est occupé, mais qu'il

(1) Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 208.

viendra bientôt; il la prie de se déshabiller en attendant.

La pauvre tragédienne, étonnée de ce sans-façon un peu soldatesque, se met en devoir de se déshabiller. Elle enlève son chapeau, ses épingles, défait son corsage, laisse tomber sa robe, ses jupons... Enfin, la voilà en chemise. Et Bonaparte ne vient pas! Il est évidemment toujours occupé; il est même plus occupé que galant. En vérité il n'est même pas poli. Quel est l'homme qui serait assez malappris pour faire poser une femme, et quelle femme! Celle dont tout Paris ne parle qu'avec enthousiasme... « Qu'elle se déshabille! » Non, ce n'est pas poli. Assurément, il faut que le consul soit bien occupé, et l'on voit qu'il n'aime pas perdre son temps, même aux bagatelles de la porte. Mais, encore une fois, il abuse de sa situation de grand homme et de premier consul; lui, qui n'aime pas le froid, il ne devrait pas oublier que l'on est à la fin de septembre, que les nuits sont fraîches et que Mlle Duchesnois est en chemise dans une pièce sans feu.

Toutes ces réflexions, la pauvre fille se les fait pour prendre patience; bientôt elles la lui font perdre. Aussi bien se trouve-t-elle jouer là un rôle ridicule, en chemise, dans une chambre des Tuileries. Et puis, le froid la gagne; la voilà toute transie. Elle s'emmitouffle de son mieux et demande qu'on prie le consul de ne pas oublier qu'elle l'attend. Mais Bonaparte, qui n'a pas terminé ce qu'il veut faire, s'impatiente à son tour. « Eh bien, qu'elle s'en aille! » dit-il avec humeur. L'attention qu'il donnait à son travail avait effacé la magie passagère du théâtre; la réalité l'avait repris de sa griffe puissante, et alors, adieu les velléités amoureuses!

Mlle Duchesnois s'en alla en jurant qu'on ne la reprendrait plus à revenir aux Tuileries. Bonaparte, d'ailleurs, ne la redemanda jamais.

La beauté de Mlle Georges fit sur lui plus d'effet que le talent de Mlle Duchesnois. Comme la première, il voulut la juger de tout près, et celle-ci, il ne la fit pas *poser* longtemps. Elle était très belle, et, pour une maîtresse, c'est tout ce qu'on peut désirer. C'était aussi l'avis de Napoléon : « Crois-moi, Lucien, dit-il plus tard à son frère, il n'est pas nécessaire que nos femmes soient belles. Nos maîtresses, c'est différent. Une maîtresse laide, c'est monstrueux. Elle manquerait essentiellement à son premier, disons mieux, à son unique devoir (1). » Cette conversation n'était pas très édifiante, mais la conduite des deux frères ne l'était pas davantage. D'ailleurs Mlle Georges, avant de plaire au consul, avait eu l'heur de plaire à ce mauvais sujet de Lucien. Celui-ci avait voulu en faire sa maîtresse et avait entamé une négociation assez malpropre avec Mlle Raucourt, dont elle était l'élève, pour qu'elle l'aidât à plaire à la jolie débutante : il lui avait même offert, comme entrée de jeu, un souper fin et un superbe cadeau. La chronique galante raconte qu'un contrat en bonne et due forme avait été signé après ce souper, et que Mlle Raucourt s'engageait par ce contrat à remettre sa jeune élève entre les bras, entre les mains veux-je dire, du lubrique Lucien, moyennant une somme de cent mille livres versée de suite et une rente viagère de dix mille livres (2).

C'est donc en toute connaissance de cause que

(1) Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 286.
(2) Reichard, *Un hiver à Paris sous le Consulat*, p. 351.

Lucien dit à Napoléon que Mlle Georges était *une* des plus belles femmes de l'Europe. A quoi Napoléon avait répliqué : « Je crois que, sans crainte de vous tromper, vous auriez pu dire la plus belle (1). » Mais, pour Lucien, la plus belle, en ce moment, était Mme Jouberthon, sa maîtresse. Quant à Bonaparte, il avait mandé, comme on le sait, Mlle Georges aux Tuileries et, moins occupé sans doute que le jour où il avait fait venir sa rivale, avait noué avec elle des relations qui durèrent quelque temps. Bonaparte eut pour elle un véritable caprice. « Sa conversation, a dit Constant, lui plaisait et l'égayait beaucoup, et je l'ai souvent entendu rire, mais rire à gorge déployée, des anecdotes dont Mlle Georges savait animer les entretiens qu'elle avait avec lui (2). »

Le premier consul avait beau ne pas afficher la protection qu'il accordait à la belle tragédienne, on pense bien qu'elle ne tarda pas à être connue du public, si échauffé sur ce qui concernait les deux actrices rivales. On s'étonna cependant de voir Mme Bonaparte lui envoyer « un magnifique manteau écarlate, brodé en or ». Cependant, comme elle avait envoyé à Mlle Duchesnois le manteau royal qu'elle portait dans le rôle de Phèdre, on se dit en riant que c'était un usage chez elle de donner un manteau aux femmes auxquelles son mari avait jeté le mouchoir. Mais la pauvre femme ignorait alors que le consul connût ces deux actrices. Voici comment elle le sut : Un jour que Bonaparte avait travaillé avec excès à des affaires qui n'allaient pas comme il voulait, et qu'il était nerveux, agacé, il

(1) Th. Jung *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 290.
(2) Constant, *Mémoires*.

voulut passer la nuit avec Mlle Georges, apparemment pour se calmer les nerfs. Ce n'en était pas le moyen. Il la fit donc venir aux Tuileries et était enfermé avec elle lorsque, vers deux heures du matin, tout le château est réveillé par les appels désespérés de la sonnette du consul. On se lève, on accourt, et l'on trouve Mlle Georges terrifiée et s'empressant autour de Bonaparte évanoui. Une personne de service croit bien faire en allant prévenir Joséphine. Celle-ci passe un peignoir à la hâte, et la voilà dans la chambre faisant respirer des sels à son mari, tandis que Mlle Georges, en chemise, lui soulève la tête et jette de l'eau sur ses tempes. Enfin Bonaparte reprend ses sens. A peine se reconnaît-il, qu'il entre dans une colère terrible en voyant sa femme dans la chambre ; il gronde la malheureuse Georges d'avoir ameuté tout le château pour une vétille et sa fureur est telle qu'il est sur le point d'avoir une nouvelle syncope. Joséphine se retire ; Mlle Georges s'éclipse de son côté, toute troublée, on peut le croire, et jamais Napoléon ne lui pardonna d'avoir manqué de sang-froid. Quant à Joséphine, elle ne chercha, depuis ce moment, qu'à trouver de nouveau son mari en flagrant délit d'infidélité, et Mme de Rémusat a raconté une amusante expédition nocturne qu'elle fit avec elle, pour le surprendre. Mais, cette satisfaction, elle ne l'aura que trois ans plus tard, comme on le verra par la suite, à Saint-Cloud.

Le public n'ignorait pas le goût qu'avait pris le premier consul pour Mlle Georges. Prompt à relever, au théâtre, les vers qu'il pouvait appliquer, comme allusions, à la personne de Bonaparte et à ses faits et gestes, il applaudissait à tout rompre,

chaque fois qu'on donnait *Cinna*, et on le donnait souvent. ce vers que disait si bien la jolie sociétaire de la Comédie-Française :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres.

Et souvent aussi, en quittant le théâtre, Mlle Georges se rendait aux Tuileries où l'attendait le premier consul. Mais, comme Bonaparte ne voulut plus s'exposer à être troublé par sa femme dans ses tête-à-tête amoureux, car il savait qu'elle le faisait espionner, il fit louer, pour ses rendez-vous galants, une petite maison dans l'Allée des Veuves (1).

A propos de Mlle Georges, il est piquant de remarquer que, lorsqu'elle donnait la réplique, comme dans le *Tancrède* de Voltaire par exemple, à l'acteur Lafond, c'était la maîtresse de Napoléon Bonaparte qui répondait à l'amant de Pauline Bonaparte. Le public qui ne l'ignorait pas, s'en amusait au possible.

Le premier consul avait beau dissimuler de son mieux ses faiblesses, il ne pouvait cependant pas se cacher tellement qu'on ne sût où il allait et qui il recevait : trop de gens commençaient à être intéressés à le savoir. Ne fût-ce que par simple curiosité, on voulait, à la petite cour consulaire, être exactement au courant des faits et gestes du maître. D'un autre côté, Mme Bonaparte, dont la jalousie en ce moment était fort éveillée, avait des gens à ses gages pour espionner son mari. Ces gens, valets et femmes de chambre, n'étaient pas plus discrets qu'elle-même sur les secrets qu'ils parvenaient à surprendre, et chacun, aux Tuileries, était vite

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 45.

renseigné sur les fréquents voyages à Cythère que se permettait le premier magistrat de la République.

Ce n'est cependant pas par cette voie de police domestique que l'on apprit la liaison, fort courte du reste, du général avec Mlle Bourgoin, autre sociétaire de la Comédie-Française. La *Biographie Michaud*, sans être trop affirmative, l'a mentionnée. « Si Mlle Bourgoin, y lit-on, ne s'est pas élevée au rang des grandes actrices, elle avait du moins acquis dans le monde une sorte de célébrité par la gaieté vive et originale de ses reparties (1). Elle s'abandonnait un peu trop, sans doute, à son goût pour les gravelures et les licences de langage, mais son ton de naïveté comique et ses grâces toutes particulières servaient de passeport à des expressions qui, dans une moins jolie bouche, n'eussent pas été supportables. Ni le luxe dont Mlle Bourgoin était entourée, ni le haut rang de ses amants parmi lesquels elle a, dit-on, compté des têtes couronnées, et même Napoléon, ne lui avaient fait oublier son origine... »

Le *dit-on* de la *Biographie Michaud* a été confirmé depuis (2). Le premier consul travaillait un soir dans son cabinet avec Chaptal, ministre de l'Intérieur, lorsqu'on lui annonce Mlle Bourgoin. Comme la jolie tragédienne était depuis quelque temps maîtresse du ministre, celui-ci comprit tout, ramassa ses papiers, prit son portefeuille et partit brusquement. Il envoya sa démission, dès qu'il fut rentré chez lui.

(1) « Mlle Bourgoin, jolie femme, comédienne agréable, presque célèbre par ses bons mots grivois, un peu à la façon de Mlle Arnould » (Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 262).

(2) *Voir* Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, préface, p. 106.

MARGUERITE-JOSÉPHINE WEYMER, dite Mlle Georges (1787-1867)
*fille d'un directeur de spectacles forains, elle débuta à la Comédie-Française, âgée de quatorze ans. Ses fugues et ses caprices la promenèrent dans tous les pays et dans tous les théâtres : après avoir triomphé dans le répertoire classique, elle joua à merveille le drame romantique.*

Il paraîtrait que c'est pour se débarrasser de son ministre et le remplacer par son frère Lucien, mieux disposé à préparer le terrain pour l'avenir, que le premier consul avait arrangé ce petit coup de théâtre avec la comédienne. La comédie avait été bien jouée, mais Bonaparte ne s'était pas fait un ami de Chaptal. Si la manière dont il lui souffla sa maîtresse est curieuse, celle dont Chaptal avait fait la connaissance de Mlle Bourgoin ne l'est pas moins. Cette jeune personne lui fut présentée par celui qui devint plus tard le baron Capelle, préfet de l'Empire, amant de la princesse Élisa et enfin ministre de Charles X. Voici comment : M. Capelle, alors simple employé au ministère de l'Intérieur, rencontra dans un corridor du ministère une jeune fille occupée à remettre un peu d'ordre dans ses vêtements tout froissés. Cette jeune fille était en proie à une vive émotion et essuyait ses yeux tout baignés de larmes. M. Capelle s'approcha et lui demanda la cause d'un si gros chagrin. Il reconnut en même temps Mlle Bourgoin, qui venait de débuter à la Comédie Française. « Je sors, dit-elle, du bureau de M. Esménard, qui vient de se conduire envers moi avec la plus effrayante brutalité. » Et elle lui raconta tous les détails de la brutalité du chef de bureau. « Si encore, ajouta-t-elle, cet Esménard avait été moins laid ! » Et, tandis qu'elle racontait sa mésaventure, elle avait cessé de pleurer, elle souriait même, et son regard, fixé sur le jeune, le beau, l'élégant Capelle, faisait penser à celui-ci que si Esménard était un coquin, il était en même temps un bien heureux coquin.

Un pareil événement au ministère était trop extraordinaire pour que le jeune attaché n'en par-

lât point à son ministre. Il lui raconta toute l'affaire. M. Chaptal, indigné, manda à son cabinet... M. Esménard ? Non pas. Que pouvait-il à un fait accompli? Mais Mlle Bourgoin. Il fut on ne peut plus gracieux pour elle, et, pour la consoler de sa mésaventure.... il lui en donna une seconde édition. Cette fois, par exemple, l'actrice ne se plaignit pas. Le ministre y avait sans doute mis des formes moins chiffonnantes qu'Esménard, il était enchanté, et elle aussi.

Mlle Bourgoin n'eut qu'à se louer de sa liaison avec le ministre. La jeune tragédienne joignait aux charmes du visage — ses yeux étaient superbes — un entrain primesautier agréablement pimenté parfois de propos risqués, qui réjouissaient le cœur du chimiste-ministre. Celui-ci fit pendant quelques années de la politique et de la chimie avec elle. Elle n'eut point à se plaindre, dans sa carrière, de cette collaboration savante et devint, grâce à Chaptal, rapidement sociétaire. Elle se piqua cependant, semble-t-il, de ce que son entreteneur l'abandonna en abandonnant son portefeuille, et, par mutine vengeance, parce que Chaptal était chimiste, ce qu'elle confondait avec pharmacien, elle ne l'appelait plus que « papa clystère » (1).

On a prétendu que Mlle Bourgoin eut à se plaindre du premier consul et de sa brusquerie. Toutes les femmes qui ne parviennent pas à mener un amant ou un mari au gré de leurs fantaisies et à prendre sur lui un empire absolu disent qu'elles ont à s'en plaindre : c'est sans doute ce qui arriva ici. Il est probable que Bonaparte ne voulut pas accorder à sa maîtresse tout ce que celle-ci lui demanda et

(1) Barras, *Mémoires*, t. III, p. 175.

que, pour se venger, Mlle Bourgoin dit du mal de lui. Ne serait-ce pas pour cela aussi que, à la Restauration, elle devint fervente royaliste?

Les idées volages du premier consul, à en croire son frère Lucien, mais faut-il le croire? ne se seraient pas portées seulement à cette époque sur d actrices. Bonaparte aurait distingué la femme divorcée d'un agent d'affaires, fort belle à la vérité, mais de mœurs peu sévères, Mme Jouberthon. Celle-ci, et c'est à ne pas croire, n'aurait pas agréé ses hommages. De là, l'origine de la haine de Napoléon pour elle, quand, moins farouche, elle agréa ceux de Lucien. Mais Lucien savait très bien que tout cela n'était pas. Quand il dit que « si le consul s'oubliait au point d'appeler sa nouvelle belle-sœur *coquine*, c'était par la raison qu'elle n'avait pas voulu devenir la sienne » (1); il sait très bien que cette femme, qu'il épousa, se donnait à tout venant, et que si Napoléon ne l'avait pas ramassée au passage, c'est qu'il n'en avait pas voulu. Il n'y aurait cependant rien eu d'extraordinaire à ce que le premier consul ait voulu avoir, comme tout le monde, cette Mme Jouberthon qui était réellement fort belle; mais serait-il extraordinaire que cette femme, ayant fait des avances que Bonaparte aurait repoussées, eût gardé rancune de son échec? Serait-il extraordinaire que, pour s'en venger, elle eût raconté que Napoléon lui avait fait des propositions qu'elle n'avait pas voulu écouter? C'est probablement là la vérité. Ces sortes de femmes savent prendre tous les masques et celui de l'honnêteté n'est pas celui qu'elles dédaignent le plus. Quant à Lucien, il était

(1) Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires* t. II, p. 318

amoureux, c'est tout dire : aussi croyait-il aveuglément tout ce que lui racontait sa maîtresse, et l'on sait quel inconcevable empire elle sut prendre sur lui.

Mme d'Abrantès se serait-elle vantée, elle aussi, d'avoir provoqué chez le premier consul un amour qui n'aurait existé que dans son imagination? C'est peu probable, et elle n'aurait pas inventé la singulière histoire que voici :

Pendant l'été de l'année 1803, Mme Bonaparte était allée à Plombières : elle savait l'immense désir de son mari d'avoir un enfant, et, pour éloigner la perspective d'un divorce, elle allait chaque année faire une saison à Plombières, qu'elle crût sérieusement ou non à la propriété qu'on attribue aux eaux de Plombières de stimuler les fécondités paresseuses. C'était plutôt, on peut le croire, un moyen pour entretenir chez son mari l'espoir de la voir enfin devenir mère : c'en était un, en tout cas, pour gagner du temps.

Mme Bonaparte était donc à Plombières. Pendant son absence, sa fille, Mme Louis, s'était installée à la Malmaison. Sa présence était nécessaire pour que les femmes des aides de camp du premier consul, Mme Lauriston, Mme Junot et quelques autres pussent y demeurer en l'absence de la maîtresse de maison. Rien n'était changé au train de vie ordinaire. On allait souvent à la chasse; le soir, on causait, on jouait, et, comme tout le monde, à la Malmaison, était jeune, à commencer par le premier consul, on riait, et beaucoup. Il paraît même que jamais Bonaparte ne fut aussi gai, aussi aimable que pendant cette absence de sa femme. Il était toujours

de bonne humeur, riait avec les jeunes femmes, courait après elles au jeu de barres, sur la grande pelouse, puis il leur faisait réciter des vers, après quoi on se mettait à une grande table verte où il jouait avec entrain et trichait avec acharnement.

Comme on le voit, c'était très gai et tout allait au mieux : les maris, employés à Paris, venaient presque tous les soirs voir leurs femmes et repartaient après le dîner. Heureux temps que celui de toutes ces lunes de miel particulières et de la lune de miel de la France consulaire!

Un matin, donc, la jeune Mme Junot dormait à poings fermés, comme on dort à vingt ans, lorsqu'un coup violent frappé, non à la porte, mais à côté d'elle, la réveilla en sursaut. Son étonnement fut grand de voir debout, à côté de son lit, le premier consul!

La jeune femme croyait rêver : elle se frottait les yeux, ne sachant si elle devait rire ou se fâcher devant un tel sans gêne, quand Bonaparte se mit à rire avec une franche bonne humeur.

— Eh bien! madame Junot, pourquoi cet air étonné? C'est bien moi.

A cause de la chaleur, Mme Junot avait dormi la fenêtre ouverte : elle étendit le bras vers la fenêtre, montrant le ciel de cette couleur bleu intense qui annonce une belle journée d'été; l'air était d'une pureté cristalline et les sommets des arbres, non encore touchés par les rayons du soleil, avaient encore leur teinte sombre de la nuit. La jeune femme prit ensuite sa montre, regarda l'heure et la tendit au consul.

— Comment! Il n'est que cinq heures? dit le général. En vérité, je ne l'aurais pas cru. Eh bien, tant mieux, nous allons causer.

Et, sans plus de façon, il prit un fauteuil, le mit au pied du lit et s'y assit comme chez lui. Il avait sous le bras un gros paquet de lettres. Tranquillement il se mit en devoir de dépouiller ce volumineux courrier. Il avait vraiment l'air de se croire dans son cabinet.

— Mais, dit Mme Junot en le regardant décacheter les enveloppes, pourquoi garder pour vous, général, cette ennuyeuse besogne? N'avez-vous pas Bourrienne et ses secrétaires pour vous l'épargner?

— Plus tard, peut-être. Maintenant, c'est impossible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commencement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, une réclamation.

Ce sont là, affirme la duchesse d'Abrantès, les propres paroles du premier consul.

Il dépouilla ainsi son courrier, tantôt faisant à mi-voix ses observations, tantôt disant quelques mots à Mme Junot, annotant une lettre, en chiffonnant une autre et semblant se complaire à ce travail de cabinet fait dans une chambre devant une jeune femme couchée.

— Ah çà! dit-il tout à coup, voici une attrape. Et il ôtait une, deux, trois, quatre enveloppes sur chacune desquelles étaient les mots : *Au premier consul, pour lui seul et en mains propres.* Il s'impatientait de trouver tant d'enveloppes et disait, d'un petit air mutin fort drôle, en ayant l'air de s'adresser à la lettre : « Mais c'est moi! c'est bien moi! Et quant à mes mains — et il les tournait et retournait en les regardant avec complaisance — j'espère qu'elles sont propres!.. »

Enfin la dernière enveloppe sauta... Il se dégageait de ces papiers une coquette odeur de femme,

ou plutôt une odeur de femme coquette qui intrigua Mme Junot. Elle prit une des enveloppes et la porta à son nez. Elle remarquait que la suscription était d'une écriture féminine, lorsque Bonaparte poussa un de ces éclats de rire nerveux qui provoquaient, selon le moment, la crainte ou la curiosité chez ceux qui l'entendaient.

— C'est une déclaration, dit-il enfin, non pas de guerre, mais d'amour. C'est une belle dame qui m'aime, à ce qu'elle prétend, qui m'aime depuis le jour où elle m'a vu présenter le traité de paix de Campo-Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de Bougival pour qu'il laisse passer une femme vêtue de blanc qui dira : *Napoléon*. Et cela, ajouta-t-il en regardant la date de la lettre, dès ce soir !

— Mon Dieu ! s'écria Mme Junot, n'y allez pas ! Ce serait de la dernière imprudence !

Bonaparte la regarda d'une façon singulière.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, dit-il, que j'aille ou que je n'aille pas à ce rendez-vous ?

— Comment ! qu'est-ce que cela peut me faire ? Mais si c'était un guet-apens !... Il y a tant de mauvaises gens en ce moment !

Le premier consul la regardait toujours de son air étrange, un peu goguenard.

— Je disais cela, répondit-il, pour plaisanter ; croyez-vous donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre à un pareil appât ? Imaginez-vous que tous les jours je reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg ; mais la seule réponse que je fasse à ces belles missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-ci.

Et il écrivit en travers de la lettre : *Renvoyé au ministre de la police.*

A ce moment, six heures sonnaient à l'horloge de l'église de Rueil.

— Diable ! dit le premier consul, voilà six heures. Adieu, madame Junot.

Et il s'approcha du lit, ramassa ses papiers, pinça à travers les couvertures le pied de Mme Junot, lui adressa un sourire tout gracieux comme pour se faire pardonner cette liberté et s'en alla en chantant. La jeune femme, étonnée de tant de familiarité, l'écoutait, écorchant de sa voix fausse et criarde un air qu'il fredonnait dans ses moments de grande satisfaction et qu'il agrémentait de liaisons fantaisistes contraires à toutes les règles de la grammaire :

Non, non, z'*il* est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

Il paraît que c'était là sa chanson favorite ; il ne l'arborait, du reste, que dans les grandes circonstances, c'est-à-dire quand il était content de lui.

Mme Junot, qui était satisfaite de ce que cette indiscrète visite n'avait, en somme, amené aucune indiscrétion trop grande de la part du premier consul, employa la journée à ces menues occupations qui n'occupent pas et font passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Le soir venu, le général, qui voulait sans doute la pousser à fond sur les causes de sa frayeur à la pensée du rendez-vous que lui assignait la lettre parfumée du matin, vint auprès d'elle et lui dit à l'oreille :

— Je vais à la grille de Bougival.

Mme Junot se récria, puis, après quelques taqui

*Le Château de la Malmaison, façade sur le parc, d'après un document ancien.*
(Cliché de M. Vossart, photographe à Rueil)

neries, le premier consul se retira dans la salle de billard, après l'avoir regardée de son air étrange en lui pinçant l'oreille.

Le lendemain matin, Mme Junot dormait profondément lorsque le même bruit que la veille la fit sursauter. C'était encore le premier consul. Il était là, debout, un paquet de lettres et de journaux sous le bras, et ne songeait même pas à s'excuser de la liberté grande qu'il prenait, lui, jeune homme de trente-deux ou trente-trois ans, en s'introduisant ainsi par contrebande dans la chambre d'une jeune femme de vingt ans.

— Oh! oh! madame Junot, dit-il, vous dormez la fenêtre ouverte? C'est mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre vos dents. Elles sont comme celles de votre mère, de vraies petites perles.

Puis, comme la veille, il s'assit sans façon, croisa ses petites jambes qui, alors, étaient maigres, et se mit à déplier ses journaux, décacheter ses lettres et marmotter ses réflexions à mi-voix. Puis il parla du scandale du jour, émit quelques aphorismes sur divers sujets et enfin se leva, ramassa ses papiers et pinça comme la veille, à travers la couverture, les pieds de Mme Junot. Content, apparemment de l'emploi de sa matinée, il s'en alla, chantonnant de sa voix fausse son éternel refrain :

Non, non, *z'il* est impossible, etc.

Cette fois, Mme Junot trouva étranges ces visites si matinales. Elle appela sa femme de chambre et lui défendit d'ouvrir à qui que ce fût à des heures pareilles.

— Mais, madame, si c'est le premier consul ?

— A lui pas plus qu'à un autre!

La journée se passa comme à l'ordinaire. On fit une promenade en voiture au Butard. Le premier consul trouva moyen pendant la promenade de faire compliment à Mme Junot, assez longuement même, sur ce qu'elle avait du courage.

Comme il n'était pas dans les habitudes de Bonaparte d'être complimenteur, encore moins de l'être si longuement, les personnes présentes dressèrent l'oreille et se demandèrent si décidément la petite Mme Junot ne jouissait pas auprès du consul de la plus haute faveur : est-ce que certains bruits, colportés par les femmes de chambre qui disaient que l'on avait vu sortir Bonaparte de chez Mme Junot à six heures du matin seraient vrais ? Cela en avait tout l'air, avec ces compliments...

Lorsqu'on fut arrivé au Butard, le premier consul dit :

— Je veux vous donner à déjeuner ici après-demain. Nous chasserons un peu avant et après. Cela me fera du bien et nous amusera tous. Après-demain mardi, je vous donne rendez-vous ici à dix heures.

La promenade se passa sans incident. L'on rentra et le premier consul s'enferma dans son cabinet, qu'il ne quitta même pas pour venir dîner.

Mme Junot, en se déshabillant le soir, renouvela à sa femme de chambre l'ordre de ne point ouvrir sa porte à une heure indue et se coucha. Mais elle avait une vague inquiétude et se demandait comment le consul prendrait la chose... Elle ne pouvait dormir ; l'idée de le blesser l'obsédait. D'un autre côté, elle ne croyait pas qu'il fût convenable à elle de recevoir ainsi, au lit, seule, et à une heure pareille,

le général Bonaparte. C'était un homme fort jeune, on savait qu'il ne se piquait pas de garder une fidélité exemplaire à sa femme, et Mme Junot ne voulait pas donner prise à la médisance en mettant les apparences contre elle. Elle n'ignorait pas que tout se savait à la Malmaison et que les âmes charitables qui la peuplaient ne manqueraient pas d'en savoir bien plus long que ce qui s'était déjà passé. Mais quelle idée aussi au premier consul de lui faire ces visites ! Quels pouvaient être son intention, son but ?... Était-il amoureux d'elle vraiment ? Avait-il un caprice pour la satisfaction duquel il n'attendait qu'une occasion ? Et cette occasion, n'espérait-il pas la faire naître par une de ces belles matinées d'été, si capiteuses, lui, ce jeune homme qui avait dit au conseil d'État que l'adultère n'était qu'une affaire de canapé ?... Mais non, le premier consul ne pouvait avoir une idée pareille... Mme Junot se répétait, pour reprendre confiance, qu'il l'avait connue tout enfant, qu'il l'avait tenue sur ses genoux, qu'ils étaient un peu comme frère et sœur... Et puis n'était-elle pas mariée ? mariée avec l'homme qui lui était le plus dévoué au monde, qui était prêt à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang? Etait-il admissible, voyons, qu'il cherchât à trahir la confiance de ce brave Junot, à lui prendre sa femme ?

Mme Junot ne pouvait le croire ; non, tout cela n'était pas possible. Son imagination se grossissait à plaisir cet événement ; elle se faisait un épouvantail d'une petite liberté, excusable à la campagne et qui, en somme, se réduisait à peu de chose. Qu'avait-elle donc à craindre du premier consul ? Ne s'était-il pas montré respectueux jusqu'ici? Ses visites mati-

nales?... Mais quoi de plus naturel? N'était-ce pas pour lui une bonne et saine jouissance, un délassement à ses graves préoccupations, que de venir en bon camarade dépouiller son courrier près de celle qu'il avait connue tout enfant, près de la femme de son aide de camp préféré ? Quelles sottes chimères sa *folle du logis* se forgeait-elle donc ainsi ?... Ah ! il lui avait pincé le pied en passant. Mais c'était là une familiarité bien innocente, tout amicale, il l'avait fait comme il pinçait l'oreille de ses favoris, et c'était la preuve justement de la pureté de ses intentions.

Mme Junot avait beau se faire tous ces raisonnements, elle n'arrivait pas à se convaincre. Elle demeurait inquiète, agacée, énervée. Il lui prenait des envies folles d'aller sur l'heure à Paris rejoindre son mari. Car elle l'aimait son mari ! Ils étaient encore en pleine lune de miel, et comme il serait heureux, ce brave Junot, de voir arriver sa petite femme, sa Laurette, à l'improviste, et de lui entendre dire : « Me voilà, c'est moi... Je ne pouvais rester plus longtemps sans te voir... et je t'aime ! »

Mais cela aussi, c'était une folie. Son mari? Eh bien, elle le verrait dans quelques jours. Ne pouvait-elle attendre un peu ?... Décidément avec cette imagination, elle ne pourrait jamais avoir de repos !

Et elle était triste et ne parvenait pas à s'endormir. Tout cela lui donnait la fièvre. Elle souffrait et avait le sentiment vague qu'un grand malheur la menaçait. Elle passa toute la nuit dans les larmes et en proie à des hallucinations énervantes. Enfin elle s'endormit. Les premières lueurs du jour l'éveillèrent. Elle crut entendre du bruit, mais ce n'étaient que les ronflements de sa femme de chambre, dans le cabinet d'à côté. L'idée lui vint tout à coup que

cette domestique n'oserait peut-être pas refuser la porte au consul. Alors elle se leva et alla retirer la clef, car elle était absolument décidée à faire cesser ces visites intempestives. Quel ne fut point son étonnement, sa colère aussi, en voyant que la clef était de l'autre côté de la serrure !... Elle se contint pourtant, ouvrit la porte sans bruit, reprit la clef et l'emporta après avoir donné un double tour. Tranquille enfin, elle se recoucha.

Tranquille? A vrai dire, elle ne l'était pas. Elle attendait avec angoisse le moment où Bonaparte allait sans doute venir. Ses artères battaient violemment. Et c'est avec un trouble inexprimable qu'elle entendit, sur les six heures, les pas du premier consul résonner dans le corridor. Les pas s'arrêtèrent à la porte, un coup fut frappé, puis un autre... La femme de chambre répondit quelques mots à mi-voix, sans doute pour dire qu'elle n'était pour rien dans l'enlèvement de la clef. Les pas se firent entendre de nouveau et se perdirent bientôt dans l'éloignement. Le général s'en était allé.

Le trouble de Mme Junot ne s'en alla pas avec lui. Mais une détente se produisit en elle : elle pleura. Elle pleura à la pensée qu'elle avait peut-être fait une sottise, que le consul se blesserait de la défiance qu'elle lui avait témoignée en enlevant sa clef, et cela pour des visites en somme fort innocentes. Il n'avait probablement aucune des pensées inavouables qu'elle lui prêtait et, par ce procédé blessant, elle lui reprochait franchement de les avoir, lui, qui ne venait passer quelques instants près d'elle avant l'heure des affaires, que pour détendre un peu son esprit, toujours absorbé par les plus gigantesques préoccupations. Lasse enfin de penser

à cette sotte affaire, elle commençait à se rendormir quand sa porte s'ouvrit brusquement et le premier consul entra !

Comment cela avait-il pu se faire ? Mme Junot n'eut pas le temps d'y réfléchir.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine ? dit Bonaparte d'une voix aigre et sifflante.

La jeune femme, autoritaire elle aussi, se cabra devant une telle entrée en matière. Elle répondit que, ne voulant pas qu'on passât par la chambre de sa domestique pour venir chez elle, elle en avait retiré la clef. Ce n'était pas la vraie raison, mais, devant ce diable d'homme, elle n'osait pas dire la vérité. Elle eut tort.

Bonaparte la fixait durement et ne répondait rien. Enfin il dit : « C'est demain notre chasse au Butard. Vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas ? Nous partirons de bonne heure, et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et comme vous n'êtes point ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu. »

Il était apparemment mécontent, car, cette fois, il ne chanta pas en s'en allant. Mais, quelqu'un de mécontent, ce fut Mme Junot. Toutes les femmes de service devaient avoir vu le premier consul sortir de sa chambre : que de caquets allaient courir ! Déjà elle avait pu remarquer la veille, pendant la promenade, les regards envieux de quelques jeunes femmes, ceux trop bienveillants de quelques autres, et tout cela ne lui avait laissé aucun doute sur les propos qui se devaient tenir sur elle

Mais à présent, bon Dieu! que ne dirait-on pas!

Mais comment Bonaparte était-il entré? Oh! d'une façon bien simple, plus simple qu'honnête à coup sûr : au moyen d'une clef qu'il avait en double, voilà tout, et la femme de chambre n'avait pas osé l'empêcher de passer.

Tout cela donnait de plus en plus à réfléchir à Mme Junot. Elle se sentait blessée du sans gêne du consul, et plus blessée encore de cette brutale manière d'entrer chez les gens avec une double clef, une fausse clef! Evidemment, elle ne devait pas rester un jour de plus dans une maison où les lois sacrées de l'hospitalité étaient ainsi méconnues; mais le moyen de s'en aller?... Elle cherchait et, elle avait beau chercher, elle ne pouvait arriver à accorder un départ subit avec les convenances : il y avait tant de ménagements à garder vis-à-vis du consul, d'Hortense, de Junot, de tout le monde!... En désespoir de cause, la pauvrette s'était mise à fondre en larmes, cette grande ressource des femmes, quand la porte s'ouvrit encore brusquement et un homme, Junot cette fois, entra joyeusement dans la chambre.

Junot!... Elle était sauvée. Elle lui expliqua qu'elle pleurait parce qu'il y avait trop longtemps qu'elle ne l'avait vu et Junot, en bon mari, crut aisément une chose qui flattait son amour-propre. Aussi, le soir venu, sa femme, qui avait pris une détermination énergique, décida, à force de cajoleries, son mari à passer la nuit avec elle. Junot était alors gouverneur de Paris et ne pouvait s'absenter de la capitale sans l'autorisation du consul. Il se rendit cependant aux vœux de sa femme et passa la nuit à la Malmaison.

Le lendemain matin, cinq heures venaient de sonner à l'horloge de Rueil et les coqs, par leurs joyeux cris, attestaient que l'horloge ne s'était pas trompée, quand soudain Mme Junot, qui ne dormait pas, entendit des pas retentir à l'extrémité du corridor, se rapprocher, puis s'arrêter à sa porte. Une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et le premier consul entra bruyamment.

— Comment ! Encore endormie, madame Junot ! Un jour de chasse ! Je vous disais bien que...

Il serait difficile de peindre la stupéfaction du général en voyant une tête d'homme sur l'oreiller, à côté de la tête de Mme Junot. Il demeurait immobile et décontenancé en reconnaissant son fidèle Junot, et celui-ci, qui s'était réveillé, ne marquait pas moins de surprise que lui.

— Eh ! mon Dieu, mon général, dit-il enfin avec gaieté, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci.

— Je venais réveiller Mme Junot pour la chasse, répondit le premier consul sur le même ton; mais je vois qu'elle a un réveille-matin beaucoup plus matinal encore que moi. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande...

Le premier consul, qui y était encore plus, avait lancé à Mme Junot, en disant ces mots, un regard indicible, à la fois déconfit, furieux et affectant la bonne humeur, ton qui fut du reste celui de la petite conversation qui s'engagea et que voici, mot pour mot, transcrite par la duchesse d'Abrantès.

— Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut plus digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, em-

MARIE-LOETITIA-RAMOLINO

*épouse de Charles-Marie Bonaparte, mère de l'empereur Napoléon : née à Ajaccio en 1750, elle mourut à Rome en 1836. Modérée dans la prospérité, elle supporta l'adversité avec un incomparable courage.*

ployer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez.

« Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

— Aussi je t'absous, et entièrement; c'est madame Junot qui sera punie.

« Et il se mit à rire de ce rire *qui ne rit pas*.

— Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à cheval?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

— Eh bien, Jardin te donnera un cheval... Adieu, madame Junot. Allons, levez-vous et soyez diligente (1). »

Il sortit sur ces mots et Junot, transporté d'aise de voir si aimable son général, disait naïvement :

« Comment ne se ferait-on pas tuer avec joie pour un homme pareil! »

Le pauvre garçon était loin de se douter que cet homme, pour qui il aurait donné son sang, avait essayé de lui prendre sa femme.

Le premier consul ne pardonna pas à Mme Junot d'avoir coupé court ainsi à ses visites matinales. Son amour-propre était doublement froissé, et d'avoir été éconduit dans le roman qu'il avait essayé d'ébaucher, et de l'avoir été de cette façon. Il se sentait diminué de plus d'une manière dans l'esprit de cette toute jeune femme, qui avait déjoué ses plans d'une manière qui ne lui plaisait nullement. Aussi lui fit-il brutalement sentir sa mauvaise humeur pendant la chasse. Elle put juger par ses paroles de la force de sa déception et du peu d'égards qu'il

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 334.

avait pour une femme quand il lui gardait rancune. Cependant, tout en maltraitant celles qui lui résistaient, il ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elles une estime qu'il n'avait point pour de plus complaisantes qu'il comblait de cadeaux. Et cela prouve que le sens moral n'était pas, chez lui, si oblitéré que sa conduite l'eût pu faire penser.

Il y eut, pendant la chasse, une explication entre le premier consul et Mme Junot. Des mots vifs, durs même, furent prononcés par Bonaparte, et la conclusion de tout ceci fut que la jeune femme dit que sa mère était malade à Paris et la réclamait auprès d'elle.

— Et quand reviendrez-vous? dit Bonaparte.

— Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général. Mais vous pouvez disposer de mon appartement. Je ne l'occuperai plus à l'avenir, je vous en donne ici l'assurance.

— Comme vous voudrez, répondit le consul. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin. Après toute cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir... (1).

Napoléon semble n'avoir jamais oublié l'échec qu'il avait essuyé auprès de Mme Junot. Il en garda rancune, et c'est à cette rancune que la duchesse d'Abrantès attribue en partie la disgrâce de son mari. Mais c'est là une erreur, et il ne faut l'attribuer qu'aux légèretés du général Junot. Outre cette rancune, il est possible aussi que Napoléon ait ressenti un vague sentiment de jalousie pour l'amitié que la jeune femme avait pour Duroc. « La jalousie, a fort bien dit La Rochefoucauld, naît avec l'amour, mais

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 335.

ne meurt pas toujours avec lui. » On sait que Mme Junot était intimement liée avec le grand maréchal du palais. Napoléon, qui connaissait cette amitié et qui pensait avec quelque raison — il peut cependant y avoir des exceptions — que les hommes n'ont pas d'amitié pour les femmes si l'amour n'a pas d'abord passé par là, Napoléon s'avisa un jour de demander à Duroc s'il était ou avait été amoureux de Mme Junot.

Duroc se borna à rire, comme si la question avait quelque chose de tout à fait invraisemblable.

— Ce n'est pas répondre, dit Napoléon impatienté ; avez-vous été amoureux de Mme Junot?

Le grand maréchal protesta qu'il ne l'avait jamais été et s'étonna même, en y pensant, que l'idée ne lui fût jamais venue d'aimer une si attrayante femme.

— Eh bien! c'est fort singulier, dit l'empereur.

« Il avait à cet égard, a dit la duchesse d'Abrantès, des idées qui elles-mêmes étaient fort singulières, et je crois que le bien le surprenait toujours lorsqu'il le rencontrait chez une femme (1). » Cela n'est pas étonnant : de la façon dont il était entouré, avec sa femme Joséphine, les amies de sa femme qu'il avait dû, au commencement du consulat, mettre à la porte de chez lui, avec ses sœurs, avec une partie des femmes de sa cour et de la leur, il ne pouvait guère concevoir l'idée de la femme parfaitement honnête tout en n'étant ni sotte, ni laide, ni ignorante, ni bégueule. Mme d'Abrantès pourtant, si elle résista au premier consul, ne fut point pour cela tout à fait irréprochable, et l'on connaît les noms des amants qu'elle prit plus tard. Et c'est peut-

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 453.

être pour se les faire pardonner qu'elle déclare, non sans une certaine ostentation, avoir résisté au général Bonaparte. Puisque nous venons de dire la faute, il est juste d'ajouter que la pauvre femme avait à cela quelques circonstances atténuantes : son mari lui faisait de telles infidélités qu'elle avait fini par perdre la patience et... par faire comme les autres.

## CHAPITRE V

**Le premier consul à Boulogne. — Mme de Rémusat : ses tête-à-tête avec le général Bonaparte. — Nature amoureuse du consul. — Médisance. — Distractions qu'apporte une Italienne à Bonaparte. — Autre histoire d'amour. — Fantaisie d'un jour. — Mme de Vaudey : ses relations avec l'empereur. — Rupture et vengeance. — Mme Duchâtel : son mariage, son portrait. — Précautions que prend Napoléon pour ne pas être vu quand il va chez elle. — Intrigues. — Jalousie de Joséphine. — Episodes divers. — Scène de jalousie à Saint-Cloud. — Promenades amoureuses à la Malmaison. — Changement à vue : l'empereur quitte Mme Duchâtel et se remet avec sa femme. — Joséphine fait un sermon à Mme Duchâtel.**

Le premier consul était allé, après la rupture de la paix d'Amiens, inspecter les troupes du camp de Boulogne. Il habitait le Pont-de-Briques, où on lui avait construit une vaste baraque. M. de Rémusat, alors préfet du palais, l'accompagnait. Il n'eut pas de chance : à peine arrivé, il se vit atteint de ce qu'on appelait alors la fièvre putride et qu'on nomme maintenant fièvre typhoïde. Sa femme accourut de Paris pour le soigner.

Le premier consul avait pour Mme de Rémusat une estime toute particulière. Il avait un jour entendu cette jeune femme de vingt ans parler de la poésie anglaise, de Shakspeare, et avait été vivement frappé d'une telle science chez une femme. On n'en était plus, pour l'instruction des femmes, au temps de la Fronde ou de Louis XIV, et ce n'est

ni Mme Letizia ni ses filles, malgré les ridicules prétentions littéraires d'Elisa Baciocchi, qui auraient pu habituer Napoléon à ne pas s'étonner de ce qu'une jolie femme n'était pas forcément une ignorante. Averti de l'arrivée de Mme de Rémusat au camp, il la manda aussitôt chez lui. Un peu émue, la jeune femme se rendit à cet appel. Le général l'embrassa, ce qui, chez un homme qui n'était pas prodigue de marques d'affection, montrait autant de familiarité que de sympathie. Il lui fit un compliment délicat sur son empressement à venir soigner son mari et sur l'heureuse influence que cette preuve de dévouement ne manquerait pas d'avoir sur la marche de la maladie. « Je vous attendais, dit-il; votre présence guérira votre mari. » Mme de Rémusat, touchée, se mit à fondre en larmes. Bonaparte, touché lui aussi de cet attendrissement, la fit asseoir, se montra empressé à la calmer et finalement l'invita à déjeuner avec lui. Les larmes étaient séchées, la conversation devint enjouée et, d'un ton à la fois galant et paternel, le premier consul dit en riant : « Il faut bien que je veille sur une femme de votre âge, ainsi lancée au milieu de tant de militaires (1). »

Pour mieux veiller sur elle, sans doute, il la faisait chaque jour déjeuner et dîner avec lui. Il avait l'habitude d'expédier ses déjeuners en un quart d'heure, mais à dîner, il s'attardait volontiers, surtout quand il n'avait pas d'autres invités, dans l'abandon de causeries intimes avec la jeune femme. Là, à la façon de Mme de Longueville qui a écrit qu'elle aimait à s'occuper d'elle-même et à en occu-

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 2.5.

per les autres, et qu'elle aimait mieux parler d'elle en mal que de n'en pas parler du tout, Bonaparte se prenait lui-même pour sujet de conversation; « il s'ouvrait sur son propre caractère, il se peignait comme ayant toujours été mélancolique... « J'avais, disait-il, choisi dans l'enceinte de l'École « militaire, un petit coin où j'allais m'asseoir pour « rêver à mon aise, car j'ai toujours aimé la rêve- « rie... lorsque j'entrai au service, je m'ennuyai « dans mes garnisons; je me mis à lire des ro- « mans, et cette lecture m'intéressa vivement. J'es- « sayai d'en écrire quelques-uns; cette occupation « mit du vague dans mon imagination... elle « se mêla aux connaissances positives que j'avais « acquises, et souvent je m'amusais à rêver pour « mesurer ensuite mes rêveries au compas de mon « raisonnement. Je me jetais par la pensée dans un « monde idéal, et je cherchais en quoi il différait « précisément du monde où je me trouvais... J'ai « d'abord aimé Ossian, mais c'est par la même « raison qui me fait trouver du plaisir à entendre « murmurer les vents et les vagues de la mer (1). »

C'étaient là d'aimables et précieuses confidences; elles devaient avoir un prix inestimable pour cette jeune femme d'un mérite si distingué et qui devinait que le premier consul lui faisait ainsi des avances : parler de ces vagues sensations, de ces mélancolies de la toute jeunesse qui s'ignore encore elle-même et ressent les premiers et poétiques frémissements de l'amour avant de savoir ce que c'est, évoquer ces parfums capiteux du passé quand on est dans la fleur de la jeunesse et dans l'étincellement d'une

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 266, 267, 268, 278.

gloire incomparable, oh! oui, c'est bien faire l'amour! Surtout quand ces délicates et tendres confidences d'un passé qui ne date que d'hier se murmurent dans l'abandon intime du tête-à-tête, après dîner, à une femme jeune, jolie et spirituelle.

Il n'y eut sans doute pas autre chose entre eux, mais les officiers du premier consul crurent qu'il y en avait davantage. Ils ne pouvaient s'imaginer, eux, hommes d'action avant tout, « qu'une femme pût ainsi demeurer de longues heures avec leur maître pour causer sur des matières toujours un peu sérieuses ». Il est possible que ces matières ne furent pas toujours aussi sérieuses que veut bien le dire Mme de Rémusat, mais il est certain que ces « longues heures » de causerie firent causer. Les aides de camp et les officiers de service clabaudèrent comme des femmes et la réputation de Mme de Rémusat se trouva quelque peu compromise, non seulement à Boulogne, mais à Paris : les commérages de ces messieurs n'avaient pas été longs à y arriver.

Mme de Rémusat a eu beau protester que ses entretiens avec le premier consul roulaient purement et simplement sur la métaphysique, les sciences et les lettres ; elle a eu beau écrire : « J'ose le dire : la pureté de mon âme, les sentiments qui m'attachaient pour toute la vie à mon mari, ne me permettaient point de concevoir les soupçons que l'on formait sur moi dans l'antichambre du consul, tandis que je l'écoutais dans son salon » (1), elle a eu beau dire et beau faire, des soupçons sont restés attachés à ces entretiens, et la médisance s'est plu à croire qu'ils n'étaient pas exclusivement consacrés à des

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 281.

causeries métaphysiques. L'âpreté avec laquelle elle parle de Napoléon dans ses *Mémoires* a été aux yeux de quelques-uns une probabilité, tout au moins une forte présomption, augmentée par de certains détails qu'elle donne sur la manière d'être intime de Napoléon, — qu'elle peut très bien tenir de quelque témoin et non de ses propres yeux. On s'est aussi étonné que, étant venue à Boulogne pour soigner son mari, elle l'ait laissé pour aller dîner et causer avec Bonaparte. Elle n'a pas démenti d'une façon assez catégorique, semble-t-il aux malintentionnés, les doutes qui planaient sur ses relations avec lui, et Joséphine, à qui l'on avait redit les bruits qui couraient parmi les officiers du consul, les crut aisément; « elle m'avoua, dit Mme de Rémusat, qu'elle avait fait à son époux des reproches relatifs à moi, et qu'il avait paru s'amuser à la laisser dans l'inquiétude sur mon compte », et, « sans s'embarrasser si mes relations avec son mari à Boulogne avaient pu être telles qu'on le lui donnait à penser, il lui avait suffi pour se tranquilliser que, dans tous les cas, ces relations n'avaient été que passagères » (1).

Il paraît bien certain qu'il y eut entre le premier consul et Mme de Rémusat quelque chose de particulier, mais quoi? La jeune femme, sans doute, a essayé de jouer auprès de Bonaparte le rôle de favorite dirigeante, comme un peu plus tard une véritable favorite, Mme Duchâtel, essaya de le faire; mais son jeu démasqué, le premier consul la *remisa* aussitôt. De là une mauvaise humeur non dissimulée. Oui, d'abord l'enivrement, le rêve, l'espoir de jouir de la plus haute faveur, puis l'échec, la haine.

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, p. 284 et 283.

N'est-ce pas naturel ? N'est-ce pas surtout bien féminin ?...

Si, avec son âme droite malgré tout, Mme de Rémusat avait eu quelque faiblesse à se reprocher, aurait-elle écrit ces mots : « Comment me recevrez-vous, ô mon Dieu, quand j'apporterai au pied de votre saint tribunal le récit craintif d'une vie à peu près vide de bonnes œuvres ? Oserai-je vous parler de ces faibles vertus dont les hommes insensés me louaient, parce qu'ils ignoraient qu'elles n'étaient point accompagnées de sacrifices? Me vanterai-je d'avoir été sage, quand vous me direz que j'étais si heureuse?... » Elle déclare donc qu'elle a été sage, et quand le dit-elle ? A l'heure où l'on ne pose plus, à l'heure où l'on ne ment pas, à « l'heure de Dieu », comme dit Bossuet. Il faut donc la croire.

Au camp de Boulogne, le premier consul eut des relations passagères, certaines celles-là, avec une fort jolie femme, Italienne de naissance, qui avait ambitionné l'*honneur* de le distraire de ses travaux. Son rang suprême ne lui permettant pas de nouer par lui-même, comme le premier mauvais sujet venu, ses intrigues galantes, il fallait que des complaisants — et Dieu sait qu'il n'en manquait pas autour de lui — se chargeassent de lui épargner et les recherches et les premières négociations. Voici comment il connut cette Italienne : l'histoire n'a rien de romanesque, mais le petit roman n'eut guère de place dans le grand roman de Napoléon. Avait-il le temps, ce pressé, de mener une intrigue dans les règles de l'art et d'attendre le dénouement après mille détours dans le pays de Tendre? Non, en amour comme

en guerre, Napoléon brusqua toujours la victoire.

Un matin donc, tandis que son valet de chambre Constant l'habillait, il causait avec le général Murat. La conversation prit un ton assez égrillard et Bonaparte avoua qu'il s'ennuyait fort, depuis quelque temps, de n'avoir affaire qu'à des figures à moustaches. C'était une invite à ce qu'on lui parlât de femmes, Constant affirme qu'il n'était pas dans le caractère de Napoléon de donner mission de lui chercher et de lui amener des femmes, et il ajoute que si son maître l'avait entretenu de commissions semblables, il ne s'en serait pas chargé. « Je n'étais pas assez grand seigneur, dit-il, pour trouver un tel emploi honorable. »

Le général Murat qui, en sa qualité de beau-frère de Bonaparte, ne pouvait avoir les mêmes scrupules et se faisait volontiers, d'accord avec sa femme, le pourvoyeur des caprices consulaires, lui parla d'une jeune Génoise, belle, sémillante, spirituelle, qui se mourait du désir d'approcher le plus grand homme des temps modernes. Bonaparte accorda volontiers à cette femme l'entrevue qui devait la faire si heureuse, et Murat se retira, enchanté de rendre service à deux personnes à la fois, et cela si facilement!

L'Italienne se rendit sans perdre une minute à l'appel de Murat. Dès qu'elle fut arrivée à Boulogne, celui-ci s'empressa d'informer son beau-frère que cette merveille se tenait à ses ordres. Bonaparte prescrivit alors à son valet de chambre de prendre, le soir venu, une voiture, et d'aller chercher la protégée du général Murat. Constant se défend d'avoir trempé en rien dans ces sortes de missions : il ne peut se défendre cependant d'avoir aidé dans la limite de ses fonctions, à satisfaire les caprices de

son maître. Il cumulait la charge de premier valet de chambre avec celle, plus intime encore, d'introducteur des... ambassadrices, et, dans le rang infime qu'il avait, tout ce qu'il pouvait faire était de regarder avec une bienveillante indulgence les faiblesses du grand homme.

Le premier consul les cachait cependant de son mieux. Même à Boulogne, où l'on était « entre hommes », il ne voulait pas qu'on s'aperçût qu'il recevait une femme chez lui. Il voulait donner l'exemple de l'austérité des mœurs, car ses légèretés auraient pu servir de prétexte à beaucoup d'officiers, mariés ou non, pour courir eux aussi la prétentaine. La licence des mœurs aurait énervé et affaibli son armée, et il tenait à conserver fort et prêt à lui donner tout ce qu'il attendait de lui ce merveilleux instrument de précision qu'il forgeait de ses mains à Boulogne et qui est connu dans l'histoire sous le nom de la Grande Armée. Aussi, bien que la nuit fût des plus obscures, Constant devait amener la belle Italienne par la porte du jardin situé derrière la baraque consulaire.

La démarche que cette femme avait fait faire auprès du général Bonaparte prouvait assurément un bel aplomb : cependant, en arrivant, son émotion fut grande et elle se mit à fondre en larmes. Comédie ou impression nerveuse réelle, elle s'attira ainsi la bienveillance du consul qui ne pouvait voir pleurer une femme sans essayer de la consoler. Se voyant si bien accueillie, l'Italienne sécha vite ses larmes et se plut apparemment en la compagnie du général, car ce n'est qu'à trois heures du matin que Bonaparte sonna Constant pour la faire reconduire. De son côté, le premier consul avait trouvé quelque

MARIE-THÉRÈSE-ÉTIENNETTE BOURGOIN (1785-1833)
*célèbre comédienne ; débuta au Théâtre-Français en* 1799 ; *sociétaire en* 1801.
*Elle avait beaucoup d'esprit naturel, et réussissait mieux dans la comédie que dans la tragédie.*

agrément sans doute à son tête-à-tête, car il la fit revenir quatre ou cinq fois et la revit, empereur, à Rambouillet. Le fidèle, l'indiscret valet de chambre plutôt, nous apprend qu' « elle était bonne, simple, crédule et point du tout intrigante, et ne chercha point à tirer parti d'une liaison qui, du reste, ne fut que passagère (1) ».

Constant parle aussi d' « une autre de ces favorites d'un moment qui se précipitaient en quelque sorte dans les bras de l'empereur, sans lui donner le temps de leur adresser ses hommages. Mlle L. B., dit-il, était une fort jolie personne; elle avait de l'esprit et un bon cœur, et si elle eût reçu une éducation moins frivole, elle aurait été sans doute une femme estimable. Mais j'ai tout lieu de penser que sa mère avait toujours eu le dessein d'acquérir un protecteur à son second mari, en *utilisant* la jeunesse et les attraits de sa fille. Je ne me souviens pas de son nom, mais il était d'une famille noble, ce dont la mère et la fille se félicitaient beaucoup. La jeune personne était bonne musicienne et chantait agréablement; mais ce qui me paraissait aussi ridicule qu'indécent, c'était de la voir devant une assez nombreuse compagnie réunie chez sa mère, danser des pas de ballet dans un costume presque aussi léger qu'à l'Opéra, avec des castagnettes ou un tambour de basque, et terminer sa danse par une répétition d'attitudes et de grâces. Avec une pareille éducation, elle devait trouver sa position toute naturelle; aussi fut-elle fort chagrine du peu de durée qu'eut sa liaison avec l'empereur. Pour la mère, elle en était désespérée, et me disait

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 48-51.

avec une naïveté révoltante : « Voyez ma pauvre Lise, « comme elle a le teint échauffé ! c'est le chagrin « de se voir négligée, cette chère enfant. Que vous « seriez bon si vous pouviez la faire demander. » Pour provoquer une entrevue dont la mère et la fille étaient si désireuses, elles vinrent toutes deux à la chapelle de Saint-Cloud, où, pendant la messe, la *pauvre* Lise lançait à l'empereur des œillades qui faisaient rougir les jeunes femmes qui s'en aperçurent. Tout cela fut du temps perdu et l'empereur n'y fit nulle attention (1). » Le sévère Constant, qui se fait gloire de n'avoir jamais compromis sa dignité dans les affaires de galanterie de son maître, — et, au milieu de la corruption universelle, il y avait à cela un certain mérite — n'était guère difficile pourtant sur la moralité des gens chez lesquels il allait, puisque cette femme, qui vendait sa fille à Napoléon, était de ses amis.

Il paraît que l'on s'adressait beaucoup à Constant pour arriver jusqu'à son maître, non pour requêtes administratives ou militaires, mais galantes. « Je n'ai jamais voulu, insiste-t-il encore, me mêler d'affaires de ce genre. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été indirectement sondé, ou même ouvertement sollicité par certaines dames qui ambitionnaient le titre de favorites, quoique ce titre ne donnât que fort peu de droits et de privilèges auprès de l'empereur ; mais, encore une fois, je n'entrais point dans de tels marchés ; je me contentais de m'occuper des devoirs que m'imposait ma place, non d'autre chose ; et, quoique Sa Majesté prît plaisir à ressusciter les usages de l'ancienne

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 51.

monarchie, les secrètes attributions du premier valet de chambre ne furent point rétablies, et je me gardai bien de les réclamer. Assez d'autres (non des valets de chambre) étaient moins scrupuleux que moi. Le général L... parla un jour à l'empereur d'une demoiselle fort jolie dont la mère tenait une maison de jeu et qui désirait lui être présentée. L'empereur la reçut une seule fois. Peu de jours après, elle fut mariée. A quelque temps de là, S. M. voulut la revoir et la redemanda. Mais la jeune femme répondit qu'elle ne s'appartenait plus et elle se refusa à toutes les instances et à toutes les offres qui lui furent faites. L'empereur n'en parut nullement mécontent ; il loua, au contraire, Mme D... de sa fidélité à ses devoirs et approuva fort sa conduite (1). »

Mais cette fantaisie d'un jour, racontée par Constant, et sur laquelle on ne possède pas d'autres détails que ceux donnés par l'indiscret valet de chambre, nous a fait aller un peu trop vite. Il faut maintenant revenir sur nos pas.

Napoléon, qui venait de se faire proclamer empereur, fit avec le plus grand apparat un voyage sur les bords du Rhin. L'impératrice était du voyage et emmena une partie de sa maison. Au nombre des dames désignées pour l'accompagner se trouvait Mme de Vaudey, attachée à sa personne depuis fort peu de temps. Cette dame « fut nommée dame du palais, Dieu sait comment et pourquoi. Ce fut encore là une de ces nominations que l'impératrice obtenait, à force d'importunités, de l'empereur. Il signait, de guerre lasse, puis au bout de trois mois il fallait faire réforme (2) ».

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 47.
(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 239.

Mme de Vaudey était, paraît-il, une très belle femme, « grande, ce qui ne veut pas toujours dire bien faite, » et était pourvue d'un aplomb tel qu'on n'eût pu charitablement lui en souhaiter davantage. Cet aplomb lui servit à imposer une beauté qui ne s'imposait peut-être pas assez d'elle-même. Il est infiniment probable qu'elle n'attendit pas que l'empereur daignât jeter un regard sur elle, et qu'elle sut très bien le provoquer. Elle n'ignorait pas, — et c'est l'enfance de l'art — que les hommes résistent rarement aux compliments, surtout quand ils sont bien faits et par une jolie bouche. Napoléon, en cela, était aussi naïf que les autres, et son mariage, qui en est une preuve, ne lui avait pas encore ouvert les yeux sur ce manège si simple et pourtant si connu des coquettes. De plus, sa vanité, qui avait déjà été flattée d'épouser une vicomtesse (1), trouvait aussi son compte dans une liaison avec une femme titrée, une femme du faubourg Saint-Germain! Bref, il ne fut pas long à prendre l'intrigante pour maîtresse.

Celle-ci, qui n'avait sollicité un emploi de dame du palais que pour se tirer de la misère dans laquelle elle végétait depuis la Révolution, et qui avait entrevu, dans la faveur de l'empereur, un moyen de refaire sa fortune, tout en jouissant de la haute considération qui s'attachait, sous la monarchie, à la vile dignité de maîtresse du souverain, voulut brusquer les choses. Sans attendre que l'empereur la payât de ses services, elle lui demanda directement de l'argent. Il lui en donna. Mais cette femme, outre des goûts de dépense et un désordre tout à

(1) « Le général Bonaparte se crut très honoré par cette union, car il en était très fier... » (Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I, p, 95.)

fait « ancien régime » avait une passion effrénée pour le jeu. Elle avait toujours des cartes dans sa poche et, aux Tuileries, quand elle était de service, elle arrêtait au passage les officiers, les aides de camp, et les forçait de faire quelques parties avec elle, dans les salons d'attente et même dans les antichambres : tabourets, banquettes, tout lui était bon, à défaut de table, et ses genoux tenaient souvent lieu de tapis vert.

L'empereur apprit cette incurable infirmité de sa nouvelle conquête : la jalousie de Joséphine sans doute la lui révéla. Il lui fit aussitôt donner l'ordre par le grand maréchal du palais d'avoir à s'abstenir désormais de convertir ses antichambres en tripot. Mme de Vaudey se le tint pour dit et ne tira plus de cartes de sa poche quand elle était de service, mais elle ne renonça pas à tirer de sa position de favorite tout le profit possible. Dénuée de toute espèce de scrupule et trouvant que l'empereur, fort large cependant avec ses maîtresses, ne rémunérait pas d'une façon digne de lui, digne d'elle plutôt, les faveurs qu'elle daignait lui accorder, elle s'avisa un jour de lui écrire pour lui demander une somme de cinquante mille francs. C'était peu de temps après le retour du voyage des bords du Rhin. Elle avait, disait-elle, un besoin urgent de cette somme ; c'était pour payer une dette, sacrée s'il en fût, une dette que sa malheureuse passion pour le jeu lui avait fait contracter. Elle ajoutait, en termes pleins d'exaltation, qu'une femme qui avait, comme elle, un culte sacré pour l'honneur, devait payer cette dette dans les vingt-quatre heures, ou se tuer ; que, connaissant le cœur et la générosité de Sa Majesté, elle n'hésitait pas à s'adresser à Elle et qu'elle ne

doutait point qu'Elle ne se fît encore cette fois sa providence. Car, c'était une chose décidée, si elle n'avait pas la somme, elle s'empoisonnait ou s'asphyxiait sur l'heure. On ne sait même si elle ne disait pas que c'était déjà chose faite.

L'empereur, toujours naïf avec ces rouées, ajouta foi tout d'abord aux balivernes que lui contait la noble dame. Alarmé du dénouement dramatique qu'allait avoir pour cette malheureuse un moment d'entraînement de tapis vert, il appela l'aide de camp de service, le mit en quelques mots au courant des choses, lui donna cinquante mille francs pour les arranger et lui recommanda de se hâter parce qu'avec ces diables de femmes on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Mme de Vaudey habitait une jolie maison à Auteuil. Rapp y courut en voiture, demanda la dame du palais et fut introduit dans un salon où une douzaine de personnes, installées autour d'un tapis vert, semblaient passer joyeusement leur temps. Mme de Vaudey, dans une élégante toilette d'intérieur, présidait non moins joyeusement aux parties de creps et de pharaon et n'avait nullement l'air d'une femme déterminée à en finir avec une vie qui ne lui donnait que joies et contentements.

L'arrivée du général, en grande tenue de service, avec ses épaulettes et son hausse-col, jeta un froid au milieu de la joyeuse assemblée. Les légers propos, les rires cessèrent. Mme de Vaudey, qui devinait de quelle sorte de mission était chargé l'aide de camp de l'empereur, le prit à part, lui expliqua comme elle put et la dette dont elle avait pris la liberté d'entretenir Sa Majesté, et la joyeuse réunion qu'il avait trouvée chez elle. Rapp ne fut point dupe de

ces phrases entortillées et rapporta à l'empereur ce qu'il avait vu. Napoléon fut outré d'une telle impudence. Il fit écrire aussitôt à Mme de Vaudey une lettre aussi courte que substantielle, lui ordonnant d'envoyer sur l'heure sa démission de dame du palais. Il ne voulait point la révoquer à cause du scandale qu'aurait causé une pareille mesure : la démission de cette fonctionnaire, qui avait des attaches dans le faubourg Saint-Germain, serait tout naturellement attribuée à des motifs politiques et passerait inaperçue.

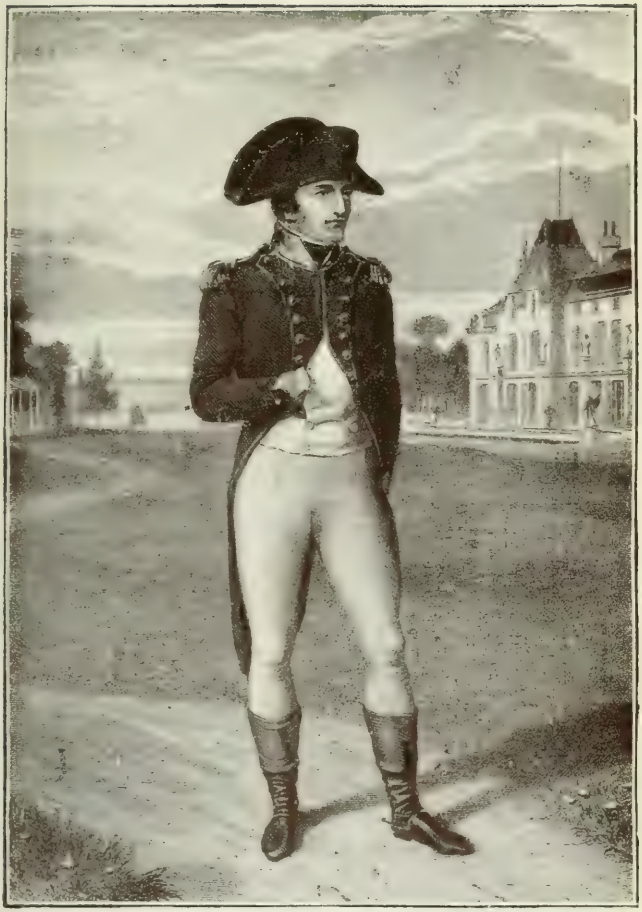
Mme de Vaudey, furieuse d'être ainsi démasquée, ne pardonna jamais à l'empereur une décision qui avait coupé si brusquement le fil de ses revenus et de ses espérances. Elle se prit même pour lui d'une haine corse qui absorba toutes ses facultés ; sa vie ne fut plus occupée que du besoin de se venger. Elle allait partout disant de Napoléon le plus de mal qu'elle pouvait. Mais les paroles ne lui suffirent bientôt plus. Ne pouvant se faire écouter de tout le monde, elle écrivit des *Mémoires* où elle versa une partie de son fiel contre Napoléon. Elle trouva moyen d'en faire mettre le manuscrit sous les yeux de l'empereur par l'intermédiaire d'une femme de chambre. Napoléon ne regretta point, en les lisant, d'avoir mis à la porte de chez lui une femme aussi impudente ; mais il égara un des cahiers de ses *Mémoires*, et c'est ce cahier, retrouvé plus tard par Constant, qui est intercalé, on ne sait pourquoi, dans les *Mémoires* du valet de chambre.

Mais Mme de Vaudey ne se contenta pas d'avoir écrit contre son ancien amant. Lorsque les mauvais jours arrivèrent pour l'Empire, Mme de Vaudey se mit dans la tête de tuer Napoléon. C'était sa manière

à elle de reconnaître le bien qu'il lui avait fait. Elle alla donc trouver M. de Polignac, lui fit part de l'honnête solution qu'elle avait trouvée aux affaires des Bourbons et conclut en demandant l'argent nécessaire à son voyage et à l'achat d'une chaise de poste, indispensable pour courir après l'usurpateur. M. de Polignac éconduisit comme elle le méritait cette folle dangereuse, et Mme de Vaudey se consola plus tard de ses mécomptes homicides et autres en songeant que son ennemi était pour toujours à l'île Sainte-Hélène.

Cette aventure ne corrigea pas l'empereur des intrigues avec les dames du palais ou les lectrices de Joséphine. Il avait sous sa main ce bétail humain ; il n'avait qu'à prendre dans le troupeau : c'étaient là des amours commodes et il s'y laissait aller.

On n'aime pas deux fois comme il avait aimé Joséphine. Plus on avance dans la vie, plus la faculté d'illusion, par conséquent la faculté d'aimer, s'émousse. Tout ce que Bonaparte avait eu de sentiment, d'amour au cœur, semblait maintenant épuisé, car l'amour n'entrait pour rien dans les fréquentes amourettes dont il faisait maintenant son ordinaire. Et cela au grand dommage de ses pensées et de ses travaux, pour lesquels il lui eût fallu se retremper l'âme chaque soir dans les joies saines d'un foyer digne et honnête. Qui donc a dit que la hauteur et la fermeté de la pensée tiennent toujours par des liens secrets à la pureté de la morale? Napoléon ne semblait pas s'en douter et, s'il paraissait avoir rayé le sentiment de son existence, il avait toujours des sens et des appétits. Sa vie cependant conservait toutes les apparences



NAPOLÉON-BONAPARTE

*premier consul, à la Malmaison, d'après un dessin à la sépia d'Isabey.*

(Galeries historiques de Versailles)

de la régularité et il « couchait avec sa femme (1) ». Celle-ci lui faisait des scènes, de temps en temps, quand sa jalousie, à tort ou à raison, était excitée un peu plus qu'à l'ordinaire, mais Napoléon s'expliquait, se justifiait et l'intimité reprenait comme si un orage ne venait pas de lui porter une rude atteinte.

Tout à coup, une fantaisie de l'empereur pour une des dames du palais, fantaisie plus sérieuse que celles qu'il s'était passées jusque-là et qu'il prit les plus grandes précautions pour dissimuler, vint maîtriser pour un temps cette âme hautaine.

Une jeune femme tout nouvellement mariée venait de grossir le charmant escadron des dames du palais. C'était Mme Duchâtel, dont le mari, déjà vieux et qui aurait pu passer pour son père, était conseiller d'État et directeur général de l'enregistrement. Mais c'était encore un de ces usages de grande compagnie, sous l'ancien régime, que ces unions mal assorties : la Révolution ne les avait pas détruits et le mauvais exemple a tant d'attraits, surtout quand il vient de haut, que la bourgeoisie les avait un peu adoptés. Un mari, alors, vous donnait un nom, une fortune et un rang convenables : cela le faisait trouver lui-même convenable jusqu'au moment où l'on s'apercevait qu'il ne l'était pas, ou plutôt qu'il ne pouvait convenir. Le ménage n'allait pas... La jeune femme, un beau jour, faisait choix d'un amant, et alors tout allait au mieux. M. Duchâtel avait eu le bon goût de ne pas chercher à trop s'imposer et sentait bien que son âge lui défendait de se montrer exigeant. « Je vous permets tout, disait sous l'ancien régime je ne sais quel gentilhomme

(1) Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 328.

à sa femme, le jour de son mariage, je vous permets tout, hormis les princes et les laquais. » M. Duchâtel, l'honneur et la dignité même, n'aurait jamais songé à parler de cette façon à sa jeune compagne et il n'y eut certainement pas entre eux de convention, même tacite, sur le chapitre des « princes ». Il aimait sa femme, donc il l'estimait, donc il avait confiance. Il avait cependant tort sur ces trois points, mais heureusement pour lui qu'il ne s'en aperçut jamais.

Mme Duchâtel, tout le laisse supposer, vivait donc en bonne intelligence avec son époux. Il n'y avait au reste pas grand mérite à cela : avec leurs occupations respectives, ils se voyaient si peu !... La jeune femme voyait, ce semble, plus souvent l'empereur, et celui-ci, avec ses yeux de faucon, n'avait pas été long à remarquer sa tête fine et caractéristique. Elle était, du reste, une femme faite pour plaire, tant par sa grâce naturelle que par celle qu'elle savait se donner et comptait, comme aurait dit Brantôme, à la tête de l'escadron des jolies femmes de son temps. Son visage était un peu hautain, dédaigneux plutôt ; elle avait de belles dents, qu'elle savait faire valoir, et un nez aquilin qui savait bien se faire valoir lui-même sans qu'elle s'en mêlât : de plus, « un charme irrésistible dans le regard prolongé de son grand œil bleu foncé, à double paupière (1) » quand elle voulait prendre un air de bonté et de douceur, car, « ses yeux avaient toutes les impressions qu'elle voulait leur donner, hors celle de la franchise, parce que les habitudes de son caractère la portaient à la dissimulation (2) ». De plus, une

(1) Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 354 ; *Mémoires*, t. V, p. 107 et 170.

(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 101.

grande distinction dans la tournure, quoiqu'un peu maigre, et, de tout point, une façon suprême.

Tous ces avantages n'étaient pas sans donner une légère ombre d'inquiétude à l'impératrice dont la jalousie, toujours en éveil, épiait jusqu'aux moindres paroles que l'empereur adressait aux femmes. Elle fit part de ses craintes à son mari, qui la rassura en riant et calma de son mieux ces défiances conjugales. Mais l'empereur vit bien que Joséphine ne le croyait pas et, de ce moment, il fit tout au monde pour dissimuler le goût qu'il avait pris pour Mme Duchâtel et la liaison qui s'en était aussitôt suivie ; car, à peine attaquée, la place avait capitulé. De son côté, Joséphine mit tout son personnel d'espions en campagne pour surprendre son mari.

Napoléon, cette fois, était tout à fait *emballé*. Comme un collégien qui veut dissimuler à ses parents une première amourette avec une femme de chambre « il attendait, a dit Constant, pour se rendre chez sa maîtresse, que tout fût endormi au château, et poussait même la précaution jusqu'à faire le trajet qui séparait les deux appartements, avec un pantalon de nuit, sans souliers ni pantoufles. Je vis une fois le jour poindre, ajoute-t-il, sans qu'il fût de retour, et craignant le scandale, j'allai, d'après l'ordre que le premier consul m'en avait donné lui-même, si le cas arrivait, avertir la femme de chambre de Mme D... pour que, de son côté, elle allât dire à sa maîtresse l'heure qu'il était. Il y avait à peine cinq minutes que ce prudent avis avait été donné, lorsque je vis revenir le premier consul dans une assez grande agitation dont je connus bientôt la cause: il avait aperçu à son retour une femme de Mme Bonaparte,

qui le guettait au travers d'une croisée d'un cabinet donnant sur le corridor. Le premier consul, après une vigoureuse sortie contre la curiosité du beau sexe, m'envoya vers la jeune éclaireuse du *camp ennemi* pour lui intimer l'ordre de se taire, si elle ne voulait point être chassée, et de ne pas recommencer à l'avenir. Je ne sais s'il n'ajouta point à ces terribles menaces un argument plus doux pour *acheter* le silence de la curieuse, mais crainte ou gratification, elle eut le bon esprit de se taire (1). »

C'est à la suite de cette désagréable alerte que Napoléon, pénétré de la vérité de ce mot de La Fontaine :

> ... fi du plaisir
> Que la crainte peut corrompre !

chargea son fidèle valet de chambre de louer de nouveau, comme pour lui ou sous un nom supposé, dans l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées, la petite maison où il avait reçu M^lle^ Georges et où Mme Duchâtel et lui se réunirent de temps en temps.

Tout ce petit manège ne passait pas inaperçu, et si la femme de chambre de Joséphine, qui avait surpris le secret des deux amoureux, eut l'incroyable discrétion de le garder pour elle, d'autres femmes, non de chambre, mais d'antichambre, eurent d'aussi bons yeux et une plus mauvaise langue. Ces bonnes âmes ne craignirent point de raconter à Joséphine que son mari semblait avoir distingué une de ses dames, et, comme on n'osait pas lui dire laquelle, on prétendit que l'on ne savait rien, mais que le bruit en courait.

(1) Constant, *Mémoires*, t. I, p. 84.

Eh ! elle s'en doutait bien que son mari ne lui gardait pas une fidélité exemplaire, surtout depuis le voyage fait à Fontainebleau pour recevoir le pape. Mais, la curiosité doublant la jalousie, elle mourait d'envie de savoir quelle était celle de ses dames qui lui avait emprunté son mari. Soupçonner Mme Duchâtel ? Certainement cette jeune femme était assez jolie pour attirer l'attention de Napoléon, mais Eugène était amoureux d'elle et elle devait être assez occupée à répondre à ses empressements ou à s'en défendre pour qu'on la suspectât. Et puis, ce grand étourdi de Murat ne s'était-il pas avisé, lui aussi, de la trouver à son goût? Car le fat, en effet, lui faisait depuis quelque temps une cour des plus colorées, et sa femme, qui s'était liée intimement avec elle, n'y voyait, comme on dit, que du feu, ou plutôt n'y voyait rien du tout. C'était bien fait pour elle, aussi, pourquoi était-elle si méchante?... Non, sûrement, ce n'était pas Mme Duchâtel qui avait fixé son inconstant et volage époux. Il fallait continuer à observer celui-ci et voir avec quelle femme il parlait le plus souvent. Joséphine observa donc et crut tout d'abord s'apercevoir qu'il était plus assidu auprès de la jeune maréchale Ney qu'auprès de toute autre. Plus de doute, la maréchale était la coupable. Aussitôt elle lui battit froid et lui fit cruellement sentir la disgrâce dans laquelle elle la tenait, en ne lui adressant plus jamais la parole.

La pauvre maréchale, qui n'avait et n'eut jamais rien à se reprocher, ne pouvait s'expliquer une telle rigueur et en était très malheureuse. L'impératrice, de son côté, ne nageait pas dans le bonheur. Elle alla pleurer auprès de sa fille. « Eh quoi ! disait-elle, c'est cette petite Auguié pour qui tu as été si bonne

à Saint-Germain et pour qui j'ai eu moi-même tant d'attentions, c'est cette petite Auguié qui me trahit de la sorte ! Ciel ! à qui se fier désormais ? » Et la pauvre femme pleurait tant qu'elle pouvait, et, en fait de larmes, on sait qu'elle pouvait beaucoup. Hortense consola sa mère comme une mère console son enfant. Elle questionna Mme Ney et se convainquit tout de suite que les soupçons de l'impératrice avaient fait fausse route. Oui, sans doute, l'empereur avait paru s'occuper de la maréchale, mais ce n'était pas sérieux. Et puis il lui faisait peur. Elle lui avait répondu timidement, gauchement, par des oui et par des non. Et cela avait suffi pourtant, en ce maudit pays de cour, pour qu'on la remarquât, puisque, outre les inquiétudes qu'elle avait causées, bien involontairement, à sa bonne maîtresse, elle avait reçu les compliments quelque peu ironiques de Mme Duchâtel sur la grande conquête qu'elle venait de faire.

Mme Duchâtel !... Ses compliments ! Ce fut un trait de lumière. Si c'était elle pourtant qui, pour détourner les soupçons ?... Oui, elle en était bien capable, avec ses regards prolongés et son air de n'y pas toucher. Et puis, cette intimité avec Mme Murat... Car il n'était pas possible que Caroline favorisât aussi sottement une amourette de son mari et se liât avec une rivale. Tout cela était bien louche, ou plutôt bien clair. Et ce « grand benêt » d'Eugène, quel rôle lui faisait-on jouer au milieu de ce manège si compliqué ? Décidément c'est Mme Duchâtel qu'il fallait surveiller, c'est sur elle que Joséphine concentra son attention. Elle commença par remarquer la déférence respectueuse du grand maréchal pour elle. Ceci était un indice, et Joséphine, avec son in-

tuition de femme jalouse, en tira judicieusement la probabilité sinon la certitude du bien-fondé de ses conjectures. Elle devina que Murat portait à la jeune femme les déclarations et les missives de l'empereur, que Mme Murat prêtait son hôtel et ses bons offices aux rendez-vous des deux amoureux, et que tout le monde se jouait de cet innocent d'Eugène qui ne se doutait pas que Mme Duchâtel, en ayant l'air d'accueillir ses hommages afin d'écarter les soupçons, lui faisait jouer le rôle de « chandelier », comme on disait alors.

Voilà ce que démêla l'impératrice, malgré le peu d'étendue de son esprit. Et pendant ce temps, pour dépister sa jalousie, son mari se montrait plus empressé que jamais auprès d'elle : il l'accompagnait au théâtre en petite loge, il descendait plus souvent à son appartement, causait plus longuement avec elle, était plus gai.... Singulière inconséquence du cœur! C'est cette joie, c'est cette recrudescence des marques d'affection chez son mari qui excédaient l'impératrice. Il est vrai qu'elle devinait maintenant ce que tout cela voulait dire. Elle essaya de laisser percer sa mauvaise humeur. L'empereur se fâcha et lui dit qu'il n'y avait pas moyen de vivre avec elle. C'était alors des scènes de larmes et Napoléon se retirait mécontent.

Le soir, au cercle de l'impératrice, l'empereur allait habituellement s'asseoir à une table de jeu et nommait pour faire sa partie Mme Murat, Mme de Rémusat et Mme Duchâtel. Cela ne variait presque jamais. Sans regarder son jeu, mais regardant à la dérobée l'impératrice qui, de son côté, à l'autre bout du salon, faisait son possible pour ne pas le quitter de l'œil un instant, il entamait une disserta-

tion à perte de vue sur l'amour, émettant les idées les plus inattendues, les théories les plus étonnantes que son esprit original lui fournissait à jet continu et amusait au possible, tout en s'amusant beaucoup lui-même, son auditoire féminin. De l'amour, il passait tout naturellement à la jalousie et ses jolies partenaires avaient trop d'esprit pour ne pas faire de ses boutades l'application qu'il en faisait lui-même mentalement.

Napoléon avait tort. Il n'aurait jamais dû, devant sa maîtresse, prendre sa femme pour l'objet de ses critiques ou de ses plaisanteries. Mais voilà, le triomphe de la maîtresse ne serait pas complet si le mari n'humiliait pas devant elle la femme légitime, et Napoléon ne différait pas en cela des autres hommes : à côté de son génie prodigieux, il y avait des faiblesses vulgaires. Pour faire plaisir à sa préférée du moment, il lui sacrifiait sa femme, sa femme qui maintenant semblait l'aimer tendrement. Il oubliait que les blessures du cœur sont les plus touchantes, celles qui ont peut-être le plus besoin de pitié : n'en avait-il pas lui-même, pendant la première année de son mariage, fait la cruelle expérience ? Il n'aurait pas dû l'oublier, et ce n'était pas bien à lui de rendre la pareille à Joséphine : sa douleur aurait dû lui devenir sacrée, — comme toute douleur ; il n'aurait pas dû la faire pleurer. Les anciens, qui avaient plus de cœur qu'on ne le croit, recueillaient dans des urnes les larmes des êtres qui leur étaient chers, et aussi celles qu'ils versaient sur eux, tant la douleur était chose auguste à leurs yeux. Mais, comme l'a dit Mme de Rémusat, « malgré la préférence qu'il accordait à sa femme, c'est quand il était amoureux qu'il donnait la mesure du

NAPOLÉON-BONAPARTE, premier consul.

*Au camp de Boulogne* (1803), *d'après un document de l'époque.*

despotisme de son caractère. Combien il s'irritait du moindre obstacle! Comme il repoussait rudement les jalouses inquiétudes de sa femme! « Vous devez, « lui disait-il, vous soumettre à toutes mes fantaisies « et trouver tout simple que je me donne de pareilles « distractions. J'ai le droit de répondre à toutes vos « plaintes par un éternel *moi*. Je suis à part de tout « le monde, je n'accepte les conditions de per- « sonne (1). » Ce sont là des choses qu'il répondait, dans le feu de la dispute, aux récriminations de Joséphine. Il ne faut pas oublier, et Mme de Rémusat l'a constaté elle-même à propos de cette intrigue avec Mme Duchâtel, que Napoléon commençait, dans ses liaisons, par être plus aimable que de coutume pour sa femme; ce sont ses importunités qui le rendaient aigre et violent; ce moment passé, il redevenait le *bon garçon* qu'il était d'ordinaire.

La pauvre Joséphine, pendant ces parties du soir, là-bas, à l'autre extrémité du salon, semblait deviner qu'il était question d'elle entre les joueurs; leurs regards furtifs le lui disaient clairement; et ses yeux, dont les paupières étaient des écluses toujours prêtes à s'ouvrir pour laisser échapper des ruisseaux de larmes, jetaient à chaque éclat de rire venant de la petite table, un long regard navré sur les jeunes et impitoyables rieuses.

L'impératrice était donc la proie de mille soucis lorsqu'un petit incident vint à peu près fixer ses incertitudes jalouses.

Peu de temps avant le couronnement, le maréchal Berthier, ministre de la guerre, avait donné une

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. Ier, p. 115.

grande fête. Elle se termina par un souper où les femmes étaient seules assises. L'impératrice était à la table d'honneur et autour d'elle avaient pris place les dames de sa cour. La salle était on ne peut plus brillante et tout respirait la joie et le contentement. L'empereur, qui n'avait pas voulu s'asseoir, faisait le tour de la table, disant à chaque femme quelques paroles obligeantes : il était ce soir-là de la plus charmante humeur, ce qui commençait à ne pas lui arriver souvent. Il avait causé avec sa femme et avait même poussé la prévenance jusqu'à la servir lui-même en prenant une assiette des mains d'un page pour la lui donner. Décidément, on a raison de le dire, l'amour fait des miracles. C'est sans doute ce que pensa Joséphine, qui n'en revenait pas devant ces attentions inusitées. « Qu'a donc mon mari, pensait-elle, pour être si aimable? Sûrement il veut me cacher quelque chose. » Et, comme la jalousie donne de l'intelligence même aux plus sottes, elle ne tarda pas à s'apercevoir, maintenant que sa défiance était excitée au plus haut point, que l'empereur, en faisant le tour de la table, s'était arrêté entre Mme Junot et Mme Duchâtel, assises l'une à côté de l'autre. Mme Duchâtel s'efforçait en ce moment d'atteindre un ravier d'olives placé un peu loin d'elle. L'empereur, s'avançant aussitôt entre les chaises de ces dames, avait saisi le ravier et l'offrait à Mme Duchâtel en disant :

— Vous avez tort de manger des olives le soir, madame, cela vous fera mal.

L'impératrice, qui le surveillait de loin et n'avait pas l'habitude de le voir si galant auprès des femmes, fut, pour le coup, fort inquiète. Quant à Napoléon, sentant peser sur lui les regards soupçonneux

de sa femme, il chercha à les détourner en disant quelques mots à Mme Junot.

— Et vous, madame Junot, vous ne mangez pas d'olives? Vous faites bien... et doublement bien de ne pas imiter Mme Duchâtel, car en tout elle est inimitable.

Mme Duchâtel rougit, l'empereur s'éloigna; mais, comme elle le suivait d'un long regard qui en disait beaucoup à des yeux de femme jalouse, Joséphine comprit et fut fixée. Elle se promit bien par exemple de faire expier à son mari, par une nouvelle scène de larmes, ses empressements auprès de la dame du palais. Mais que le cœur humain est bizarre! Par suite de cette rage qui nous pousse à vouloir connaître au plus tôt une chose qu'il nous sera pénible d'apprendre, l'impératrice voulant se faire confirmer dans ses soupçons, passés cependant à l'état de presque certitude, invita Mme Junot à déjeuner pour le lendemain.

—Était-ce de votre prochain départ pour l'Espagne que l'empereur vous parlait hier soir chez Berthier? lui dit-elle (1).

— Oui, madame, il me parlait de ma toilette et de mes devoirs comme Française élégante ; c'est un sujet que l'empereur ne traite pas ordinairement.

— Et Mme Duchâtel, lui parlait-il aussi de sa toilette? répliqua l'impératrice avec une sorte de sourire qui traduisait tout ce qu'elle avait d'aigreur dans l'âme.

(1) Le général Junot venait d'être nommé ambassadeur à Lisbonne et était chargé par l'empereur d'une mission diplomatique dont il devait s'acquitter en passant, auprès de la cour de Madrid. Sa femme devait l'accompagner dans ce voyage. (Voir le récit de cette ambassade dans la *Revue des Deux-Mondes*, années 1894, par M. le comte Charles de Mouy.)

— Non, madame, il lui a dit, autant que je puis me le rappeler, qu'il ne fallait pas manger d'olives le soir.

— Eh ! puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire aussi qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un aussi long nez (1).

Et elle se leva pour s'approcher de la cheminée. Elle y trouva les deux petits volumes que Mme de Genlis venait de publier sur Mlle de la Vallière (2).

Cet ouvrage, tout insipide qu'il est, comme, d'ailleurs, les innombrables écrits de Mme de Genlis, faisait alors fureur, et il n'était pas une chambre à Saint-Cloud, à la Malmaison ou aux Tuileries où l'on ne le trouvât sur la table de nuit. On y cherchait des allusions aux amours de l'empereur et de Mme Duchâtel.

— Voilà un livre, dit l'impératrice en le repoussant avec humeur, qui tourne la tête à toutes les femmes qui ont les cheveux blonds et qui sont maigres. Elles se croient toutes des *favorites!* Mais on y mettra bon ordre. A propos de cela, savez-vous bien, madame Junot, qu'on a voulu vous brouiller avec moi, il y a quelques années, lors d'un voyage que je fis à Plombières... Mais je vous ai rendu justice, pauvre petite femme!

La vérité est qu'elle ne lui avait pas rendu justice du tout. Elle avait accueilli très facilement les rapports qui lui avaient été faits, à son retour de Plombières ; on lui avait dit qu'on avait vu son mari sortir à cinq heures du matin de la chambre de

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. V, p. 175.

(2) *La duchesse de la Vallière*, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 29, vis-à-vis de la rue du Pont-de-Lodi, an XIII (1804). — Ce livre eut un grand nombre d'éditions.

Mme Junot. Mais il semble qu'elle attacha encore moins d'importance à ces rapports qu'à ceux qu'on lui fit sur Mme de Rémusat et ses longues conversations nocturnes avec Bonaparte au camp de Boulogne.

Tel était l'état des choses lorsque Mme Duchâtel vint prendre son service au château de Saint-Cloud. Joséphine ne la voyait pas d'un bon œil; elle n'avait garde d'oublier ses soupçons du bal du ministre de la guerre, et, la réflexion aidant, ces soupçons avaient pris de jour en jour plus de consistance. Incapable de garder pour elle ses sentiments, elle en fit part à Mme de Rémusat, qui fit son possible pour la rassurer. Mais il était difficile de lui faire croire le contraire de ce qu'elle voyait; aussi garda-t-elle toutes ses appréhensions.

L'occasion de surprendre son mari en flagrant délit d'infidélité ne tarda pas à se présenter à une femme qui la cherchait. L'appartement de l'empereur, à Saint-Cloud, était au rez-de-chaussée et donnait sur le jardin. Au premier étage, et communiquant avec cet appartement par un escalier particulier, se trouvaient quelques pièces que l'empereur avait fait meubler, et ce petit appartement avait le don d'exciter l'attention toute défiante de Joséphine. « Si l'empereur reçoit une femme au château, pensait-elle, ce ne peut être que là. »

Un matin, l'impératrice était entourée d'un cercle assez nombreux, lorsqu'elle vit Mme Duchâtel, que son œil ne quittait guère, sortir du salon. Comme elle ne la voyait pas rentrer, que le temps se passait et que ses inquiétudes ne se passaient pas, elle prit à part Mme de Rémusat et lui dit : « Je vais éclaircir tout à l'heure mes soupçons; demeurez

dans ce salon avec tout mon cercle, et, si l'on cherche ce que je suis devenue, vous direz que l'empereur m'a demandée. » Mme de Rémusat fit son possible pour ramener l'impératrice à des idées raisonnables, à la dignité : elle sentit qu'elle se heurtait à un parti pris, à un mur. Joséphine, entêtée dans son projet, s'éloigna. L'entêtement est un défaut des petits esprits : ils le prennent pour de la volonté, du caractère et de la force, alors qu'il n'est que de la faiblesse.

Au bout d'une demi-heure environ, l'impératrice rentra brusquement par une autre porte que celle par laquelle elle était sortie. Ses idées paraissaient tout à fait en déroute. Elle alla s'asseoir au métier à tapisserie où elle faisait un point par-ci par-là, de temps en temps, et demeura immobile, les mains sur les genoux, l'œil fixe : son sein se soulevait avec force et tout indiquait qu'elle était sous le coup de la plus violente émotion. Mme de Rémusat, assise dans le coin opposé du salon, la voyait sans avoir l'air de la regarder et ne perdait aucun détail de la scène dramatique qui se jouait en ce moment au château

L'impératrice n'était pas femme à garder pour elle ses impressions en ce moment difficile. Elle se leva tout à coup et ordonna à Mme de Rémusat de la suivre. Elle alla dans sa chambre. « Tout est perdu, s'écria-t-elle en fermant la porte derrière sa confidente ; ce que j'avais prévu n'est que trop avéré. J'ai été chercher l'empereur dans son cabinet et il n'y était point ; alors je suis montée par l'escalier dérobé dans le petit appartement ; j'en ai trouvé la porte fermée et, à travers la serrure, j'ai entendu la voix de Bonaparte et de Mme ***. J'ai

frappé fortement en me nommant. Vous concevez le trouble que je leur ai causé ; ils ont fort tardé à m'ouvrir, et, quand ils l'ont fait, l'état dans lequel ils étaient tous deux, leur désordre, ne m'a pas laissé le moindre doute. Je sais bien que j'aurais dû me contraindre ; mais il ne m'a pas été possible ; j'ai éclaté en reproches. Mme *** s'est mise à pleurer. Bonaparte est entré dans une colère si violente que j'ai eu à peine le temps de m'enfuir pour échapper à son ressentiment. En vérité, j'en suis encore tremblante et je m'attends à une terrible scène (1). »

Elle ne se trompait point dans son attente : l'empereur était entré dans une colère épouvantable, d'autant plus violente qu'il s'était laissé prendre dans son tort. Cela, il ne pouvait le pardonner : le mensonge dont on prend l'habitude, la dissimulation de tous les jours déprave le cœur à la longue et le jette hors de son caractère naturel.

Mme de Rémusat augmenta la frayeur de son imprudente patronne en lui disant qu'il fallait absolument qu'elle fût seule pour affronter le courroux de l'empereur, que la violence en tomberait d'elle-même et qu'elle en viendrait à bout par la douceur et la sérénité ordinaires de son caractère. Cela dit, Mme de Rémusat décida l'impératrice à retourner dans le salon et s'en alla elle-même dans le salon voisin, non pas, comme on le pourrait croire, pour écouter et voir ce qui allait se passer, mais pour que rien ne fût changé au train ordinaire du château. Elle trouva dans ce salon Mme Duchâtel qui venait d'y arriver et ne pouvait dissimuler, malgré son em-

(1) Mme de Rémusat, t. II, p. 46.

pire sur elle-même, une émotion insolite. D'autres personnes s'y trouvaient aussi, devinant qu'il y avait un mystère dont elles n'osaient s'enquérir, et toutes se regardaient sans rien comprendre et aussi sans rien dire, car, tout l'indiquait, il y avait de l'orage dans l'air.

Il y en avait si bien, qu'on entendit tout à coup retentir, comme le sourd roulement d'un tonnerre lointain, la voix de l'empereur. C'étaient des paroles précipitées, des éclats de voix, un bruit de meubles qu'on mettait en pièces... Tout cela s'entendait, mais sans qu'il fût possible de distinguer une seule parole. Chacun se regardait, muet et pâle, sans savoir de quoi il s'agissait, mais tremblant d'être atteint par quelque éclat de la tempête. Pâle et muette aussi, mais sachant parfaitement pourquoi, Mme Duchâtel écoutait les grondements de l'orage. Elle n'eut pas le courage de les entendre plus longtemps. Elle se leva, demanda ses chevaux et partit pour Paris. Les autres personnes se dispersèrent pour n'être pas soupçonnées plus tard, quand l'heure du raccommodement aurait sonné, d'avoir été témoins de ce petit désaccord de ménage.

L'empereur avait été outré de ce que sa femme s'était permis de venir le surprendre. Il lui fit une scène épouvantable. Il lui adressait les paroles les plus dures, brisait tout ce qui lui tombait sous la main et finit par déclarer qu'il entendait qu'elle se préparât à quitter le château sur-le-champ : un bon divorce, qu'il avait eu le tort de ne pas faire prononcer jusque-là, ferait bientôt justice de sa surveillance blessante, de ses honteux espionnages et lui rendrait enfin le calme qu'il n'avait plus depuis qu'il l'avait épousée. Il n'oublia pas de dire que

JOACHIM MURAT (1771-1815), maréchal de France *époux de Caroline Bonaparte, sœur de l'Empereur ; grand-duc de Clèves et de Berg, et enfin roi de Naples. Célèbre comme général de cavalerie par la fougue impétueuse avec laquelle il entraînait les escadrons ;* (Gravure du *Consulat et l'Empire* de Thiers, exécutée d'après le portrait peint par le baron Gros).

ce n'était pas à elle à faire la difficile sur la question de la fidélité dans le mariage.

Bien conseillée par Mme de Rémusat et par sa fille, l'impératrice opposa des larmes si adroites à la colère de son mari, qu'elle le désarma et se réconcilia avec lui.

Elle se résigna à le voir porter à une autre des hommages qu'il ne devait qu'à elle, et attendit, se bornant à ne plus adresser la parole à Mme Duchâtel, comme elle l'avait fait précédemment par erreur pour cette bonne et innocente maréchale Ney. Mais la vie au château, par suite de cet incident, devint un petit enfer : des partis s'étaient formés dans la famille impériale, et, par suite, dans les rangs des gens de cour. Les uns tenaient pour Joséphine, les autres pour Napoléon, et c'étaient chaque jour des cancans, des froissements d'amour-propre, des tiraillements à n'en plus finir. Au milieu de tout cela, Mme Duchâtel triomphait. Elle « paraissait de plus en plus l'objet de la préoccupation de l'empereur, et, à mesure qu'elle était plus sûre de son empire, elle négligeait davantage d'observer sa conduite à l'égard de l'impératrice, et semblait s'amuser de ses peines (1) ». La vanité d'une femme, en effet, n'est complètement satisfaite que lorsqu'elle écrase de son triomphe sa rivale ou celle dont elle a pris le mari.

Tout allait donc ainsi, presque chaque jour amenant son incident, lorsque l'empereur eut la fantaisie d'aller passer quelques jours à la Malmaison avec sa maîtresse et sa cour. Ce n'était cependant pas la saison de la campagne : on était au cœur de

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 110.

l'hiver et le froid se faisait sentir avec une grande âpreté. On n'avait eu le temps de rien préparer, les appartements n'avaient pas été chauffés d'avance, de sorte qu'on gela le premier jour.

Mais ni l'empereur ni sa favorite ne s'occupaient de ce détail : ils ne semblaient nullement sentir le froid et passaient presque tout leur temps ensemble. D'ailleurs, nulle contrainte. Tous deux, affichant la plus grande intimité, se promenaient longuement dans le parc. La jeune Mme Savary, que sa parenté avec Joséphine aurait dû préserver d'une pareille complaisance, leur tenait compagnie dans ces promenades, tandis que la pauvre impératrice, debout derrière les carreaux de sa chambre, les regardait mélancoliquement se perdre derrière les bosquets dépouillés de leurs feuilles et s'épongeait les yeux de son mouchoir. Elle se distrayait de ce spectacle en se mettant aux aguets, le soir, derrière la porte vitrée de la chambre de l'empereur, et le voyait dans la plus complète intimité avec Mme Duchâtel (1).

Le séjour de la Malmaison eût dû lui rappeler que ces mêmes lieux avaient été témoins d'autres infidélités conjugales, au temps que le général Bonaparte était en Égypte, et eût dû, par conséquent, la disposer à l'indulgence (2). Mais a-t-on jamais pardonné à autrui ce qu'on se pardonne si facilement à soi-même?

L'empereur, en ce moment, était si amoureux de sa belle maîtresse, que, pour être davantage avec elle, il donnait aux affaires moins de temps que de coutume. Il faut noter ici, à son éloge, qu'il ne les

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. II, p. 43-45.
(2) Voir notre ouvrage sur *La générale Bonaparte*, p. 153 et 154.

oublia jamais complètement pour une femme. Quant à Mme Duchâtel, elle ne se doutait guère en voyant l'empereur si *emballé*, que son règne de favorite touchait à sa fin. Elle promenait son triomphe au milieu des larmes de l'impératrice et semblait l'écraser de ses dédains, lorsque tout à coup la scène change. « Ne pleure donc pas, dit un jour Napoléon à Joséphine; tout cela n'était rien. Est-ce que je t'ai fait de la peine? Eh bien, pardonne-moi et je te dirai tout. » Ravie et curieuse, Joséphine oublie son chagrin et se fait tout conter. « La mettant dans la plus intime confidence de tout ce qui s'était passé, il lui avoua qu'il avait été fort amoureux, mais que cela était fini. Il ajouta qu'il croyait s'apercevoir qu'on avait voulu le gouverner; il lui confia que Mme de X*** (Mme Duchâtel) lui avait fait une foule de révélations assez malignes; il poussa ses aveux jusqu'à des confidences intimes qui manquaient à toutes les lois de la plus simple délicatesse et finit par demander à l'impératrice de l'aider à rompre une liaison qui ne lui plaisait plus (1). »

Voilà bien les hommes : ils n'ont pas le courage de rompre avec une femme quand ils ne l'aiment plus; il faut qu'on les y aide : mais c'était assez original à Napoléon de demander pour cela la collaboration de sa femme. On pense si celle-ci la lui accorda avec empressement. Elle fit appeler sa rivale et lui représenta en termes quasi maternels qu'elle avait failli se compromettre, que sa conduite, peut-être un peu inconsidérée, avait fait jaser et qu'il n'en fallait pas davantage à la cour, où l'on est si prompt à interpréter en mal même les choses

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 111

faites dans les meilleures intentions, pour entacher une réputation. Elle termina en engageant sa dame du palais à être prudente à l'avenir et à éviter de se donner la moindre apparence de légèreté.

Joséphine était toute contente de son sermon. Mme Duchâtel le fut moins. Elle prit son grand air offensé et s'étonna de s'entendre faire des remontrances sur un tel sujet : jamais sa conduite n'avait prêté à la critique, et il était en vérité bien pénible pour elle d'être ainsi victime de la méchanceté de quelque vieille femme, jalouse sans doute de sa jeunesse et des quelques compliments que l'empereur avait daigné lui adresser en passant.

Ces mots visaient directement l'impératrice : elle le comprit, mais ne les releva point : ce n'était pas payer trop cher, d'un coup de griffe, sa tranquillité.

Tout se remit, à la cour, dans son train accoutumé et Mme Duchâtel continua à faire son service de dame du palais comme si rien ne s'était passé. Sa situation de maîtresse répudiée, pourtant, aurait dû lui commander de se retirer de la cour; mais la pauvre femme ne le pouvait pas : qu'aurait pensé son mari? « On a dit, a écrit Mme de Rémusat, que l'empereur était revenu à elle quelquefois; mais ce n'a plus été alors que fort transitoirement et sans que ces passades donnassent le moindre retour à son ancien crédit. » Elle fit partie, en 1807, du mémorable voyage de la cour à Fontainebleau, mais l'empereur ne parut pas faire la moindre attention à elle. Aussi bien était-il occupé, comme on le verra, de nouvelles intrigues amoureuses.

## CHAPITRE VI

**La petite maison de l'Allée des Veuves. — Imprudence de l'empereur quand il va à ses aventures galantes. — Mme Récamier : effet qu'elle produit sur Napoléon. — Il la désire de toute la force de son tempérament. — Épisodes du passé. — Ingratitude de Mme Récamier envers Napoléon. — Fouché ambassadeur de Napoléon auprès de la belle Juliette. — Les pourparlers de Clichy. — Fouché propose nettement à Mme Récamier de devenir dame du palais. — La princesse Caroline joint ses instances à celles de Fouché. — Influencée sans doute par son entourage, Juliette refuse. — Demoiselles d'annonce. — L'empereur et la fille d'un huissier de son cabinet. — Théories de l'empereur sur l'amour. — Indiscrétion de l'empereur. — Mlle Mars.**

Est-ce de Mme Duchâtel que veut parler Constant dans le récit d'une aventure qui a dû se passer vers la fin du consulat ou le commencement de l'Empire? C'est possible, mais comme Napoléon disposait pour ses rendez-vous galants de la petite maison qu'il avait fait louer dans l'Allée des Veuves, que Constant la connaissait bien et qu'il parle, dans cet épisode, d'un hôtel avec porte cochère, cela n'est pas probable. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il raconte :

« Un soir, entre onze heures et minuit, l'empereur me fait appeler, demande un frac noir et un chapeau rond et m'ordonne de le suivre. Nous montons, le prince Murat troisième, dans une voiture

de couleur sombre; César conduisait. Il n'y avait qu'un seul laquais pour ouvrir la portière, et tous deux étaient sans livrée. Après une petite course dans Paris, l'empereur fit arrêter dans la rue de ... Il descendit, fit quelques pas en avant, frappa à une porte cochère et entra seul dans un hôtel. Le prince et moi étions restés dans la voiture. Des heures se passèrent, et nous commençâmes à nous inquiéter. La vie de l'empereur avait été assez souvent menacée pour qu'il ne fût que trop naturel de craindre quelque nouveau piège ou quelque surprise. L'imagination fait du chemin lorsqu'elle est poursuivie par de telles craintes. Le prince Murat jurait et maudissait énergiquement tantôt l'imprudence de Sa Majesté, tantôt sa galanterie, tantôt la dame et ses complaisances. Je n'étais pas plus rassuré que lui, mais, plus calme, je cherchais à le calmer. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, le prince s'élance hors de la voiture, je le suis, et il avait la main sur le marteau de la porte lorsque l'empereur en sortit. Il était déjà grand jour. Le prince lui fit part de nos inquiétudes et des réflexions que nous avions faites sur sa témérité. « Quel enfantillage! dit là-dessus Sa Majesté, qu'aviez-vous tant à craindre? Partout où je suis, ne suis-je pas chez moi? »

Cette réponse ne valait rien et Napoléon répondait à l'inquiète sollicitude de ses compagnons par un mot où il y avait plus de fatuité et de *pose* que de sérieux. Car, qui pouvait garantir que la femme chez qui il se rendait ne l'attirait pas dans un guet-apens? On n'était pas encore bien éloigné de l'attentat du 3 nivôse, de la conspiration de Cadoudal et d'autres complots qui avaient été sur le point

de réussir. N'était-il pas naturel de craindre qu'une Dalila de la main gauche, soudoyée par les Philistins du temps, ne le leur livrât après l'avoir attiré à un perfide rendez-vous?

L'empereur venait de rompre avec Mme Duchâtel et ne pensait guère aux amours, absorbé qu'il était par les nuages qui commençaient à s'amonceler du côté de l'Autriche et de la Russie, lorsqu'un soir ayant vu Mme Récamier au Théâtre-Français, il s'avisa qu'elle était réellement, comme on le disait partout, la plus jolie femme de Paris. Sa lorgnette à la main, il la détaillait avec un plaisir d'artiste et s'étonnait d'avoir été à peu près insensible jusque-là à une beauté à laquelle il avait certainement rendu justice, mais qui ne lui avait pas été au cœur comme ce soir-là. Rentré aux Tuileries, son image ne sortait pas de devant ses yeux. Il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue aussi belle. La blancheur éblouissante de son teint, de ses épaules, le blond charmant de ses cheveux frisés, exerçaient une fascination étrange sur lui, et il ne pouvait s'empêcher de la désirer de toute la force de son tempérament de Corse. Mais comment faire pour conquérir ce « morceau de roi »? Mme Récamier ne se donnait pas aussi facilement qu'une dame d'annonce ou une lectrice, et ses amants prétendaient qu'elle était d'une vertu inaccessible. Personne n'ignorait à Paris, que M. Récamier n'avait point usé auprès de sa femme de ses droits de mari. On ajoutait, — mais cela, on ne se le disait qu'à l'oreille — qu'une certaine conformation physique de la jeune femme lui interdisait de penser à l'amour. Et l'on chuchotait plus bas encore, que le mari seul croyait à

cette fable et que l'adorable Juliette ne la lui avait racontée que pour le tenir à l'écart. Elle n'éprouvait en effet pour ce brave homme plus âgé qu'elle, aucun sentiment tendre : elle se contentait de lui dépenser sa fortune. Mais ses amis, M. Mathieu de Montmorency, M. de Montrond, etc., qui savaient pertinemment à quoi s'en tenir sur la fable qu'on faisait courir, n'étaient pas des derniers à la répandre.

Tout cela ne faisait qu'irriter davantage les désirs de l'empereur, et il s'étonnait de n'avoir pas éprouvé plus tôt cet entraînement qui maintenant lui paraissait irrésistible.

Car c'était pour lui une vieille connaissance que la jeune Mme Récamier. Il se souvenait parfaitement de l'avoir rencontrée aux fêtes du directeur Barras, au Luxembourg (1). Il l'avait vue, à moitié nue, comme Mme Hamelin, comme Mme Tallien, comme Mme Hainguerlot, ces néo-grecques « toutes vêtues de leur pudeur », attirer les œillades des muscadins à la promenade de Longchamps. Il l'avait vue un peu plus tard, mais ce souvenir lui était moins agréable, après sa merveilleuse campagne d'Italie, à la fête que le Directoire lui avait offerte dans la cour

(1) Bien que Mme Le Normand, nièce de Mme Récamier, prétende dans ses *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier* que sa tante ne fit point partie de la société du Directoire et n'accepta qu'une fois d'aller à un bal chez Barras, et cela dans l'intérêt des affaires de son mari, il est hors de doute qu'elle fréquenta cette société. « Je sais de bonne source, a écrit Arsène Houssaye, que Mme Récamier hanta les salons du Directoire et qu'elle ne dédaigna pas, tout empanachée qu'elle fût dans sa vertu, de danser le cotillon avec Mme Tallien et les « quelques autres ». Où donc Mme Récamier se fût-elle donnée en spectacle, si ce n'eût été dans les salons à la mode? » (A. Houssaye, *Notre-Dame de Thermidor*, p. 446.)

du Luxembourg: tandis que Barras répondait au petit discours qu'il venait de prononcer lui-même en réponse à celui du citoyen Talleyrand, ministre des relations extérieures, Mme Récamier s'était levée pour le mieux voir. Si Bonaparte était le lion du jour, Mme Récamier en était la lionne : elle ne pouvait sortir un instant à pied sans avoir deux ou trois cents personnes à ses trousses pour l'admirer. En la voyant debout, la foule, qui couvait des yeux le général, n'eut plus de regards que pour elle. Il s'éleva même un long murmure d'admiration qui prouvait que la beauté de Mme Récamier faisait du tort au discours de Barras, par conséquent au succès de la fête en l'honneur du général. Bonaparte n'aimait pas la concurrence. Il s'aperçut que l'attention de la foule n'était plus au discours du directeur, ni par suite à lui-même. Il tourna brusquement la tête pour voir qui se permettait de lui disputer l'attention. Il le fit de cet air impérieux qu'Horace Vernet a si bien saisi, plus tard, dans son tableau de la *Bataille d'Iéna* (1). Mme Récamier intimidée se rassit au plus vite et ne tenta plus l'aventure.

Trois ans après, il l'avait rencontrée de nouveau, mais le souvenir qu'il en garda cette fois était plus agréable. C'était dans les premiers temps du Consulat. Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, était extrêmement amoureux de Mme Récamier. Offrant un jour à son frère le premier consul un dîner suivi d'un concert, il invita M. et Mme Récamier. Tous deux y vinrent, et Bonaparte eut alors l'occasion de voir de près la beauté à la mode et

(1) Ce tableau est au musée de Versailles.

d'échanger quelques mots avec elle. Voici comment:

Le premier consul était dans le salon, debout devant la cheminée, lorsque Mme Récamier, qui venait d'arriver, s'assit à l'angle de cette cheminée; à peine assise, elle lui adressa un salut, appuyé d'un sourire, avec toute la grâce qu'elle savait mettre à ces choses-là. Elle a dit plus tard qu'elle avait pris le premier consul pour son frère Joseph qu'elle voyait souvent chez Mme de Staël, et que c'était pour cela qu'elle lui avait fait ce signe de tête amical. Un peu surpris, Bonaparte rendit le salut avec le plus gracieux empressement. Mme Récamier s'aperçut alors de sa méprise. Bonaparte se pencha vers Fouché, qui était auprès de lui et causa quelque temps avec lui tout en laissant ses yeux reposés sur Mme Récamier. Il parlait évidemment d'elle. La preuve, c'est que, peu d'instant après, Fouché vint saluer la belle Juliette et lui dit : « Vous savez, le premier consul vous trouve charmante. »

Mme Récamier fut évidemment flattée du message de Fouché et peut-être le laissa-t-elle paraître. De son côté le premier consul cherchait à se faire bien venir de la beauté à la mode. Il jouait, le plus simplement du monde, avec la fille de Lucien, alors âgée de quatre ans, mais un observateur attentif pouvait voir que sa pensée était ailleurs. Il tenait l'enfant par la main et, les yeux plongés dans le vague mais dirigés du côté de Mme Récamier, il semblait rêver et avait tout à fait oublié sa petite nièce, dont il tenait la main serrée dans la sienne. L'enfant, ennuyée de sentir sa main prisonnière, se mit à pleurer; ses sanglots rappelèrent à lui le premier consul. « Ah! pauvre enfant, dit-il avec un sentiment d'affectueux regret, je t'avais oubliée. »

A ce moment, Lucien s'approcha de Mme Récamier et se mit à causer avec elle. On sait quelle cour ardente il lui faisait, sans voir cependant, comme on disait alors, couronner ses feux, mais rien ne le décourageait. Il parlait apparemment de Clichy, superbe terre aux portes de Paris, que M. Récamier avait donnée à sa femme, quand le premier consul, qui savait cependant que son frère était, et pour cause, un des assidus de Clichy, dit gracieusement en se mêlant à la conversation : « Et moi aussi j'aimerais bien aller à Clichy. »

Élisa Baciocchi devina le goût de son frère pour Mme Récamier. En bonne sœur, il le faut croire, plutôt qu'en courtisane du pouvoir, elle voulut le seconder. Elle dit quelques mots à Mme Récamier lorsqu'on passa dans la salle à manger, mais Mme Récamier ne les entendit pas. Élisa lui recommandait d'aller se placer, à table, à côté du consul. C'est elle qui faisait les honneurs de la maison de Lucien. On sait que celui-ci avait épousé, quelque peu contraint, la fille d'un aubergiste de Saint-Maximin, qu'il avait séduite et dont il avait un enfant. Cette pauvre Christine, toute bonne qu'elle se montrait, était complètement illettrée, et son mari, qui s'était bien vite lassé d'elle, n'aimait pas à la produire dans le monde : il craignait à chaque instant de lui voir faire quelque impair. Aussi avait-il chargé sa sœur Élisa de la remplacer comme maîtresse de maison. Celle-ci, qui visait à la femme supérieure, à la femme politique, s'en acquittait avec le plus vif empressement, avec plus d'empressement même que d'adresse. C'est ce qui fut cause que Mme Récamier, au lieu de s'asseoir à la gauche du premier consul, se mit quelques

places plus loin. Bonaparte prit sans doute pour un refus de s'asseoir près de lui ce qui n'était que le résultat d'un malentendu. Il se tourna alors avec humeur vers les personnes qui cherchaient encore leur place et, voyant Garat, il lui dit: « Eh bien, Garat, mettez-vous là. » Son œil, en même temps, ne quittait pas Mme Récamier et, voyant Cambacérès s'asseoir auprès d'elle, il lui dit de façon à être entendu de tous et surtout de la jeune femme : « Ah ! ah ! citoyen consul, auprès de la plus belle. »

On sait que Bonaparte expédiait vite ses repas. Quand on dînait avec lui, chacun se réglait sur sa rapidité et le suivait dès qu'il quittait la table. Car c'est lui qui donnait le signal du départ. Cette fois, par égard peut-être pour la jeune femme dont il voulait faire la conquête, il demeura à table plus longtemps qu'à l'ordinaire et ne se leva qu'au bout d'une demi-heure. Chacun alors déposa sa serviette et le suivit au salon. Dans ce mouvement, le premier consul s'approcha de Mme Récamier et lui parla avec un intérêt tout aimable, ce qui était bien rare chez ce brusque, toujours pressé, et bien significatif aussi. Cela rappelait le conseil qu'il donnait à Mme Duchâtel de ne pas manger d'olives le soir. « N'avez-vous pas eu froid pendant le dîner? dit-il. Et, sur sa réponse négative, qu'elle enveloppa d'une grâce toute souriante, il ajouta : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas placée à côté de moi ? — Je n'aurais pas osé, répondit la jeune femme avec un son de voix enchanteur. — C'était votre place. »

Là-dessus Mme Baciocchi, qui la suivait pas à pas et avait entendu les paroles de son frère, intervint : « C'est justement ce que je vous disais en passant

*Le Grand Vestibule du château de la Malmaison* (état actuel)
(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil.

dans la salle à manger; votre place était à côté du consul. »

Quand tout le monde fut au salon, le concert commença. Les femmes s'étaient assises en demi-cercle devant les artistes, tandis que les hommes se tenaient debout derrière elles. Le général Bonaparte, lui, était allé s'asseoir à côté du piano, de sorte qu'il se trouvait en avant du cercle des femmes, auxquelles il faisait face. Il avait son idée en prenant cette place. Il se trouvait ainsi vis-à-vis de Mme Récamier, assise au premier rang, et il pouvait la voir tout à son aise. Aussi ne se faisait-il pas faute de la regarder.

Le concert commença. Garat, l'incomparable chanteur, se fit entendre. Il chanta avec son talent accoutumé un morceau de Glück. D'autres artistes vinrent se faire applaudir après lui. Puis, ce fut le tour de la musique purement instrumentale. Le premier consul ne fut pas long à s'en lasser. A la fin d'un morceau joué par Jadin, il se mit à crier : « Garat! Garat! » et il scandait chaque appel d'un coup de poing sur le piano.

Garat se rendit avec empressement au vœu du premier consul. Il entama la scène d'*Orphée* et tint l'assistance sous le charme de sa voix merveilleuse.

Mme Récamier aimait passionnément la musique. Elle se laissait aller à ce mystérieux enchantement dans lequel la plongeaient les divins accents de Garat et était toute à sa rêverie céleste. Elle ne s'apercevait pas que le premier consul, à quelques pas d'elle, ne la quittait pas des yeux : il semblait fasciné par ce ravissant visage qui exprimait une faculté de sentir, bien rare chez les femmes, quoiqu'il soit de convention de dire le contraire, et

qui rend si attrayantes celles qui la possèdent. Enfin elle s'aperçut que des regards pesaient sur elle avec insistance. Un peu gênée, elle leva les yeux comme pour prier l'indiscret de ne point troubler ainsi le ravissement dans lequel la musique entraînait son âme, et vit que cet indiscret n'était autre que le premier consul.

Bien qu'une femme soit toujours flattée de se voir distinguée par un homme remarquable, à plus forte raison par un homme extraordinaire comme l'était Bonaparte, Mme Récamier ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de malaise de cette persistante attention. Ce fut avec un véritable soulagement qu'elle vit finir le concert. Le général Bonaparte alors s'approcha d'elle et lui dit, pour entamer la conversation : « Vous aimez bien la musique, madame ? » Mais à ce moment survint ce brouillon de Lucien qui, ne désespérant pas de triompher des résistances de la jeune femme, se mit à lui parler de ce ton emphatique et suffisant qui était le sien. Le premier consul, impatienté, lui céda le terrain et Mme Récamier ne tarda pas, de son côté, à se retirer.

Le visage de cette blonde jeune femme ne quittait plus l'imagination de Bonaparte. Le son de sa voix, la grâce qu'elle avait jusque dans ses moindres mouvements, la sensibilité que la musique éveillait en elle, tout cela touchait d'une façon inusitée le Corse aux passions vives et un peu frustes, tout cela frappait en lui des cordes qu'aucune femme jusque-là n'avait fait vibrer. La vanité, encore cette fois, tenait sa petite place dans ce sentiment compliqué de plusieurs sentiments, vanité assez vulgaire d'ailleurs, vanité de parvenu, qui voulait qu'on

dît qu'il avait à lui la femme la plus belle de Paris.

Le premier consul rêvait donc aux moyens de conquérir Mme Récamier. Il ne pouvait pas, comme il l'avait fait pour Mme Junot, aller de grand matin dans sa chambre et tâter son terrain tout en tâtant sous la couverture les pieds de la jeune femme ; le moyen, du reste, ne lui avait pas réussi. Une occasion de lui rendre un grand service se présenta bientôt, et il ne la laissa pas échapper. Il ne faut pas voir seulement dans l'acte de clémence que voici un intérêt personnel qui pourrait en diminuer le mérite : il est plus naturel de l'attribuer d'abord à la bonté réelle qui couvait sous la brusquerie ordinaire de Bonaparte, ensuite au désir de pacifier les esprits et de désarmer les rancunes des royalistes, enfin à celui d'obliger Bernadotte, beau-frère de son frère Joseph. Au reste, voici la chose :

M. Bernard, père de Mme Récamier, avait été arrêté pour s'être mêlé à des intrigues royalistes plus ou moins actives. Le général Bernadotte, grand ami de Mme Récamier, était immédiatement allé trouver le premier consul pour obtenir de lui qu'il donnât l'ordre à Fouché, ministre de la police, de ne pas mettre le vieillard en accusation. Bonaparte lui avait signé un ordre de mise en liberté immédiate (1).

Il ne semble pas que Mme Récamier ait gardé une grande reconnaissance de ce signalé service. Flattée des hommages de quelques royalistes de marque, elle vivait dans une atmosphère d'opposition; elle boudait le régime nouveau et, par sa présence au jugement du général Moreau, elle provo-

(1) Voir cet épisode dans *Les sœurs de Napoléon*, p. 62 et suivantes.

qua l'humeur de Bonaparte. C'était mal reconnaître, par cet acte qui frisait l'hostilité, le bienfait du consul envers M. Bernard. Quand on a une telle obligation à un chef d'État, il est loisible de ne pas se rallier à lui si la conscience ne le permet pas, mais on ne le combat plus et l'on se tient en repos : c'est une stricte obligation du cœur. Aussi Bonaparte ne put-il s'empêcher de dire, en lisant le nom de la jolie frondeuse parmi ceux des personnes présentes au jugement : « Qu'allait faire là Mme Récamier? » Malgré tout, il ne désespérait pas de conquérir les bonnes grâces de la jeune femme qui occupait son imagination plus qu'il ne se l'avouait peut-être à lui-même quand, ayant trouvé, dans l'ordre politique, que « la poire était mûre », il se fit proclamer empereur.

Sa liaison avec Mme Duchâtel avait pris fin et Joséphine, au comble de la joie, en avait paraphé le dénouement. Son cœur était donc en vacances quand le souvenir des beaux yeux de Mme Récamier vint l'occuper plus fortement que jamais. Fouché avait déjà commencé à le servir en cette affaire, le jour du dîner chez Lucien ; ce fin limier se mit de nouveau en campagne pour rabattre sur son maître le gibier que celui-ci poursuivait de ses vœux. Il est infiniment probable qu'il en avait reçu l'ordre.

On était alors dans l'été de 1805. Mme Récamier, qui venait de s'installer pour la saison dans sa belle propriété de Clichy, y recevait plus que jamais. Là se voyaient les irréconciliables de l'ancien régime, MM. Adrien et Mathieu de Montmorency, M. de Bouillé, M. de Bonald ; il y avait aussi Benjamin Constant, qui ne songeait pas alors qu'il serait dix ans plus tard ministre de celui qu'il appelait à

Clichy l'usurpateur; le maréchal Bernadotte, ce républicain qui ne se doutait pas davantage qu'il ferait, dans cinq ans, comme prince royal, son apprentissage de roi de Suède; Mme de Staël qui, elle, se doutait peut-être déjà que l'exil ne tarderait pas à punir les intempérances d'esprit et de langage qu'elle se permettait contre un gouvernement qui n'en permettait aucune. A côté de cette opposition qu'on appelait déjà *la petite église* se trouvaient des partisans de l'empereur, tels que Regnault de Saint-Jean-d'Angely, le général Junot, Fouché... Fouché était même, depuis quelque temps, devenu insensiblement un des habitués de la maison. Mme Récamier s'étonnait bien un peu parfois de l'assiduité de ce régicide, de ce ministre de la police chez elle, mais elle exerçait un tel charme sur les hommes, qu'elle avait la bonté de l'attribuer à quelque sentiment du cœur; au surplus, comme Fouché lui faisait obtenir toutes les grâces ou faveurs qu'elle demandait pour ses amis, elle ne songeait nullement à mécontenter un homme si utile en lui faisant sentir qu'on le voyait peut-être trop souvent à Clichy.

Fouché, lui, avait un double but en fréquentant le salon de Mme Récamier. Policier dans l'âme, il y trouvait un plaisir de *dilettante* à surveiller lui-même et pour son propre compte les amis de la maison; ensuite il poursuivait la singulière campagne qu'il avait commencée sous le consulat pour rapprocher Mme Récamier de Napoléon. Mais, il avait beau arriver de bonne heure, s'en aller tard, il ne pouvait parvenir à trouver seule la maîtresse de céans. Enfin, impatienté de perdre du temps, poussé sans doute aussi par Napoléon, il lui demanda un jour la

faveur d'un entretien particulier. Toujours aimable, Mme Récamier l'invita à déjeuner pour le lendemain et ajouta qu'elle aurait bien du malheur si elle ne parvenait pas à se soustraire quelques instants à l'affection de ses amis et lui accorder l'audience qu'il demandait.

Le lendemain donc, le ministre de la police arriva tout souriant. Il eut avec la belle Juliette une longue conversation où la politique fut à peu près seule mise sur le tapis. Il lui reprocha avec une douceur toute paternelle de se laisser entourer par les ennemis de l'empereur; d'oublier, grâce à eux et à leur animosité, le service que Napoléon lui avait rendu, à elle et à toute sa famille, en empêchant son père, M. Bernard, de passer en jugement : avec les preuves qu'on avait contre lui, c'était sûrement la mort, tout au moins la déportation à Sinnamary. Il ajouta que l'empereur était péniblement impressionné de trouver si peu de reconnaissance chez une femme dont chacun s'accordait à vanter le cœur autant que la beauté, et il l'engagea amicalement à ne plus afficher contre lui une hostilité qui, si elle réjouissait ses amis, était certainement en désaccord avec les sentiments qu'elle devait avoir. Il parla, à l'appui de sa thèse, de la duchesse de Chevreuse qui, après avoir déclaré la guerre à l'empereur, avait dû, devant quelques paroles du César, amener pavillon et s'humilier jusqu'à accepter une place dans le personnel de la maison impériale.

Et, abordant enfin la question de sentiment, mais à mots couverts, l'habile ministre ajouta : « D'ailleurs, depuis le jour déjà éloigné où l'empereur vous a rencontrée, il ne vous a ni oubliée, ni perdue

de vue ; soyez prudente et ne le blessez point (1). »

Fouché, qui posait ainsi les jalons de la délicate mission dont il s'était chargé, n'alla pas plus loin ce jour-là. Mme Récamier lui répondit qu'elle ne s'occupait pas de politique, que personne chez elle n'en faisait, et que ses amis, dont il avait tort de prendre ombrage, pouvaient ne pas partager les idées du gouvernement, mais qu'elle ne s'inquiétait point de leurs opinions. La preuve, c'est qu'elle en avait dans tous les partis : et cela, il devait le savoir mieux que personne, puisque lui-même était de ses amis.

Quelque temps après, le ministre de la police revint à Clichy. « Savez-vous, dit-il à Mme Récamier, en se promenant avec elle dans le parc, savez-vous que j'ai parlé de vous hier soir pendant plus d'une heure; devinez avec qui. — Mais, comment voulez-vous que je le devine? — Eh bien, c'est avec l'empereur. — L'empereur? Mais il me connaît à peine. — Depuis le jour où il vous a rencontrée, madame, il ne vous a jamais oubliée; il se considère comme très malheureux de ce que vous vous rangiez parmi ses ennemis : il n'accuse pas vos sentiments personnels, mais vos amis. »

Interpellée aussi directement, Mme Récamier répondit qu'elle avait senti d'abord pour le général un entraînement irrésistible : la gloire de ses guerres d'Italie et d'Egypte, celle de sa foudroyante campagne de Marengo l'avait fascinée. Le génie incomparable avec lequel il avait pétri de ses mains les débris de la vieille France et de la Révolution pour faire, de ces ruines, la nation la plus puissante de l'Europe, avait porté chez elle l'admiration jusqu'à

(1) *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. Ier.

l'enthousiasme. De plus, en le voyant si simple, si gracieux pour elle chez Lucien, la plus profonde estime était venue s'ajouter à ses sentiments. Mais l'affaire de Moreau, celle du duc d'Enghien, la persécution envers ses amis, l'exil récent de Mme de Staël, avaient refroidi tous ses enthousiasmes et mis une sourdine à son admiration.

— Bah! bah! dit Fouché. Ce sont là les sentiments des royalistes, mais l'empereur ne pouvait faire autrement : il lui fallait bien défendre sa vie contre les conspirateurs qui voulaient la lui ôter. Au surplus il ne s'agit pas de cela. Il faut que vous suiviez l'exemple de Mme de Chevreuse et que vous veniez à la cour; c'est là votre place. Je puis vous donner l'assurance que l'empereur sera heureux de vous y voir.

Mme Récamier parut toute surprise de l'ouverture que lui faisait ainsi, à brûle-pourpoint, le ministre de la police. Saturée des idées de ses amis, qui peut-être avaient prévu que l'idole aux pieds de laquelle ils brûlaient l'encens de leur cœur pourrait être tentée par la cour impériale dont la pompe et l'éclat en avaient séduit bien d'autres, et qui l'avaient sans doute mise en garde contre des avances probables; flattée, elle, plébéienne, de recevoir les hommages des Montmorency et de tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les royalistes ; ne croyant pas plus que ces membres de *la petite église* à la durée du régime nouveau, Mme Récamier pensait qu'après la chute de ce régime elle trônerait avec bien plus d'éclat, quand ses amis seraient au pouvoir, que dans cette cour de nouvelle formation, sans traditions, et sur laquelle les royalistes aiguisaient leurs sarcasmes. Elle répondit donc à Fouché que

*Le Grand Salon de la Malmaison* (état actuel)
(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil.)

cette offre était pour elle inacceptable : la simplicite de ses goûts, sa timidité, son goût pour l'indépendance...

Fouché souriait en entendant toutes ces phrases. Il prit son ton le plus aimable et répéta qu'il fallait absolument qu'elle acceptât une charge dans la maison de l'impératrice. Il lui fit entrevoir, à côté de l'éclat de cette position, une mission, mais une mission élevée, toute de dévouement et de patriotisme, mission quasi providentielle, bien digne, disait-il, de son grand cœur, celle de diriger l'empereur au moyen de ce tact si délicat qu'elle avait au suprême degré. « Songez donc, répétait-il, que dans la situation de l'empereur il lui faut un guide, une amie. Où voulez-vous qu'il la trouve! Il n'y a pas une femme, dans tout son entourage, à la hauteur d'une semblable mission, pas plus qu'il n'en existe dont les agréments extérieurs puissent être mis en comparaison avec ceux dont tout Paris se plaît à reconnaître la magique puissance. »

Toute femme est sensible aux hommages, surtout lorsqu'ils viennent d'un homme occupant un rang élevé : Mme Récamier l'était plus que toute autre, mais, comme elle se récriait, Fouché ajouta habilement : « Oh! rassurez-vous, madame, mes paroles ne peuvent vous offenser en aucune manière. Je sais à qui je m'adresse. Personne, dans le monde, n'a une réputation aussi parfaitement établie, aussi pure que la vôtre. C'est comme *amie* de l'empereur que je voudrais vous voir aux Tuileries, et cela pour le plus grand bien du pays. Oh! si vous saviez tout ce que vous y pourriez faire de bien!... Mais je le répète, madame, c'est une *amie* qu'il faut à l'empereur et non une maîtresse. »

Mme Récamier était étonnée, mais nullement offensée. Au contraire, cette démarche de Fouché qui venait la choisir pour faire d'elle l'amie et l'inspiratrice de l'empereur, son *Égérie*, comme on disait alors, l'amusait et la flattait tout à la fois.

— Mais, répondit-elle, la maison de l'impératrice est toute nommée. Je ne voudrais pour rien au monde qu'on enlevât pour moi à Mme de la Rochefoucauld sa place de dame d'honneur...

— Ai-je dit qu'on la lui enlèverait? Mais alors mes paroles ont dépassé ma pensée. Non, vous seriez là comme amie de l'impératrice; oui, c'est bien cela,.. et de l'empereur. La France entière verrait avec bonheur la bienfaisante influence exercée sur l'homme extraordinaire qui préside à ses destinées, par la supériorité d'une femme représentant les classes nouvelles, incarnant leurs qualités et leur puissance, représentant à la fois le travail et le capital, l'intelligence, le savoir, la finance, sa supériorité multiple enfin sur la caste de la noblesse, haïe de tout le pays, et qui n'a pour elle que l'ancienneté de ses prétentions. Quel triomphe pour vous et, par suite, pour notre société nouvelle! Croyez-moi, réfléchissez bien à ce que je vous propose; c'est à votre cœur, rappelez-vous-le, à votre bonté, à votre dévouement que je fais appel.

Il y avait quelques jours que Mme Récamier songeait à cette proposition singulière et elle n'avait pas encore pris parti, lorsqu'elle reçut de la princesse Caroline une invitation à déjeuner à Neuilly. Elle s'y rendit. A son grand étonnement elle y trouva Fouché. La princesse fut aussi aimable qu'elle pouvait et qu'elle savait l'être quand elle poursuivait un résultat qui l'intéressait personnellement. Après

le déjeuner on alla dans le parc et elle proposa de passer dans l'île pour mieux jouir, sous ses frais ombrages, du double charme de la solitude et de l'intimité. Elle amena la conversation sur l'amitié et dit que la véritable amitié, celle qui donne les plus hautes jouissances du cœur, qui relève l'homme et permet à la femme d'accomplir sa mission moralisatrice sur terre, c'est l'amitié entre un homme et une femme. Mais ce sentiment, ajoutait-elle, ne peut exister qu'entre un homme de premier ordre, un homme de génie, et une femme joignant à tous les dons de l'esprit et du cœur le rare avantage d'être pure et vertueuse.

— Tenez, continua-t-elle, y a-t-il au monde un homme plus capable que l'empereur de comprendre ce bonheur de l'amitié, d'en sentir tout le prix? Joséphine... mais elle ne compte pas!.. Ce n'est qu'une erreur de jeunesse... Point de conversation possible avec elle... elle ne comprend rien à rien. Non, ce qu'il faut à l'empereur, c'est une amie, et il n'en a pas. Le moyen d'en trouver une parmi les femmes de la cour? Pour moi, je n'en connais pas. Et puis le public n'y verrait que des maîtresses. Non, cela ne se peut.

Fouché approuvait hautement tout ce que disait la princesse Caroline. Il lui répondit, — Mme Récamier semblant plongée dans ses réflexions, — que cette idée, il l'avait eue aussi, qu'il se plaisait à la voir partagée par une sœur de l'empereur, ce qui lui en démontrait la justesse, mais qu'il n'avait pas été assez heureux, dans une précédente conversation avec Mme Récamier, pour la déterminer à accepter une place de dame du palais.

— Mais, dit la princesse, qui craignait d'avoir

effarouché la candeur de la belle Juliette, si notre charmante amie daigne accepter le titre de dame du palais, c'est auprès de moi que j'entends qu'elle soit; moi aussi j'ai besoin de son amitié et de sa direction. Je vais au-devant de toute objection en lui rappelant que l'empereur a mis sur le même pied les maisons des princesses impériales et celle de l'impératrice.

Si, au lieu de lui offrir une simple place de dame du palais, on lui eût offert nettement la place de dame d'honneur, occupée par Mme de la Rochefoucauld, peut-être Mme Récamier aurait-elle accepté. La vanité avait beaucoup plus de prise qu'on n'a voulu en convenir sur cette femme illustre, et c'est bien probablement par vanité qu'elle se détermina à rester auprès de ses amis Adrien et Mathieu de Montmorency, Christian de Lamoignon, Louis de Narbonne, qui ne s'était pas encore rallié à Napoléon, etc. Mais, une simple place de dame du palais, cela donnait à réfléchir, et, malgré la situation privilégiée qui serait la sienne aux Tuileries, malgré la satisfaction qu'a toujours une femme à voir sacrifier pour elle une autre femme, la belle Juliette réfléchissait.

Pendant ce temps la princesse Caroline, poursuivant son plaidoyer, disait que, outre le plaisir personnel que lui ferait Mme Récamier en consentant, cet arrangement aurait aussi l'avantage de ne pas exciter la jalousie de l'impératrice. Joséphine, en effet, ne pouvait voir l'empereur causer un instant avec une jolie femme, sans être inquiète. Que dirait-elle, bon Dieu! si on lui nommait pour dame du palais une femme qu'elle ne demandait pas et qui, par sa beauté, sa jeunesse, son grand art de la conversation et du monde ne pouvait lui donner que de la jalousie?

Quelques moments après, on parla théâtre. La

princesse Murat dit à Mme Récamier qu'elle la voyait souvent au spectacle. « Mais, continua-t-elle, quel est le théâtre que vous préférez?

— C'est la Comédie-Française, surtout quand joue Talma.

— Oh! alors, vous voudrez bien me faire le plaisir d'accepter ma loge. Elle est au rez-de-chaussée. Vous pouvez y aller sans aucune toilette. Promettez-moi d'en profiter. »

Mme Récamier ne pouvait refuser une offre si gracieuse. Elle promit donc, et le lendemain elle recevait le billet suivant :

Neuilly, 22 vendémiaire.

Son Altesse Impériale la princesse Caroline prévient l'Administration du Théâtre-Français qu'à dater de ce jour jusqu'à nouvel ordre, sa loge doit être ouverte à Mme Récamier ou à ceux qui se présenteraient avec elle ou de sa part. Ceux même de la maison des princesses qui n'y seraient pas admis ou appelés par Mme Récamier cessent de ce moment d'avoir le droit de s'y présenter.

Le secrétaire des commandements de la princesse Caroline.

Ch. de Longchamps

Voilà à quels moyens avait eu recours Napoléon pour rencontrer Mme Récamier! Il lui avait fallu l'intervention de Fouché et celle de sa sœur Caroline pour préparer son terrain et amener une rencontre au théâtre. L'empereur se proposait sans doute, d'après la manière dont seraient accueillis ses regards, de lancer de nouveau à la rescousse les deux diplomates improvisés, qui n'auraient plus alors qu'à négocier définitivement l'entrée de la jeune femme aux Tuileries. Fallait-il qu'il la désirât, soit par amour, soit par vanité, soit par politique,

pour en arriver à employer auprès d'elle tant de diplomatie !

Comme elle l'avait promis à la princesse Caroline, Mme Récamier se rendit au Théâtre-Français. Il faut qu'on sache que la loge de la princesse était juste en face de celle de l'empereur. « Mme Récamier profita deux fois de la loge. Hasard ou volonté, l'empereur assista à ces deux représentations et mit une persistance marquée à braquer sa lorgnette sur la femme placée vis-à-vis de lui. L'attention des courtisans, si éveillée sur les moindres mouvements du Maître, ne pouvait manquer de s'emparer de cette circonstance : on en conclut et on répéta que Mme Récamier allait jouir d'une haute faveur (1). »

La belle Juliette ne se prononçait cependant pas sur la proposition qui lui était faite. Elle y réfléchissait sans doute encore, quand un matin Fouché arrive à Clichy : son visage est épanoui, son œil triomphant. « Ah ! madame, dit-il, cette fois vos hésitations vont cesser. Ce n'est plus *moi*, c'est l'empereur lui-même qui vous propose une place de dame du palais ; j'ai l'ordre de vous l'offrir en son nom. » Et, laissant Mme Récamier à ses réflexions, il la salua et se mêla à un groupe de ses courtisans.

Mme Récamier crut alors devoir faire part des propositions de l'empereur à son mari. Celui-ci, qui était le plus effacé de tous les habitués de sa maison, comme jadis le mari de Mme Geoffrin dans la sienne, comme d'ailleurs la plupart des maris dans la leur, laissa sa femme libre de faire ce qu'elle voudrait. C'était à prévoir. Elle s'entoura encore sans doute de l'avis de ses amis et refusa.

(1) *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. Ier.

Fouché fut outré de ce refus et se répandit, paraît-il, en paroles amères contre l'entourage de la jeune femme qu'il accusait, non sans raison, de lui avoir dicté cette réponse. Mathieu de Montmorency surtout fut celui qu'il en rendit responsable.

Ainsi se termina cette négociation. L'empereur en conçut un certain ressentiment. Il devinait, comme Fouché, que c'étaient les relations royalistes de Mme Récamier qui lui avaient fait décliner son offre : ce ne pouvaient être des scrupules de conscience, ou plutôt de morale, car il n'ignorait pas, par les rapports de police, que la vertu de la jeune femme était une vertu tout en façade, une hypocrisie de vertu faite pour donner plus de ragoût aux faveurs que la belle Juliette accordait fort bien à qui elle voulait. Aussi considéra-t-il comme un affront personnel le refus de Mme Récamier. Et c'est bien plutôt ce refus, qui attestait des sentiments hostiles et des espérances de restauration royaliste, que son amitié pour Mme de Staël ou même, comme on l'a dit, parce qu'il était jaloux de l'effet de sa beauté et de son esprit, qui le détermina à ne point sauver de la ruine, en 1806, la maison Récamier. Ce n'est cependant pas la raison qu'il en donne dans le *Mémorial*. Il dit même qu'il n'était pas amoureux de Mme Récamier : mais cette dénégation n'est-elle pas une preuve qu'il l'avait été ? « Je ne suis point amoureux de Mme Récamier, moi, répondait-il à Junot qui appelait son intérêt sur la situation critique de la maison de banque du mari de la belle Juliette, et je ne viens point au secours des négociants qui tiennent une maison de six cent mille francs par an... » Napoléon avait raison ; mais si Mme Récamier avait accepté la place de dame du palais, eût-

il agi et parlé de la sorte? Il y a mille à parier contre un que non, et la faillite de M. Récamier ne se serait pas produite. Napoléon était très généreux avec les femmes, avec la sienne comme avec celles des autres, avec Joséphine dont il payait pour environ un million de dettes par an, comme avec Mme Fourès qu'il entretint sur un très bon pied pendant toute la durée de l'Empire. Il est fâcheux cependant qu'un motif d'animosité personnelle puisse être incriminé dans le refus, très naturel, de venir en aide à un imprévoyant banquier qui dépensait au jour le jour, pour donner à sa femme la satisfaction de vanité de frayer avec des grands seigneurs, tous les bénéfices, et au delà, de sa maison de banque.

Plus tard, par exemple, quand Napoléon exilera Mme Récamier, il faudra voir dans cette mesure arbitraire un ressentiment tout personnel pour son refus d'avoir voulu faire partie de la maison impériale ; il y faudra voir également la rancune de Fouché qui ne pouvait lui pardonner l'échec de la négociation qu'il s'était sans doute fait fort, auprès de l'empereur, de mener à bonne fin.

L'intrigue que Napoléon voulait nouer avec Mme Récamier ne l'empêchait pas de cueillir par-ci par-là quelque joli minois peu farouche quand il en rencontrait sur son chemin. Et, pour en rencontrer autrement que par hasard, il avait, peu après les fêtes du couronnement, décidé qu'il y aurait auprès de l'impératrice quatre *demoiselles d'annonce*. « Mais ce n'était pas le tout de nommer quatre demoiselles d'annonce ; les nominations faites, il fallut leur trouver des fonctions, et ce fut le plus difficile. Voici toutefois le moyen que l'on prit pour qu'elles eussent une apparence d'utilité. Il fut décidé qu'elles se

STÉPHANIE-FÉLICITÉ DE GENLIS
*éducatrice et femme de lettres* (1746-1830),
(Galeries historiques de Versailles)

tiendraient dans le salon contigu à la chambre à coucher de l'impératrice, quand elle était dans son intérieur. Lorsque l'empereur y venait, c'étaient les demoiselles d'annonce qui ouvraient la porte... Les fonctions des demoiselles d'annonce les faisaient appeler plaisamment par Mme de la Rochefoucauld des *huissiers femelles* (1). » Les aides de camp et officiers d'ordonnance leur donnaient entre eux d'autres sobriquets plus piquants et plus en rapport avec leurs fonctions véritables auprès de l'empereur. « Ces dames d'annonce furent prises parmi de jeunes et jolies personnes; elles attirèrent quelquefois les regards passagers de Bonaparte; sa femme l'ignora ou le sut, selon qu'il lui plut de le lui dire ou de le lui cacher, sans jamais qu'elle s'en effarouchât (2). » Parmi ces demoiselles d'annonce, il en était une « fille d'un huissier du cabinet de l'empereur qui était assez jolie et attira quelque temps l'attention du souverain (3) ». C'est d'elles et de quelques autres aussi peut-être que veut parler Mme de Rémusat quand elle dit « qu'un homme tel que Napoléon n'avait guère le temps ni les dispositions qui ramènent souvent à l'amour, et que l'impératrice lui pardonnait alors tous les écarts qui, quelquefois, chez les hommes le remplacent. Elle poussa même la complaisance jusqu'à favoriser quelques-unes de ses fantaisies passagères. Elle en devint la confidente et s'habitua à ne plus s'en offenser (4). »

C'était là des écarts de conduite que l'histoire

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 111.
(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 302.
(3) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 119.
(4) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 302.

doit mentionner, sans toutefois avoir pour eux la bienveillante indulgence de l'impératrice, de l'épouse. Joseph de Maistre, l'illustre philosophe chrétien, refuse à Napoléon le titre de *grand* parce que, disait-il, il n'avait pas de moralité. Il est certain que si un homme ne mérite l'estime qu'à proportion de l'empire qu'il a sur ses sens et sur ses passions, Napoléon ne peut prétendre à l'obtenir. Et il aurait bien dû s'appliquer à lui-même ces paroles, qu'il dit un jour à quelqu'un à qui il reprochait de ne point se corriger des vices qu'il convenait reconnaître en lui : « Monsieur, quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe (1). » Napoléon avait raison de le dire, mais il avait tort de ne pas prêcher d'exemple. Les précautions qu'il prenait pour ne pas être reconnu dans ses équipées amoureuses, prouvent bien qu'il sentait sa faiblesse tout en s'y livrant. Le caractère eût consisté non pas à s'en cacher, mais à résister à ses penchants, à les combattre. Les passions ne sont une force que lorsqu'on en est le maître et non pas l'esclave, qu'on les dirige vers le bien, le bon, le beau moral ; hors cela, elles ne sont que faiblesses. Napoléon, tout en affichant les plus beaux sentiments — encore ne le faisait-il pas toujours — était, devant les femmes, aussi faible que les autres hommes. Il eut cependant un mérite, nous l'avons déjà dit, et très grand, celui de ne laisser prendre aucune influence sur lui par les femmes et de suivre le chemin qu'il s'était tracé, sans qu'aucune prît sur lui assez de puissance pour l'en faire dévier.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 348.

Ne disait-il pas, d'ailleurs, à Mme de Rémusat : « L'amour n'est pas fait pour moi. Car, qu'est-ce que l'amour? Une passion qui laisse tout l'univers de côté pour ne voir, ne mettre de l'autre que l'objet aimé. Et, assurément, je ne suis point de nature à me livrer à une telle exclusion (1). »

Il oubliait qu'il l'avait été. Son amour pour Joséphine n'avait-il pas été tout exclusif? En parlant ainsi, Napoléon posait pour l'homme qui se met au-dessus des faiblesses de l'humanité, et cela simplement parce qu'il avait épuisé sa première provision d'amour avec Joséphine et que, n'ayant pas été payé de retour, il ne voulut plus chercher, dans l'amour, que des distractions passagères. C'est dans cet ordre d'idées, l'esprit un peu surexcité par la présence de la charmante jeune femme qui l'écoutait, qu'il disait encore à Mme de Rémusat : « J'ai toujours aimé l'analyse et, si je devenais sérieusement amoureux, je décomposerais mon amour pièce à pièce. Pourquoi et comment sont des questions si utiles qu'on ne saurait trop se les faire... (2). » Il ne se les était pas toujours faites. D'ailleurs, si on se les faisait, si l'on démontait pièce par pièce l'amour que l'on a ou que l'on croit avoir, avec l'intention loyale de ne prendre pour guides que la raison et le devoir, il est bien peu d'amours qui résisteraient à cet impartial examen de ses causes et de ses tendances. Et, si dans chacun de ses caprices, même dans sa passion pour Joséphine, Napoléon s'était livré à l'analyse de ses sentiments avec la même ardeur qu'il se livrait à ses sentiments eux-mêmes, et qu'il eût conformé sa conduite aux conclusions et

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 265.
(2) *Ibid.*, p. 268.

enseignements de cette analyse, combien sa vie eût été différente ! Il n'eût alors trouvé de pure et d'honnête que son inclination pour Mlle du Colombier; il en aurait conclu qu'il aurait dû épouser cette jeune fille : n'eût-il pas, en effet, trouvé auprès d'elle le bonheur, le bonheur vrai ? Et, comme des petites causes découlent souvent les grands effets, la France eût elle-même été plus heureuse ; le mariage avec l'archiduchesse n'aurait pas eu lieu, l'invasion non plus, et la marche des événements, en France et en Europe, eût été toute différente. Mais ils sont rares les hommes qui ont assez de caractère et de puissance sur eux-mêmes pour appliquer leurs théories, — les théories justes et saines qu'ils forment lorsqu'ils ne sont sous l'influence d'aucune maîtresse, d'aucun ami intéressé, qui faussent à plaisir le jugement le plus droit, — et, le moment venu, savent conformer leur conduite à leurs principes vrais. Il manquait à Napoléon d'avoir eu de l'éducation, surtout cette éducation de l'âme et du cœur, cette éducation que donnent seuls un père et une mère aux sentiments élevés et qui se perfectionne d'elle-même dans un milieu distingué et choisi. Il devait fatalement, surtout dans le temps corrompu où se passa sa jeunesse, être la dupe de la première coquette venue, assez habile pour faire tourner au mariage l'amour que son expérience de rouée saurait faire naître en lui. Cet amour se consuma vite, mais, il ne faut pas l'oublier, par la faute de Joséphine : elle fut assez habile pour allumer l'amour, mais ne sut pas l'attiser et eut la maladresse de l'éteindre. Une fois la flambée terminée, Napoléon, à force de mécomptes, apprit à connaître la légèreté de sa femme, puis de quelques autres qui le touchaient aussi de fort

près. De l'enthousiasme confiant et naïf, il passa à l'amertume et à la rancune ; parce qu'il avait été trompé par sa femme, qu'il n'avait pas su choisir, il s'imagina que toutes les femmes étaient des Joséphine, il se figura, par celles qu'il voyait autour de lui, par ses sœurs, les dames du palais, les femmes de quelques conseillers d'État, ministres ou généraux, que la vertu des femmes n'existait que sur le papier, qu'en théorie, que les femmes n'étaient bonnes qu'à nous donner du plaisir, de temps en temps, suivant nos caprices et nos tempéraments, et qu'il fallait, le reste du temps, les laisser avec leurs chiffons, leurs petits chiens et leurs caquets.

On ne fait le plus souvent des théories générales que pour justifier aux yeux des autres comme aux siens sa propre conduite dans certains cas particuliers, et l'on est très porté alors à prendre ses faiblesses pour des principes. Mais un esprit droit, un homme de caractère sait se tracer une ligne de conduite et il a l'énergie de ne pas s'en écarter. Quant à Napoléon, son rang suprême, l'étiquette, étaient des obstacles au véritable amour. Aux Tuileries, on n'avait pas le loisir de s'aimer, et il y avait trop de témoins gênants. Ce tourbillon, qui était la cour impériale, entraînait tout le monde avec une précision automatique à laquelle il était impossible d'échapper ; il était plus rapide encore pour Napoléon qui ne pouvait faire que de courtes apparitions aux cercles de l'impératrice et que les affaires multiples qui l'accablaient, les affaires de toute l'Europe, forçaient à rentrer au plus vite dans son cabinet.

Napoléon avait donc raison de dire : « L'amour

n'est pas fait pour moi... ». Mais il avait tort de ramasser autour de lui cette monnaie de billon de l'amour, ces lectrices et dames d'annonce, toutes courtisanes à gages qui, à la longue, lui faisaient voir l'humanité sous un jour faux et vénal et lui faisaient prendre l'exception pour la règle. Il n'attachait d'ailleurs aucune importance à ces *passades*, comme les appelle Mme de Rémusat, et il en parlait à sa femme comme si c'eût été les fredaines d'un autre. « L'impératrice, a écrit sa première femme de chambre, était jalouse à l'excès, et malgré cela elle aimait à s'entourer de jeunes et jolies personnes ; c'était semer des écueils sous les pas de son mari, et ensuite elle trouvait très mauvais qu'il leur rendît des soins, ce qui amenait quelquefois de vraies querelles de ménage... Au surplus, comme l'empereur satisfaisait des fantaisies sans que le sentiment y entrât pour quelque chose, il sacrifiait sans difficulté à sa femme les objets de sa jalousie ; il faisait plus, et en cela je ne pouvais m'empêcher de le désapprouver fort lorsque l'impératrice m'en parlait : il lui en disait plus qu'elle ne demandait à en savoir, lui citait même des imperfections cachées, et lui nommait, à propos d'un autre aveu, telle ou telle femme de la cour, dont il n'était nullement question, et qui n'avait rien eu à lui refuser (1). » C'était là, paraît-il, — et sur ce point la femme de chambre de Joséphine est d'accord avec Mme de Rémusat — un des défauts de Napoléon : quand il était las d'une femme, il ne se gênait pas pour « raconter à Joséphine sa liaison avec elle, lui détaillait les perfections ou imperfections de son corps (2) ».

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 199.
(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 207.

Il faut cependant remarquer que ces deux chroniqueuses tenaient de Joséphine cette particularité sur le caractère de Napoléon. Il n'y a point lieu de suspecter leur véracité, mais bien celle de l'impératrice qui ne se gênait pas, quand elle était de mauvaise humeur, pour inventer sur son mari les choses les plus odieuses et les répéter ensuite, plus ou moins consciemment, comme vérités incontestables. Mme d'Abrantès n'a-t-elle pas dit de Joséphine qu' « elle mentait comme elle voulait »? Après tout, peut-être Joséphine ne disait-elle tout cela que pour mettre un frein à l'empressement qu'avaient les dames du palais de céder à un amant dont elle voulait que chacune connût l'indiscrétion.

C'est à peu près à ce moment qu'il faut placer les très courtes relations que l'empereur aurait eues, dit-on, avec Mlle Mars. On n'en a aucune preuve, mais l'anecdote que voici en a peut-être fait naître la légende. Cette légende fut confirmée plus tard sous la Restauration, aux yeux des royalistes, par l'attachement que conserva la grande comédienne pour la mémoire de l'empereur.

« Plusieurs régiments de la garde étaient souvent passés en revue par l'empereur, le dimanche, dans la cour des Tuileries. L'empereur, à une de ces revues, aperçoit dans la foule Mlle Mars, il pousse son cheval, franchit le piquet de gardes qui empêchait le public d'approcher, et dit à Mlle Mars avec la plus gracieuse bienveillance : « Vous nous rendez « les visites que nous avons tant de plaisir à vous « faire au Théâtre-Français ».

« Cette scène désigna Mlle Mars à l'attention de toute la foule et de l'état-major de l'empereur, et,

malgré son assurance de comédienne, elle resta interdite (1)... »

On a dit aussi que son nom de « Mars » ne fut pas étranger à la conquête de celui qui faisait une si belle concurrence au premier titulaire de ce nom. Mais peut-être ne sont-ce là que des mots en l'air et auxquels il ne faut pas trop aveuglément ajouter foi.

(1) *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 137.

NAPOLÉON

*portant l'uniforme des chasseurs de la garde* 1805, *d'après le portrait peint par Paul Delaroche*

## CHAPITRE VII

Voyage de Napoléon en Italie. — Fantaisie pour une lectrice. — Jalousie de Joséphine et renvoi de la petite Lacoste. — Compensations que lui accorde l'empereur. — Épisode à Stupinigi. — Mme Ida Saint-Elme. — Amour au cachet. — Mme Gazzani. rivalités et jalousies de palais. — Joséphine veut la surprendre avec l'empereur. — Napoléon et la reine de Bavière. — Eléonore Denuelle de la Plaigne, lectrice de la princesse Caroline. — Elle donne un fils à l'empereur. — Stéphanie de Beauharnais. — Caprice de l'empereur pour elle. — Episodes de ce caprice. — Vertige de Stéphanie. — Mariage : la princesse ne veut pas voir son mari. — Singulière lune de miel. — Retour offensif do l'empereur. — Fin de cette fantaisie.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1805, exactement le 2, l'empereur quitta Paris pour faire un voyage en Italie. L'impératrice l'accompagnait. Mme de la Rochefoucauld, dame d'honneur, Mme d'Arberg, Mme de Serrant, Mme Savary, étaient du voyage. Il y avait aussi un grand nombre de chambellans, de grands officiers, des dames d'annonce et jusqu'à des lectrices. Le but du voyage était le couronnement de l'empereur, à Milan, comme roi d'Italie.

Ce fut une marche triomphale. A Lyon surtout, les acclamations du peuple furent si enthousiastes que l'empereur en était touché. Mais, comme il aimait à aller vite, il ne s'arrêta que peu en route, si ce n'est en Piémont, à Stupinigi.

Il y avait là, à deux ou trois lieues de Turin, un

petit château, sorte de rendez-vous de chasse, qui était l'ancienne maison de plaisance des rois de Sardaigne. On y demeura quelques jours. Le contentement, le mouvement du voyage, allumèrent sans doute les désirs de l'empereur, car il s'avisa de remarquer qu'une lectrice de l'impératrice, Mlle Lacoste, avait les yeux bien bleus et la peau bien blanche. Cette jeune fille était entrée tout nouvellement au service impérial. « Elle était orpheline, sans fortune et élevée par une tante que l'on disait fort intrigante. Sans être extrêmement jolie, elle était fort bien de sa personne, quoiqu'elle fût un peu maigre et que sa démarche eût peut-être un peu trop d'assurance. Mais elle était parfaitement bien faite et avait de fort jolis cheveux blonds. Elle était d'ailleurs d'un caractère fort doux et avait reçu une excellente éducation ; elle joignait à beaucoup d'esprit une gaieté séduisante (1). » Dans le palais, un peu étroit pour la cour impériale, l'empereur eut vite fait de découvrir cette jeune blonde aux joyeux éclats de rire, qui ne cherchait nullement d'ailleurs à mettre ses attraits et ses charmes sous le boisseau. Ses regards ne firent point baisser ceux de la lectrice et l'accord était déjà fait tacitement, par le simple télégraphe des yeux, quand, à Milan, l'empereur lui fit connaître qu'il était disposé à lui rendre ses hommages. Mlle Lacoste ne crut pas devoir perdre son temps ni celui du héros à faire des manières : elle répondit qu'elle était de son côté toute disposée à le bien accueillir, lui et ses hommages. Tout cela avait été mené au pas de charge et l'accord était des plus complets quand il fallut tout à coup déchanter.

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 205.

On sait que l'impératrice avait la fâcheuse habitude de faire espionner son mari par les femmes de chambre; de plus, « quelques dames de la cour qui étaient, pour ainsi dire, à l'affût des galanteries de l'empereur, dans l'espoir de se faire bien venir de l'impératrice, venaient la tourmenter de leurs révélations intéressées » (1), et rivalisaient de bassesse avec ses espions à gages. Aussi l'impératrice ne fut-elle pas longue à apprendre la nouvelle fredaine de son mari. L'occasion de faire une scène était trop belle pour que Joséphine la manquât. Quoiqu'il fût dans son tort, l'empereur céda, ce qui montre qu'il n'était pas au fond si corrompu qu'on l'eût pu croire, puisqu'il avait la franchise de reconnaître son tort et de le réparer. Et puis, ces petites infidélités n'avaient pas grande conséquence. Mlle Avrillon, qui avait été témoin des échanges d'œillades entre l'empereur et la jeune lectrice, s'était bien gardée d'en parler à l'impératrice, car, dit-elle, « si elle l'eût renvoyée sans motifs, sur un simple soupçon, au lieu d'être jalouse de celle-là, elle l'eût été d'une autre, et, en somme, cela n'eût servi à rien (2) ».

Voilà qui ne fait guère l'éloge de l'entourage du souverain, ni même de celui-ci. Mais Napoléon répara royalement le tort qu'il avait pu faire à la réputation de la jolie lectrice. Joséphine avait obtenu qu'elle serait renvoyée sur-le-champ. Il consentit au renvoi, mais, a dit la femme de chambre de Joséphine, « on ne la renvoya pas aussi lestement que cela avait eu lieu pour quelques autres ». Napoléon voulut sauver les apparences et fit écrire à la tante

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I^er^, p. 206.
(2) *Ibid.*, p. 204.

de la jeune fille, sorte d'intrigante qui dut être fort désolée de voir les choses s'arrêter court après un si brillant début, de venir la chercher. De plus, comme Louis XIV, Napoléon jugea qu'une femme qui s'était donnée à lui méritait bien quelque honneur en compensation de celui qu'elle avait perdu. Aussi exigea-t-il que l'impératrice reçût la sémillante pécheresse à son cercle, un soir de grande réception. « Quoi! une simple lectrice! se récria Joséphine scandalisée, une simple lectrice à mon cercle! Mais cela ne s'est jamais fait! Mais l'étiquette!.. » Elle fut, somme toute, bien heureuse d'en passer par là, puisque son entrée à son cercle marquait sa sortie de sa maison. Mais elle épancha son chagrin dans le sein de chacune de ses dames et femmes de chambre, et c'est ainsi que l'histoire de cette amourette de voyage est parvenue jusqu'à nous. L'empereur d'ailleurs ne laissa pas partir la petite Lacoste sans une honnête indemnité ; il la dota, et cette dot, peut-être aussi l'*honneur* d'avoir été distinguée par l'empereur, lui fit vite trouver un épouseur. Ce fut, paraît-il, un financier, plus riche d'argent que de préjugés, qui la choisit pour compagne de sa vie.

Malgré ces légers accrocs à la fidélité conjugale, le ménage impérial, au dire des contemporains, était un bon ménage. Mme de Rémusat, plus sévère que les autres sur les devoirs du mari envers sa femme, ne le juge point de la même façon ; elle donne même quelques détails intéressants sur le contre-coup des infidélités de l'empereur sur sa manière d'être dans son ménage. « J'ai toujours remarqué, dit-elle, que dès que Bonaparte s'occupait d'une autre femme, soit que le despotisme de son caractère

lui fît trouver étrange que sa femme même ne se soumît point à approuver cet usage de l'indépendance en toutes choses qu'il voulait conserver exclusivement pour lui, soit que la nature lui eût accordé une si faible portion d'affections aimantes qu'elles étaient toutes absorbées par la personne instantanément préférée, et qu'il ne lui restât pas la plus légère bienveillance à répartir sur toute autre, il était dur, violent, sans pitié pour sa femme dès qu'il avait une maîtresse Il ne tardait pas à le lui apprendre et à lui montrer une surprise presque sauvage de ce qu'elle n'approuvait pas qu'il se livrât à des distractions qu'il démontrait, pour ainsi dire mathématiquement, lui être permises et nécessaires. « Je ne suis pas un homme comme les « autres, disait-il, et les lois de morale ou de convenance ne peuvent être faites pour moi » (1).

C'étaient là des choses qu'il disait — s'il les a dites, car on ne les sait que par les racontars suspects de sa femme — dans le feu de sa colère lorsqu'il se voyait surpris par Joséphine ou épié par ses femmes de chambre. Il savait si bien que les lois de la morale ou des convenances étaient faites pour lui comme pour les autres, qu'il se cachait autant qu'il le pouvait quand il voulait y manquer D'ailleurs, tout finissait par s'arranger à l'amiable ; l'empereur répondait à Joséphine qu'elle n'avait pas le droit de se montrer difficile et, de peur du divorce, l'impératrice ne disait plus rien : elle se bornait à pleurer, parce qu'elle savait que les larmes avaient toujours un grand empire sur Napoléon, et, plus tard, elle fut sans doute si bien convaincue que son

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. Ier, p. 206.

mari était au-dessus de la morale, qu'elle favorisa, comme on l'a vu, certaines de ses liaisons. Elle fit même ses amies de ses maîtresses.

Au dire de quelques mémorialistes, les infidélités de Napoléon ne se bornèrent pas, durant ce voyage d'Italie, à la seule Mlle Lacoste. Pendant les quelques jours que l'empereur demeura au petit château de Stupinigi, il lui arriva, avant ou après avoir remarqué cette jolie lectrice, une singulière aventure qui montre que, s'il était volage, les dames de sa cour ne l'étaient guère moins. Cette aventure est racontée dans les *Mémoires* de Constant ou plutôt dans ce chapitre qui les termine et qui semble écrit par M. de Villemarest, ancien secrétaire du prince Borghèse. C'est ce Villemarest, d'ailleurs, qui écrivit une partie des *Mémoires* de Bourrienne et aussi les *Souvenirs* de Blangini. Il était fort au fait des choses de la cour et de la famille de Napoléon, connaissait tous les scandales petits et gros des maisons des princes et princesses, et, quoique ses récits soient parfois sujets à caution, il ne faut pas omettre celui-ci dans un livre sur les amours de Napoléon. Il est fort gai, et, comme il serait aussi dommage d'en priver le lecteur que d'y rien changer, je copie : on en croira ce qu'on voudra :

« Dans la chambre que j'occupais, dit-il, avait été logée une des dames de Joséphine quand l'empereur habita le palais de Stupinigi, à l'époque du couronnement d'Italie.

« L'empereur avait une clef qui ouvrait toutes les portes. Il entre une nuit dans la chambre de la dame en question, muni d'une lanterne sourde, s'assoit devant la cheminée et se met en devoir d'allumer les bougies. Hélas! la belle dame n'était

pas seule. Pourquoi? Je n'en sais rien; c'est peut-être parce qu'elle avait peur des souris, dont il y avait beaucoup à Stupinigi. Quoi qu'il en soit, un aide de camp de l'empereur se trouvait par hasard dans le lit de la dame quand Napoléon entra. L'aide de camp, au premier bruit de la clef dans la serrure, pensant bien que l'empereur seul pouvait venir à cette heure, s'était laissé glisser dans la ruelle, entraînant avec lui tout ce qui pouvait témoigner de sa présence. Cependant l'empereur s'était approché de la belle, qui feignait de dormir. Que voit-il? *Horresco referens!* Il voit... précisément ce vêtement que Louvet a si heureusement surnommé, à l'usage des oreilles de bonne compagnie, le vêtement nécessaire; car, qui est-ce qui oserait dire une culotte? Ce n'est pas moi assurément. Je me figure l'empereur, les yeux fixés sur la fatale pièce de conviction. A cette vue, il dit d'un ton sévère, mais calme : « Il y a un homme ici! qui que vous soyez, « je vous ordonne de vous montrer! » Il n'y avait pas à tortiller; il fallut obéir, et l'empereur, reconnaissant son aide camp, lui dit seulement : « Habillez-vous! » L'aide de camp s'habilla et sortit. Je ne sais malheureusement pas ce qui se passa ensuite entre l'empereur et la belle dame; mais, selon toute probabilité, elle dut commencer par essayer de faire croire à l'empereur qu'il se trompait (1). Je sais seulement que le lendemain, à l'heure du lever, l'aide de camp était dans ses petits souliers; que, cependant, il y a parut, parce qu'il

(1) Ce mot ne rappelle-t-il pas celui de cette femme qui disait un jour à son mari, dans une circonstance analogue: « Non, monsieur, vous ne m'aimez pas, puisque vous croyez ce que vous voyez et non pas ce que je vous dis. »

ne pouvait faire autrement. Il en fut quitte pour la peur, car jamais l'empereur ne lui dit un mot qui pût lui faire croire qu'il se souvenait de la scène nocturne de ma chambre de Stupinigi (1). »

Quoi qu'il en soit de cette histoire, vraie ou non, personne ne regrettera de l'avoir lue.

A propos de ce voyage d'Italie, il faut aussi rappeler qu'une aventurière, Mme Ida Saint-Elme, prétend avoir accordé à deux reprises, à Milan, ses faveurs à l'empereur. Mais on ne peut ajouter foi aux choses racontées sous son nom dans les huit volumes qui forment les *Mémoires d'une contemporaine*. Cet ouvrage, pure spéculation de librairie, a été écrit par un certain M. Lesourd, ancien sous-préfet de Sceaux, par M. Malitourne et par M. Charles Nodier; il contient, de plus, quelques chapitres empruntés à un livre de M. de Villemarest. Ce n'est, en somme, qu'une vaste mystification, bien qu'on y rencontre quelques vérités au milieu d'un fatras de choses de pure invention. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à ce qu'on y a dit des amours de l'empereur avec Mme Ida Saint-Elme.

Les distractions que ramassait ainsi Napoléon sur son passage ne l'empêchaient nullement de se livrer à ses occupations et à ses devoirs de souverain. Il assistait aux fêtes et lançait les décrets qui réglaient la situation et organisaient l'administration du nouveau royaume. Ce n'est qu'après avoir pourvu à tout qu'il quitta Milan. Il fit une excursion qui parut être un voyage de plaisir et qui n'était autre chose qu'une reconnaissance des forces que les

(1) Constant, *Mémoires*, t. IV, p. 452.

Autrichiens amassaient à petit bruit sur la ligne de l'Adige. Après quoi il reprit le chemin de la France.

A Gênes, les plus belles fêtes l'attendaient. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire la description, mais il est nécessaire de dire que c'est à ces fêtes que parut pour la première fois devant l'empereur la belle Mme Gazzani. Il faut savoir que dans chaque ville que traversaient l'empereur et l'impératrice, on nommait, pour faire le service d'honneur auprès d'eux, des dames du pays. Ces dames n'étaient pas exclusivement choisies parmi celles de la plus haute naissance; on prenait aussi les plus renommées pour leur beauté. C'est parmi ces dernières qu'il faut ranger Mme Gazzani. Fille d'une actrice ou danseuse, elle habitait Gênes et, dans ce pays des belles femmes, elle était belle entre les plus belles. « Je ne crois pas, a écrit une femme, avoir vu de ma vie une figure plus régulièrement jolie. Il y avait dans sa physionomie je ne sais quoi de séduisant qui obligeait les yeux, même ceux d'une femme, à s'arrêter sur sa figure; et plus on détaillait ses traits, plus on était sous l'empire du charme que l'on éprouvait en la regardant. Ses yeux animés par une douceur vraiment angélique, semblaient être de velours et son regard avait quelque chose de caressant; c'était comme un magnétisme qu'elle exerçait sur tous ceux qui la regardaient. Sa taille était belle et élevée, mais moins remarquable pourtant que sa figure, car on aurait pu lui souhaiter un peu plus d'embonpoint... Il faut avoir vu Mme Gazzani avec son *mezzaro* pour se faire une idée de ce que la beauté d'une femme peut avoir de plus ravissant (1). »

(1) Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. II, p. 45, et t. I, p. 240.

Mme de Rémusat fait chorus avec Mlle Avrillon. « Je n'ai jamais vu de plus beaux yeux, dit-elle, des traits plus fins, un plus charmant accord de tout le visage. Elle était grande, élégamment faite : elle eût eu besoin d'un peu plus d'embonpoint. Elle était alors la plus jolie femme d'une cour qui en renfermait un grand nombre de fort jolies. »

L'empereur n'avait pas eu besoin de voir Mme Gazzani avec son *mezzaro* pour en être ébloui. Sous prétexte, sans doute, de s'attacher les Italiens en prenant parmi eux quelques personnes pour sa cour, il s'attacha la belle Italienne en la nommant lectrice de l'impératrice. Il était heureux que Joséphine ne se fît jamais rien lire, car cette nouvelle lectrice, qui baragouinait assez mal le français, aurait eu de la peine à se tirer de la moindre lecture. Comme l'empereur, de son côté, ne se proposait pas de lui en faire faire et ne songeait qu'à feuilleter avec elle le livre d'amour, peu lui importait que la lectrice ne sût pas lire le français : elle parlait l'italien, il le parlait aussi : l'italien est la langue de l'amour : ils devaient donc s'entendre.

C'est M. de Talleyrand qui, empressé de plaire au Maître, avait voulu lui donner une maîtresse en lui persuadant de placer Mme Gazzani auprès de l'impératrice, afin de l'avoir auprès de lui. Une place de lectrice se trouvait justement vacante par suite du départ de Mlle Lacoste : cela se trouvait à merveille : Mme Gazzani la remplacerait. Ainsi fut fait. La belle jeune femme rejoignit la cour à Paris peu de temps après le retour de l'empereur et prit officiellement possession de son emploi.

Sa position au palais fut d'abord assez fausse. L'empereur, qui avait déjà passé par-dessus l'éti-

quette pour faire entrer Mlle Lacoste aux cercles de l'impératrice, voulut, pour celle qui la remplaçait, faire un nouvel accroc aux règlements. Il exigea qu'elle eût ses entrées, comme les dames du palais, dans ce qu'on appelait, — on ne sait pourquoi — le salon d'honneur. Cette innovation souleva bien des colères et bien des jalousies. On n'osait pas repousser Mme Gazzani comme maîtresse du souverain : Mme Duchâtel, par exemple, aurait eu mauvaise grâce à le faire ; on se rejeta sur la médiocrité de son origine, sur son modeste rang de lectrice, et il n'est point d'avanies que ne lui firent les dames du palais. Mais était-ce par une exagération de cet honorable scrupule de conscience qui éloigne les femmes honnêtes de celles qui ne le sont pas, que ces peu charitables dames du palais mettaient ainsi en quarantaine la nouvelle maîtresse de l'empereur? Ce serait bien mal les connaître que de le penser. Non, ces dames se plaisaient à recouvrir d'un masque hypocrite d'honnêteté un sentiment, peu honnête celui-là, et qui n'était autre qu'une affreuse jalousie. Elles ne pouvaient supporter l'écrasante beauté de l'Italienne et quand, aux jours de grande réception, Mme Gazzani prenait place au cercle de l'impératrice, ses voisines se levaient avec affectation comme si leur vertu eût souffert du voisinage d'une femme qu'elles accusaient de n'en avoir que modérément. Ce n'était assurément pas là de la charité chrétienne, mais était-il bien charitable à Mme Gazzani d'être si belle qu'elle éclipsait totalement les autres femmes? Assurément non, et c'est son écrasante beauté que les femmes des Tuileries ne lui pardonnaient pas.

Mme Gazzani souffrit tout d'abord de l'attitude

des dames de la cour à son égard, mais elle ne fut pas longue à démêler la vraie cause de cet ostracisme. Elle fit semblant de ne s'apercevoir de rien, opposa aux mauvais procédés une inaltérable douceur et, peu à peu, les jalousies s'atténuèrent, le vide se combla autour d'elle et des amitiés s'élevèrent bientôt sur les ruines de cette *quarantaine*. Il ne faut cependant pas trop en faire honneur à la bonté de cœur de ces dames. Elles avaient réfléchi qu'il y avait pour elles intérêt à ménager une femme qui était si bien avec l'empereur, qui, par lui, avait le pouvoir de nuire ou de favoriser, et, c'est triste à dire pour l'honneur de l'humanité, c'est ce sentiment peu avouable qui rapprocha de Mme Gazzani celles qui l'avaient fuie tout d'abord avec une telle affectation de vertu.

L'impératrice, qui n'ignorait nullement la liaison de son mari avec celle que l'on appelait *la belle Génoise*, était pour elle pleine de bienveillance et la traitait avec la plus grande bonté. Elle avait bien été tout d'abord effarouchée de se voir imposer une beauté si imposante pour lectrice; elle avait craint de lui voir prendre un ascendant dangereux sur l'empereur, mais elle crut devoir garder pour elle ses inquiétudes et « prit assez promptement le parti de se prêter avec complaisance à des amusements auxquels il lui aurait été impossible de s'opposer longtemps, et, cette fois, elle ferma les yeux sur ce qui se passait (1) ». Ce ne fut pas tout d'abord sans quelque velléité de révolte. Non guérie de sa mauvaise habitude d'espionner son mari, — et cela pourtant lui avait assez peu réussi — elle se mit en

1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 241.

*Le Cabinet de travail de Napoléon, dans le parc de la Malmaison* (état actuel)

(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil)

tête de surprendre l'empereur avec Mme Gazzani comme elle l'avait fait pour Mme Duchâtel, pour Mlle Georges... C'était folie, et bien inutile, car, ne voulant pas se séparer de son mari, n'ayant pas l'espoir de le ramener à elle, elle ne pouvait que l'aigrir : mais Joséphine ne raisonnait jamais ses sentiments. Elle guetta donc le moment où l'empereur serait avec Mme Gazzani, bien déterminée à les aller surprendre. Ce moment ne devait pas tarder à arriver. Il donna lieu à une singulière petite scène de ménage. « Un jour que l'empereur avait rendez- vous avec cette dame dans les petits appartements, dit Constant, il m'ordonna de rester dans sa chambre et de répondre aux personnes qui le demanderaient, fût-ce même S. M. l'impératrice, qu'il travaillait dans son cabinet avec un ministre.

« Le lieu de l'entrevue était l'ancien appartement occupé par M. de Bourrienne, dont l'escalier donnait dans la chambre à coucher de S. M. Cet appartement avait été arrangé et décoré fort simplement : il avait une seconde sortie sur l'escalier, dit l'escalier noir, parce qu'il était sombre et peu éclairé. C'était par là qu'entrait Mme Gazzani. Quant à l'empereur, il allait la trouver par la première issue. Il y avait peu d'instants qu'ils étaient réunis quand l'impératrice entra dans la chambre de l'empereur et me demanda ce que faisait son époux. « Madame, l'empereur est fort occupé en ce mo- « ment; il travaille dans son cabinet avec un mi- « nistre. — Constant, je veux entrer. — Cela est « impossible, madame; j'ai reçu l'ordre formel de ne « pas déranger Sa Majesté, même pas pour S. M. l'im- « pératrice. » Là-dessus, celle-ci s'en retourna mécontente et même courroucée. Au bout d'une demi-

heure elle revint, et comme elle renouvela sa demande, il me fallut bien renouveler ma réponse. J'étais désolé de voir le chagrin de S. M. l'impératrice, mais je ne pouvais manquer à ma consigne. Le même soir, à son coucher, l'empereur me dit d'un ton sévère, que l'impératrice lui avait assuré tenir de moi que, lorsqu'elle était venue le demander, il était enfermé avec une dame. Je répondis à l'empereur, sans me troubler, que certainement il ne pouvait croire cela. « Non, » reprit Sa Majesté revenant au ton amical dont elle m'honorait habituellement, « je vous connais assez pour être assuré de « votre discrétion; mais malheur aux sots qui « bavardent, si je parviens à les découvrir (1). »

Or tout le monde bavardait, car la liaison de l'empereur avec la belle Génoise n'était un secret pour personne. Mais Mme Gazzani eut le bon goût de ne mettre ni éclat ni prétention à la situation privilégiée qu'elle avait au palais, et, si elle triompha, ce ne fut que dans son for intérieur. C'était d'ailleurs « une douce personne plus soumise que satisfaite, elle céda à son maître par une sorte de conviction qu'on ne devait pas lui résister (2) ». C'est peut-être par suite de cette conviction, partagée apparemment par son mari — ce n'était pas la seule chose que celui-ci partageât — qu'il accepta la place de trésorier général du département de l'Eure : comme sa belle épouse, il avait pour tout principe qu'il ne fallait pas résister à l'empereur, — et il s'était laissé faire trésorier général comme autre chose.

Quelque jolie que fût Mme Gazzani, l'amour de

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 40.
(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 241.

Napoléon pour elle ne fût jamais bien vif. Il ne dura guère que deux ans; encore, dit Constant, les rendez-vous n'avaient lieu qu'à des époques assez éloignées. Comme pour ses autres liaisons, Napoléon fit part de celle-ci à Joséphine, ce qui voulait dire que la liaison tirait à sa fin; et, comme pour Mme Duchâtel et les autres, il eut la peu discrète idée de « lui livrer sans aucune réserve le secret de cette froide liaison »; quant à M. de Talleyrand, qui avait été le *pourvoyeur* de Napoléon, il « recevait la confidence du plus ou moins de plaisir qu'elle lui procurait (1) ». Ce n'est évidemment pas là la marque d'une grande délicatesse, ni par conséquent d'un grand amour, et Mme de Rémusat se scandalise d'une indiscrétion en somme fort ordinaire aux hommes. Quand ils parlent femmes, ils se font très bien de ces confidences et plus ils les peuvent faire piquantes, plus ils sont satisfaits. Le bon ton, pour eux, quand ils sont loin de leurs maîtresses, consiste à traiter leurs amours fort cavalièrement. Si celles-ci les entendaient, il y aurait probablement moins de femmes légères et, par suite, d'hommes légers. Mais, sur le chapitre des femmes, Napoléon était aussi léger que les autres.

Pendant la durée de sa faveur, Mme Gazzani ne se montra hostile à personne, cherchant à se faire pardonner sa beauté et sa complaisance pour le maître. On n'avait garde, à la cour, de ne point penser à elle ; mais était-ce par sympathie pour elle, ou par flagornerie pour l'empereur? Quoi qu'il en soit, la présence de la belle Génoise à la cour avait mis à la mode les danses d'Italie, et il n'y avait point

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 243.

de piano aux Tuileries sur lequel on ne jouât chaque jour de la musique italienne.

Et cependant, la situation de Mme Gazzani à la cour était assez modeste. Pour donner un semblant de fonctions à cette lectrice qui n'avait jamais la moindre lecture à faire, et pour que sa présence eût au moins une apparence d'utilité, l'empereur décida qu'on lui confierait la garde des diamants de l'impératrice ; mais ces fonctions ne lui furent en réalité jamais données, et la clef des collections de bijoux de Joséphine demeura aux mains de Mlle Avrillon. Cette soubrette de cour se trouvant à tout moment à portée de sa frivole patronne, cela était plus commode pour celle-ci dont la distraction favorite était de montrer ces bijoux à ses dames et aux personnes qui venaient la voir.

Dans les premiers temps qui suivirent le retour du couronnement d'Italie, l'empereur eut peu le loisir de voir sa nouvelle favorite. La guerre, qui éclata bientôt avec la Prusse, l'arracha au séjour de Paris, et il partit pour son immortelle campagne d'Iéna et de Friedland.

Il faut ici faire un petit retour sur le passé. En revenant de sa campagne d'Austerlitz pendant laquelle il ne semble pas avoir songé à l'amour, — la rapidité de sa marche et ses occupations multiples ne lui en laissaient guère le loisir — il s'arrêta quelque temps à Munich. Il venait d'ériger en royaume l'électorat de Bavière et, pour prix de son trône et de l'agrandissement de son territoire, le roi de Bavière avait accepté de donner au fils de Joséphine qui devenait vice-roi d'Italie, sa fille Auguste, déjà fiancée au grand-duc héréditaire de Bade. Celui-ci, en compensation, devait recevoir la main de la jeune

Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice.

Pendant les négociations de ces graves affaires, Napoléon, qui ne s'était jamais montré de si aimable humeur, — ce qui était bien naturel après les éclatants succès de la campagne — se reposait de ses travaux en faisant la cour à la reine de Bavière. Ce fut, a-t-on dit, une intrigue moitié galante, moitié politique, mais plus galante probablement que politique. La reine de Bavière, seconde femme du roi, était jeune; elle n'était pas, à proprement parler, une belle femme, mais elle était bien faite, avait une tournure élégante, beaucoup de distinction et de dignité dans les manières. Tout cela en imposait sans doute un peu à Napoléon, car, à ses côtés, il se dépouillait de sa peau d'ours et de ses habitudes parfois trop soldatesques. Il semblait avoir un grand désir de réussir auprès d'elle. Le tact empreint de dignité avec lequel elle tenait à distance son impérial soupirant, toutes les formes d'une étiquette compliquée dont elle savait se servir à l'occasion pour le tenir et même le remettre à sa place, impatientaient Napoléon qui, malgré son habitude de brusquer les situations autant que les individus, ne put triompher du tact délicat et plein de mesure auquel se heurtaient ses impatientes ardeurs. De guerre lasse, il abandonna la partie. Aussi bien Joséphine, qui était venue à Munich pour le mariage de son fils, commençait-elle à montrer une inquiétude jalouse. Elle accusa de coquetterie la reine de Bavière et, pour une raison ou pour une autre, elle parvint à faire partir son mari plus tôt qu'il ne l'avait d'abord décidé.

Le vainqueur d'Austerlitz rentra donc à Paris. Il fut plus que jamais le but des œillades des femmes

des Tuileries. « Cette cour impériale, si réputée par le resplendissement de sa gloire, a écrit un des meilleurs chroniqueurs du temps, n'était pas aussi célèbre par les vertus pudiques; il y était admis en principe, et Joséphine aidant, que rien ne devait résister au vainqueur des vainqueurs de la terre, et plus une foule de dames attachaient de prix à leurs personnes, plus elles se croyaient obligées de s'offrir en holocauste (1). » Aussi fallait-il voir l'entrée de l'empereur dans la salle de bal des Tuileries! Malgré le petit frisson de crainte respectueuse dont toute femme ne pouvait manquer d'être secouée quand elle se trouvait sur son passage, les plus séduisantes beautés de la cour, et l'on sait que jamais cour n'en vit davantage, semblaient lui dire par leurs gracieux sourires :

> Ah! vous avez des droits superbes
> Comme seigneur de ce canton.

Ce n'était pas seulement aux Tuileries que l'empereur servait de cible aux regards des femmes. Dans les maisons des princesses impériales, quand il y allait, les intrigantes ne manquaient pas non plus et toutes rivalisaient d'œillades et de sourires à son intention. Chez la princesse Caroline, il y avait, entre autres, une jeune lectrice, que Constant ne désigne que par l'initiale de son prénom, E..., et qui s'appelait Éléonore Denuelle de la Plaigne. Elle avait été élevée chez Mme Campan et habitait dans la maison de cette célèbre institutrice, à Saint-Germain, lorsqu'elle épousa un certain Revel, capitaine au 15e régiment de dragons. Le mariage ne

(1) Général baron Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 40.

fut pas heureux et moins de deux ans après, le mari, qui assurément ne valait pas cher, était condamné à deux ans de prison par la cour de justice criminelle du département de Seine-et-Oise pour faux en écriture privée. La jeune femme n'avait pas attendu ce moment pour introduire une demande en divorce, et ce divorce fut prononcé le 29 avril 1806.

Elle avait quitté son mari avant cette époque et, par la protection de Mme Campan, avait obtenu une place de lectrice chez son ancienne compagne Annunziata Bonaparte, devenue, comme on sait, la princesse Caroline Murat. La jeune femme, qui n'avait guère plus de dix-huit ans, était grande, svelte, bien prise dans sa taille, gracieuse dans ses mouvements, et ne manquait pas d'une certaine distinction naturelle; elle était brune, ses yeux étaient bien noirs et elle savait leur donner une expression piquante que sa vivacité et sa coquetterie faisaient valoir à merveille. Ces beaux yeux fixèrent peut-être plus qu'ils n'eussent dû le faire les yeux de l'empereur quand un hasard, que la lectrice savait fort bien amener, la plaçait sur le passage du souverain. A force de la rencontrer toujours en espalier devant lui, à force de la voir jouer de la prunelle, Napoléon finit par remarquer l'intrigante. Mais ce petit manège avait attiré en même temps l'attention de la princesse Caroline. En femme d'expérience, elle vit de quoi il était question, et, comme elle était aussi avisée qu'expérimentée, surtout en ces sortes de choses, comme elle n'avait pas l'habitude de se laisser gêner par sa conscience ou par la morale, elle devina qu'il pourrait y avoir profit pour elle à favoriser une amourette entre son frère et la jolie lectrice. C'était une manière de s'assurer la recon-

naissance de l'empereur qui ne manquerait pas de récompenser honorablement ces *honorables* services. Elle se mit donc à l'œuvre et sut attiser de part et d'autre, sans en avoir l'air, un feu qui ne demandait qu'à flamber. Bref, elle mena fort délicatement la diplomatie de cette peu délicate affaire. Une personne à sa dévotion avait porté à la jeune Éléonore les propositions de l'empereur, et, aussi avisée que la princesse, celle-ci les avait acceptées sur-le-champ.

C'est d'abord aux Tuileries que l'empereur reçut les visites de sa nouvelle conquête. Éléonore y venait secrètement et ne restait que peu, deux ou trois heures tout au plus. D'ailleurs, l'empereur ne la faisait appeler que rarement. Un jour, la sémillante lectrice s'aperçut qu'elle était enceinte. L'empereur fit alors louer pour elle un petit hôtel rue de la Victoire, ancienne rue Chantereine, n° 29. Il est à remarquer que cette rue de la Victoire joue un certain rôle dans l'histoire amoureuse de Napoléon : c'est là qu'il habitait avec Joséphine, avant de l'épouser, c'est là qu'il loge Éléonore, c'est là qu'il logera plus tard Mme Walewska.

Éléonore mit au monde, le 13 décembre 1806, dans le petit hôtel que lui donna l'empereur, un gros garçon. Cet enfant reçut le seul nom de Léon. Son acte de naissance porte : « fils de demoiselle Éléonore Denuel, rentière, âgée de vingt ans, et de père absent (1) ».

Tout absent qu'il était, le père n'oubliait pas son fils. Il le dota, dès sa naissance, de 30.000 francs de rente et la princesse Murat, qui continuait ses bons

(1) Ch. Nauroy, *Les secrets des Bonaparte*, p. 211.

JEANNE-FRANÇOISE-JULIE-ADELAIDE BERNARD, dame Récamier (1777-1849)

*célèbre par son esprit et sa beauté : reproduction de la lithographie de Grévedon, d'après le portrait peint par Gérard.*

offices dans les conséquences naturelles de l'affaire qu'elle avait si bien menée, remit l'enfant aux soins de la nourrice de son fils, le prince Achille. Celle-ci, qui s'appelait Mme Loir, le garda trois ou quatre ans. L'empereur le confia alors à M. de Méneval, secrétaire de son portefeuille, et le chargea de veiller à son éducation. Au retour de l'île d'Elbe, c'est à Madame Mère que fut remis cet enfant. Le bon Méneval, qui ne le perdit jamais de vue, ne ménagea pas ses soins pour faire quelque chose de bon du jeune comte Léon, mais il y perdit sa peine. C'était une nature fantasque, déséquilibrée, et le caprice l'emporta toujours en lui sur le bon sens : il fut dans la vie ce qu'on appelle un *détraqué*, malgré une vive intelligence ; il mourut, il y a quelques années seulement, après une existence des plus mouvementées.

Quant à Éléonore, sa liaison avec l'empereur, à son grand chagrin, ne dura pas longtemps. Un jour, on l'avait vue arriver à Fontainebleau, pendant le mémorable séjour que l'empereur y fit avec sa cour en 1807. Son fils l'accompagnait. Elle parvint jusqu'à l'appartement particulier de Napoléon et demanda à Constant de l'annoncer. L'empereur fut extrêmement mécontent de cette démarche. Il ne recevait que les personnes qu'il faisait appeler. Aussi Constant fut-il chargé de dire à Éléonore qu'il lui défendait de jamais se présenter devant lui sans sa permission et lui ordonnait de quitter Fontainebleau sur l'heure. La pauvre femme, qui s'attendait à un meilleur accueil, s'empressa d'obéir.

Si Napoléon ne voulait plus revoir la mère, en somme peu intéressante, il se faisait souvent amener son fils qu'il aimait avec tendresse. Constant était chargé de l'aller chercher et il dit, dans ses *Mémoires*,

que Napoléon « lui donnait cent friandises et s'amusait beaucoup de sa vivacité et ses reparties qui étaient très spirituelles pour son âge ». L'empereur le voyait aussi chez sa sœur, devenue reine de Naples, quand elle venait à Paris. Celle-ci faisait amener le petit Léon au palais de l'Élysée, qu'elle habitait, et l'empereur pouvait ainsi jouer avec lui en toute liberté.

« Par son testament, Napoléon laissait 72.000 francs de rente à Léon, et par l'article 37 des instructions dictées à Sainte-Hélène le 24 avril 1821, il exprimait ce vœu : « Je ne serais pas fâché que le petit « Léon entrât dans la magistrature si cela était son « goût. » Ce ne fut point son goût, il n'en eut d'autre que la paresse (1). »

Eléonore, qui tenait de l'empereur une rente de 22.000 francs, se remaria le 4 février 1808, nous apprend l'érudit M. Ch. Nauroy, avec un lieutenant d'infanterie, M. Pierre-Philippe Augier, qui mourut capitaine de cuirassiers, en 1812, à l'hôpital de Marienbourg, pendant la campagne de Russie. Elle se remaria de nouveau en 1814 à Charles-Auguste-Émile, comte de Luxbourg, major au service de Bavière, ministre de Bavière à Paris en 1840, et mourut à Paris le 30 janvier 1868. boulevard Malesherbes, n° 20.

L'empereur et l'impératrice étaient depuis peu de temps rentrés d'Allemagne, lorsqu'on vit arriver à Paris le prince héréditaire de Bade. Le traité de Presbourg, qui lui avait enlevé sa fiancée pour la donner à Eugène de Beauharnais, avait également

(1) Ch. Nauroy, *Les secrets des Bonaparte*, p. 225.

disposé de lui pour en faire le mari d'une nièce de l'impératrice, et le jeune prince venait docilement à Paris prendre livraison de la femme qui lui était attribuée par la politique toute-puissante de Napoléon. De tout temps, les femmes n'ont-elles pas fait partie du butin de guerre? Celle qu'on lui destinait n'était autre que la jeune Stéphanie, fille du comte Claude de Beauharnais, qui était lui-même fils de Mme Fanny de Beauharnais. Ce comte de Beauharnais avait épousé Mlle de Lezai-Marnésia et Stéphanie était née de ce mariage. Devenu veuf, sa petite fille, nous apprend le *Mémorial* qui est en désaccord sur ce point avec Mme de Rémusat, mais qu'il faut cette fois croire de préférence, fut laissée aux soins d'une Anglaise, amie de sa mère. Celle-ci, fort riche et sans enfants, l'avait en quelque sorte adoptée et avait confié son éducation à d'anciennes religieuses dans le Midi de la France, à Montauban, disait l'empereur.

Etant premier consul, Napoléon entendit un jour Joséphine, dont elle était la parente, mentionner cette circonstance. « Comment pouvez-vous, s'écria-t-il, permettre une pareille chose? Quelqu'un de votre nom à la charge d'une étrangère, d'une Anglaise, en cet instant notre ennemie? Ne craignez-vous pas que votre mémoire en souffre un jour (1)? » Si la mémoire de Joséphine n'avait eu à souffrir que de cet oubli, le mal n'eût pas été grand et l'on ne peut s'empêcher de trouver un peu naïve la réflexion de son mari. Enfin un courrier avait été expédié sur l'heure pour ramener la jeune enfant aux Tuileries; mais les religieuses ne voulurent pas s'en dessaisir.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 341.

Napoléon, heurté, prit les informations et autorisations nécessaires et expédia bientôt un second courrier au préfet du lieu, avec ordre de se saisir à l'instant même de la jeune Beauharnais au nom de la loi et de la lui envoyer à Paris.

Il paraît que la petite Stéphanie ne se laissa pas faire sans pleurer beaucoup. On la plaça chez Mme Campan. Là ses larmes séchèrent vite au milieu de ses nouvelles compagnes. Comme on connaissait ses liens de parenté avec le premier consul, elle était l'objet des attentions de tout le monde, maîtresses et élèves. Elle devint peu à peu une jeune fille fort séduisante. « J'ai rencontré peu de femmes, a dit la duchesse d'Abrantès, qui m'aient paru aussi agréables que Mlle Stéphanie de Beauharnais l'était à cette époque. Tout ce qui peut plaire comme bonne grâce, comme bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait les avantages qu'une femme peut souhaiter au milieu du monde, et, dans une fête, elle était sûre d'y plaire généralement, car elle était bien jolie et bien caressante, ce qui la faisait admirer des hommes ; et cependant les femmes le lui pardonnaient parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes (1). » Son fiancé, tout prince qu'il était, était-il digne de cette petite perfection ? Pas tout à fait, à en croire encore le même juge. « Il était le plus désagréable personnage que j'aie jamais vu. L'air boudeur d'un enfant mis en pénitence, pas beau du tout ensuite. Enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur (2). »

C'était évidemment l'avis de la gentille Stéphanie,

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. V, p. 542.
(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 26.

qui était bien contente d'épouser un prince, mais bien désolée aussi de le trouver si laid. Enfin, comme la sauce fait passer le poisson, le mariage la fit passer par-dessus le mari. Quant au prince, il parut s'accommoder assez de son changement de fiancée et s'évertua consciencieusement à plaire à la charmante princesse qui lui était échue pour femme et qui allait devenir son bien. Mais que de traverses, bon Dieu! avant de pouvoir prendre possession de ce bien!

Il était vite devenu amoureux de Stéphanie : les cheveux blonds de sa fiancée, son teint de rose, ses yeux bleus le transportaient ; le son de sa voix, plus doux que la plus douce musique, lui allait au cœur. Et, bien qu'il fût laid, trop joufflu, d'un extérieur commun et épais, son cœur était excellent et sentait vivement. On reprochait à ce gros garçon d'avoir l'air gêné de sa personne : il était peut-être impressionné par la pompe de la cour impériale, mais bien plus assurément par les grâces plus ou moins naïves de la gentille enfant : on lui reprochait aussi de s'endormir un peu partout. On avait tort, car cela prouvait que le souvenir de Stéphanie l'empêchait de dormir la nuit, et que, le jour, la nature reprenait ses droits ; au reste, ces petits sommeils qu'il cueillait par-ci par-là, sur une banquette ou sur un simple tabouret, on peut être sûr que, s'il les prenait, c'était pour rêver à Stéphanie.

Mais la jeune princesse, qui n'avait pas plus l'habitude d'analyser ses sentiments que ceux des autres, et qui était trop jeune pour interpréter en bien autre chose que les mauvais sentiments, trouvait ces sommeils fort désobligeants. La vanité aidant, elle se croyait, depuis que l'empereur l'avait

adoptée, d'une pâte supérieure à celle des autres princes et ne témoignait à son fiancé qu'une aversion hautaine.

Napoléon s'amusait de la vivacité de Stéphanie, de ses boutades et de ses mouvements. Il vit bien que le cœur de la frivole enfant, inoccupé par son fiancé, était à prendre. Au lieu de donner de bons conseils à sa fille adoptive, de lui montrer toute la gravité de l'engagement qu'elle allait prendre, tout le sérieux de la vie, en un mot de lui rappeler le devoir, il s'amusa, comme un collégien, à devenir amoureux de la jeune fille. C'était une folie, mais elle fut publique, et il était si *emballé* qu'il ne songea nullement à dissimuler cet étrange caprice. Il commença, afin de lui plaire, par l'adopter. C'était assez singulier, par parenthèse, de faire sa fille de celle dont il aurait voulu faire autre chose ; il oubliait qu'en l'adoptant il contractait à son égard les devoirs d'un père, et ces devoirs étaient en opposition absolue avec le coupable et ridicule sentiment qui l'avait poussé à adopter cette petite Beauharnais.

Ce titre de fille adoptive du souverain étant nouveau, il fallut chercher dans le code de l'étiquette et du cérémonial quelles prérogatives on pourrait lui accorder. L'empereur, comme tous les amants, se montra magnifique et ne lui marchanda pas les honneurs. Il rendit un décret, le 3 mars 1806, par lequel il lui donnait un rang très élevé dans sa cour. Voici ce décret : « Notre intention étant que la princesse Stéphanie Napoléon, notre fille, jouisse de toutes les prérogatives dues à son rang : dans tous les cercles, fêtes et à table, elle se placera à nos côtés ; et, dans le cas où nous ne nous y trouverions pas, elle sera placée à la droite de S. M. l'Im-

pératrice. » C'est à ces détails d'intérieur qu'un amour inavouable rabaissait le héros, et ces détails, il les réglait par décret! C'était ressusciter les plus futiles occupations de l'ancienne monarchie, mais, la presse étant alors muselée par une censure sévère, aucun journal ne pouvait donner sa façon de penser sur de semblables aberrations du génie. Dans les salons même, on n'osait exprimer librement sa pensée, de crainte de parler devant quelque agent secret du ministre de la police. Assuré ainsi du silence, l'empereur ne suivait que son caprice et n'agissait que selon son bon plaisir. Il crut devoir annoncer au Sénat le mariage de la nièce du premier mari de l'ancienne maîtresse de Barras : il le fit en ces termes : « Sénateurs, voulant donner une preuve de l'affection que nous avons pour la princesse Stéphanie de Beauharnais, nièce de notre épouse bien-aimée, nous l'avons fiancée avec le prince Charles, prince héréditaire de Bade; et nous avons jugé convenable dans cette circonstance d'adopter ladite princesse Stéphanie Napoléon comme notre fille. Cette union, résultat de l'amitié qui nous lie depuis plusieurs années à l'électeur de Bade, nous a aussi paru conforme à notre politique et au bien de nos peuples. Nos départements du Rhin verront avec plaisir une alliance qui sera pour eux un nouveau motif de cultiver leurs relations de commerce et de bon voisinage avec les sujets de l'électeur. Les qualités distinguées du prince Charles de Bade, et l'affection particulière qu'il nous a montrée dans toutes les circonstances, nous sont un sûr garant du bonheur de notre fille. Accoutumé à vous voir partager tout ce qui nous intéresse, nous avons pensé ne pas devoir tarder davantage à vous donner

connaissance d'une alliance qui nous est très agréable. »

Voilà ce que Napoléon disait pour la foule imbécile qui, la bouche ouverte jusqu'au gosier, avale toujours avec enthousiasme toutes les sottises de la prose officielle ; voilà aussi ce qu'il voulait qui fût enregistré par l'histoire. Mais celle-ci, grâce aux révélations des mémorialistes, n'accepte pas ces belles phrases sans les contrôler. Elle voit, ce que les décrets ne disaient pas, que l'empereur était amoureux de sa fille adoptive, et elle examine dès lors avec la plus grande attention les diverses scènes de la singulière comédie qui se jouait alors aux Tuileries : l'empereur adoptant une nièce de sa femme parce qu'il était amoureux d'elle et cherchant à séduire cette enfant devenue sa fille avant qu'elle ne se mariât ; sa femme, tante de cette fille, devenant jalouse devant cette manigance et cherchant à hâter le mariage de la petite ; celle-ci, enfin, gonflée d'orgueil en se voyant devenue une pièce si importante à la cour, semblant disposée à se donner à son père adoptif, boudant et maltraitant son fiancé qui, seul en cette affaire, l'aimait réellement : voilà le beau spectacle qui se déroulait aux Tuileries, devant toute la cour attentive.

Dès que la notification du mariage eut été faite au Sénat, l'empereur donna l'ordre de loger la jeune princesse aux Tuileries. Elle y vint et s'établit dans un appartement particulier qui fut meublé tout spécialement pour elle. Là, elle commença son apprentissage du trône; elle reçut les députations des grands corps de l'État, entre autres celle du Sénat. Le Sénat, soit par flatterie, soit par malice, avait nommé M. de Beauharnais, son père, au nombre

FRANÇOIS-JOSEPH TALMA (1763-1826)

*un des plus grands acteurs tragiques de la scène française ; reçu médecin-dentiste, exerça pendant quelque temps. Son amour pour le théâtre l'emporta : il débuta à la Comédie-Française, le 21 novembre 1787, avec un si grand succès qu'il fut sociétaire en 1789. Lié avec Napoléon Bonaparte, il joua à Erfurth, devant un parterre de rois, suivant la promesse à lui faite par son illustre ami. Louis XVIII lui accorda sa faveur. Talma mourut pendant le cours des représentations de* Charles VI, *tragédie de Delaville.*

des délégués chargés de la complimenter. Et ce ne fut pas un spectacle peu piquant que de voir ce père, qui avait si totalement oublié jadis ses devoirs envers sa fille, venir officiellement la féliciter sur le mariage princier qu'elle faisait.

On s'habitue vite aux grandeurs. Stéphanie reçut avec une grâce toute naturelle les compliments qu'on lui apporta, et cette grâce faisait trouver charmantes les paroles qu'elle adressait à chacun.

Une fois aux Tuileries, il y eut, à son endroit, des questions d'étiquette à résoudre. L'empereur les trancha en ordonnant que cette petite Beauharnais passerait partout immédiatement après l'impératrice. Mais que de froissements à cette occasion! Car il lui donnait ainsi le pas sur tous les Bonaparte, sur sa mère comme sur ses frères et sur ses sœurs! Pourquoi? Parce que tel était le bon plaisir du Maître, que le Maître était amoureux et que, non différent des autres hommes atteints du mal d'amour, le monde disparaissait devant celle qu'il aimait. C'était là cependant une contradiction flagrante avec les *principes* qu'il avait exposés un jour à Mme de Rémusat, lorsqu'il lui avait dit que l'amour n'était pas fait pour lui et que s'il devenait sérieusement amoureux, il décomposerait son amour pièce à pièce. Le moment était venu, ce semble, d'analyser ses sentiments et de les décomposer pièce à pièce : s'il avait été franc vis-à-vis de lui-même, il aurait dû avoir assez de caractère pour le faire : mais il était trop flatté dans sa vanité en voyant cette jeune fille se livrer avec lui à un *flirt* en règle, pour ne pas chasser toute pensée qui eût pu le détourner de poursuivre un dénouement qui lui paraissait aussi sûr que prochain. Cette romanesque aventure est

un exemple piquant des entraînements que le génie lui-même peut subir quand il n'est pas guidé par l'honneur, mais un honneur qui ne fléchit ni devant les intérêts, ni devant les occasions.

Cette petite folle de Stéphanie, de son côté, se donnait des airs de partager l'entraînement de l'empereur. Elle était trop jeune, trop légère encore et n'avait pas reçu cette éducation forte qui fait qu'une âme saine est toujours maîtresse d'elle-même et distingue du premier coup d'œil la ligne du devoir au milieu de tous les sentiers qui viennent s'y croiser comme pour donner plus de mérite à l'esprit qui dédaigne les apparentes douceurs de ces chemins de traverse. Aussi était-il difficile que tout ce train d'honneurs et de prospérités, d'émotions et de sollicitations, ne missent point tout d'abord sa jeune tête à l'envers et ne lui donnassent le vertige. Elle bouda son fiancé parce qu'elle s'imaginait aimer l'empereur, et ces lignes de l'auteur des *Maximes* semblent avoir été écrites pour elles : « Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. » De la coquetterie! Eh! c'était justement chez Stéphanie, le fin mot de la chose.

En attendant, le plus vif mécontentement, la colère, la rage, régnaient parmi les membres de la famille impériale. Madame Mère serrait ses minces lèvres et ne proférait que quelques mots corses des plus énergiques ; ses fils ne disaient rien devant l'empereur, mais se rattrapaient prodigieusement

dans l'intimité. Quant à ses filles, c'était chez elles un débordement de fureur effrayant. Au reste, tout cela était assez justifié. La princesse Caroline, chez qui l'orgueil, la jalousie et la haine des Beauharnais atteignaient leur paroxysme, ne fut pas maîtresse d'elle-même et laissa déborder tout ce qu'elle avait sur le cœur. Stéphanie « en riait comme de tout le reste, et elle en faisait rire l'empereur déterminé à s'égayer de tout ce qu'elle disait ». C'était une situation intolérable pour la famille Bonaparte. Joséphine, elle, ne savait, dans sa jalousie, à qui s'en prendre, de son mari ou de sa nièce. Elle s'en prit à tous les deux, et, cette fois, elle n'avait pas tort. Elle fit des scènes à l'empereur et des remontrances à Stéphanie, et tous deux les méritaient bien. L'empereur convint avec sa femme qu'il avait en effet une inclination pour cette petite pensionnaire qu'on allait marier, mais qu'elle aurait tort de s'inquiéter de cela, que le prince de Bade seul pourrait s'en formaliser, mais qu'il trouverait fort mauvais que ce gros joufflu fît mine seulement de s'apercevoir de ce qui crevait les yeux de chacun.

L'empereur cependant, ayant surpris les regards de toute la cour attentifs à ce qui se passait aux Tuileries, s'aperçut qu'il se rendrait ridicule aux yeux de la France et de l'Europe s'il ne mettait pas une sourdine à son inavouable caprice : il devint plus prudent. Quant à Stéphanie, elle écouta avec assez de docilité les conseils de sa tante. Gagnée par le ton maternel sur lequel elle les lui donnait, elle lui avoua tout et « la fit confidente des entreprises, quelquefois un peu vives, de son père adoptif (1) ».

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 356.

Enfin, ses yeux s'ouvrant devant les représentations de sa tante, elle termina sa confession en disant qu'elle n'avait voulu que s'amuser.

L'empereur, de son côté, n'avait pas voulu autre chose, et avait pris goût à ce jeu. Mais Stéphanie, rendue plus sérieuse par les exhortations de l'impératrice, se prêta moins aux entreprises de Napoléon et montra une résistance que sa légèreté première n'avait pas fait prévoir.

Mais, si elle résistait maintenant à l'empereur, elle ne devenait nullement aimable pour son pauvre fiancé. Celui-ci, qui espérait tout du temps, n'avait qu'un désir : épouser bien vite la frivole Stéphanie et l'enlever plus vite encore à cette cour de perdition. Enfin, à sa grande satisfaction, le jour des fiançailles arriva. La cérémonie se fit le 7 avril au soir dans la galerie de Diane, et, le lendemain, le mariage eut lieu à la chapelle des Tuileries. La jeune mariée était resplendissante avec sa robe de soie blanche brodée d'argent et garnie de rose. Elle avait sur la tête un bandeau de diamants surmonté de fleurs d'oranger. De plus, un habit blanc étoilé d'argent, tout garni de fleurs d'oranger, était galamment jeté sur ses épaules.

Elle marcha à l'autel de la meilleure grâce du monde et mérita les suffrages de toute la cour qui ne la quittait pas des yeux, si ce n'est pour regarder l'empereur et observer sa contenance. Chacun, pour lui plaire, s'était efforcé de montrer le plus grand luxe. On savait qu'il avait fait les plus riches cadeaux à la jeune mariée, qu'il lui avait donné une superbe parure en diamants avec quantité d'autres bijoux d'un goût exquis ; on savait qu'il l'avait dotée d'une somme de quinze cent mille francs, et l'on se

disait tout bas la cause d'une telle générosité. Mais, toujours courtisans, les gens de cour luttèrent, ce jour-là, de dépenses. Mme de Rémusat elle-même semble avoir voulu, comme les autres, se recommander par son luxe à la bienveillance du souverain. Elle avait fait faire un habit de cour de crêpe rose, tout pailleté d'argent et garni extérieurement d'une guirlande de jasmins. Il avait coûté soixante louis, ce qui était beaucoup pour l'époque. Des jasmins sur sa tête se jouaient au milieu d'épis de diamants. Les autres dames du palais rivalisaient entre elles de luxe et de brillants. Et, au milieu de tout cet éclat, on se montrait le père de la jeune mariée dont les émotions devaient être assez compliquées et qui trouva moyen de les accorder toutes en versant quelques larmes.

L'empereur, lui, n'était pas homme à laisser deviner ses sentiments, après s'être aperçu qu'il les avait trop laissés voir. Lorsque la cérémonie fut terminée, il donna la main à la mariée et tout le cortège se rendit dans les grands appartements. Revêtu de son habit de grande cérémonie qu'il portait avec une majesté qui semblait lui en imposer à lui-même, il tint son grand cercle. Il y eut un concert, puis un ballet, puis un souper. Il y eut aussi de nouveaux froissements d'amour-propre dans la famille impériale qui vit avec dépit la nouvelle princesse de Bade passer avant Madame Mère et prendre place à la droite de l'empereur.

Enfin la fête se termina. L'empereur, on ne sait pourquoi, alla coucher à Saint-Cloud, et la jeune mariée se retira dans son appartement. Si elle avait consenti à repousser les avances de Napoléon, elle ne put se résoudre, maintenant qu'elle était mariée,

à accueillir celles de son mari. Elle refusa obstinément de le recevoir dans sa chambre. Le pauvre prince fut douloureusement ému de cet arrêt qui le consignait à la porte du bonheur, et, ne pouvant vaincre l'entêtement de sa charmante épouse, il se résigna à passer la nuit sur un canapé. Demain, pensait-il, Stéphanie se montrera moins inhumaine: les femmes sont si drôles!.. Mais vain espoir! Le lendemain, la chambre demeura close devant le pauvre amoureux qui ne trouva plus Stéphanie si drôle, et fut réduit à monter la garde devant la porte de sa propre chambre. Les jours suivants, ce fut la même chose.

Là-dessus, la cour se rendit à Saint-Cloud. Les jeunes époux y allèrent aussi. Le prince Charles se plaisait à espérer que ce changement de résidence amènerait un changement d'idées chez l'étrange fille qu'il avait épousée, et il s'arma encore de patience. Mais la terrible Stéphanie s'obstinait dans son entêtement et ne se laissait pas approcher. Le pauvre garçon, que ce manège obligeait à passer ses nuits sur les banquettes d'antichambre, s'efforçait, par le raisonnement, par la tendresse, par tout ce qu'il pouvait avoir d'éloquence et de cœur, à fléchir cette inflexible vestale, mais c'était temps perdu. Stéphanie semblait, depuis son mariage, avoir fait vœu de chasteté, et vouloir l'observer.

Fatigué de ses nuits sans sommeil et de ses prières sans résultat, le prince voyait ses joues roses commencer à pâlir et on le trouvait, le jour, endormi un peu partout, comme lorsqu'il n'était que fiancé. Au fait, depuis le jour de ses fiançailles, il n'avait pas avancé d'un cran dans l'affection de Stéphanie. S'il avait agi comme le général Bonaparte avec Mme Fou-

rès, en Égypte, peut-être eût-il mis ses affaires en meilleure situation. Il est certaines femmes dont on ne conquiert le cœur que par la brutalité.

Dans une cour, tout se sait et ces sortes d'aventures y sont la joie de chacun. On pense bien qu'à Saint-Cloud il n'était bruit que du prince Charles de Bade et de sa fâcheuse posture d'époux *in partibus*. Le prince s'était plaint à l'impératrice des rigueurs de sa nièce; il l'avait suppliée de la sermonner et de la ramener à des sentiments moins pénibles pour lui. Joséphine le fit, mais, comme elle aimait assez à bavarder, surtout sur des sujets de cette sorte, ce fut par elle que son entourage, que la cour tout entière n'ignora aucune phase de la singulière lune de miel qu'avaient entamée ces deux jeunes gens.

L'empereur n'ignorait pas plus que les autres cette situation. Il se flatta que la capricieuse Stéphanie ne se gardait ainsi de son mari que parce qu'elle se gardait pour lui-même. Aussi se mit-il à soutenir ouvertement sa fille adoptive et à reprendre ses espérances. Mais, rien ne venant les couronner, il finit par sentir le nouveau ridicule dont il se couvrait, il vit que cette aventure jetait de la déconsidération sur lui et sur sa cour, et, avec la même promptitude qu'il changeait, sur un champ de bataille, les plans précédemment conçus, il décida que le prince de Bade partirait pour Carlsruhe et que sa femme l'y accompagnerait.

Cette détermination, Joséphine l'avait aidé à la prendre. Toujours jalouse, et connaissant la légèreté de son mari, elle ne cessait de lui représenter qu'il était temps que les jeunes époux allassent vivre chez eux; elle le fatiguait de ses importunités. Le

prince, de son côté, apportait à tout un visage muet et mécontent. De plus, la politique en ce moment réclamait toute l'attention de l'empereur. Aussi, un beau jour, las de jouer un sot rôle, avait-il donné au diable la coquette qui semblait se moquer de lui comme elle se moquait de son mari et avait-il décidé le départ du jeune couple.

Ainsi se termina cette étrange amourette où l'empereur ne recueillit que du ridicule. La princesse Stéphanie pleura beaucoup lorsqu'il lui fallut quitter la France. Elle ne se consola guère à Bade, car l'accueil que lui fit son beau-père, au courant de ses caprices, fut assez froid. Son mari, rebuté si longtemps, avait fini par la laisser tranquille. Mais cela ne la rendait pas heureuse. Bref, le ménage allait fort mal quand Napoléon, qui avait bien quelque chose à se reprocher dans la mauvaise allure qu'il avait prise, sentit qu'il était temps de faire comprendre à Stéphanie la maladresse et aussi l'odieux de sa conduite. Il envoya à Bade des « négociateurs secrets » chargés de lui faire entendre qu'il était pour elle de la dernière importance de donner des enfants à son mari; qu'elle avait des devoirs à remplir envers le peuple badois aussi bien qu'envers le prince et qu'il lui fallait absolument donner au plus tôt un héritier à la couronne. La jeune folle n'avait jamais songé à cela. Cette fois, elle comprit ses torts et voulut les réparer. Elle changea de conduite vis-à-vis de son mari, fut aimable, gracieuse, provocante même. Mais le prince Charles, ulcéré, et bien justement, il le faut reconnaître, repoussa les coquetteries calculées de cette capricieuse. Et ce n'est que bien plus tard que sa légitime rancune finit par tomber devant la persistante

*La Bibliothèque du château de la Malmaison* (état actuel)
(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil)

bonne grâce de sa femme. Celle-ci parvint même à conquérir son affection et le ménage, si mal commencé, se mit enfin à marcher raisonnablement. Que n'avait-il, comme tant d'autres, débuté par là (1)!

(1) Méneval, trop bienveillant en général pour tout ce qui touche à l'empereur, attribue la mésintelligence des premiers temps aux sentiments anti-français de la cour du grand-duc. On voit que ce n'en était pas la vraie cause.

## CHAPITRE VIII

**L'empereur à Berlin. — Aventure avec une jeune Allemande. — Entretien muet. — Infortunes de la petite Berlinoise. — La reine de Prusse et les duretés de Napoléon. — L'empereur en Pologne : ses lettres à Joséphine. — Mme Walewska : Napoléon devient amoureux d'elle et lui écrit. — Lenteur de la belle Polonaise à capituler. — Premier rendez-vous. — Relations suivies. — Mme Walewska rejoint l'empereur au château de Finkenstein et reste trois semaines avec lui. — Leur amour réciproque. — Retour de l'empereur à Paris. — Encore Mme Gazzani : passe-droit fait en sa faveur. — Séjour de l'empereur et de sa cour à Fontainebleau. — Mme de B... reçoit l'empereur, la nuit, dans sa chambre. — Mme Savary.**

Déçu de ses espérances coupables du côté de sa fille adoptive, Napoléon se consola dans les bras de la complaisante Mme Gazzani. Puis la politique absorba presque tout son temps et la guerre avec la Prusse l'arracha à sa capitale.

Elle ne l'arracha pas aux *distractions* dont il avait un peu pris l'habitude à Paris. Il est vrai que, cette fois, ce n'est pas lui qui courut après elles ; elles vinrent bel et bien le chercher, comme s'il n'avait pas quitté les Tuileries.

On sait que les officiers français eurent beaucoup de succès auprès des belles Prussiennes. « Celles-ci, a dit un officier qui prit part à cette campagne de 1806 et écrivait au jour le jour ses impressions, sont vives et sémillantes. A Berlin, elles sont petites, sveltes, de la tournure la plus voluptueuse, et

d'une figure fine autant que séduisante. S'il faut en croire les officiers de ma connaissance qui habitent cette capitale depuis plusieurs mois, ces dames ont assez bonne opinion de leurs charmes pour ne pas chercher à en augmenter le prix par une longue résistance (1). »

La jeune personne dont il va être question partageait évidemment cette bonne opinion sur ses propres charmes, car, d'abord elle osa élever ses vues ambitieuses jusqu'à l'empereur Napoléon, au lieu de se borner à plaire, comme les autres, à de simples officiers, et ensuite elle ne chercha, pas plus qu'elles, à en augmenter le prix par une longue résistance. Un matin, donc, que l'empereur passait une grande revue à Berlin, une jeune fille accompagnée d'une personne âgée s'approcha des officiers qui l'entouraient et demanda la permission de lui remettre une pétition. Conduite auprès de l'empereur, elle lui tendit un papier qu'il mit dans sa poche en promettant de l'examiner le jour même. Les deux femmes alors se retirèrent. Rentré au palais de Charlottenbourg, où il avait établi son quartier général, l'empereur lut la pétition et la remit à Constant en disant : « Constant, lisez cette demande, vous y verrez la demeure des femmes qui me l'ont présentée. Vous irez chez elles pour savoir qui elles sont et ce qu'elles veulent. » Constant lut la lettre : on y implorait simplement la faveur d'un entretien particulier avec l'empereur.

Selon l'ordre de son maître, Constant se rendit à l'adresse indiquée. Il fut reçu par les deux femmes du matin. L'une était une jeune fille d'une beauté

(1) Général Fantin des Odoards, *Journal*, p. 111.

merveilleuse, qui ne devait pas avoir plus de quinze ou seize ans; l'autre semblait être sa mère. Celle-ci savait à peine quelques mots de français, tandis que la jeune fille n'en comprenait pas un. Constant lui demanda si elle savait l'italien, à défaut du français, pour se faire entendre de l'empereur. Elle ne le savait pas davantage. Il comprit alors, et la grande beauté de la jeune Berlinoise l'aida à comprendre, de quelle sorte d'entretien il devait être question. Il parvint aussi à saisir, à travers le langage malaisé de la mère, que celle-ci était veuve d'un officier prussien et qu'elle ambitionnait l'honneur d'être présentée à l'empereur en même temps que sa fille.

Constant lui représenta que la lettre ne demandant une audience que pour sa fille, il lui semblait nécessaire que celle-ci ne se fît point accompagner. L'étiquette le voulait ainsi. La mère s'inclina devant l'étiquette et n'insista pas. Puis Constant se retira et alla rendre compte de sa mission à son maître.

L'empereur vit bien de quoi il était question. Ce n'était pas la première fois qu'il recevait des demandes de ce genre, et s'il les renvoyait généralement au ministre de la police par mesure de sûreté — car il ne voulait point fournir à quelque exaltée l'occasion de renouveler sur lui, nouvelle Judith, le mauvais tour que l'ancienne avait joué à Holopherne, — il fit ce jour-là une exception pour la jeune pétitionnaire sur la beauté de laquelle Constant lui contait des merveilles, et donna l'ordre au valet de chambre de la lui amener le soir même.

Sur les dix heures, donc, Constant monta en voiture et alla chercher la belle enfant. La mère tint absolument à accompagner sa fille : les convenances... la morale... et puis il y avait tant de mau-

vaises langues à Berlin que, si l'on voyait sa fille sortir seule avec un monsieur, le soir, en voiture, on pourrait faire des caquets : l'honneur de sa fille était son seul bien, et elle devait, en bonne mère, veiller à sa conservation. Elle vint donc elle aussi au palais. Constant la fit asseoir dans un cabinet, tandis qu'il conduisait la jeune fille à l'empereur.

De quoi fut-il question entre Napoléon qui ne savait pas l'allemand et la belle Prussienne qui ne savait ni le français ni l'italien? Ce ne fut évidemment pas de métaphysique, comme jadis avec Mme de Rémusat, mais plutôt de choses purement physiques. Toujours est-il qu'ils parvinrent à s'entendre, car la nuit tirait à sa fin et les deux interlocuteurs n'avaient pas encore terminé leur entretien.

Le matin arrivant, l'empereur sonna. Constant, qui, lui aussi avait passé une nuit blanche que la présence de la vieille dame n'avait pas contribué à égayer, accourut. Napoléon lui ordonna de lui apporter quatre mille francs, et il les remit lui-même à la jeune fille. Celle-ci parut enchantée devant le petit tas d'or que l'empereur versa devant elle et rejoignit sa mère. Contente de ne pas avoir laissé sa fille aller seule au palais, fière d'avoir sauvegardé les convenances, elle remonta avec elle en voiture et Constant les accompagna jusqu'à leur porte.

L'empereur, qui n'était guère discret sur ses amourettes et aventures galantes, ne manqua pas — faute d'avoir l'impératrice sous la main pour lui conter celle-ci — de faire part à Constant de ses impressions. La jeune Prussienne était fort de son goût, mais, ce qu'il trouvait agaçant, dans ce tête-à-tête amoureux, c'est que, de part et d'autre, on n'avait pu se rien dire. Cet entretien muet ne semble

pas d'ailleurs lui avoir trop déplu. Il avait eu, du moins, cet avantage sur les autres, c'est que l'on ne se put dire les mensonges ou tout au moins les bêtises accoutumées : on se borna à les faire.

Si l'on désire savoir ce que devint la petite Berlinoise qui, sans parler, parvint à rendre intéressant pendant toute une nuit son tête-à-tête avec Napoléon, Constant nous apprend qu'elle fut enlevée par un officier français. Celui-ci apparemment savait l'allemand, puisqu'il avait pu lui faire part de ses sentiments, et la jeune personne qui semblait avoir pris goût aux entretiens particuliers avec les Français, n'avait pas fait difficulté de le suivre.

Il y avait peu de jours que Constant était rentré à Paris, avec son maître, à la suite de la paix de Tilsit qui mit fin à la guerre contre la Prusse et la Russie, lorsque, passant un jour dans la rue de Richelieu, il fut accosté par une femme assez mal mise et dont le chapeau, s'avançant démesurément sur le front, dissimulait presque entièrement le visage. Cette femme s'excusa de l'aborder ainsi en pleine rue. Comme elle avait levé la tête pour lui parler, Constant reconnut la jolie figure de la petite Berlinoise. Elle parlait maintenant assez bien le français, mais avec un accent qui ne laissait pas que de donner un certain charme à ce qu'elle disait. Elle conta ce qui lui était arrivé depuis Berlin. C'était toute une histoire. Elle avait eu la faiblesse de céder aux instances d'un colonel français qui lui avait juré un amour éternel. Ce colonel espérait, du moins elle crut le démêler dans sa conduite ultérieure, que l'empereur lui accorderait sa protection s'il l'épousait. Ce honteux calcul ne parvint point à obtenir l'assentiment du souverain, et son auteur, qui semble n'avoir eu

qu'une bien vague notion de l'honneur, abandonna alors dans une maison suspecte celle dont il avait songé à faire sa femme. Depuis, la malheureuse se débattait dans une misère noire et ne désirait plus que de retourner à Berlin. Mais elle n'avait pas de quoi faire le voyage.

Constant s'intéressa à cette victime de la corruption humaine et, le soir même il conta à l'empereur en le déshabillant, la rencontre qu'il avait faite.

« L'empereur, dit-il, se réjouit d'apprendre que la jolie étrangère parlait assez bien le français, et il eut quelque velléité de la voir de nouveau. Mais je me permis de lui faire observer qu'il était à craindre qu'elle ne fût plus digne de ses soins, et je lui racontai les voyages et aventures de la pauvre délaissée. Mon récit produisit l'effet que j'en attendais ; il refroidit considérablement Sa Majesté et excita sa pitié (1). » L'empereur, effectivement ému du malheur d'une jeune personne dont il avait apprécié la ravissante beauté, donna l'ordre à Constant de lui compter, comme à Berlin, quatre mille francs et de l'engager à retourner au plus tôt dans son pays. C'est sans doute ce qu'elle fit, car Constant s'aquitta de sa mission, reçut les marques de la vive reconnaissance qu'inspirait à la pauvre femme la générosité de l'empereur et, depuis, on n'eut plus de ses nouvelles.

On n'a point parlé d'autres aventures galantes de l'empereur pendant son séjour en Prusse. La belle et gracieuse reine de Prusse, aussi séduisante alors par ses malheurs que par le charme de toute sa personne, essaya de fléchir sa rigueur et d'obtenir

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 70.

pour son pays des conditions moins dures. Mais Napoléon fut inflexible et, tout en répondant avec grâce à la reine, il ne se laissa pas attendrir par ce charme qui touche tout homme au cœur devant une beauté malheureuse. Il écrivait de Tilsit à l'impératrice, le 8 juillet 1807: « La reine de Prusse a été réellement charmante; elle est pleine de coquetterie pour moi, mais n'en sois point jalouse; je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher pour faire le galant. » Sans faire le galant et sans songer à une intrigue qu'il savait n'avoir aucune chance de réussir avec cette reine vertueuse, Napoléon s'efforça plus tard de réparer par quelques gracieuses attentions les duretés qu'il avait eu le tort de se permettre contre elle dans ses bulletins.

Si l'empereur se montra de marbre devant la séduisante souveraine, il y avait à cela un motif qui en diminue peut-être le mérite. Il était amoureux. Encore! Oui, mais, cette fois, plus amoureux qu'il ne l'avait jamais été, si ce n'est de Joséphine, en 1796.

On sait que, les armées prussiennes détruites, les troupes françaises allèrent au-devant des Russes et que la guerre fut transportée en Pologne. Napoléon avait établi son quartier général à Varsovie. Il passa dans cette capitale tout le mois de janvier de l'année 1807. Installé aussi luxueusement que le permettaient les ressources du pays dans le palais de Varsovie, il recevait les plus grands seigneurs de la noblesse polonaise qui rêvaient le rétablissement de l'ancien royaume de Pologne et mettaient en lui toutes leurs espérances. Sans rien promettre, Napoléon s'enquérait auprès de chacun des res-

sources du pays en hommes, en chevaux, en vivres, et, par des paroles bienveillantes, entretenait les illusions et les espérances. Aussi était-il l'objet d'un enthousiasme incroyable à Varsovie. On lui donnait des fêtes superbes, on lui offrait des bals auxquels on venait de cinquante lieues à la ronde. Et, aux inquiétudes jalouses de Joséphine qui redoutait toujours les infidélités du volage, il répondait : « ...Du reste, tu as tort ; je ne pense à rien moins, et dans les déserts de la Pologne l'on songe peu aux belles... J'ai eu hier un bal de la noblesse de province : d'assez belles femmes, assez riches, quoique à la mode de Paris (1)... »

Il n'est pas probable que Napoléon, en répondant à Joséphine, ait songé si peu qu'il le dit aux belles. Il cherche à rassurer sa femme, il lui raconte qu'il est dans des déserts mais il oublie qu'il lui parle aussi des bals qu'on donne dans ces déserts... Joséphine, elle, sait bien qu'il n'y a pas de bals sans femmes, et que les Polonaises ont une réputation de beauté méritée. Enfin, soit parce que Joséphine avait, comme l'a dit Mme de Rémusat, « un sentiment tendre pour un jeune écuyer de l'empereur, alors absent comme lui (2) », et que la préoccupation de ce sentiment lui fit désirer de se rendre auprès de son mari pour y retrouver son écuyer, soit qu'un pressentiment des infidélités qu'allait lui faire l'empereur excitât au plus haut point sa jalousie, elle insistait de toutes ses forces pour venir le rejoindre. Napoléon, de son côté, protestait que, tout en s'ennuyant beaucoup loin de sa femme, il ne lui était pas

(1) *Lettres de Napoléon à Joséphine*, t. I^er^, pièce LXXIII, 3 décembre 1806.

(2) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 118.

possible de la laisser venir en pays si lointain. « Toutes ces Polonaises sont françaises, lui écrivait-il ; mais il n'y a qu'une femme pour moi. La connaîtrais-tu? Je te ferais bien son portrait, mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnusses... Ces nuits-ci sont longues tout seul (1). »

Il n'allait pas tarder à ne plus les trouver si longues ; il est vrai qu'il ne serait plus tout seul.

A l'un des bals qui lui furent offerts par la noblesse polonaise, dès les premiers jours de son arrivée à Varsovie, Napoléon qui, depuis Berlin, avait gardé une continence absolue et avait ses sens allumés par la vue des belles Polonaises dont le teint mat et les yeux brillants resplendissaient sous les feux des lustres, Napoléon ne fut pas long à remarquer une jeune femme blonde aux yeux bleus, dont la peau était d'une blancheur éblouissante et dont le maintien, modeste et réservé, tranchait avec les allures peut-être un peu trop décidées des autres femmes. Il demanda quelle elle était. On lui répondit que c'était Mme Walewska, qu'elle était mariée à un vieux comte polonais qui, d'humeur sombre et taciturne, de mœurs austères et rigides, ne devait assurément pas faire le bonheur des vingt-deux ans de sa belle épouse, non pas qu'il ne l'aimât point, mais quel accord pouvait-il y avoir entre l'affection grave d'un vieillard et les fantaisies primesautières d'une toute jeune femme ?

Ce qu'on dit à l'empereur excita aussitôt son intérêt. Qu'y a-t-il de plus capable de faire naître les sentiments romanesques au cœur d'un homme, que la situation d'une jeune beauté qu'un mariage d'argent

(1) *Lettres de Napoléon à Joséphine*, t. Ier, pièce LXXII, Posen, 2 décembre 1806.

semble avoir sacrifiée à un vieillard ? La tête aussitôt se monte, on aperçoit cette femme à travers le prisme grossissant du sacrifice et l'on ne rêve plus que de consoler la malheureuse de l'injustice du sort. « L'empereur vit cette dame avec plaisir et se sentit entraîné vers elle au premier coup d'œil (1). » De plus, il la considéra, d'après ce qui lui en fut dit, comme une femme sacrifiée et « cette idée accrut l'intérêt passionné qu'elle inspira à l'empereur dès qu'il la vit (2) ».

Napoléon s'approcha de Mme Walewska et lui parla aimablement. Aussitôt s'engagea entre eux une conversation où la jeune femme sut faire briller le charme d'un esprit assez cultivé et développé par une bonne éducation. Sa voix, d'un timbre le plus harmonieux du monde, faisait valoir tout cela on ne peut mieux. Un peu de coquetterie par-dessus le marché, mais une coquetterie discrète, léger voile de mélancolie derrière lequel se drapait sans en avoir l'air et au travers duquel s'estompait, nuageuse, cette petite merveille aux yeux bleus, ne nuisait pas à cette mise en scène. Et elle était d'autant plus intéressante à étudier, cette jeune femme, que son attitude laissait deviner, mais seulement aux cœurs assez délicats pour distinguer les nuances, qu'elle n'avait point rencontré le bonheur dans le mariage.

L'empereur, qui était dans un état d'âme à trouver beau tout ce qui venait de cette jeune Polonaise, s'échauffa sur son sort. Comment était-il possible que cette grâce discrète, que ce charme incomparable, que cette taille faite au moule, que cette tournure à

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 340.
(2) Duc de Rovigo, *Memoires*, t. III, p. 27.

faire ramper sur ses pas, que tant de jeunesse et de beauté enfin eussent été sacrifiés à un vieillard imbécile? C'était bien par la plus inepte combinaison du sort. Ne lui appartenait-il pas, à lui, Napoléon, de réparer cette erreur du destin, dans la mesure du possible, en prodiguant à cette malheureuse victime les consolations et les bonheurs qu'elle méritait plus que toute autre femme? Évidemment ce n'était que justice.

Quand on est impliqué dans une affaire ou engagé dans un raisonnement où l'on a quelque intérêt amoureux, les sophismes vont leur train et l'on devient généralement la dupe de son cœur ou de ses appétits. Si Napoléon, en cette circonstance, s'était avisé, comme il se faisait fort de le faire, de « décomposer son amour pièce à pièce » et qu'il eût mis de côté les dehors romanesques sous lesquels se présentait à son imagination cette jeune Polonaise, il aurait reconnu que le roman, en somme, se réduisait à peu de chose : il voyait une jolie femme, il la voulait, et, comme il était empereur, elle ne devait pas lui résister. C'était là toute l'affaire.

Il était cependant plus *emballé* qu'il le fut jamais pour d'autres femmes, et l'empressement passionné qu'il laissa paraître dans son entretien avec elle ne dut laisser aucun doute à la jeune femme sur la conquête qu'elle venait de faire du grand conquérant.

Aussi, si cette constatation fit rêver Mme Walewska, elle empêcha Napoléon de dormir. « Le lendemain du bal, a dit Constant, l'empereur me parut dans une agitation inaccoutumée. Il se levait, marchait, s'asseyait et se relevait de nouveau; je croyais ne

M^me^ REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGELY (née de Bonneuil)
*femme du comte, secrétaire d'Etat de la famille impériale, ministre, etc.* (1762-1819
*d'après le portrait peint par Gérard.*

pouvoir jamais venir à bout de sa toilette ce jour-là (1). » Enfin, n'y tenant plus, Napoléon, qui était habitué à voir ses dames du palais et lectrices se rendre immédiatement à ses vœux, crut pouvoir traiter la belle Polonaise comme une simple lectrice. Il ne négocia cependant pas directement avec elle. Il donna mission à un *grand personnage*, dit Constant, lequel grand personnage ne pouvait être que Duroc bien que ce grand maréchal du palais se fût cassé la clavicule dans un récent accident de voiture, d'aller faire une visite de sa part à Mme Walewska, de lui présenter l'hommage de son admiration et lui faire part enfin, avec toute la discrétion convenable, des vœux qu'il avait osé concevoir.

Duroc, ce postillon des amours de son maître, était l'homme le plus capable de mener à bien une négociation de cette sorte. Ses manières élégantes, la grâce avec laquelle il savait s'exprimer, son bon ton enfin, devaient, aux yeux de l'empereur, en assurer le succès. Sans s'arrêter à ce que la complaisance que lui demandait Napoléon avait de peu digne pour son caractère, pensant peut-être que l'amitié qu'il lui témoignait exigeait de sa part l'abnégation de tous ses sentiments de dignité, Duroc s'acquitta fidèlement de sa mission. A son grand étonnement, Mme Walewska refusa fièrement les propositions de l'empereur. Les coquettes sont souvent ainsi. Elles font tout pour provoquer une déclaration et, quand elle arrive, elles répondent en se drapant dans leur dignité offensée; elles ne veulent pas paraître céder trop vite, et, alors

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 341.

même qu'elles brûlent de se livrer, elles cherchent à se donner des sursis : mais ce n'est que pour faire attacher plus d'importance par les hommes à la vulgarité de ce qu'elles finissent toujours par leur accorder. Mme Walewska fit comme ces coquettes. Elle était peut-être déterminée, après l'entretien qu'elle avait eu au bal avec l'empereur, à accepter ses propositions ; elle était éblouie de sa gloire rayonnante, de sa puissance colossale, et rêvait d'en partager avec lui le bonheur. L'homme, du reste, ne lui déplaisait pas chez le héros, et, si celui-ci avait été touché du son délicieux de sa voix, elle n'avait pas été insensible non plus à la douceur de celle de Napoléon. Les hommages dont il l'avait entourée lui avaient été au cœur et avaient donné le vertige à sa vanité, toujours si puissante dans les déterminations du cœur chez les femmes. Mais elle ne voulait pas se livrer dès la première attaque : elle était décidée à capituler, mais elle était décidée aussi à ne pas tomber sans les honneurs de la guerre. Aussi éconduisit-elle tout d'abord le général Duroc sans vouloir lui donner la moindre parole d'espoir pour son maître.

L'empereur fut vivement contrarié de son échec. Il y avait donc des femmes qui ne reconnaissaient pas sa puissance, qui échappaient à sa domination?.. Les Polonaises pourtant ne passaient pas pour cruelles et il savait que ses officiers célébraient à l'envi leurs grâces et leurs séductions. Serait-il donc, lui, l'empereur, moins favorisé qu'eux? C'était un peu fort!..

Cette idée le blessant dans son amour-propre, et comme il ne pouvait d'un autre côté se résoudre à abandonner de espérances déjà chères à son

cœur et que la résistance ne faisait qu'exciter davantage, il demeura préoccupé, agacé tout le jour ; il ne disait pas une parole à son entourage et chacun pensait que de graves affaires d'État retenaient captive l'attention de celui sur qui reposait le sort de l'Europe. Il s'agissait bien de l'Europe, en vérité !

Enfin il se décida à écrire à la belle Polonaise. Mais point de réponse. Il écrivit de nouveau, écrivit encore et, piqué au jeu, se faisant un point d'honneur de réussir, ressentant en même temps pour cette jeune femme une inclination plus forte à chaque démarche infructueuse, il finit par mettre dans ses lettres tout son cœur.

La belle coquette trouva que le moment était venu de se rendre : sa défense n'avait-elle pas été méritoire ? Et y avait-il beaucoup de femmes, surtout dans un pays où la galanterie est chose presque admise, capables de résister si longtemps à de si brillantes séductions ?... Elle consentit donc à venir au palais de l'empereur, un soir entre dix et onze heures. Voilà Napoléon au comble du bonheur. Il donna l'ordre à Duroc d'aller attendre en voiture Mme Walewska à l'endroit qu'elle avait désigné, et, à la façon d'un jeune homme qui ne sait comment tuer le temps pendant les quelques heures qui le séparent de son premier rendez-vous d'amour, « en l'attendant, il se promenait à grands pas et témoignait autant d'impatience que d'émotion ; à chaque instant, il demandait l'heure. Mme Walewska arriva enfin, mais dans quel état !.. pâle, muette et les yeux baignés de larmes (1). »

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 343.

Constant, c'est lui-même qui le dit et il faut croire son récit de témoin oculaire de préférence au récit de seconde main que donne Mme de Rémusat (1) et qui est sans doute celui qui avait cours aux Tuileries, Constant introduisit Mme Walewska, dès qu'elle parut, dans la chambre de l'empereur; elle pouvait à peine se soutenir et s'appuyait sur son bras. Enfin le valet de chambre la fit entrer, après

(1) Voici ce récit: « Lors de la première entrée en Pologne, Murat, qui l'avait précédé à Varsovie, reçut l'ordre de chercher pour l'empereur, qui allait arriver, une femme jeune et jolie, et de la prendre de préférence dans la noblesse. Il s'acquitta adroitement de cette commission, et détermina à cet acte de complaisance une jeune et noble Polonaise, mariée à un vieux mari. On ne sait quels moyens il employa et quelles furent ses promesses, mais enfin elle consentit à tout arrangement, et même à partir un soir pour le château voisin de Varsovie où l'empereur s'était arrêté.

« Voilà donc cette belle personne expédiée et arrivant assez tard au lieu de sa destination. Elle a conté elle-même cette aventure, avouant, ce que l'on croira facilement, qu'elle arriva émue et tremblante. L'empereur était renfermé dans son cabinet. On lui annonça la nouvelle venue; sans se déranger, il ordonne qu'on la conduise à l'appartement qui lui est destiné, et qu'on lui propose un bain et à souper, ajoutant qu'après elle sera libre de se mettre au lit. Cependant il continua son travail jusqu'à une heure assez avancée dans la nuit.

« Enfin ses affaires étant terminées, il se rend à l'appartement où il était attendu depuis longtemps, et se présente tout à coup avec toutes les apparences d'un maître qui dédaigne l'inutile des préparations; puis, sans perdre un seul instant, il entame la plus singulière conversation sur la situation politique de la Pologne, interrogeant cette jeune femme comme il eût fait d'un agent de police, et lui demandant des notes fort circonstanciées sur tous les grands seigneurs polonais qui se trouvaient alors à Varsovie. Il s'informa soigneusement de leurs opinions, de leurs intérêts présents, et prolongea longtemps ce bizarre interrogatoire.

« On se figure l'étonnement d'une femme de vingt ans qui ne s'était point préparée à un semblable début. Elle satisfit à tout de son mieux, et, lorsqu'elle n'eut plus rien à répondre, alors seulement il parut se souvenir que Murat avait au moins promis en son nom quelques paroles d'un genre plus doux. » (Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. Ier, p. 122.)

quoi il se retira avec le grand maréchal. Il est probable pourtant qu'il n'alla pas loin, car, dit-il, « pendant son tête-à-tête avec l'empereur Mme Walewska pleurait et sanglotait tellement que, malgré la distance, je l'entendais gémir de manière à me fendre le cœur ».

Il est probable que Mme Walewska, dans cette première entrevue, exposa à l'empereur, avec force larmes et sanglots, qu'elle était une honnête femme, qu'elle était malheureuse avec son vieux mari, grognon, jaloux, insupportable, et que, si elle se rendait enfin à ses pressantes instances, c'est qu'elle savait à quel cœur magnanime elle se confiait, qu'il n'abuserait point de sa faiblesse et de son inexpérience : bref, toutes ces choses que les femmes savent si bien dire pour achever de conquérir l'amant dans les bras duquel elles viennent chercher des consolations à leurs peines de cœur ou des compensations, brillantes et solides, à la modestie de leur fortune. Il est probable aussi, et Constant le croit, que dans ce premier entretien l'empereur ne put rien obtenir de la belle Polonaise.

Enfin, vers deux heures du matin, Napoléon sonna. Son valet de chambre, qui ne se couchait pas quand le Maître jugeait à propos de ne pas dormir, accourut pour ouvrir la porte, et Mme Walewska passa devant lui. Elle paraissait tout aussi émue qu'en arrivant, cachait son visage avec son mouchoir et pleurait encore à sanglots. Duroc lui offrit son bras, la conduisit à sa voiture et l'accompagna jusque chez elle.

Après une entrevue où elle n'avait fait que verser des larmes, il était à croire que Mme Walewska ne reviendrait pas. Elle revint cependant. — sans doute

pour chercher des consolations à tant de larmes et de sanglots, — et, cette fois, « elle paraissait plus tranquille. La plus vive émotion se peignait encore sur son charmant visage ; mais ses yeux au moins étaient secs et moins pâles. Elle se retira de bonne heure et continua ses visites jusqu'au moment du départ de l'empereur (1). »

Si elle n'avait pas été satisfaite de l'empereur, une fois son tribut de larmes payé à la situation dans laquelle elle s'était mise, Mme Walewska ne serait pas revenue. Quant à l'empereur, il était aux anges ! Cette fois, il ne disait pas à sa femme qu'il avait pris une maîtresse ; il ne lui racontait pas son bonheur par le menu comme il l'avait fait, pour l'amuser sans doute, jusque-là. Au contraire, il était, dans ses lettres, plus affectueux que jamais. Par exemple, il défendait bien à Joséphine, alors à Mayence, de venir le déranger à Varsovie. « Il faut bien, lui écrivait-il, se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie... Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris (2). » Puis, le jour peut-être où Mme Walewska s'est donnée à lui, il écrit en réprimant à demi un petit sourire satanique : « Je suis plus contrarié que toi ; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi (3)... » Un peu plus tard, il plaisante : « Retourne à Paris, sois-y gaie, contente : peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui ; je pensais, dans

(1) Constant, *Mémoires*, t. II.

(2) *Lettres de Napoléon à Joséphine*, t. Ier, pièce LXXXII, Varsovie, 3 janvier 1807.

(3) *Ibid.*, pièce LXXXIV, Varsovie, 8 janvier 1807.

mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire; pardon de mon ignorance : l'on apprend toujours avec nos belles dames... » Est-ce avec elles qu'on apprend à mentir de la sorte? Est-ce avec elles qu'on apprend à persifler comme un petit Talleyrand et à dire : « Crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir ; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse... » S'il a montré cette lettre à la jeune Polonaise avant de l'envoyer à la vieille créole, la maîtresse a dû rire. C'est un fin régal pour une maîtresse que de se moquer de la femme légitime en compagnie du mari. On dirait que Napoléon vient d'offrir ce vilain plaisir à sa nouvelle conquête.

L'empereur a dû quitter Varsovie pour aller au-devant de l'armée russe. Il a livré la sanglante et indécise bataille d'Eylau, dont il a tracé lui-même, dans son bulletin, un tableau navrant. Eh bien, malgré le souvenir de ces milliers d'hommes morts ou râlants, étendus sur la neige, il pense à sa belle maîtresse. Le désir de la posséder à nouveau est plus fort que les regrets de l'épouvantable tuerie d'Eylau. Les sens ont pour le moment tué en lui le sentiment. Il est hanté par le souvenir de ces fiévreuses réalités du plaisir dont il n'aime que trop souvent à s'enivrer; il les veut sur l'heure, il les exige avec rage (1). Aussi écrit-il à Mme Walewska

(1) Ce ne fut pas la seule fois. Je tiens du baron H. Larrey, qui le tenait lui-même de son père, l'illustre chirurgien de la Grande Armée, l'épisode suivant qui le révoltait. Après je ne sais quelle bataille, il avait vu Napoléon rentrer chez lui, l'œil allumé, en criant : « Une femme! une femme!... tout de suite... qu'on m'amène une femme! » C'était bien prendre son temps pour une pareille distraction, alors que tant de milliers de malheureux râlaient et mouraient pour lui!

Quelques-uns de ses officiers, étaient ainsi, et, comme l'absinthe

de venir le rejoindre, mais peut-être n'attend-il pas son arrivée.

L'armée russe s'étant mise en retraite, les rigueurs de l'hiver donnent quelque répit aux fureurs guerrières. Napoléon établit son quartier général à Finkenstein, dans un assez grand château. C'est là que Mme Walewska vient le rejoindre. Un appartement lui avait été préparé, communiquant avec celui de l'empereur.

Le vieux comte Walewski apprit-il les relations adultères de sa femme avant le départ de celle-ci pour rejoindre son amant à Finkenstein, ou après? Il est difficile de le savoir. Mais, ce qu'on sait, c'est qu'il montra plus de caractère que n'en avait jadis montré Bonaparte en pareille aventure. Celui-ci avait repris Joséphine : le comte Walewski ne voulut plus revoir, lui, celle qui s'était ainsi jouée de son honneur et de la foi jurée. Mme Walewska, d'ailleurs, ne semble pas avoir cherché à reprendre la vie commune avec l'homme qu'elle avait outragé. Son mari était vieux : d'après les lois de la nature, elle ne devait pas tarder beaucoup d'années à devenir veuve : elle n'avait donc qu'à attendre ce moment pour savoir de quelle façon elle emploierait sa liberté. En l'attendant, elle employait celle qu'elle s'était octroyée au mieux de ses plaisirs et de sa fortune : c'était affaire entre elle et sa conscience. Mais, sa conscience était plongée dans le brouillard

avant dîner, ils s'offraient des femmes avant la bataille! Si Lannes, homme marié pourtant, n'avait pas passé dans les bras d'une Viennoise la nuit qui précéda Essling, il est probable qu'il aurait eu la force de survivre à sa terrible blessure. L'illustre Lasalle, lui, faisait des distributions de femmes à ses officiers, et le général Fournier, un des plus mauvais sujets de l'armée, à la vérité, en avait toujours un petit assortiment dans ses bagages.

*La Salle à manger de la Malmaison — sur la table, surtout donné à Napoléon par Charles IV, roi d'Espagne.*

(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil)

depuis qu'elle avait vu pour la première fois le brillant génie dont la gloire l'avait ébloui, et les sophismes maintenant, chez elle comme chez toute femme qui prend un amant, lui tenaient lieu de conscience. L'habitude de cette situation fausse l'affranchira peu à peu de tout scrupule et elle ne songera qu'à jouir de la couronne en plaqué, dont on a essayé de faire une auréole, et qui sera le prix de son inconduite. Cela n'est ni bien beau, ni bien poétique, mais c'est la réalité. Mme Walewska ne songeait qu'à jouir de cette réalité qui lui donnait les plus doux enivrements du rêve.

Elle resta trois semaines avec l'empereur au château de Finkenstein. Elle s'était tout à fait accoutumée à lui et lui témoignait la plus vive tendresse. On s'est plu à dire que cette tendresse était désintéressée. Cette affirmation est peut-être téméraire. Si, au lieu de suivre l'empereur, elle avait suivi un simple lieutenant ou capitaine, oui, on eût pu le croire. Mais la vie luxueuse qu'elle mena plus tard à Paris, les mouchoirs à cent vingt-cinq francs pièce qu'elle achetait chez Leroy, etc., etc., ne permettent pas de croire qu'elle s'était donnée à Napoléon simplement pour ses beaux yeux, comme on dit. De la tendresse, il fallait bien qu'elle lui en témoignât, c'était dans son rôle de femme entretenue. Autrement, pourquoi serait-elle venue auprès de l'empereur? Elle aurait eu l'air de n'avoir quitté son mari que par intérêt : ne fallait-il pas saupoudrer d'un peu de poésie une aventure si vulgaire?

Toujours est-il que le faux ménage allait on ne peut mieux. L'empereur prenait chaque jour ses repas avec sa belle maîtresse, — il ne le faisait pas

à Paris avec sa femme — et cherchait à lui faire oublier par une déférence toute empreinte de tendresse le sacrifice qu'elle lui avait fait de son honneur. Douce et mélancolique, Mme Walewska acceptait ses soins, et la conversation était toujours aimable, vive, empressée chez l'empereur, tendrement passionnée, quoique toujours voilée d'une légère teinte de mélancolie chez la jeune femme. Quand l'empereur la laissait seule, elle prenait un livre, le feuilletait et lisait quelques pages sans en suivre le sens ; sa pensée était ailleurs. Lassée bientôt, elle rejetait le livre, se levait et allait regarder à travers les jalousies la parade des troupes.

Les soldats, eux, qui voyaient la maîtresse de leur empereur faire avec lui des promenades en voiture, qui la voyaient rentrer au château avec lui, trouvaient, avec leur bon sens naturel, qu'il avait tort de penser à « la rigolade » quand l'armée avait été si cruellement décimée à Eylau, et qu'elle était si éprouvée maintenant par la faim et le froid. Ils savaient bien que cette femme n'était pas à Finkenstein pour partager leurs privations et ils étaient loin de la voir d'un bon œil. « Celle-là, disaient-ils, ne s'est pas donnée : elle s'est vendue. » Avaient-ils tort?

Quant à Napoléon, il avait pris de jour en jour un goût plus prononcé pour cette jeune Slave, douce et soumise avec lui comme l'était Joséphine, et qui ne pleurait pas comme elle à tout propos ; il s'accommodait fort de sa nouvelle compagne, lorsque la paix de Tilsit vint interrompre cette lune de miel de contrebande. Il dut repartir pour Paris. Les deux amants se firent de tendres adieux ; on se jura de part et d'autre une fidélité éternelle et

Napoléon ne desserra ses bras de la taille de sa maîtresse qu'après que celle-ci lui eût promis de venir le retrouver à Paris.

L'empereur rentra le 27 juillet dans sa capitale. Jamais il n'avait fait une plus longue absence. Après avoir reçu les félicitations des grands corps de l'État sur les glorieux résultats de la laborieuse campagne qui venait de se terminer, après avoir réglé une foule d'affaires qui n'attendaient que son retour pour être tranchées, il fit chanter à Notre-Dame un *Te Deum* auquel il assista en grande pompe. A aucune époque il ne parut jouir plus pleinement de sa prodigieuse fortune. Le peuple, de son côté, fermement convaincu que la paix de Tilsit avait clos l'ère des grandes guerres, se laissait aller à toute sa joie et la manifestait par le plus vif enthousiasme.

Peu à peu, l'empereur, à qui la distance et les nuages d'encens faisaient perdre de vue Mme Walewska, reprenait, avec ses travaux, ses habitudes de galanterie. Et, se retrouvant au milieu de son troupeau de dames du palais et de lectrices, il ne résistait point aux tentations qui s'offraient à lui de toutes parts.

On le remarqua lors des fêtes du mariage de son frère Jérôme, le nouveau roi de Westphalie, avec la princesse Catherine, fille du roi de Wurtemberg. Ces fêtes furent superbes. La cérémonie eut lieu aux Tuileries, dans la galerie de Diane. On y déploya la pompe la plus magnifique, mais, au milieu de tout cet éclat, on n'avait d'yeux que pour celui qui venait de faire une nouvelle et si étonnante moisson de lauriers et on regardait

... cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un Dieu d'airain.

De lui, « les yeux se reportaient involontairement sur une personne d'une rare beauté qui paraissait pour la première fois au milieu des dames de la cour (1) » mais non pas au château. Cette personne n'était autre que Mme Gazzani qui, malgré la modeste réserve sur laquelle elle s'était tenue jusque-là en dépit de la haute faveur dont elle jouissait auprès du souverain, s'était apparemment lassée de son humble rang de lectrice et avait demandé de l'avancement. Cet avancement, sa beauté et sa complaisance lui donnaient des droits à l'obtenir. L'empereur ne lui accorda cependant pas le titre de dame du palais, qui était l'objet de son ambition, mais il décida qu'elle serait présentée à la cour, ce qui, de fait, le lui donnait, « on ne sait trop pourquoi, ou plutôt on le sait (2) ». Ne fallait-il pas, en effet, accorder quelque chose à cette charmante femme qui, elle, lui accordait tout? Et, si l'on s'était permis de lui représenter que l'étiquette s'opposait à ce qu'une simple lectrice eût accès aux cercles de l'impératrice, il aurait pu répondre qu'il y avait des précédents, que Mlle Lacoste y avait été admise avant Mme Gazzani, et surtout que tel était son bon plaisir. Cependant cette faveur fit beaucoup parler à la cour; cela fit presque scandale. « L'empereur, ordinairement très peu susceptible d'être influencé dans de pareils rapports, fut très faible en cette circonstance (3). » Mais on n'osa pas le dire tout haut. On était habitué déjà à s'incliner devant les caprices du souverain. Les

(1) Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 310.
(2) Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 147.
(3) *Id.*, *Mémoires*, t. VI, p. 567.

femmes se consolèrent tout bas de ce qu'elles appelaient un *passe-droit* en critiquant l'incorrection, non pas de la conduite, mais du langage de la belle Génoise ; les hommes, très indulgents sur ces sortes de choses, quand c'est la femme d'un autre qui les fait, excusèrent tout naturellement la faveur dont elle était l'objet en disant que ce n'était que justice quand on est si belle ! Belle, en effet, elle l'était, plus que toute autre femme de la cour, et certes la concurrence sur ce point était grande. Mais sa beauté, rehaussée maintenant par le bonheur d'être *présentée*, était plus éclatante que jamais. La jeune femme avait pris avec la plus gracieuse aisance les manières de la cour et se livrait avec abandon à cette vie de fêtes qu'elle aimait. Bien qu'elle n'eût qu'un esprit assez ordinaire que recouvrait, aux yeux superficiels, le vernis uniforme du monde, sous lequel la médiocrité est si heureuse de se cacher, ou plutôt de se produire, elle eut l'habileté de ne point trop déplaire à ce ramassis d'envieux et de jaloux qui était la cour impériale. Enfin on lui sut gré de ce qu'elle n'abusa pas de sa faveur pour faire du mal, bien qu'elle se mêlât de quelques intrigues ; et les plus avisés, au lieu de devenir jaloux d'elle, trouvèrent plus habile de recourir à la patience. Une autre femme, pensaient-ils, ne tarderait pas à supplanter la favorite du jour. L'avenir ne devait pas être long à leur donner raison.

Dans le courant de septembre, voulant se délasser de ses campagnes et de ses travaux, l'empereur décida qu'il irait en villégiature à Fontainebleau et que sa cour l'y accompagnerait. Jamais souverain ne déploya plus de magnificence que Napoléon dans

le château de François Ier. Son séjour s'y prolongea pendant près de deux mois. Malgré une étiquette sévèrement réglementée, dans ce château où les divertissements étaient ordonnés avec la régularité des exercices dans une caserne, les passions humaines, contenues, mais non étouffées, suivaient leur cours : elles prenaient seulement un masque de convenance et mettaient une sourdine à l'éclat de leur expression. Les intérêts, les intrigues, d'amour et autres, tout cela allait son train sous le manteau des fêtes, mais, comme de juste, c'était

Pour voir cette figure illustre et solennelle

autour de laquelle semblait graviter le monde, que chacun, au château, s'empressait à son tour.

Les beaux ombrages de la forêt de Fontainebleau, le charme mystérieux qu'exerce sur tous les cœurs le silence des bois, n'eurent pas grande influence sur l'âme de l'empereur. Les sens continuaient à dompter le sentiment. Aussi, toujours polissonnant, se livra-t-il à ses distractions habituelles, moins amoureuses que galantes, moins galantes même que brutalement sensuelles.

Il avait pris l'habitude de faire avec sa femme une promenade en calèche avant l'heure du dîner ; mais le peu de poésie qui pouvait lui pénétrer le cœur pendant cette promenade, ce n'était pas au sein de Joséphine qu'il l'épanchait. C'était avec sa belle Génoise. « Il l'avait fait loger à Fontainebleau de manière qu'elle pût se rendre à ses ordres quand il la faisait appeler. On se disait à l'oreille que, le soir, elle descendait chez lui, ou bien qu'il allait dans sa chambre ; mais, au milieu des cercles, il ne lui par-

lait pas plus qu'à une autre (1). » Il avait pour cela ses raisons ; mais, aux raisons de convenances, — s'il peut être question de convenances en une pareille affaire, — il faut peut-être joindre des raisons de politique toute personnelle, de politique d'alcôve. Faisant un peu le sultan au milieu de son harem, un peu le coq au milieu de ses poules, Napoléon passait d'une dame de sa cour à une autre avec la plus grande facilité, — de sa part comme de celle de ces dames.

Lassé apparemment de « cette froide liaison » avec Mme Gazzani, il s'avisa de trouver qu'une certaine Mme de B..., de la maison de la princesse Pauline (il y avait trois dames, dans la maison de la princesse, dont le nom, précédé d'une particule, commençait par un B : mais il est hors de doute qu'il s'agit ici de Mme de Barral), qu'une certaine Mme de B... avait une beauté plus piquante que la belle Génoise ; et, comme « il voulait se réserver à lui toutes les libertés », il se mit à circonvenir celle qu'il brûlait maintenant de donner pour remplaçante à l'Italienne, qui avait succédé elle-même à la Polonaise, après avoir été de ses devancières. Mme de B... avait, comme Mme Duchâtel, comme Mme Walewska, un vieux mari qu'on eût pu prendre pour son père. Dame du palais de la princesse Pauline, son amie par-dessus le marché, elle était grande comme un tambour-major et avait la tête toute petite, toute mignonne, mais toute pleine d'esprit. C'était à se demander comment tant d'esprit pouvait tenir dans une aussi petite tête. Enfin, elle joignait à tous ses mérites celui de

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 242.

porter mieux que personne le grand habit de cour.

Il n'en fallait pas plus pour exciter les désirs de l'empereur. Il écrivit : on lui répondit. Le moyen d'ailleurs de faire autrement et de rendre une impolitesse pour une gracieuseté, pour une gracieuseté de l'empereur ! Il est vrai que cette gracieuseté était une impertinence, mais, de la part d'un souverain, les dames ont l'habitude de considérer les impertinences comme des faveurs. Une correspondance en règle s'établit donc entre la jolie favorite de la princesse Pauline et son admirateur qui lui envoyait jusqu'à trois lettres par jour.

Il fallait que Napoléon en fût singulièrement épris pour se livrer, lui qui détestait écrire, à une telle débauche épistolaire. Constant portait toutes les lettres.

Un soir, l'empereur lui en donna une à porter qui, par suite d'un malencontreux accident, ne parvint pas à son adresse. Voici ce qui était arrivé : « Dans le palais de Fontainebleau, raconte Constant, est un jardin intérieur appelé le Jardin de Diane, où Leurs Majestés seules avaient accès. Ce jardin est entouré des quatre côtés par des bâtiments. A gauche, la chapelle avec sa galerie sombre et son architecture gothique ; à droite, la grande galerie... Le bâtiment du milieu contenait les appartements de Sa Majesté. Enfin en face, et fermant le carré, de grandes arcades derrière lesquelles étaient des bâtiments destinés à diverses personnes attachées soit aux princes, soit à la maison impériale.

« Mme de B..., la dame que l'empereur avait remarquée, logeait dans un appartement situé derrière ces arcades, au rez-de-chaussée. Sa Majesté me prévint que je trouverais une fenêtre ouverte par

ANNE-FRANÇOISE-HIPPOLYTE BOUTET, dite Mlle Mars (1779-1849)
*entra au Théâtre-Français à l'âge de quinze ans : interprète applaudie de l'art classique, comme de l'art romantique.*

laquelle j'entrerais avec précaution : que, dans les ténèbres, je remettrais son billet à une personne qui me le demanderait. Cette obscurité était nécessaire, parce que la fenêtre ouverte derrière les arcades, mais sur le jardin, aurait pu être remarquée s'il y eût eu de la lumière. Ne connaissant pas l'intérieur de ces appartements, j'arrivai et j'entrai par la fenêtre. Croyant alors marcher de plain-pied, je fis une chute bruyante occasionnée par une haute marche qui était dans l'embrasure de la croisée. Au bruit que je fis en tombant, j'entendis pousser un cri et une porte se fermer brusquement. Je m'étais légèrement blessé au genou, au coude et à la tête.

« Je me relevai avec peine, tant j'étais endolori, et je me mis à chercher à tâtons autour de cet appartement obscur ; mais, n'entendant plus rien, craignant de faire un nouveau bruit qui pourrait être entendu par des personnes qui ne devaient pas me savoir là, je pris mon parti et retournai près de l'empereur auquel je contai ma mésaventure (1)... »

L'empereur écouta son valet de chambre avec toute l'attention d'un amoureux. Sa chute, dont il rit de tout son cœur, le consola de l'insuccès de sa mission, et, comme il était de joyeuse humeur, il ajouta : « Oh ! oh ! il paraît qu'il y a une marche, c'est bon à savoir. Attendons que Mme de B... soit remise de sa frayeur, j'irai chez elle et vous m'accompagnerez. »

Constant se retira. Au bout d'une heure environ, l'empereur vint le rejoindre et sortit avec lui par la porte de son cabinet qui donnait sur le jardin. La nuit était fort noire : tous deux s'engagèrent dans

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 382.

la cour qu'ils devaient traverser presque en diagonale.

Le valet de chambre, qui connaissait la disposition des lieux, servait de guide à son maître. Napoléon était tout émoustillé par cette expédition qui avait quelque apparence de romanesque ; son air de mystère et d'aventure l'amusait on ne peut davantage, et il se laissait conduire, humant avec délices l'air frais et parfumé des nuits de Fontainebleau. Constant le mena droit à la fenêtre qu'il avait précédemment escaladée et qui était encore ouverte. Il l'aida à la franchir, car Napoléon n'était plus l'homme maigre et nerveux de la campagne d'Italie et du consulat : depuis deux ans il prenait du ventre et s'était déjà fort épaissi. Puis, son valet de chambre l'ayant guidé de façon à lui éviter de trébucher sur la marche invisible, il le congédia.

L'empereur ne rentra chez lui qu'au matin. Il était sorti de chez Mme de B... par la fenêtre qui lui avait déjà servi de porte pour entrer. Comme il n'est pas trop hardi de penser qu'il trouva l'issue par laquelle s'était échappée Mme de B... lorsque Constant était venu en avant-garde, on peut même croire, sans être téméraire, que ladite dame vint en personne chercher et guider son impérial visiteur. Le témoignage de Constant est péremptoire. Cependant la duchesse d'Abrantès, qui semble répondre aux *Mémoires* de Constant, parus avant les siens, dit qu' « il est faux que l'empereur ait jamais réussi » auprès de Mme de Barral, pour laquelle cependant elle reconnaît qu' « il eut un vive fantaisie ». — « Je connais, dit-elle, toute cette affaire. Je sais très bien que l'empereur a écrit lui-même, chose assez rare pour lui dans des relations passagères telles

que celle-là eût été si Mme de B... n'avait pas eu le bon esprit de résister au prestige éblouissant que présentait alors Napoléon. Quelle auréole de gloire, quel nuage continuellement lumineux étaient autour de lui ! Il fallait, pour résister, qu'une femme aimât ailleurs, car il n'est pas de raison, il n'est pas de vertu à l'épreuve d'une telle séduction (1). »

Si Mme d'Abrantès, pour prouver que Mme de B... n'a point cédé aux sollicitations de l'empereur, dit qu'elle aimait ailleurs — et la vérité est qu'elle aimait M. Achille de Septeuil — la preuve n'est pas bonne. L'amour est en général un préservatif de l'amour, c'est exact, mais il y a des exceptions ; et d'ailleurs, pour cela, il faut que ce soit un amour vrai et non un caprice, une fantaisie. Napoléon aimait beaucoup Mme Walewska : cela l'empêchait-il d'aimer Mme Gazzani, Mme de Barral, et bien d'autres ? Pourquoi refuser aux femmes le don d'être aussi volages que le grand homme, surtout quand c'était à leur profit ? Le fait d'aimer un autre homme que son mari, au su de toute la cour, montrait déjà une certaine élasticité de cœur, pour ne pas dire de principes. Pourquoi l'amour qu'avait Mme de Barral pour le jeune colonel de Septeuil, fils du premier valet de chambre de Louis XVI, l'aurait-il, dans ces conditions, empêchée de répondre aux avances du souverain ? On sait, de reste, qu'il fallait avoir une grande largeur de vues pour appartenir à la maison de la princesse Pauline ; « sa conduite jetait un reflet fâcheux sur les jeunes et jolies femmes qui formaient sa cour ». D'un autre côté, « il n'est pas de vertu à l'épreuve d'une telle séduction, »

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 569.

conclut la brillante chroniqueuse de l'Empire, et cette conclusion a tout l'air du *de profundis* de la vertu de Mme de Barral. Devant toutes ces probabilités, y a-t-il moyen de mettre en doute l'affirmation de l'honnête témoin oculaire Constant?

Malgré tout le plaisir que lui avait donné son expédition nocturne, Napoléon se lassa vite d'une liaison qui le forçait à une contrainte et à des ménagements ; le roman, commencé par l'escalade d'une fenêtre, en pleine nuit, se réduisit en somme à une simple fantaisie passagère. Il n'est pas probable que Mme de B... se blasa la première ; car, dans l'intention bien évidente de se ménager celui qui lui avait amené l'empereur, plutôt que par un intérêt exagéré pour sa personne, elle envoya, le lendemain de cette aventure, un homme de confiance demander de sa part des nouvelles de Constant et l'assurer de tout le déplaisir que lui avait causé sa chute.

La rupture, ou plutôt la négligence, l'abandon, vint de Napoléon.

Lassé de Mme de B..., le cœur de l'empereur se prit à battre de nouveau. Il ne le laissait guère chômer.

Quelle fut la nouvelle favorite? A vrai dire, il n'y en eut pas qu'une : comme l'abeille, Napoléon voltigeait de fleur en fleur :

> Sur différentes fleurs l'abeille se repose
> Et fait du miel de toute chose.

De tous ses caprices l'empereur pensait faire de l'amour.

On a dit que Mme Savary fut au nombre de ces fa-

vorites d'un jour (1). Née Félicité de Faudoas et un peu cousine de l'impératrice Joséphine, celle qui devint la duchesse de Rovigo était au nombre des plus belles femmes de la cour impériale ; « elle a surtout, a dit la duchesse d'Abrantès, la plus admirable taille que j'aie jamais vue (2) ». Elle avait aussi, en tout, la plus admirable indifférence que l'on pût voir ; et, comme cette indifférence, qui tenait à son origine créole, s'étendait à ses amants, ainsi qu'à son mari et à son frère (3), elle ne captiva pas pour longtemps les bonnes grâces de l'empereur. Elle s'en consola, paraît-il, en prenant d'autres amants. Et l'empereur, alors, avec une légèreté très blâmable, s'amusait à apprendre au général quelques-unes des aventures de sa femme. C'était son habitude en pareille occurrence : il n'avait rien de plus pressé, quand il connaissait les fredaines d'une femme, que de les apprendre au mari, — et réciproquement. C'était peu charitable à lui, car il n'aurait pas dû oublier avec quelle douleur il avait connu jadis celles de Joséphine. Mais, en en parlant à Savary, il lui ordonna en même temps, et cela d'une façon si formelle, de se tenir coi et de ne faire aucun esclandre, que celui-ci, qui était la soumission même devant Napoléon, fit semblant de ne rien savoir et continua de vivre avec sa femme comme si elle était un modèle de fidélité. Il est vrai qu'il avait été de son côté aux informations et que ce qu'il avait appris compliqua tellement ses sentiments, que le mieux, il le vit bien, était

(1) Général Thiébault, *Mémoires*, t. V, p. 305 : « Mme Savary, qui était la maîtresse de Napoléon... »

(2) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires sur la Restauration*, t. II, p. 166.

(3) *Voir* Général de Saint-Chamans, *Mémoires*, p. 94.

de faire l'aveugle. C'est toujours le parti le plus sage quand on tient plus à sa tranquillité qu'à sa dignité. C'est aussi le conseil que lui donna l'empereur qui, un jour, parlant à une jeune femme des infidélités réciproques dans le mariage, disait : «.. Vous voilà stupéfaite pour bien peu de chose! C'est, dit-on, pour nous une petite affaire quand nous le savons, et rien quand nous ne le savons pas. Jugez de ce que vous devez dire alors, vous autres! voulez-vous le savoir?

— J'écoute, Sire.

— Eh bien, rien du tout. Et comme, vous autres femmes, vous ne pouvez pas vous taire, si vous parlez, que ce soit pour le trouver bon (1). »

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 63.

## CHAPITRE IX

Encore la princesse Stéphanie. — Complaisance des dames de la cour pour Napoléon. — Ce qu'en dit le *Memorial*. — Réflexions sur l'entrevue de Mantoue et le passage des Mémoires de Lucien qui la rapporte. — Bals masqués. — Amour de Napoléon pour ces bals. — Aventures de bals masqués. — Bal chez la grande-duchesse de Berg, et de ce qui s'ensuit. — Mlle Guillebeau. — Une danseuse nommée lectrice, et la lectrice devenant « favorite » de l'empereur. — Fin d'idylle. — Aventure à Madrid. — L'empereur n'aime pas les parfums. — Encore Mme Gazzani. — Mme Walewska rejoint l'empereur à Schœnbrünn. — Elle devient enceinte. — Fredaines de l'empereur à Vienne. — Caprice de Napoléon pour Mme de Mathis. — Divorce de Napoléon. — La princesse de Carignan.

Parmi les jeunes et belles femmes qui faisaient à Fontainebleau l'ornement de la cour impériale, il y en avait une que l'on connaît déjà, Mme Duchâtel. Depuis l'époque du couronnement, où l'on avait beaucoup jasé sur sa liaison avec l'empereur, elle ne faisait plus parler d'elle. On a prétendu que Napoléon essaya de réchauffer ce vieux ragoût amoureux pendant son séjour à Fontainebleau. La chose est possible ; mais, s'il y revint, ce fut si secrètement que rien n'en parut aux yeux des gens de cour, si perçants cependant pour voir ces sortes de choses, et, en tout cas, cela ne dura pas longtemps.

La grande-duchesse de Bade, la jolie et capricieuse Stéphanie de Beauharnais, vint elle aussi à Fontainebleau, mais l'empereur ne la regarda nullement,

cette fois, d'un œil amoureux. Aussi bien son cœur ne manquait-il pas d'occupation sans s'aller mettre encore sur les bras un amour de petite pensionnaire. Il n'avait pas eu lieu, l'année précédente, de se féliciter de l'avoir essayé, et avait été, on peut le dire, le dindon de la farce. Mais Stéphanie, elle, toujours légère, avait été gagnée par le vertige de corruption qui faisait tourbillonner les cervelles à la cour impériale, et elle fit de nouveau parler d'elle par une inconséquence assez grave.

On se rappelle que le plus jeune frère de Napoléon, après le traité de paix de Tilsit, avait été fait roi de Westphalie et marié à la princesse Catherine, fille du roi de Bavière. Cette jeune princesse avait pris pour son mari un goût aussi tendre que vif : c'était son droit et aussi son devoir. Mais il ne semble pas que son volage époux l'ait payée de retour, car, il n'y avait guère plus d'un mois qu'il était marié que, rencontrant à Fontainebleau la coquette Stéphanie, il s'avisa, tout comme son frère, de devenir amoureux de la petite folle. La grande-duchesse de Bade répondait étourdiment à ses avances. Le manège, un soir de fête, devint si visible, que la reine Catherine s'en aperçut. Elle fut émue à ce point qu'elle suffoqua tout à coup et tomba sans connaissance. On s'empressa autour d'elle, on la transporta dans un salon voisin, et, tandis qu'elle reprenait ses sens, on entendit l'empereur adresser à son frère quelques paroles fort dures. Jérôme baissa la tête, alla auprès de sa femme et chercha à lui faire oublier sa légèreté en protestant qu'elle s'était trompée et qu'il n'aimait qu'elle au monde. Quant à Stéphanie, qui avait pour la seconde fois en un an fait son métier de coquette en jetant la désunion dans les ménages des autres,

CHARLES-MAURICE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, prince de Bénévent
(1754-1838)
*d'après le portrait de Gérard* (Galeries historiques de Versailles)

sous prétexte peut-être que le sien n'allait pas bien, elle reçut le lendemain une verte semonce de l'impératrice; Mme de Rémusat elle-même fut chargée de chapitrer cette enfant terrible. Elle le fit, et son sermon contribua à faire changer la conduite de la jeune grande-duchesse. Ce qui contribua non moins, sans doute, à cet heureux changement, c'est que l'empereur, qui n'était plus amoureux de sa fille adoptive, avait changé tout le cérémonial prescrit l'année précédente en son honneur. Il ne la considérait plus que comme une princesse de la Confédération du Rhin, et Stéphanie, qui se sentit diminuée en ne se voyant plus traitée à la cour impériale comme par le passé, devint enfin plus sérieuse. A dater de ce moment, elle commença à avoir quelques procédés pour son mari; elle retourna à Bade sans exprimer de regrets de quitter la France, et depuis elle n'eut plus d'aventures.

C'est elle qui, sous la présidence du prince Louis, venait à Paris faire aux invités de son cousin les honneurs de l'Élysée. Elle lui vit rétablir le trône impérial en France et mourut à Nice, chargée d'années, en 1860.

La plupart du temps, l'empereur n'avait pas à se donner la peine de faire les premières avances aux femmes. Celles-ci savaient fort bien les lui épargner et lui laisser entendre que leur complaisance pour lui n'aurait pas plus de bornes que n'en avait leur admiration. Un jour, on parlait dans la petite colonie de Long-Wood, dit le *Mémorial*, « de la présentation des femmes à la cour, de leur embarras, de leurs secrètes dispositions, des vues, des espérances de quelques-unes. Mme de Montholon a dévoilé le secret

de certaines de sa connaissance, d'où il résultait que si, dans certains salons de Paris, on se récriait sur la brutalité des manières de l'empereur, la dureté de ses paroles, la laideur de sa personne, d'autres cœurs, mieux disposés, mieux informés, et bien différemment affectés, vantaient ailleurs la douceur de sa voix, la grâce de ses manières, la finesse de son sourire, et surtout sa fameuse main, belle, disait-on, jusqu'au ridicule.

« Ces petits avantages, observait-on, mêlés à beaucoup de puissance, à beaucoup plus de gloire encore, pouvaient monter assez naturellement certaines têtes, créer certains romans. Aussi combien, aux Tuileries, cherchaient à faire partager un sentiment qu'on éprouvait peut-être réellement soi-même!

« L'empereur riait de nos observations et de nos conjectures; et puis il convenait qu'à travers ses nuages d'affaires et d'encens, il avait cru plus d'une fois s'en apercevoir. Les moins timides ou les plus vivement disposées en avaient même parfois, disait-il, sollicité et obtenu des audiences. Nous en riions à notre tour, et disions que dans le temps elles avaient fourni matière à toute notre gaieté. Mais l'empereur nous protestait sérieusement que cela avait été tout à fait à tort (1). »

Il ne protesta pas toujours, et un soir que la conversation roulait sur le même sujet, il ne se défendit pas, tout en laissant paraître un petit air de vanité satisfaite, d'avoir été, malgré ses grandeurs, un homme à bonnes fortunes. Il aimait assez, du reste, à Sainte-Hélène, parler et entendre parler sur ces sujets un peu scabreux.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 416.

— Sire, dit encore M. de Las Cases, on veut qu'au moment de votre toute-puissance, vous vous soyez laissé imposer de douces chaînes; que vous vous soyez trouvé le héros d'un roman; que, dans une résistance qui vous surprenait, vous vous soyez attaché à une simple dame, que vous lui ayez bien écrit une douzaine de lettres; qu'elle vous ait amené et contraint à vous soumettre au travestissement, à vous rendre seul, nuitamment, chez elle, dans sa propre demeure, au milieu de Paris.

— Mais comment l'aurait-on su? a-t-il dit en souriant; ce qui ne voulait pas dire non. Et on a ajouté sans doute, a-t-il continué, que c'était la plus grande imprudence de ma vie; car si elle n'eût pas été honnête femme, que ne pouvait-il pas m'arriver, seul et déguisé, dans les circonstances où je me trouvais, au milieu des embûches dont j'étais entouré? Mais que disait-on encore?

— Sire, on voulait que la postérité de Votre Majesté ne se bornât pas au roi de Rome; la chronique secrète lui donnait deux aînés : l'un venu d'une belle étrangère que vous auriez fort aimée en pays lointain; l'autre, fruit d'une occupation plus voisine, au sein même de votre capitale. On voulait que tous deux fussent venus à la Malmaison avant notre départ, l'un amené par sa mère, l'autre introduit par son tuteur; tous deux les portraits vivants de leur père.

« L'empereur riait beaucoup de tant de science, disait-il;... et une fois en gaiété, il s'est mis à repasser franchement et dans un entier abandon ses premières années (1). »

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. Ier, p. 267.

Malgré ses amourettes avec Mme Gazzani, avec Mme de Barral, peut-être encore avec d'autres (1), Napoléon était toujours amoureux de Mme Walewska. Il le dit lui-même à son frère Lucien, dans la fameuse entrevue qu'il eut avec lui à Mantoue, à la fin de cette année 1807. Cette conversation répétée par Lucien, est assez curieuse et se rapporte trop à notre sujet pour ne pas être reproduite et commentée ici :

« Il (Napoléon) me dit, qu'en effet, il n'avait pas eu d'enfants autrefois, mais qu'il en avait maintenant plusieurs, deux surtout dont il était sûr, qu'un de ces deux enfants était d'une jeune personne qui avait été avec Hortense chez Mme Campan, l'autre d'une belle Polonaise mariée à un vieux mari (impuissant, celui-là, « il en savait quelque chose, » m'ajouta-t-il d'un petit air satisfait); la pauvre femme avait été sacrifiée à Plutus.

« — C'est une femme charmante, un ange! Ah! c'est bien d'elle qu'on peut dire que son âme est aussi belle que sa figure! »

« Comme je souriais, il me dit :

« — Vous riez de me voir amoureux; oui, je le suis en effet, mais toujours subordonnément à ma poli-

(1) « Dans un document émané de la police de la Restauration, j'ai trouvé que Mlle Cochelet avait été la maîtresse de Napoléon Ier. » (Ch. Nauroy, *Les secrets des Bonaparte*, p. 171.) La chose n'est pas probable. Mlle Cochelet, grande comme un tambour-major, était trop laide, ce semble, pour attirer les regards de l'empereur. A la cour de la reine Hortense, dont elle était la lectrice, on l'appelait Mlle Cochelaide. Elle épousa le commandant Parquin qui a laissé de si curieux *Souvenirs*.

On a dit aussi, avec quelque apparence de vérité, que Napoléon avait enlevé à son frère Jérôme une de ses maîtresses, à laquelle celui-ci tenait infiniment. Ç'aurait été là un des plus graves sujets de brouille entre les deux frères. (Voir *Biographie universelle* de Michaud, *Supplément*, t. LXXVII, article Pigault-Lebrun).

tique qui veut que j'épouse une princesse, quoique je préférerais bien couronner ma maîtresse... »

Il y a plus d'une observation à faire sur ce que rapporte Lucien. D'abord il fait une grosse erreur en contant que son frère lui a dit qu'il était père d'un enfant que lui aurait donné la belle Polonaise. Napoléon ne peut lui avoir dit cela, du moins en ce temps-là. En effet, le fils qu'il eut de Mme Walewska, conçu en 1809, au château de Schœnbrünn, pendant la campagne de Wagram, naquit le 4 mai 1810 au château de Walewitz en Pologne (1). Napoléon ne peut donc avoir parlé, au mois de décembre 1807, d'un enfant qui ne vint au monde qu'en 1810. L'erreur est flagrante. Ensuite on peut remarquer que l'empereur n'avait pas fait grands progrès dans l'art de se choisir une femme : il eût songé, selon Lucien, à épouser Mme Walewska. Ce témoignage peut paraître suspect, car Lucien, à qui la vie n'apporta jamais d'expérience et qui, veuf, s'était remarié avec une autre maîtresse, prête peut-être ces mots à son frère pour excuser sa propre conduite. D'ailleurs Mme Walewska, à ce moment, n'était pas encore veuve. C'est égal, Napoléon s'aveuglait étrangement pour dire d'une femme, parce qu'elle avait abandonné son mari pour un amant, que « son âme était aussi belle que sa figure ». Si elle avait eu l'âme si belle, cette femme eût commencé par ne pas manquer à son devoir. Qu'on traite d'imbéciles, si l'on veut, d'esprits étroits, rabougris et arriérés ceux qui pensent ainsi, les plus subtils sophismes n'empêcheront pas que ce ne soit là la morale, la vraie morale, cet ensemble de principes qui doivent toujours diriger

(1) Et non pas à Paris comme le dit Mme de Rémusat dans ses *Mémoires*.

un esprit juste, un cœur sincère vers le *bien* en toutes choses; et le *bien* n'est autre chose que l'idéal de la morale. Tout le reste n'est que sophisme.

Il est certain que Napoléon fut très amoureux de Mme Walewska, et, après Joséphine et Marie-Louise, elle est la femme qu'il a le plus aimée. Cet amour cependant n'était pas exclusif et s'accommodait sans scrupule de fréquentes infidélités. Celui qu'il avait eu pour Joséphine, au contraire, jusqu'au jour où celle-ci lui brisa le cœur par ses propres infidélités, avait été absolument exclusif. Oui, c'était bien là le véritable amour qui vous empoigne et vous rend aveugle, qui ne vit que de la vie de la femme aimée, qui rapporte tout à elle, qui ne conçoit pas qu'une autre femme au monde puisse même être désirée. Si Napoléon, au lieu d'épouser Joséphine qui avait dix ans de plus que lui, — ce qui, tôt ou tard, devait presque forcément le livrer au démon de l'infidélité (1) — avait épousé une jeune fille honnête, d'un âge mieux assorti au sien, il est infiniment probable qu'il eût été un mari exemplaire, qu'il eût aimé son intérieur, qu'il n'eût pas été plus malheureux pour cela, — ni la France non plus.

Rentré à Paris à la suite de son entrevue infructueuse avec son frère Lucien, l'empereur reprit son train de vie accoutumé. L'hiver était commencé. Il fut on ne peut plus brillant. Jamais on n'avait vu autant de bals à Paris. Les Tuileries donnaient l'exemple. On avait terminé la salle de spectacle que l'empereur avait fait construire et qui était magnifique. Des bals parés et masqués y furent

(1) Il est pourtant piquant de remarquer que c'est sa femme qui lui donna l'exemple de l'infidélité et elle est très responsable de ce que Napoléon vécut si ravalé à ses sens, si *animalisé*.

donnés au milieu d'un luxe inouï. L'empereur s'y amusait comme un sous-lieutenant. « Masqué jusqu'aux dents, assez facilement reconnu cependant par sa tournure particulière dont il ne pouvait se défaire, il parcourait les appartements, ordinairement appuyé sur le bras de Duroc. Il attaquait lestement les femmes, avec assez peu de décence dans les propos, et, s'il était attaqué lui-même et ne reconnaissait pas tout de suite qui lui parlait, il finissait par arracher le masque, découvrant ce qu'il était par cet acte impoli de sa puissance. Il avait aussi grand plaisir à se servir de son déguisement pour aller tourmenter certains maris par des anecdotes vraies ou fausses sur leurs femmes (1)... » Malgré tout, les femmes rivalisaient entre elles pour attirer son attention ; n'y parvenant pas toujours, elles se rabattaient sur les plus gros personnages et essayaient de troubler le repos de ces pauvres invités qui, du reste, ne demandaient pas mieux que de s'y prêter.

L'empereur, dans les bals masqués auxquels il se rendait, « était toujours sûr, rapporte le *Mémorial*, d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir et l'admettre à sa cour. C'était une femme très aimable, très bonne et très belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas que vous soyez charmante ; « mais voyez un peu quelle est votre demande ; jugez-

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 333.

« la vous-même, et prononcez. Vous avez deux ou « trois maris et des enfants de tout le monde. On « tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été complice « de la première faute ; on se fâcherait de la seconde, « on la pardonnerait peut-être, mais ensuite, et puis, « et puis !... A présent, soyez l'empereur et jugez : « que feriez-vous à ma place?... Et moi qui suis tenu « à faire renaître un certain *décorum* ! » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : « Du « moins ne m'ôtez pas l'espérance, » et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun « de nous deux, disait l'empereur, était exact à ce « nouveau rendez-vous (1). » Il est difficile de deviner de quelle femme veut parler Napoléon bien que ce soit un peu là le signalement de Mme Tallien. Ce n'est assurément pas cette personne que vise Mme Georgette Ducrest qui a raconté un autre épisode qui fait bien le pendant de celui-là : « Je crus remarquer, dit-elle, à un bal masqué des Tuileries, un domino gris suivi de deux grandes figures noires qui me parurent là pour surveiller *le maître*, et surtout ceux qui pourraient le trop approcher. Dès lors, je ne regardai plus que ce groupe, et j'acquis la certitude que je ne m'étais pas trompée.

« Le domino gris s'approcha d'une fort jolie dame couverte de diamants ; elle était assise à quelques places de celle que j'occupais. Les bras croisés derrière le dos, Sa Majesté fut plusieurs minutes à la regarder attentivement sans prononcer une seule parole ; elle rougissait, tremblait, et finit enfin par dire d'une voix tremblante à cet observateur incommode qu'elle ne croyait pas le connaître. Toujours

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 139.

même silence de la part de l'inconnu, qui semblait cloué vis-à-vis de cette femme si troublée. Tout à coup elle se lève avec précipitation et s'écrie avec effroi : « L'empereur peut seul avoir ce regard. Que « je me repens d'être venue! » Elle sortit avec impétuosité, et l'on murmura autour de nous que cette dame, célèbre par une aventure d'éclat qui avait entraîné un divorce, n'avait point été invitée ; qu'avec une audace sans pareille elle s'était introduite à cette fête avec le billet de l'une de ses amies. Napoléon, qui la détestait après l'avoir beaucoup aimée, la força ainsi de quitter une assemblée dont il l'avait repoussée. La conscience de la coupable avait rendu le silence de l'empereur aussi éloquent qu'un ordre émané de lui (1). »

Si l'empereur cherchait à trouver des aventures dans les bals masqués, il lui arriva d'en trouver sans les avoir cherchées, une entre autres, que voici : il est vrai qu'il ne la noua que quelques jours après le bal où il avait remarqué celle qui en fut l'héroïne.

C'était chez la grande-duchesse de Berg, sa sœur. La fête avait été superbe. « L'opéra de la *Vestale*, a dit Constant, était alors dans sa nouveauté et fort à la mode ; il donna l'idée d'un quadrille de prêtres et de vestales qui fit son entrée au son d'une musique délicieuse de flûtes et de harpes. Avec cela, des enchanteurs, une noce suisse, des fiançailles tyroliennes, etc. (2). » Constant ajoute que tous les costumes étaient d'une richesse et d'une exactitude remarquables, et qu'on avait établi dans les appartements du palais un magasin de costumes tel que

(1) *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, t. II, p. 65.
(2) Constant, *Mémoires*, t. III, p. 17.

les danseurs purent en changer quatre ou cinq fois dans la nuit, ce qui fit que le bal parut s'être renouvelé autant de fois.

Du reste, la grande-duchesse de Berg, qui voulait être aimable pour qu'on chantât partout ses louanges, et qui avait à se faire pardonner l'intrigue qu'elle avait nouée avec le général Junot pendant que l'empereur était en Pologne, s'évertuait à faire de son mieux les honneurs de chez elle. Dans la fête dont parle Constant, il y eut un quadrille qu'on remarqua beaucoup et qui fut pendant quelques jours le sujet de toutes les conversations. La princesse l'avait conduit en personne après avoir dirigé les répétitions et choisi les costumes. Cette sorte de divertissement, qu'on appelait alors un quadrille, ressemblait assez à un ballet, mais en petit. Le quadrille, donc, était formé de seize paysannes : la comtesse Duchâtel, la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Mme de Colbert, Mlle de La Vauguyon, la baronne de Montmorency, etc. Toute cette paysannerie, à titres et à particules, était conduite par un bailli, qui était Mlle Adélaïde de Lagrange. Les hommes en étaient rigoureusement exclus. Mlle de Lagrange, à la tête de son petit troupeau enjuponné, portant une houlette blanche et une perruque monumentale, fit, au milieu de la soirée, une entrée à sensation. Les danses s'arrêtèrent pendant quelques instants pour reprendre ensuite de plus belle. Le bal battait son plein lorsqu'on entendit tout à coup comme un bruit d'altercation, puis des gros mots et une voix impérieuse et fortement accentuée qui disait : « Je veux qu'elle sorte de chez moi! »

On se regarde, étonné d'entendre de telles paroles

au palais de l'Élysée; l'étonnement augmente quand on reconnaît cette voix pour celle de la grande-duchesse de Berg. C'était elle en effet. La princesse parlait avec une grande animation à l'un de ses chambellans et lui ordonnait de chasser du bal une malheureuse jeune fille qui dirigeait le quadrille de la reine Hortense. Mais voici comment cette personne avait été introduite à l'Élysée :

La reine Hortense, qui s'était chargée d'organiser elle aussi un quadrille, avait imaginé d'habiller ses danseuses en vestales. L'opéra de *la Vestale*, comme on l'a vu, faisait alors fureur et tout était à la vestale. La reine Hortense faisait partie de son quadrille malgré un léger obstacle : elle était enceinte de huit mois (de celui qui devint plus tard Napoléon III) et une grossesse ne faisait nullement partie du costume. Cette idée bouffonne d'une vestale dans un état de grossesse aussi accentuée, loin de l'arrêter, la séduisait au contraire beaucoup. « Ce sera très gai ! » disait-elle. Et, pour que ce fût encore plus gai, elle voulut que le quadrille fût conduit par une Folie, avec grelots au bonnet et marotte à la main. Le secrétaire des commandements de la grande-duchesse de Berg lui parla, pour cet emploi, d'une jeune personne renommée pour danser avec la plus grande précision toutes les danses du temps. Cette jeune fille, Mlle Guillebeau, était proposée par sa mère dans les salons à la mode pour danser avec un tambour de basque. La reine Hortense fut enchantée de confier à une jeune personne si versée dans les choses de la danse la direction de son quadrille de vestales. Elle seule, paraît-il, aurait accepté de se montrer sous le costume exact, — la reine Hortense y tenait par-dessus tout — d'une

Folie. Elle était du reste fort bien faite et le maillot couleur de feu qu'elle portait moulait à merveille la perfection de ses formes. Il paraît que le grand-duc de Berg, ce fou de Murat, avait voulu juger de trop près de la beauté plastique de la danseuse et que Mme Murat était survenue au moment où son volage époux à qui le maillot couleur de feu allumait sans doute les idées, faisait la folie d'embrasser celle qui devait diriger le quadrille. De là, colère de la grande-duchesse qui eut le mauvais goût de l'exprimer trop bruyamment : « Je n'entends pas, disait-elle, que cette créature vienne faire ses folies jusque dans mon palais. »

L'empereur, déguisé de façon à être méconnaissable, était venu à ce bal. Il causait avec une femme et, naturellement il ne parlait que d'amour. Il lui disait « que son amour pour elle était subordonné à une seule action, et que cette action consistait dans *un acte du pouvoir*.

— Je ne veux pas qu'on me nomme le petit Louis XIV, disait-il; je ne veux pas qu'une femme m'expose à me voir devant les regards du monde comme un être faible et sans cœur.

— Eh ! c'est précisément le cœur qu'il faut laisser parler...

— Prrr! répondit l'empereur ; le cœur ! Vous voilà bien, vous comme toutes les autres, dans vos rêveries imbéciles. Le cœur! Que diable savez-vous ce que c'est que votre cœur? C'est une portion de vous-même où passe une grosse veine dans laquelle le sang va plus vite quand vous courez (1). »

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VII, p. 222.

*Les Mœurs et la Mode sous le Premier Empire.* — *Les Quatre-Coins*, d'après une gravure de l'Album du Bon ton.

C'est à ce moment qu'il entendit les éclats de voix de la grande duchesse de Berg.

— Eh bien, qu'est-ce que cela? dit-il.

Et il se leva pour aller voir ce qui se passait. Sa partenaire le suivit.

En un instant il fut mis au courant de l'aventure et fut témoin des larmes et du désespoir de la belle Guillebeau, qui n'avait que sa marotte de Folie pour s'essuyer les yeux.

— Voyez ce que c'est que vos arrangements romanesques, dit l'empereur. Voilà une pauvre fille qui a cru à la parole doucereuse de ce beau-fils de Murat; elle est peut-être dans le cas de s'aller noyer. Hein? Qu'est-ce que vous dites?

Sa partenaire s'était mise à sangloter.

— Ma chère, lui dit l'empereur, je n'aime pas à voir pleurer Joséphine, elle que j'aime plus que toutes les femmes. C'est vous dire que vous perdez votre temps. Adieu, je viens au bal masqué pour m'amuser.

Cela dit, il s'en alla et se perdit dans la foule.

C'est un peu légèrement qu'il avait blâmé la conduite de Murat à l'égard de la jolie pleureuse, — quelque juste raison d'ailleurs qu'il ait eu de le faire, — car il n'allait pas tarder à suivre son exemple. Il ne connaissait pas non plus en ce moment la vertu facile sur laquelle il s'apitoyait. Mais, cela, pouvait-il le soupçonner?... Murat connaissait la petite Guillebeau pour l'aller voir chez elle, rue Basse-du-Rempart, et n'en était plus avec elle aux premières escarmouches de l'amour. Junot était aussi un de ses visiteurs; d'autres officiers généraux également. Bref, malgré ses larmes, ce n'est nullement à s'aller noyer que pensait la danseuse chassée

du bal, mais elle ne pensait pas non plus que cette scène serait pour elle l'origine d'une haute faveur.

La reine Hortense, qui s'était sentie atteinte dans sa dignité par l'acte de vigueur de la grande-duchesse de Berg, prit en main la cause de la danseuse et plaida énergiquement pour elle. C'est elle qui l'avait amenée, ne devait-elle pas la soutenir? La princesse lui répondit avec aigreur; des mots fâcheux furent même échangés... Le résultat de tout ceci fut que, pour faire pièce à la princesse Caroline, l'impératrice Joséphine, conseillée par Hortense, proposa d'accorder une place de lectrice dans sa maison à la jeune Folie ; cela ferait enrager sa belle-sœur. L'empereur, par pitié et par intérêt pour cette pauvre fille, trouvant que le moyen était bon pour mettre tout le monde d'accord, ayant peut-être aussi une arrière-pensée où la charité n'avait rien à voir, donna son consentement. Il partait quelques jours après pour Bayonne avec l'impératrice : Mlle Guillebeau fut du voyage.

La malheureuse enfant ne demeura pas longtemps au château de Marrac où étaient descendus les souverains. « Peu de jours après, a écrit le duc Victor de Broglie, qui avait vu passer aux Ormes la cour impériale se rendant à Marrac, peu de jours après nous vîmes repasser tout éplorée l'une de ces odalisques, et les curieux apprirent du valet qui l'accompagnait qu'elle venait d'être chassée pour avoir pris de trop grands airs (1). »

M. Victor de Broglie, qui fut auditeur au conseil d'État de l'Empire, n'est pas tendre en général pour Napoléon. La lectrice dont il parle, et qui n'était

(1) Duc de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 58.

autre que la petite Guillebeau, l'avait été davantage. La croisant chaque jour dans les corridors étroits du petit château de Marrac, la rencontrant chaque soir chez l'impératrice, l'empereur s'était avisé de trouver, tout comme Murat, Junot et les autres, que la nouvelle lectrice avait un aussi joli minois que la petite Lacoste, à qui elle le faisait penser, et il ne put s'empêcher de remarquer que les couleurs naturelles de ses joues fraîches et roses valaient mieux que le blanc et le rouge artificiels que Joséphine mettait sur les siennes... Bref, Mlle Guillebeau ne fut pas plus cruelle à l'empereur qu'elle ne l'avait été à ses généraux, et de lectrice, elle devint le livre de lecture courante de l'empereur. Tout allait ainsi à merveille quand Joséphine surprit son volage époux en train de feuilleter avec sa lectrice les pages du livre d'amour. Ah ! cette fois, elle ne fut plus si fière de son acquisition. Elle s'emporta, fit une scène à l'empereur, et la pauvre Folie, qui avait fait celle de ne pas être sage, fut chassée de Marrac comme elle l'avait été de l'Elysée. L'empereur cependant y mit plus de formes que sa sœur. Une femme qui lui accordait ses faveurs était, dès ce moment, regardée comme sacrée : de même que la prêtrise, le fait de lui avoir appartenu imprimait, à ses yeux, à cette femme un caractère indélébile. Il ordonna donc d'écrire à la mère de la lectrice de venir la chercher. Mais, comme Joséphine était pressée de la voir s'éloigner et qu'elle ne voulait point attendre, pour se priver des services de sa lectrice, l'arrivée de sa mère, elle obtint de l'empereur qu'elle serait reconduite à Paris. La Guillebeau fut aussitôt emballée dans une voiture avec une femme de chambre et expédiée à Paris sous l'escorte d'un valet de pied.

Elle rencontra sa mère en route et toutes deux mêlèrent leurs larmes en songeant à cet avenir qui s'était ouvert si brillant devant elles et qui s'était évanoui entre leurs mains, comme une bulle de savon aux brillantes couleurs, quand elles croyaient le tenir pour jamais.

On n'entendit plus parler de cette favorite de quelques jours pendant le reste du règne de Napoléon. On sait pourtant qu'elle épousa un M. Sourdeau, consul à Tanger. Mais, à la Restauration, de même que Wellington s'était affublé d'un lambeau de la défroque amoureuse de l'empereur en prenant la Grassini, le duc de Berry se pavoisa de la Guillebeau, cette épave de l'orgie amoureuse des sabreurs de la Grande Armée et de leur maître Napoléon. Mme d'Abrantès, en constatant le haut rang des amants de cette fille, dit que « cela faisait preuve d'une grande âme et d'un cœur élevé ». En vérité, c'est se méprendre étrangement sur les mobiles de la conduite de la danseuse, et donner aux mots un sens qu'ils n'ont pas. Il n'était nullement question, avec la Guillebeau, de grandeur d'âme ni d'élévation de cœur. Plus avisée que la plupart de ses pareilles, dirigée d'ailleurs par une mère des plus rouées, elle trouvait plus intelligent de s'adresser aux bourses bien garnies des grands dignitaires de l'Empire, de l'empereur lui-même, du duc de Berry, héritier de la couronne de France, que de partager la misère d'un commis ou d'un laquais. Ayant fait litière de l'honneur, elle se montrait simplement moins bête que les autres impures de son temps. Mais pour Dieu! qu'on n'aille pas chercher dans cette conduite de la grandeur d'âme et de l'élévation de cœur!

Après avoir fait à Marrac cette vilaine besogne qui l'engagea dans l'injuste guerre d'Espagne, Napoléon rentra à Paris où il ne fit guère que toucher barres. Il se remit bientôt en route pour l'Allemagne, eut avec l'empereur Alexandre la célèbre entrevue d'Erfurt et, tranquille du côté du Nord, alla prendre en personne le commandement de son armée d'Espagne.

C'eût été pour lui un sacrifice au-dessus de ses forces que de demeurer fidèle à sa Joséphine pendant qu'il était dans le pays des yeux noirs, des petits pieds, des tailles souples et des hanches voluptueuses. Aussi voulut-il un jour se rendre compte par lui-même des mérites des Espagnoles et voir si elles avaient autant de charme que les Berlinoises, les Polonaises, les Génoises, les créoles et les Françaises.

Il était entré à Madrid depuis peu lorsque M. de Bausset, préfet du palais, dit un jour devant lui qu'il était allé la veille au Grand Théâtre et qu'il était encore sous la délicieuse impression que lui avait causée une actrice. Elle était toute jeune, celle-là, quinze ou seize ans au plus : l'œil noir et plein de feu, les cheveux noirs, la peau blanche et mate avec les transparences nacrées d'un pétale de camélia. Et avec cela vertueuse, oui, sérieusement, vertueuse comme une vieille nonne. Enfin, toutes les qualités.

Il est probable que le préfet courtisan ne disait tout cela devant son maître que pour lui laisser entendre, sans en faire nettement la proposition, que cette petite merveille était à sa disposition ; c'était une manière de s'attirer les bonnes grâces de l'empereur. « D'ailleurs, ajouta-t-il négligemment, il est

impossible que cette jeune fille ne soit pas vertueuse; elle est élevée par une tante dépravée qui compte spéculer sur sa vertu, et la donner un beau jour contre de beaux ducats bien sonnants à l'homme assez riche pour s'offrir ce morceau de roi. »

L'empereur avait écouté sans rien dire le monologue de M. de Bausset. Celui-ci ayant ajouté en forme de conclusion que la jeune actrice n'avait ni père ni mère, l'empereur lui dit en badinant qu'il ne serait pas fâché de voir cette petite perfection. M. de Bausset, en sa qualité de courtisan, savait entendre les choses à demi-mot. Tout gros qu'il était, il courut chez la tante dépravée et lui fit part des bonnes dispositions de l'empereur envers sa vertueuse nièce. On tomba bientôt d'accord : le marché fut conclu, et, le soir venu, la respectable tante amenait au quartier-général de Napoléon la jeune Madrilène. Il est bon de dire que, pour cette circonstance extraordinaire, cette femme avait pomponné sa nièce à l'égal d'une mule des écuries d'Emmanuel Godoï, prince de la Paix, pour la procession de la fête de sainte Thérèse. Elle avait de plus, par un excès d'attention pour l'empereur, versé dans ses cheveux, dans son mouchoir, sur ses vêtements, — je ne sais où elle n'en avait pas versé — tous les parfums de l'Arabie heureuse.

L'empereur avait les odeurs en aversion : il ne supportait que celle de l'eau de Cologne. Aussi eut-il un mouvement de recul lorsque Constant introduisit dans sa chambre ce flacon de parfumerie habillé en femme. La pauvre fille, qui avait cru, comme sa tante, son triomphe assuré par cette débauche de suavités odorantes, fut peinée à en tomber sur place en voyant le désastreux effet des

attractions qu'elle et sa tante avaient jugées irrésistibles. Cette déconvenue poignante, se traduisant aussitôt sur son visage, lui donna un air d'indécision si étrange, si attrayant en même temps, que Napoléon surmonta son dégoût pour les parfums et témoigna à la jeune Espagnole toutes les marques de sa sympathie.

Constant se retira. Il y avait bien deux heures qu'il s'était éloigné lorsque la sonnette de l'empereur se mit à sonner, mais d'une façon si nerveuse, si inquiétante, que le fidèle valet de chambre accourut, se demandant s'il n'était pas arrivé un malheur : les femmes sont si fanatiques, en Espagne, que l'une d'elles avait peut-être trouvé ce moyen pour s'introduire auprès de l'empereur et, d'un coup de ce stylet qu'elles portent, dit-on, à la jarretière, débarrasser son pays de son inique envahisseur. Il entra dans la chambre, prêt à tout. L'empereur n'y était pas. La jeune actrice le regardait, l'œil exalté et un peu hagard : il allait la questionner lorsqu'il entendit la voix de l'empereur qui, du cabinet de toilette voisin, lui criait : « Constant, emmenez vite cette petite hors d'ici ! Elle me fera mourir avec ses odeurs. Cela n'est pas supportable. Ouvrez toutes les fenêtres, les portes... mais surtout emmenez-la ! Dépêchez-vous ! »

Complètement rassuré, Constant essaya de faire comprendre à la charmante fille que les parfums dont elle était enveloppée faisaient mal à l'empereur. Il n'était pas très facile de le lui faire entendre, car elle ne savait pas le français, Enfin, par ses gestes et son expressive pantomime, Constant finit par en venir à bout. La pauvre fille se mit à fondre en larmes et supplia le valet de chambre de ne pas la faire

sortir ainsi, en pleine nuit. Il ne fut pas aisé de lui persuader que toutes les précautions étaient prises pour sauvegarder son *incognito*, qu'une voiture aux ressorts doux, comme l'usage auquel elle était destinée, et aux stores baissés, comme les paupières des femmes qu'elle amenait à l'empereur, était là à l'attendre. Elle pleurait de plus belle à tous les discours de Constant. Elle se calma enfin lorsque celui-ci, mieux inspiré que dans ses discours, posa sur la table les rouleaux d'or que l'empereur l'avait chargé de lui remettre.

Cependant Napoléon, assis dans le cabinet de toilette, se tenait la tête entre les deux mains. Enfin, quand l'air fut renouvelé et les fenêtres fermées, il rentra dans sa chambre en pestant après les femmes qui ont le mauvais goût de se couvrir d'odeurs et, tandis que Constant lui ôtait sa robe de chambre, il répétait : « J'allais me trouver mal... positivement... comme une petite maîtresse. »

Cette aventure le dégoûta d'en tenter d'autres de ce genre en Espagne. Aussi bien la guerre devenait-elle nationale et il pouvait craindre que le patriotisme exalté des Espagnols n'armât le bras d'une femme pour se débarrasser de lui. Et puis, il ne resta pas longtemps en Espagne. La conspiration de sa sœur Caroline, qui ne prétendait à rien moins qu'à le remplacer sur le trône de France par son mari Murat, qu'elle dominait, lui fut dévoilée par le fidèle La Valette (1). Il était sur le point d'écraser l'armée anglaise qui fuyait devant lui : il renonça aussitôt à ce succès assuré, qu'il avait préparé par ses habiles manœuvres, laissa le commandement

(1) Voir notre ouvrage sur *Les sœurs de Napoléon*, p. 450 et suivantes.

NAPOLEON en 1807

*Campagne de Prusse, d'après la lithographie de Raffet.*

au maréchal Soult et partit sur l'heure pour Paris. Aussi bien avait-il à s'occuper d'organiser une armée pour aller au-devant des Autrichiens qui voulaient profiter de ses embarras d'Espagne pour dénoncer le traité de Presbourg.

L'empereur resta quelques mois à Paris et ses occupations furent si multiples qu'il n'eut guère le loisir de se livrer à de nouvelles aventures galantes, ou, s'il le fit, ce fut avec tant de mystère et il leur donna si peu de temps, qu'elles passèrent inaperçues. Il est probable cependant qu'il revint à Mme Gazzani et que celle-ci, dans la crainte d'être de nouveau délaissée, ne se borna plus à subir respectueusement les caprices de son auguste amant et essaya de prendre sur lui quelque empire. Toujours est-il qu'un matin il entra brusquement chez l'impératrice en lui disant : « Je ne veux plus voir chez vous Mme Gazzani ; il faut qu'elle retourne en Italie. » Joséphine, ravie de cet ordre qui lui prouvait que son mari avait rompu ou voulait rompre toute relation avec la belle Génoise, se mit alors à prendre la défense de celle qu'elle eût été si heureuse, deux ans avant, de voir renvoyer. Comme les bruits d'un prochain divorce de l'empereur avaient repris de plus belle, tant pendant le séjour de Napoléon en Espagne que depuis son retour, Joséphine y fit doucement allusion dans sa réponse à l'empereur : « Vous savez bien, mon ami, dit-elle, que le meilleur moyen que vous ayiez d'être délivré de la présence de Mme Gazzani, c'est de la laisser avec moi. Souffrez donc que je la garde. Nous pleurerons ensemble ; elle et moi, nous nous entendrons bien. »

Ces mots étaient, sous leur apparente et mielleuse douceur, plus agressifs que résignés. Napoléon le

sentit mais ne voulut pas y répondre. Il se retira en disant simplement : « Eh bien, faites comme vous voudrez. »

Quelques jours après, il partait pour l'Allemagne.

La campagne fut laborieuse. Les occupations de l'empereur, la rapidité de sa marche, l'échec d'Essling, les travaux faits dans l'île de Lobau pour le réparer, ne lui laissèrent pas tout d'abord le loisir de faire, par de nouvelles infidélités à sa femme, l'apprentissage du divorce auquel, depuis les conférences d'Erfurt, il était déterminé. Mais, après son entrée à Vienne, ce fut autre chose. Il alla demeurer au château de Schœnbrünn et l'un de ses premiers soins fut de mander auprès de lui Mme Walewska. Il fit louer pour elle une charmante villa, à peu près à égale distance de Vienne et de Schœnbrünn. L'absence, les infidélités, n'avaient nullement diminué l'amour de Napoléon pour la belle Polonaise. Ce retour donnait à la maîtresse retrouvée tout l'attrait de la nouveauté. Chaque soir, Constant quittait mystérieusement le château de Schœnbrünn dans une voiture fermée, très simple, sans armoiries, et se rendait à la villa de la belle Polonaise. Il la ramenait à l'empereur, l'introduisait dans sa chambre et, le matin venu, il la reconduisait chez elle. Ces dérangements journaliers ne devaient pas être très agréables à Mme Walewska, mais, puisqu'elle les faisait, c'est que, pour sa fortune ou pour son amour, elle y trouvait son avantage. Cela dura pendant les trois mois que l'empereur passa à Schœnbrünn.

Mme Walewska ne tarda pas à devenir enceinte. L'empereur fut on ne peut plus heureux en apprenant qu'il allait avoir un nouveau petit bâtard. Il

n'était donc pas impuissant, comme il l'avait craint longtemps, comme Joséphine et Mme Fourès avaient essayé de le lui faire croire. Depuis la naissance du petit Léon, fils de la lectrice de la grande-duchesse de Berg, il n'avait plus guère de doute sur ce point : la grossesse de Mme Walewska le confirma dans sa croyance et c'est de ce moment, on peut l'affirmer, que sa résolution d'un divorce à bref délai fut prise. N'avait-il pas le devoir d'affermir les institutions qu'il avait données à la France relevée par lui de ses ruines, à cette France pétrie de ses mains, à cette France qui était son œuvre et qui marche encore à présent sur les roues qu'il lui a forgées ? Il est capable d'avoir des enfants, sa destinée, son devoir ne lui commandent-ils pas d'en avoir de légitimes, de fonder une dynastie qui, née de son œuvre gigantesque, sera indissolublement unie à elle et en sera la gardienne dans les siècles à venir ?... Voilà les conséquences immenses de ce fait, bien petit et bien vulgaire en soi, la grossesse illégitime d'une femme qui le suivait dans ses campagnes.

L'empereur maintenant redoublait de soins et d'égards pour sa maîtresse. Mais, quand il se prépara à rentrer en France, une fois la paix signée avec l'Autriche, il ne la fit pas venir à Paris, contrairement à ce que disent Constant et Mme de Rémusat. Elle retourna en Pologne, et c'est là qu'elle mit au monde, le 4 mai 1810, au château de Walewitz, l'enfant qui fut plus tard, sous le règne de Napoléon III, le comte Walewski, président du Corps législatif.

Quand, après ses couches, Mme Walewska revint à Paris avec son fils, l'empereur lui fit acheter par le grand maréchal Duroc, à ce que raconte Constant,

un joli hôtel dans la Chaussée-d'Antin. Cet hôtel, comme celui qu'il avait donné à Éléonore de la Plaigne, mère du petit Léon, était situé rue de la Victoire. C'est dans cette rue, ancienne rue Chantereine, qu'il avait aimé Joséphine; c'est là qu'il logeait ses nouvelles amours.

Mme Walewska était heureuse de se trouver à Paris. « Toutes mes pensées, disait-elle un jour à Constant en parlant de l'empereur, toutes mes inspirations viennent de lui et retournent à lui; il est tout mon bien, mon avenir, ma vie. » Elle ne se montrait si familière, si confiante, que pour faire répéter tout cela à l'empereur, et Constant, qui semble avoir autant de bienveillance pour elle que pour Napoléon, ne s'en faisait pas faute.

Elle ne sortait guère de son hôtel « que pour venir aux Tuileries, dans les petits appartements. Quand ce bonheur ne lui était pas permis, elle n'allait point chercher de distractions aux spectacles, à la promenade ou dans le monde. Elle restait chez elle, ne voyant que fort peu de personnes, écrivant tous les jours à l'empereur... Elle éleva son fils chez elle et ne le quitta jamais. Elle le conduisait souvent au château, où je les faisais entrer par l'escalier noir. Quand l'une ou l'autre était malade, l'empereur leur envoyait M. Corvisart. Cet habile praticien eut une fois le bonheur de sauver le jeune comte d'une maladie dangereuse.

« Mme Walewska avait fait faire pour l'empereur une bague en or autour de laquelle elle avait roulé de ses beaux cheveux blonds. L'intérieur de l'anneau portait ces mots gravés : « *Quand tu cesseras de m'aimer, n'oublie pas que je t'aime.* » L'empereur

ne lui donnait pas d'autre nom que Marie (1). » C'est peut-être pour cela que, plus tard, quand il épousa Marie-Louise, il ne l'appelait que Louise.

L'impératrice Joséphine, qui avait su en 1807 la liaison formée par l'empereur en Pologne, n'avait pas été longtemps sans apprendre, en 1810, l'arrivée de Mme Walewska et de son fils à Paris. Bien que le divorce l'eût alors séparée de l'empereur, elle eut l'inconcevable idée de voir la maîtresse de son mari et l'invita à venir à la Malmaison. Ce n'était pas la marque d'une âme digne et fière, mais Joséphine n'avait pas la prétention d'avoir la sienne faite ainsi ; elle a de tout temps, du reste, montré une prédilection singulière pour les femmes d'une conduite ou d'une situation irrégulière. Ne fit-elle pas ses amies de ses anciennes rivales, Mme Duchâtel, Mme Gazzani ?.. Elle traitait ouvertement Mme Walewska avec une grande déférence — on peut se demander pourquoi — et l'accablait de cadeaux, elle et son fils. Tout cela était d'un mauvais effet et les gens de cour ne manquaient pas de s'autoriser de cet exemple public pour justifier à leurs yeux et aux yeux du monde l'irrégularité de leur propre conduite.

Les livres de comptes du grand couturier Leroy publiés récemment (2) montrent que si Mme Walewska vivait dans une quasi retraite, elle y vivait au milieu du plus grand luxe : on peut citer, entre autres choses, ses mouchoirs à quatre-vingt-seize francs pièce, et cela en 1815, pendant que l'empereur est à l'île d'Elbe, un grand habit de tulle blanc et une robe à trois rangs de guirlandes pour

(1) Constant, *Mémoires*, t. II, p. 347.
(2) Henri Bouchot, *La toilette à la cour de Napoléon.*

neuf cent trente francs, des redingotes, des peignoirs, etc., le tout à l'avenant; elle dépensait, en toilettes, plus que les sœurs de l'empereur, qui n'ont jamais passé pour s'imposer des privations sur ce chapitre-là, non plus que sur les autres. Mais ne le fallait-il pas pour plaire à l'empereur? Et ne fallait-il pas lui plaire pour continuer à mener cette vie opulente?

Si l'empereur fut heureux, à Schœnbrünn, en apprenant la grossesse de Mme Walewska, cette grossesse fut cependant pour elle le commencement d'un certain abandon. Elle avait besoin de ménagements, l'empereur avait besoin de distractions : il se laissa aller à de nouvelles aventures galantes. « Elles ne lui manquaient pas », a dit Constant.

Il était allé un jour visiter Vienne et se promenait dans le Prater avec Duroc et une suite de quelques officiers seulement, lorsqu'il passa devant un groupe formé de plusieurs dames. Une jeune femme, en l'apercevant, s'écria aussitôt : « Tenez, c'est lui! » L'empereur l'entendit, s'arrêta tout net et salua en souriant le groupe des promeneuses. La jeune femme qui avait parlé devint rouge comme une cerise. L'empereur devina qu'elle était la coupable : il la regarda longuement avec ces yeux de velours et cette expression caressante qu'il savait si bien prendre, la regarda encore et s'éloigna comme à regret.

Il s'entretint avec Duroc de la beauté de cette personne, et Duroc, empressé à servir son maître dans ses fantaisies d'alcôve comme dans les détails d'intendance aux Tuileries, eut bientôt fait d'envoyer un de ses officiers aux renseignements. Celui-ci revint bientôt et lui apprit que la personne en ques-

tion était la veuve d'un des plus riches négociants de Vienne : il lui donna en même temps le nom et l'adresse de cette dame, qu'il avait eu l'habileté de se procurer.

Il est probable que Duroc alla négocier lui-même auprès de cette négociante, et qu'il lui présenta les hommages et en même temps les vœux de son maître. Le succès fut prompt et un commerce des plus suivis s'établit entre le vainqueur de l'Autriche et la veuve du commerçant autrichien. Cette jeune coquette oublia, ce semble, bien facilement, les souffrances et les humiliations de son malheureux pays, pour la sotte vanité de se voir, peut-être de se dire immatriculée dans le bataillon des femmes qui servaient à « amuser l'inamusable ». Son nom, malgré cela, n'est pas parvenu jusqu'à nous. On sait seulement que, pour ne pas se séparer du conquérant dont elle venait de faire la conquête, « Mme*** suivit l'armée en Bavière et vint ensuite habiter Paris, où elle mourut en 1812 » (1).

Un autre jour, se promenant, le matin, aux environs de Schœnbrünn, l'empereur remarqua une jeune fille à la physionomie charmante, à la tournure distinguée, qui passa tout près de lui. Napoléon aussitôt, comme le Kalife Haroun-al-Raschid à son fidèle Mesrour, d'ordonner à Duroc de rechercher le nom et la demeure de cette jeune fille et d'obtenir, sans plus de cérémonies, un rendez-vous pour le lendemain soir au château.

L'empereur devenait décidément bien volage ; il avait une excuse : les Viennoises sont si jolies ! Et en somme, il n'était guère infidèle, en désirant de faire

(1) Constant, *Mémoires*, t. III, p. 120.

cette nouvelle conquête, qu'à trois ou quatre femmes : à celle du négociant défunt qui, si elle l'avait été à feu son mari, ne l'était pas moins à ce qu'elle devait à son pays malheureux; il l'était à Mme Valewska, mais de quoi celle-ci se serait-elle plainte? N'avait-elle pas de son côté trahi son mari?... Il l'était enfin à Joséphine, mais, pour celle-là, la chose tirait moins à conséquence : c'était la femme légitime... Dans les liaisons libres, on aurait tort d'exiger une fidélité réciproque : dès qu'on a rompu le lien de la foi conjugale, les autres ne comptent plus. Il faudrait être un triple sot pour les prendre au sérieux. On n'a plus, de part et d'autre, qu'à jouer, pour se distraire, la comédie de l'amour, jusqu'à ce que, lassé de celui ou de celle qui vous donne la réplique, on recommence un nouveau rôle sur un nouveau théâtre et surtout sur de nouveaux frais. On s'est pris pour le plaisir, on se quitte pour le plaisir de courir après un nouveau plaisir. C'est bien ainsi, du reste, que l'entend Napoléon, que l'entend Mme Valewska, car chacun tire de son partenaire ce que son goût l'engage à en tirer. Napoléon se paye en monnaie d'amour, sa maîtresse en avantages plus solides. Et cela est si vrai que, dès 1816, Mme Valewska qui vient de perdre son amant parti pour Sainte-Hélène et son mari parti pour l'autre monde, cherche de nouvelles distractions dans un nouveau mariage : elle épouse le comte Philippe-Antoine d'Ornano. Cela ne montre-t-il pas le peu de place que tenait le cœur dans le marché, malgré l'anneau qu'elle avait donné à son amant et qui portait ces mots gravés : « *Quand tu cesseras de m'aimer, n'oublie pas que je t'aime.* »

NAISSANCE DU ROI DE ROME (20 mars 1811)

*L'empereur Napoléon présente son fils aux principaux personnages de la Cour : d'après le tableau de Rouget* (Galeries historiques de Versailles).

Pour en revenir à la jeune fille que l'empereur avait rencontrée un matin, elle accueillit avec enthousiasme l'idée d'être présentée à l'homme extraordinaire qui faisait trembler toute l'Europe. L'histoire ne dit pas en quels termes lui furent apportées les propositions de l'empereur, ni si elle prit l'avis de ses parents avant d'accepter le rendez-vous qu'on lui demandait. Toujours est-il qu'elle y alla. C'était terriblement scabreux. Conduite par l'officier qui était allé la chercher — Duroc, sans doute : c'était là une de ses plus importantes fonctions — la jeune fille fut introduite par Constant dans la chambre de l'empereur. Napoléon l'attendait. Il lui parla en français, mais la petite Viennoise répondit en italien qu'elle ne savait pas le français. On parla donc italien. Napoléon apprit ainsi, non sans surprise, que la jeune fille appartenait à une très honorable famille et que, si elle était quelque peu romanesque, elle était de la plus irréprochable honnêteté. Le désir de voir le plus grand homme de guerre dont l'histoire fasse mention, et aussi cette curiosité particulière à toutes les femmes, l'avaient seuls poussée à accepter le rendez-vous qui lui avait été proposé. Tout cela fut dit avec une grande franchise et une parfaite ingénuité, de sorte que l'empereur, comprenant qu'il avait devant lui une curieuse et non une effrontée, lui répondit avec une bonté toute paternelle, prit plaisir à parler avec elle et la fit enfin reconduire chez ses parents. Cette romanesque jeune fille n'eut qu'à se louer des procédés de l'empereur, qui, le lendemain, lui faisait porter ses compliments accompagnés d'une somme considérable qui devait, disait-il, être sa dot pour le jour de son mariage.

Cet épisode fait aisément oublier chez Napoléon

les vulgaires légèretés qu'on s'étonne de trouver unies à un si vaste génie. Mais ne peut-on pas appliquer à l'empereur mieux qu'à qui que ce soit ces paroles de Bossuet : « Dieu ne donne toutes ces lumières à l'homme que pour les autres, le laissant souvent dans les ténèbres pour sa propre conduite. »

On sait qu'à son retour en France, Napoléon tint Joséphine le plus qu'il put à l'écart. Il était décidé à la répudier, mais n'avait pas le courage de lui déclarer sa volonté (1). Enfin, à la suite de plusieurs incidents, il s'y détermina. Quoique cette situation fût pour lui assez pénible, peut-être même parce qu'elle l'était, il cherchait encore à ses ennuis des distractions galantes. L'on a prétendu qu'il était devenu, ou plutôt redevenu l'amant de sa propre sœur Pauline. Nous avons démontré ailleurs la fausseté de cette imputation (2). L'empereur eut certainement alors un caprice, mais ce n'était point pour Pauline, c'était pour une dame de la maison de la princesse, Mme de Mathis. Elle était assez jolie, mais en détail, par morceaux seulement et non dans son ensemble. Elle était drôlement faite : d'abord, un buste d'une longueur démesurée monté sur des jambes de petite fille ; ensuite une tête trop grosse pour son corps. D'ailleurs, une chevelure blonde admirable. Mme de Mathis résista longtemps avant d'agréer les hommages du souverain, mais la princesse Pauline lui fit de la morale ; elle lui représenta qu'on ne devait pas résister à un désir de l'empereur, elle la sermonna tant et si bien qu'elle

(1) Voir l'*Impératrice Joséphine*, page 155 et suivantes.
(2) *Les sœurs de Napoléon*, p. 205.

finit par gagner la cause de son frère. La belle blonde, qui ne voulait sans doute qu'ajouter au prix de sa capitulation par un peu de coquetterie, céda. Songez donc, si l'empereur, lassé de l'attendre, était allé porter ses hommages à une autre!

On ne fut pas long, à la cour, à connaître le nouveau caprice de l'empereur. « Un de ces furets de cour qui déterrent les nouvelles scandaleuses, dit Stanislas Girardin, m'a parlé d'une nouvelle La Vallière qui a fixé les regards du monarque. C'est une Italienne attachée à la princesse Borghèse. Elle est, m'a-t-on dit, petite, blonde, ronde comme une boule et un peu moins fraîche qu'une rose. Comme Louis XIV, l'amant entre chez elle par une lucarne, et la princesse, en bonne petite sœur, introduit Sa Majesté impériale et royale (1). »

Le caprice pour cette petite boulotte ne dura pas longtemps. La politique ne tarda pas à mettre ordre à cela. Le divorce fut prononcé le 15 décembre et, si l'empereur avait mené, depuis que, revenu d'Égypte, il avait retrouvé sa femme, ce qu'on appelle « la vie de jeune homme », il fut, pendant la période de liberté qui s'écoula entre son divorce et son nouveau mariage, d'une sagesse exemplaire. Ne fallait-il pas, aux yeux du monde, porter un peu le deuil de l'impératrice qu'il venait de mettre à la retraite, et, à ceux de la future impératrice, quelle qu'elle pût être, paraître un homme sérieux?..

Sérieux, pourtant, on ne le croyait guère dans les salons de Paris. On l'avait vu, tant de fois, si volage! Et ne mettait-il pas encore les apparences contre

(1) Stanislas Girardin, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 339. — 12 novembre 1809. — Maréchal de Castellane, *Journal*, t. Ier, p. 85.

lui? Ne disait-on pas, tout bas à la vérite, qu'il avait fait la conquête de la princesse de Carignan, cette jeune folle, honnête femme, qui à Turin, en 1798, courait les postes où son mari montait la garde et se faisait applaudir de toute la milice citoyenne? On chuchotait que c'était uniquement à cause du goût qu'il avait pris pour elle que le prince Charles-Albert, son fils, avait reçu de l'empereur cent mille francs de rente en compensation de ses biens confisqués qu'il réclamait, de plus un titre de comte qu'il ne demandait pas et une épaulette de lieutenant dont il se serait bien passé. Mais les cancans, cette fois, avaient tort, et M. Costa de Beauregard, qui les rapporte, se trompe lorsqu'il dit que l'empereur avait rencontré la princesse de Carignan chez Mme de Rémusat (1). Napoléon ne faisait pas de visites, et M. Paul de Rémusat, petit-fils de l'illustre dame du palais de Joséphine, nous a confirmé lui-même que l'empereur n'a jamais mis les pieds chez elle.

(1) Marquis Costa de Beauregard, *La jeunesse du roi Charles-Albert*, p. 12.

## CHAPITRE X

Second mariage de Napoléon. — Amour de l'empereur pour Marie-Louise. — Délicates attentions pour elle. — Son enthousiasme amoureux un peu enfantin. — Accroc à l'étiquette. — Douceur indifférente de Marie-Louise. — Confiance de Napoléon en sa femme. — Les souverains, esclaves de l'étiquette. — Retour de Russie : fausseté d'une légende. — Indifférence de l'impératrice pour l'empereur. — Napoléon à l'île d'Elbe. — Marie-Louise ne répond pas à ses lettres. — Mme Walewska à l'île d'Elbe. — Les amours à l'île d'Elbe. — Waterloo. — Bonté d'Hortense. — Le *Mémorial de sir Hudson Lowe* et les amours de Napoléon à Sainte-Hélène. — Aveuglement de l'empereur sur les mérites de Marie-Louise. — Disposition particulière du testament de Napoléon.

J'ai dit ailleurs les scènes de comédie amoureuse qui marquèrent, chez les deux conjoints démariés, la cérémonie du divorce ; j'ai dit le dernier baiser qui scella leur séparation définitive ; j'ai dit leur lune de miel de divorcés, avec les exagérations de sentiment, théâtrales et voulues, dont ils crurent devoir accompagner ce grand acte.

Je n'ai point à donner ici l'histoire du second mariage que la politique fit faire à Napoléon ; il faut seulement tracer l'état d'âme de ce puissant génie, au faîte des grandeurs, en cette circonstance unique dans l'histoire des nations.

L'orgueil de l'empereur était immensément flatté de ce mariage. De même que, le jour du couronnement, il avait dit à son frère : « Joseph, si notre

père nous voyait!.. » il devait se reporter dans son esprit à ces temps difficiles de son enfance où l'aisance ne régnait guère dans la maison paternelle ; à ces plaies cuisantes de l'amour-propre que lui valait sa pauvreté parmi ses camarades sans pitié de l'École militaire ; aux nobles privations qu'il s'imposait pour aider de sa maigre solde sa mère et ses sœurs dans la détresse. Bien qu'il soit parvenu à la plus prodigieuse fortune, bien qu'il ait ramassé les couronnes à la pointe de son épée comme un adroit cavalier enfile des bagues à la course, bien qu'il soit lui-même un amoncellement de génie et de gloire militaire, il est flatté de son alliance avec une princesse de la plus ancienne maison régnante de l'Europe. La vanité tient toujours une certaine place en son amour : n'avait-il pas été flatté, en 1796, de s'unir à la vicomtesse de Beauharnais ? Marmont assure qu'il en fut plus fier que, plus tard, lorsqu'il épousa l'archiduchesse. Il est vrai qu'il croyait à Mme de Beauharnais, dans la société de l'époque, une situation bien supérieure à celle qu'elle avait réellement et puis, il lui semblait qu'en épousant la veuve du général de Beauharnais, ce mariage consolidait à ses yeux son propre grade de général. Mais dans l'une et l'autre union, l'orgueil joua un grand rôle. Ce n'est pas là un mal, au contraire : il hausse toujours d'un ton, chez l'homme comme chez la femme, la noblesse des sentiments, amoureux et autres. Qu'y aurait-il donc, bon Dieu ! dans certaines réunions, si l'orgueil et la vanité n'étaient pas de la partie? L'orgueil est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans certains mariages. Au moins il demeure, tandis que le reste...

L'amour naît des contrastes. En considérant le

portrait de la blonde archiduchesse, l'empereur, qui avait la peau brune et mate, observa que Marie-Louise l'avait blanche et rose et qu'elle jouissait déjà d'un embonpoint assez étoffé. C'était un contraste absolu avec les femmes de sa race, avec les femmes corses, qui sont brunes de peau, nullement plantureuses et ont presque toujours les cheveux noirs, si noirs même qu'à quatre-vingts ans c'est à peine s'ils commencent à grisonner. La fraîche Marie-Louise devait donc séduire Napoléon du premier coup. C'est ce qui arriva. Joignant à son prodigieux génie une certaine dose de naïveté sur le chapitre des femmes et de l'amour, l'empereur avait commencé par devenir amoureux de Marie-Louise, simplement parce qu'elle était archiduchesse : ensuite son amour s'augmenta parce qu'il lui vit, dans son portrait, de beaux cheveux blonds, de beaux yeux bleus et de belles joues roses. On a dit qu'en amour le pourquoi est superflu : on aime parce que l'on aime et rien n'est moins susceptible d'explication et d'analyse que ce sentiment. C'est possible, dans certains cas, et quand on se connaît; et encore, si l'on se connaissait bien à fond, si l'on était assez perspicace et assez franc vis-à-vis de soi-même pour débrouiller les mobiles de l'amour que l'on a ou de celui dont on est l'objet, peut-être s'aimerait-on moins ou choisirait-on mieux celui ou celle avec qui l'on veut chanter son duo. Mais quand on ne se connaît pas, il est intéressant de rechercher le pourquoi, surtout chez un homme comme Napoléon qui n'aurait plus dû conserver d'illusions sur les femmes, tant il en avait cueillies en faisant l'école buissonnière du mariage.

L'orgueil, la conviction que l'archiduchesse était

une belle fille, l'espoir de fonder une dynastie avec les enfants que lui donnerait cette princesse, tout cela le faisait vivre dans un état de douce exaltation auquel il se laissait aller avec un plaisir tout naïf : « Vous ne croirez jamais, mon cher père, écrivait la reine de Westphalie, femme de Jérôme, au roi de Wurtemberg, combien l'empereur est amoureux de sa femme future ; il en a la tête montée à un point que je n'aurais jamais imaginé et que je ne puis assez vous exprimer ; chaque jour il lui envoie un de ses chambellans, chargé, comme Mercure, des missives du grand Jupiter ; il m'a montré cinq de ces épîtres qui ne sont pas tout à fait celles de saint Paul, il est vrai, mais qui sont réellement dignes d'avoir été dictées par un amant transi ; il ne m' a parlé que d'elle et de tout ce qui la concerne, je ne vous ferai pas ici l'énumération des fêtes et des cadeaux qu'il lui prépare, dont il m'a fait le détail circonstancié ; je me bornerai à vous rendre la disposition de son esprit en vous rendant ce qu'il m'a dit que, lorsqu'il serait marié, il donnerait la paix au monde et tout le reste de son temps à Zaïre (1)... »

Et, en effet, l'empereur, qui avait envoyé le prince de Wagram à Vienne (ce qui, par parenthèse, était un manque de tact) pour faire la demande officielle de la main de l'archiduchesse et l'épouser par procuration, lui avait dicté ces paroles que Berthier redit fidèlement à la jeune princesse : « Des considérations politiques peuvent avoir influé sur la détermination des deux souverains, mais c'est surtout

(1) *Briefwechsel der Königin Katharina mit dem König Friedrick von Würtemberg*, t. Ier, p. 290. — Lettre citée par M. Arthur Lévy dans son bel ouvrage sur *Napoléon intime*.

*L'empereur Napoléon entraîne Marie-Louise, lors de l'incendie qui éclate à l'ambassade d'Autriche, le 2 juillet 1810, lors de la fête donnée par le prince de Schwarzenberg en l'honneur du mariage impérial.*

de votre cœur, Madame, que l'empereur Napoléon veut vous obtenir. » Et, plus le moment approchait où son auguste fiancée allait venir en France, plus Napoléon se sentait agité de ces délicieuses préoccupations qui ont fait dire assez justement que le temps des fiançailles est ce qu'il y a de meilleur dans le mariage. Il ne tenait pas en place ; il jetait cent fois par jour les yeux sur le portrait de l'archiduchesse ; il se faisait faire par Léger, le tailleur à la mode, et cela d'après les conseils de sa sœur Pauline, experte en toutes les choses des hommes, même en leur toilette, un habit de fantaisie orné d'une broderie ; il s'amusait à le mettre et, après avoir contemplé les traits de la future impératrice, il se regardait lui-même à la glace avec une certaine complaisance et semblait se dire : *Nec sum adeo informis ;* eh ! eh ! mais je ne suis pas si laid !.. Que celui qui n'en a pas fait autant lui jette la première pierre.

Il avait aussi de prévoyantes attentions pour celle qui allait arriver. Il faisait retirer de la galerie de Diane les tableaux qui rappelaient les guerres contre l'Autriche ; il apprenait à valser et s'épongeait le front après avoir fait, lui bedonnant, deux ou trois fois le tour du salon avec une chaise dans les bras en guise de danseuse. Bref, il était amoureux et non par procuration. Il demandait aux officiers que le prince de Wagram lui expédiait chaque jour de Vienne, et qui avaient vu l'archiduchesse, les détails les plus précis. Il alla même, le grand enfant, jusqu'à dire à l'un d'eux : « A-t-elle de cela ?... Et puis de cela ?... Dites, dites, dites tout (1). » N'est-il

(1) Général Lejeune, *Mémoires*, t. II, p. 30.

pas toujours le même homme qui, arrivant à Nice pour prendre le commandement de l'armée d'Italie, montrait à ses divisionnaires le portrait de Joséphine et leur demandait comment ils la trouvaient?

Marie-Louise était alors âgée de dix-huit ans. Elle était bien en chair : pour parler avec la charmante familiarité de l'empereur, elle avait « de ça » et puis aussi « de ça ». Elle en avait même trop. A côté de cet embonpoint qui la faisait ressembler une femme de Rubens, ses bras étaient trop frêles. Aussi manquait-elle absolument de grâce. On la disait blanche et rose, mais il fallait être courtisan ou amoureux, c'est-à-dire menteur ou aveugle, pour trouver rose le rouge intense qui couvrait ses joues et lui donnait l'air à tout moment de s'apercevoir qu'elle venait de dire une sottise. C'eût été se tromper que le croire, car, quand elle en disait, elle ne s'en apercevait pas. Elle était, en somme, une femme fort ordinaire, d'une beauté problématique, d'une intelligence à peu près endormie, d'un caractère nul. Si Napoléon n'en avait pas été amoureux d'avance, sur la recommandation de son titre d'archiduchesse et des roses de ses joues, idéalisées par la galanterie d'un peintre, il n'eût jamais songé à s'éprendre de cette insignifiante blonde, lui qui vivait au milieu d'une réunion de femmes justement renommées pour leur beauté.

Il était donc amoureux et très amoureux. Il lui fallut cependant accorder son amour avec les exigences de l'étiquette, et jamais choses se sont si peu accordées. Comment ce qui est simple, naturel et tout de primesaut pourrait-il faire bon ménage avec les entraves imaginées pour le contraindre?

Napoléon régla donc tout un cérémonial auquel

il devait, comme les autres, se conformer. Mais, quand le moment arriva de l'exécuter, ce fut une autre affaire. L'amoureux prima l'empereur et enjamba l'étiquette.

Ce cérémonial, d'ailleurs, était fort compliqué et avait nécessité la collaboration de l'ambassadeur d'Autriche. Singulière chose que d'entourer de tant de formalités un acte qui, abstraction faite de l'apparat, sous le chaume comme dans les palais, se fait toujours sans tant de cérémonies ! Et ce n'était pas une des choses les moins étonnantes de ce temps si fertile en grands et étranges événements, que de voir le maître de l'Europe discuter gravement en conseil la façon dont il s'y prendrait pour donner le premier baiser à sa femme. Il prouva lui-même l'enfantillage des dispositions arrêtées en les violant dès que le moment vint pour lui de monter sur la scène.

Depuis que Marie-Louise lui avait accordé sa main, Napoléon écrivait chaque jour à sa fiancée. Les choses étaient arrangées de telle façon que chaque matin un page arrivant de Paris lui remettait une lettre de l'empereur. L'archiduchesse écrivait sa réponse, — la reine de Naples, sa future belle-sœur, qui l'accompagnait, l'y aidait bien un peu — et un autre page montait aussitôt en selle pour la porter à franc étrier à l'empereur.

On a dit que Marie-Louise prenait le plus grand plaisir à cette correspondance et attendait avec impatience les lettres de son fiancé (1). C'est possible. Mais on n'a pas dit assez avec quel bonheur d'enfant Napoléon voyait arriver les lettres de l'ar-

(1) Mme la générale Durand, *Mémoires*, p. 39.

chiduchesse. On eût juré un jeune homme, pomponné de toutes les illusions de la vingtième année, et recevant pour la première fois une lettre de femme. Tout son passé galant semblait aboli. On n'eût jamais reconnu, dans ce nouveau Bonaparte, celui qui avait presque fait métier d'un cynique et sensuel libertinage, et qui écrivait à son frère Jérôme qui ne l'imitait que dans ses vices : « Faites comme moi, restez à table une demi-heure, n'ayez que des passades et point de maîtresses. » Il avait absolument fait peau neuve et ne s'étudiait plus à dissimuler ses bons sentiments. Et comme son cœur battait, à la pensée de la prochaine arrivée de « sa » Louise ! « On l'entendit plusieurs fois maudire la cérémonie et les fêtes qui retardaient cette entrevue désirée, et qui devait avoir lieu à Soissons, où un camp avait été formé pour la réception de l'impératrice (1). »

L'empereur partit de Compiègne pour aller au devant de Marie-Louise, pensant se soumettre aux formalités qu'il avait lui-même prescrites. Mais son impatience s'accommoda mal de tout ce cérémonial et, lorsqu'il apprit que sa fiancée n'était plus qu'à une douzaine de lieues, il monta en voiture avec le roi de Naples et se porta au-devant d'elle, sans suite. Il rencontra le cortège à Courcelles. Il mit alors pied à terre et s'approcha de la voiture de Marie-Louise. L'écuyer ne sachant ce que voulait faire Napoléon, ouvrit la portière en annonçant : l'empereur !

Napoléon, en véritable amoureux, « s'y précipita plutôt qu'il n'y entra », et sa jeune fiancée fut

(1) Mme la générale Durand, *Mémoires*, p. 40.

quelque peu déconcertée de lui voir ainsi brusquer l'étiquette. Elle devait l'être bien davantage à la fin de la journée.

A peine la portière refermée, la voiture, sur l'ordre de l'empereur, se dirigea rapidement vers Compiègne, passant cavalièrement par-dessus le cérémonial qu'il avait réglé lui-même avec tant de soin.

L'on arriva à Compiègne, à dix heures du soir. Un souper fut servi aux souverains. Le roi et la reine de Naples en étaient. Continuant à oublier l'étiquette devant les joues fraîches de Marie-Louise, l'empereur, avec une impatience de sous-lieutenant, supplia la rougissante impératrice, à mots à peine couverts et soulignés par des regards aussi tendres que pressants, de lui permettre de ne point se conformer aux prescriptions du programme et de lui éviter l'ennui d'aller, après le souper, coucher à l'hôtel de la chancellerie. Ne serait-il pas mieux au château? N'aurait-elle pas un peu pitié de lui?... La reine de Naples, toujours bonne camarade de son frère en ces sortes de choses, engagea fort l'impératrice à ne pas faire la méchante. Comme celle-ci, qui ne savait trop ce qu'on lui demandait, paraissait un peu troublée, l'empereur, pour vaincre ses scrupules, fit donner la grosse artillerie. « N'est-il pas vrai, monsieur le cardinal, dit-il à son oncle Fesch, n'est-il pas vrai que nous sommes bien mariés? — Oui, Sire, d'après les lois civiles », répondit le cardinal, sans se douter des conséquences que l'on voulait tirer de sa réponse (1)... »

Marie-Louise, devant la consultation donnée gravement par l'inconscient cardinal, ne put qu'obéir à

(1) Baron Peyrusse, *Mémorial*, p. 62.

son époux et c'est ainsi que la dernière disposition du protocole se trouva éludée. Et le lendemain matin, l'empereur demanda à son valet de chambre, pendant qu'il l'habillait, si l'on s'était aperçu de l'accroc qu'il avait fait au programme (1).

Si Napoléon avait été amoureux de Marie-Louise sur le simple vu de son portrait, il le fut bien davantage lorsqu'il eut fait pleine connaissance de l'original. Il découvrait chaque jour à sa femme des mérites nouveaux et des qualités inattendues. Il reprenait auprès de ses joues rouges les illusions et les entraînements de ses jeunes années d'Italie auprès de Joséphine. Lui, si passionné jusqu'alors pour le travail et les affaires, sacrifiait tout cela maintenant à sa jeune femme et demeurait pour ainsi dire à ses pieds comme un chien favori. Il assistait à sa toilette, s'amusait à la tourmenter amicalement, lui pinçait les joues, le cou, etc. Alors Marie-Louise se fâchait, mais pas bien haut. Pour la faire taire, son heureux époux la prenait dans ses bras, la couvrait de baisers et l'appelait sa « grosse bête. » Cela la calmait et alors il recommençait. D'autres fois, par exemple, il faisait son empereur, montait sur ses grands chevaux et entamait gravement un sujet bien léger : il parlait des dames de sa cour, de la dignité qu'il aimait à leur voir garder, et c'est à Marie-Louise qu'il dit un jour : « La chasteté est pour les femmes ce qu'est la bravoure pour les hommes; je méprise un lâche et une femme sans pudeur. »

C'était fort bien dit, mais, à ce compte, peu de femmes de sa cour auraient eu droit à autre chose

(1) Constant, *Mémoires*, t. III, p. 225.

qu'à son mépris. Aussi est-il douteux qu'il ait pu achever sans rire sa phrase sentencieuse. Mais telle est l'influence d'une honnête femme sur l'homme, que celui-ci répudie bien vite auprès d'elle toute pensée volage et légère, et ne songe plus qu'à vivre entièrement pour elle et pour son bonheur. Napoléon n'était pas autrement que les autres et subissait avec délices le charme de la jeunesse honnête de Marie-Louise. Au fait, tout cela était nouveau pour lui, car avec Joséphine...

Ce second mariage avait mis fin décidément à la vie de garçon qu'il avait menée pendant la durée du premier. On était étonné, à la cour, de le voir si changé. Les complaisantes de jadis mettaient maintenant leurs yeux dans leur poche; les complaisants se tenaient sur une prudente réserve, dans l'espérance que cela ne durerait pas et que l'empereur recommencerait bientôt ses galants papillonnages. D'autres se félicitaient sincèrement de le voir si bon mari et, sans la crainte respectueuse qu'il leur inspirait, ils l'en eussent félicité lui-même. « Ce serait une entreprise inutile, écrivait le cardinal Maury à la femme d'un des généraux les plus en vue, que de tenter de vous faire comprendre combien l'empereur aime notre charmante impératrice. C'est de l'amour, mais de l'amour de bon aloi cette fois-ci. Il est amoureux, vous dis-je, et amoureux comme il ne l'a jamais été de Joséphine, car, après tout, il ne l'a jamais connue jeune. Elle avait au delà de trente ans quand ils se sont mariés. Au lieu que celle-ci est jeune et fraîche comme le printemps. Vous la verrez, vous en serez enchantée (1). »

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 212.

Le cardinal, en attendant, en était lui-même enchanté, et, s'il n'était pas bon juge en affaires ecclésiastiques, en choses profanes il ne manquait pas d'une certaine expérience : aussi voyait-il clair dans le cœur de l'empereur.

Mais qu'avait-elle donc, cette Marie-Louise, pour fixer ainsi ce volage? Oh! pas grand'chose : ni esprit, ni cœur, d'abord : les hommes, on ne sait pourquoi, apprécient assez cela; ensuite, et ceci vaut mieux, un corps jeune et une peau blanche. Et voilà tout. Elle se laissait aller au plaisir de se voir adorer et l'empereur croyait qu'elle l'aimait parce qu'elle daignait agréer sans mauvaise humeur ses hommages et ses prévenances, qu'elle consentait à aller aux fêtes et aux spectacles de la cour... Mais le cœur, chez elle, n'était jamais de la partie. Un jour rentrant de la chasse, Napoléon, fatigué, fit prier Marie-Louise de venir le voir. Docile, elle vint. Il alla à elle, l'entoura de ses bras et lui planta un gros baiser sur la joue. Marie-Louise alors de prendre son mouchoir et de s'essuyer la joue. « Eh bien, Louise, tu te dégoûtes donc de moi? lui dit l'empereur. — Non, c'est une habitude. » Napoléon parut contrarié de l'habitude et de la réponse. Mais il était plus contrarié encore quand, disant à sa femme : « Louise, couche chez moi », l'impératrice lui répondait : « Il y fait trop chaud. » L'empereur, on le sait, aimait que ses appartements fussent très chauffés et Marie-Louise, dont la chaleur changeait les roses en pivoines, aimait mieux rester chez elle sans feu que de se laisser voir à son désavantage. Un amoureux trouve toujours le moyen de voir de l'amour dans l'indifférence, dans les mauvais procédés même de la femme qu'il

aime, mais on peut douter que ce refus de se rendre au désir de son mari ait plu beaucoup à celui-ci.

Elle aimait cependant l'empereur autant qu'elle était capable, en sa pauvreté de cœur, d'aimer quelqu'un, et elle proclamait hautement son bonheur. « Le Ciel a exaucé vos vœux à l'occasion de mon mariage, écrivait-elle un mois environ après son arrivée à Compiègne ; puissiez-vous jouir bientôt d'un bonheur pareil à celui que j'éprouve (1). » Dans une foule d'autres lettres, elle parle de son bonheur, des bontés de l'empereur pour elle, de ses attentions délicates et déclare bien haut qu'elle ne peut être heureuse qu'auprès de lui. Il est probable, par exemple, que ces lettres n'étaient pas écrites en hiver. De son côté, l'empereur disait parfois, dans les moments d'expansion qui suivaient une satisfaction que sa femme lui avait donnée : « Si la France connaissait tout le mérite de cette femme, elle se prosternerait à ses genoux (2). » C'était s'aveugler comme un amoureux qu'il était, car, à part une certaine douceur due à l'indifférence plutôt qu'à la bonté de son cœur, Marie-Louise n'avait pour tout mérite que la faculté singulière et bien inutile de « faire tourner son oreille sur elle-même (3) » et d'en donner le spectacle à ses dames. C'était peu de chose, et ce n'est assurément pas pour ce talent que Napoléon serait devenu jaloux; mais, se rappelant les « inconséquences » de Joséphine, et ne voulant pas s'exposer avec cette nouvelle inconsciente à de nouveaux mécomptes, il avait prescrit que Marie-Louise « ne devait voir

(1) *Correspondance de Marie-Louise*, p. 146.
(2) Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, p. 351.
(3) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 213.

aucun homme dans son intérieur. Paër était le seul excepté, parce qu'il était maître de piano, et encore fut-il ordonné à la dame du palais de service ou bien à une dame d'annonce de ne jamais quitter l'impératrice (1). »

Un jour pourtant, en entrant chez sa femme, Napoléon trouva un homme. Sa colère fut grande. Ce n'était pas par jalousie, c'était parce que ses ordres avaient été enfreints. La dame de service s'empressa de lui dire que cet homme n'était autre que Biennais, qui était venu expliquer le secret d'un petit meuble qu'il avait fait pour Sa Majesté. L'empereur fronça le sourcil et répliqua : « C'est égal, *c'est un homme*, et aux ordres que j'ai donnés à cet égard il ne peut exister d'exceptions, ou bientôt il n'y aura plus de règle. »

Il ne faut pas voir de jalousie en tout cela, mais de simples mesures pratiques pour empêcher la jeune souveraine de compromettre, par des légèretés, la dignité de son rang. La petite aventure que voici, racontée par le prince de Metternich est bien une preuve qu'il n'entrait point de jalousie dans l'amour de Napoléon pour sa femme, que cet amour était tout confiant : « Je trouvai, dit-il, Napoléon chez l'impératrice. La conversation s'engagea sur des lieux communs, quand Napoléon me dit : « Je veux que l'impé-« ratrice vous parle à cœur ouvert et qu'elle vous « confie ce qu'elle pense de sa position ; vous êtes un « ami, elle doit ainsi ne pas avoir de secrets pour « vous. » — En finissant cette phrase, Napoléon ferma la porte du salon, mit la clef dans sa poche et disparut par une autre porte. Je demandai à l'impératrice

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 214.

ce que cette scène devait représenter; elle m'adressa la même question. Voyant qu'elle n'avait point été préparée par Napoléon, je devinai qu'il voulait sans doute me mettre dans le cas de recueillir de la bouche de l'impératrice des notions suffisantes sur les relations de son intérieur, afin de m'engager à rendre un compte favorable à l'empereur son père. L'impératrice en jugea comme moi. Nous demeurâmes enfermés pendant près d'une heure, quand Napoléon, rentrant en riant dans l'appartement : « Eh bien! nous dit-il, vous avez bien causé? L'impératrice a-t-elle dit bien du mal de moi? A-t-elle ri ou pleuré? Je ne vous en demande pas compte; ce sont vos secrets à vous deux qui ne regardent pas un tiers, ce tiers fût-il le mari... » Le lendemain, Napoléon chercha une occasion pour me parler. « Que vous a dit hier l'impératrice? me demanda-t-il. — Vous m'avez dit, lui répondis-je, que notre conversation ne regardait pas un tiers, permettez-moi d'en garder le secret. — L'impératrice vous aura dit, m'interrompit Napoléon, qu'elle est heureuse avec moi, qu'elle n'a pas une plainte à former. J'espère que vous le direz à votre empereur et qu'il vous croira plus que d'autres (1)... »

Non seulement, on le voit, Napoléon faisait son possible pour rendre heureuse Marie-Louise, qu'il aimait, mais il voulait que son père, que tout le monde la sût heureuse. Et pour cela il n'avait pas hésité à l'enfermer pendant une heure avec M. de Metternich pour qu'elle lui fît sa confession et celle de son mari en toute liberté. Avec Joséphine, c'eût été imprudent, car Barras ne nous cache pas

(1) Metternich, *Mémoires*, t. Ier, p. 105.

qu'elle ne pouvait se trouver en voiture avec un homme sans lui sauter au cou et Mme d'Abrantès avait déjà dit que son mari s'était vu dans la nécessité de jouer un peu avec elle le rôle de Joseph devant Mme Putiphar. Mais Napoléon, comme les autres amoureux, avait une entière confiance en la femme qu'il aimait, et il n'ignorait pas que M. de Metternich, fort bien de sa personne, grand, distingué et de la meilleure tournure, passait à bon droit pour l'un des « mangeurs de cœurs » les plus redoutables de la cour.

Napoléon se laissait donc aller avec bonheur au charme d'aimer sans contrainte, sans inquiétude d'aucune sorte, sa blonde et plantureuse jeune femme. Celle-ci ne le comprenait pas plus que ne l'avait compris Joséphine, mais sa douceur suffisait pour donner à Napoléon l'illusion de se croire aimé. Les illusions ne sont-elles pas la monnaie courante de l'amour! N'est-ce pas elles qui le font naître, elles qui le font vivre? Et ne remplacent-elles pas avec avantage la froide réalité?

D'ailleurs, le rêve de Napoléon, en amour, ne dépasse pas le rêve d'un amour bourgeois, bien bourgeois. S'il aime avec toute la fougue d'un sous-lieutenant, son amour n'est pas de ceux qui recherchent la solitude et se plaisent aux promenades à deux sur les grèves ou au fond des bois, qui se gravent sur l'écorce des bouleaux et des platanes aussi bien que dans le cœur. Rien de romanesque cette fois. Point de lettres passionnées, comme jadis pour Joséphine; point de vers surtout. Il n'aspire pas, comme en Italie, à trouver chez sa femme un épanouissement de toutes ses facultés aimantes, dont il serait lui-même le but en même temps que la

LA FAMILLE DE NAPOLEON Ier

1. *Napoléon Ier.* — 2. *Le Roi de Rome.* — 3. *Louis Bonaparte.* — 4. *Eugène de Beauharnais.* — 5. *Reine Hortense.* — 6. *Joseph Bonaparte.* — 7. *Marie-Louise.* — 8. *Lætitia.* — 9. *Joséphine.* — 10. *Lucien Bonaparte.* — 11. *Elisa.* — 12. *Caroline.* — 13. *Napoléon Louis.* — 14. *Murat.* — 15. *Pauline.* — 16. *Louis-N. Bonaparte.* — 17. *Louis-Lucien.* — 18. *Napoléon Bonaparte.* — 19. *Pierre-N. Bonaparte.* — 20. *Lucien Murat.* — 21. *Jérome Bonaparte.* — 22. *Charles Bonaparte.* — 23. *Princesse Mathilde.* (Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil)

cause. Non, il ne demande plus qu'un amour de tout repos, un bon petit amour, bien calme, bien doux, bien capitonné, sans la moindre scène, surtout!.. Oh! les scènes de Joséphine! quel souvenir! quel cauchemar!.. Enfin un amour en pantoufles et de coin de feu, qu'on retrouve chaque soir après les affaires de la journée et qui vous en délasse. Il ne se faisait pas idée d'une vie plus désirable et le bon bourgeois qui était caché derrière l'homme de guerre incomparable, eût renoncé, plus volontiers qu'on ne pense, à quelques-unes des grandeurs de son Empire pour voir partager ses jouissances de cœur par celle qui les lui donnait, pour qu'elle les sentît comme il les sentait lui-même (1). Ne le surprenait-on pas, parfois, assis à son bureau et jouant avec le gant tout mignon de l'impératrice? Il le regardait avec un bonheur presque attendri, il le baisait, le portait à ses narines, en humait les parfums, ces parfums, ces subtils parfums qu'un amoureux seul sait savourer, et l'amour le lui faisait voir, ce gant, sous un jour qui lui dévoilait toute une longue suite de perfections humaines et de joies divines. C'étaient là ses bons moments, et si l'on venait lui demander une grâce, en ces moments, elle était accordée sur l'heure. C'est que, comme les autres hommes et malgré un cœur très exercé, plus exercé à coup sûr qu'expérimenté, il conservait sa naïveté première de sentiments; et ne sait-on pas que l'amour vrai, l'amour honnête rend bon et bienveillant? Un amoureux ne souhaite-t-il pas le bonheur de tout ce qui l'entoure? S'il est inquiet, violent, méchant, soyez-en

(1) « Ma seule faute dans cette alliance a été vraiment d'y apporter un cœur trop bourgeois. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 661.)

sûr, c'est que l'amour, c'est que la femme à qui il porte son amour plutôt, ne le rend pas heureux. De là la brusquerie de tant d'hommes.

Mais les affaires et surtout cette impitoyable étiquette qu'il avait su éluder à Compiègne et qui l'enserrait de ses mille fils tyranniques et journaliers aux Tuileries, cette étiquette qu'il avait créée pour les autres et dont il était maintenant plus victime que tout le monde, s'opposait à ce qu'il suivit franchement les impulsions de son cœur. Toujours des tiers entre sa femme et lui; jamais une petite partie fine à deux ou à quatre, jamais un déjeuner en tête à tête, une causerie intime prolongée le soir au coin du feu ou le matin dans la douce chaleur du lit; jamais de flâneries à pied dans ce Paris où chaque pas vous fait découvrir des merveilles, jamais de courses à la campagne... Comme il l'a souvent répété, Napoléon était victime de *la nature des choses*, mais, pour sa vie intime comme pour sa vie politique, la *nature des choses*, c'est lui qui l'avait faite ainsi.

On eût pu croire, en lui voyant négliger la guerre d'Espagne par amour pour sa femme dont il ne voulait pas se séparer, que la paix allait enfin régner en Europe. Cette paix, c'est par la guerre de Russie qu'il voulut la conquérir. Mais ses calculs furent déjoués par quelques degrés de plus au thermomètre et l'on sait les terribles conséquences de cette gigantesque expédition.

Napoléon, pendant toute la durée de la campagne, garda à sa femme une fidélité exemplaire. Pour être juste, il n'avait pas à cela bien grand mérite. Les occasions manquaient; et puis l'homme qui voyait les spectacles dont il a dicté le récit dans le 29e bulletin, de sinistre mémoire, ne pouvait avoir le cœur

à la joie. Il l'avait pourtant eu, en 1807, après Eylau ! Mais, cette fois, les circonstances ne se prêtaient pas à la bagatelle. Et c'est à tort qu'on lui attribue ce billet daté de Mayence, le 14 décembre, et adressé à son premier valet de chambre : « Un bain, un souper et Walewska (1). » Car, à cette époque, son premier valet de chambre était en Russie ; il l'avait laissé à Smorgoni et Constant n'arriva à Paris que six ou huit jours après l'empereur (2). D'un autre côté, voici ce que dit Méneval sur ce point : « L'empereur arriva le 18 (décembre) fort tard aux Tuileries ; l'impératrice, triste et souffrante, venait de se mettre au lit, car Napoléon ne l'avait pas prévenue de son arrivée. Inquiète des bruits qu'elle entendait dans le salon qui précédait sa chambre à coucher, Marie-Louise se levait pour en savoir la cause, quand elle vit entrer l'empereur qui se précipita vers elle et la serra dans ses bras. Le bruit extérieur qui avait un peu effrayé l'impératrice provenait d'un débat suscité par deux hommes encapuchonnés et enveloppés de manteaux fourrés, discutant avec la dame de service qui couchait dans la pièce voisine de la chambre de l'impératrice. Cette dame défendait l'entrée de l'appartement, comme c'était son devoir, quand l'un de ces hommes, en écartant son manteau, découvrit l'empereur à ses yeux stupéfaits (3). » Il ressort évidemment de ces deux témoignages : d'abord que l'empereur n'a pas écrit ce billet tant cité, ensuite qu'il est entré chez l'impératrice, tel qu'il était, en tenue de voyage, dès

(1) Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. III, p. 170 ; Ch. Nauroy, *Les secrets des Bonaparte*, p. 236.
(2) Constant, *Mémoires*, t. III, p. 473.
(3) Méneval, *Mémoires*, t. III, p. 102.

son arrivée aux Tuileries. Ces deux témoignages doivent être crus et s'accordent bien plus, d'ailleurs, avec la manière d'être de l'empereur depuis son mariage avec Marie-Louise, que le billet qu'on lui attribue. Et puis, aurait-il appelé « Walewska » tout court, dans un billet à un domestique, une femme qu'il aimait? N'y avait-il pas toujours de quoi souper aux Tuileries?

A peine rentré, loin de songer à reprendre avec la Polonaise les relations interrompues par son mariage en 1810, Napoléon se livre tout entier au travail de création d'une nouvelle armée. Il travaille en moyenne dix-huit heures par jour. On conçoit qu'avec ce labeur surhumain il pense peu aux maîtresses. Il n'y pense même pas du tout et, s'il peut dérober un instant aux affaires, c'est auprès de Marie-Louise qu'il le passe. Il retrempe ses forces dans son intérieur de famille, entre sa femme et son fils.

Il part pour la glorieuse, mais désastreuse campagne de 1813. Si son génie, cette fois, paraît se voiler, son amour pour Marie-Louise est toujours entier. Il cherche à lui éviter les inquiétudes qui l'obsèdent, et il écrit à Cambacérès : «..... Les ministres ne doivent pas parler à l'impératrice des choses qui pourraient l'inquiéter ou la peiner(1). » Marie-Louise, de son côté, est-elle digne de cette affection si attentionnée? Hélas! elle mange, elle boit, elle dort, et ne s'occupe pas du reste. Les victoires, la brouille entre son père et son mari, les trahisons, les défaites, tout cela se succède sans l'émouvoir le moins du

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXV, p. 232, pièce 19910, au prince Cambacérès, archichancelier de l'Empire, Erfurt, le 26 avril 1813.

monde. « Toute gourmée, toute raide et toute étiquette, elle ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle... Déjeuner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crème, jouer tant bien que mal au piano, bavarder très peu royalement sur nos intérieurs : voilà à quoi l'impératrice s'occupait après les affaires de Dresde (1)... » Jamais l'horizon n'avait paru si chargé de nuages menaçants, et voilà la femme que Napoléon avait nommée régente de son Empire! Voilà la femme qu'il aimait!

Les revers se succèdent, la France est envahie... Napoléon se ressaisit et son génie reparaît. Il lutte pied à pied et défend par ses plus belles combinaisons, mais avec des effectifs trop faibles et trop jeunes, le sol sacré de la patrie. De même qu'il écrivait jadis à Joséphine entre deux victoires, il trouve au milieu de ses angoisses, le temps de penser à Marie-Louise. Il écrit de Nogent le 7 février 1814 : « Tenez gaie l'impératrice; elle se meurt de consomption (2). » En vérité, ce n'est pas à s'en aller de consomption que songeait cette grosse Allemande, et, si elle devait à ce moment mourir de quelque chose, l'indigestion eût été plutôt à craindre que la consomption.

Enfin l'Empire s'écroule : le colosse est abattu. Tandis que Napoléon se demande, à Fontainebleau, s'il ne doit pas tenter une attaque sur Paris; tandis que, désespéré, il s'empoisonne, à quoi pense sa femme, cette impératrice qui voit son trône s'effondrer sous elle? Oui, à quoi ?... A une niaise coquet-

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IX, p. 428.

(2) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVII, p. 128, pièce 21205, au roi Joseph, à Paris.

terie. M. de Sainte-Aulaire, introduit un matin chez elle, à Blois, la trouve au lit ; ses pieds déchaussés sortaient de dessous les couvertures. Il apportait à Marie-Louise des nouvelles terribles : celle de l'abdication de l'empereur, celle de sa tentative d'empoisonnement....

Et, pendant qu'il lui disait ces choses, il tenait les yeux baissés pour ne pas paraître observer sur son visage l'effet de ces affreux événements. Mais elle : « Ah ! vous regardez mon pied ? On m'a toujours dit qu'il était joli (1). » Voilà toute l'impression que fit à cette souveraine la perte de sa couronne et la quasi perte de son mari, — et quel mari !

A ce moment, ce mari, encore tout raide de la mort qui ne l'avait pas trouvé mûr pour elle, disait : « A l'île d'Elbe, je puis encore être heureux avec ma femme et mon fils (2). »

Quelle différence de cœur entre le mari et la femme !

A peine arrivé dans son île, la première pensée de Napoléon est pour Marie-Louise. Il ne doute pas qu'elle vienne le retrouver. N'a-t-il pas dit souvent : « Une bonne femme doit suivre son mari, c'est la loi de l'Évangile. » Et Marie-Louise n'est-t-elle pas, à ses yeux, une bonne femme? Tandis qu'on lui prépare son appartement, tandis qu'on peint sur le plafond de son salon, d'après l'idée qu'il en a donnée lui-même, deux colombes attachées à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'elles s'éloignent, il lui écrit que tout sera prêt pour le jour où elle viendra le rejoindre. Ne recevant point de réponse, il croit que les alliés ou les Bourbons inter-

(1) D'Haussonville, *Ma jeunesse*, p. 82.
(2) Duc de Vicence, *Souvenirs*, t. I, p. 120.

ceptent ses lettres. Il en écrit d'autres. Même silence. Inquiet, il envoie alors des exprès, comme le prouve cette lettre qu'il adresse au général Bertrand, le 9 août : « Le colonel Leczinski, qui part aujourd'hui à deux heures pour se rendre à Livourne, ira de là à Aix, où il portera une lettre de moi à l'impératrice. Écrivez à Méneval pour lui faire connaître que j'attends l'impératrice à la fin d'août; que je désire qu'elle fasse venir mon fils, et qu'il est singulier que je ne reçoive pas de ses nouvelles, ce qui vient de ce qu'on retient les lettres (1).... »

Hélas ! le mois d'août se passe et les illusions de Napoléon ne se passent pas. Il continue de profiter de toutes les circonstances, comme le prouve sa *Correspondance* (2), pour faire passer des lettres à sa femme ; il la croit prisonnière de son père, tout au moins soumise à une étroite surveillance. Enfin tout ce qu'il est possible de faire pour correspondre avec elle, il le fait : il va même jusqu'à écrire au grand-duc de Toscane, oncle de Marie-Louise, et se fait tout humble, lui, le grand Napoléon, devant ce petit prince de rien du tout, pour le supplier de s'intéresser à lui; il lui demande des permissions ! « Je prie Votre Altesse Royale de me faire connaître si elle veut permettre que je lui adresse tous les huit jours une lettre pour l'impératrice et m'envoyer en retour de ses nouvelles et les lettres de Mme de Montesquiou, gouvernante de mon fils. Je me flatte que, malgré les événements qui ont changé tant

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVII, p. 108, pièce 21604, au général Bertrand, grand maréchal du palais, Porto-Ferrajo, 9 août 1814.

(2) *Voir* le tome XXVII.

d'individus. Votre Altesse Royale me conserve quelque amitié. Si elle veut bien m'en donner l'assurance, j'en recevrai une sensible consolation (1)... »

Des consolations, ce n'est pas plus du côté de ce principicule que du côté de Marie-Louise qu'il doit en attendre. Il finit sans doute par s'en convaincre, et une de ses anciennes maîtresses, soit par calcul intéressé, soit par bonté d'âme, soit même par une réelle affection, — avec les femmes tout est possible —, Mme Walewska vient un jour lui en apporter. Le lui avait-il demandé ? Ce n'est pas probable. Napoléon ne pensait, n'écrivait qu'à Marie-Louise. Il lui fixait, on l'a vu, la fin d'août pour venir le trouver; et c'est à peu près à cette époque que Mme Walewska débarquait à l'île d'Elbe. Elle l'avait évidemment prévenu de son arrivée, mais ce n'est pas lui qui l'avait priée de venir. Il attendait sa femme, c'est la maîtresse qui parut.

« Le 1er septembre, a raconté un témoin de l'arrivée de cette femme à Porto-Ferrajo, Napoléon passa toute la journée sur la hauteur de Pomonte. Armé d'une longue-vue, il cherchait à découvrir et à reconnaître tous les bâtiments qui paraissaient en mer. A l'entrée de la nuit, il rentra à l'ermitage et enjoignit à son officier d'ordonnance de partir à l'instant à cheval pour porter aux écuries de Porto-Ferrajo l'ordre d'atteler, de faire seller trois chevaux, de se transporter sur le chemin qui conduit à la place Saint-Jean, et d'attendre là les ordres ultérieurs que lui donnerait le maréchal Bertrand.

« Vers les dix heures du soir, l'officier se trouvait

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVII, p. 432, pièce 21651, à Ferdinand Joseph, grand-duc de Toscane, Porto-Ferrajo, le 10 octobre.

NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT, A SAINTE-HÉLÈNE (5 mai 1821) *d'après une gravure du temps*

(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil.)

avec la voiture et les chevaux au point indiqué. Il faisait un très beau clair de lune. A ce moment, un bateau se dirigeait à force de rames vers le môle. Trois dames et un enfant s'y trouvaient. Ils descendirent à terre. Le maréchal courut à leur rencontre, les salua avec beaucoup de respect et les conduisit à la voiture. Deux d'entre elles et l'enfant s'y installèrent. La troisième, ainsi que le maréchal, l'officier d'ordonnance et quelques autres montèrent à cheval et on s'achemina sur la route qui conduit à Mariana. Arrivé à la traverse de Prochia, ce cortège fut rencontré par Napoléon monté sur un cheval blanc et suivi d'une troupe de lanciers et de mamelucks. La voiture s'arrêta. Sa Majesté descendit de cheval. On ouvrit la portière de droite et il monta seul au milieu du plus profond silence. Le cortège se remit en route et poursuivit jusqu'à la plage de Prochia. Là, la voiture ne pouvant plus avancer à cause du chemin impraticable, l'empereur, les deux dames et l'enfant descendirent et montèrent sur les chevaux amenés par l'officier d'ordonnance. L'enfant fut confié à la dame et l'empereur ordonna à l'officier de mettre pied à terre et de conduire par la bride le cheval de cette inconnue. Arrivé à la marine de Mariana, on tourna à gauche et on continua l'ascension aussi vite que l'obscurité de la nuit et la difficulté des chemins pouvaient le permettre. Lorsqu'on fut à la distance d'un tiers de mille de l'ermitage, l'empereur donna un coup d'éperon à son cheval et s'empressa d'arriver quelques instants avant le cortège à une tente qu'il avait fait dresser sous un arbre de châtaignier. Là, il attendait hors de la tente l'inconnue dont l'officier gardait le cheval. Celle-ci descendit et entra sous la tente avec lui

et l'enfant. Le maréchal Bertrand s'occupa de faire rafraîchir l'autre dame et les domestiques. Il les fit loger, une partie à l'ermitage et le reste sous les tentes qu'on avait dressées aux environs. Cela fait, il donna l'ordre de renouveler la garde des mamelucks aux deux issues des chemins qui conduisent à cette hauteur.

« L'inconnue a demeuré là deux jours et deux nuits, sans jamais se montrer. L'empereur ne sortit que deux fois pour donner des ordres. L'enfant se promenait avec un homme de la suite. Il paraissait âgé de quatre à cinq ans et il était habillé à la polonaise. Pendant le séjour de ces cinq personnages, l'accès de la hauteur fut interdit même à Madame Mère qui se trouvait logée à un mille dans un village voisin (1). »

L' « inconnue », que les habitants de l'île prirent pour Marie-Louise amenant son fils à Napoléon, — et c'était bien naturel de le penser — n'était autre que la comtesse Walewska. Elle était déjà allée, aux jours douloureux de l'effondrement, porter, à Fontainebleau, des consolations à son ancien amant (2). Mais Napoléon, respectueux de la foi jurée à Marie-Louise, ne l'avait pas voulu recevoir. A l'île d'Elbe, sa femme paraissant l'avoir oublié, ne lui ayant pas fait parvenir le moindre petit mot, Napoléon se départit de sa rigueur et accueillit au mieux Mme Walewska : ne lui amenait-elle pas d'ailleurs un rejeton de son sang, cet enfant conçu après la bataille de Wagram?

La jeune femme quitta l'île d'Elbe le 3 septembre et se rendit à Naples. Napoléon l'avait chargée

(1) Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. III, p. 201.
(2) Générale Durand, *Mémoires*, p. 310.

d'un message confidentiel pour Murat. Elle partie, tout reprit dans l'île son calme accoutumé. L'empereur continua ses instances auprès de Marie-Louise et espérait toujours la voir venir partager son exil. « Voyez, écrivait-il le 28 décembre au général Bertrand, ce que coûterait la maison Lafargue et ce qu'il faudrait y dépenser pour la mettre en état. Si l'impératrice et le roi de Rome venaient ici, cette maison sera la seule convenable pour loger la princesse (1). »

Que faisait donc de si important Marie-Louise pour ne pas répondre à son mari, pour ne pas l'aller rejoindre, comme son devoir le plus élémentaire était de le faire, si l'amour, si l'affection ne l'y entraînaient pas irrésistiblement?... Eh! mon Dieu, elle prenait les eaux d'Aix-les-Bains, en compagnie de son chambellan et amant Neipperg, et, si elle songeait parfois à son mari, ce n'était que pour l'appeler *Monsieur de l'île d'Elbe!* L'histoire s'est prononcée sur Marie-Louise. Si la trahison est une déloyauté, elle est de plus, dans certaines circonstances, une lâcheté : l'abandon se joignant à la trahison est ce qu'il y a au monde de plus méprisable. Marie-Louise s'est couverte de cette double ignominie. Modèle des mauvaises épouses, une éternelle flétrissure restera attachée à son nom. Son manque d'intelligence, sa qualité d'autrichienne, sont ses seules excuses.

L'empereur était très affecté de ne recevoir aucune réponse de l'impératrice. Son amour avait beau attribuer ce silence prolongé à la surveillance

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVII, p. 439, pièce 21661, au général comte Bertrand, grand maréchal du palais, Porto-Ferrato, 28 décembre 1814.

de la police qui, croyait-il, ne laissait passer aucune de ses lettres, il savait bien qu'une femme de cœur aurait passé par-dessus toutes les consignes et tous les ordres du monde pour rejoindre son mari malheureux. L'exemple de Mme de Lafayette, qui avait tout bravé, tout surmonté pour obtenir la faveur de partager la prison de son époux, n'était pas si ancien pour qu'il l'ait oublié, — puisque sa femme ne s'en souvenait pas. Aussi tâchait-il de prendre son abandon en patience. Sans nous arrêter à ce qui a été dit des soi-disant relations que Napoléon aurait eues à l'île d'Elbe avec sa sœur Pauline, accusations dont nous avons parlé un peu plus haut et que nous avons réfutées ailleurs (1), il a été dit aussi que des dames romanesques essayèrent de prendre hypothèque sur le cœur de l'empereur exilé, entre autres une certaine comtesse de Jersey « dont le colonel Campbell parle à Mariotti, le consul de France à Livourne, dans une lettre inédite du 26 décembre, disant qu'elle n'a pu encore parvenir à se faire jeter le mouchoir » (2). Une autre, nullement comtesse, au dire de M. Marcelin Pellet, ou plutôt d'un agent secret de M. Mariotti dont il reproduisait le rapport, aurait été plus heureuse. Femme d'un membre de la junte d'Elbe, Mme Bigeschi aurait aidé l'empereur à passer agréablement le temps de son exil. Mais faut-il croire les rapports de ce policier?

Enfin Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe avec la complicité inavouée de l'Angleterre. Il avait plus d'une raison de fuir le rocher de fer auquel les

(1) Voir notre ouvrage sur *Les sœurs de Napoléon*, p. 312 et suivantes.

(2) Marcelin Pellet, *Napoléon à l'île d'Elbe*, p. 52.

puissances alliées l'avaient enchaîné, mais l'amour qu'il portait à sa femme et à son fils, le désir de les reconquérir, n'étaient certainement pas étrangers à sa volonté de remonter sur le trône de France. A peine arrivé à Paris, il écrit à son beau-père : « ... Je connais trop les principes de Votre Majesté, je sais trop quelle valeur elle attache à ses affections de famille pour n'avoir pas l'heureuse confiance qu'elle sera empressée, quelles que puissent être d'ailleurs les dispositions de son cabinet et de sa politique, de concourir à accélérer l'instant de la réunion d'une femme avec son mari et d'un fils avec son père (1)... »

Il est impossible de savoir si Napoléon croyait, comme il le dit, aux bons sentiments de son beau-père, mais dans son amour aveugle pour sa femme, il lui prêtait des qualités qu'elle ne possédait nullement et ne pouvait s'imaginer qu'elle ne se hâterait pas, maintenant qu'il était remonté sur son trône, d'accourir auprès de lui. Il mettait sur le compte d'une surveillance tyrannique les retards qu'elle apportait à le faire. Enfin, ses lettres demeurant sans réponse, l'empereur envoie à Vienne M. de Montrond, oui, M. de Montrond qu'il avait exilé en 1811 pour s'être trop affiché comme amant de la princesse Pauline (2), avec mission de travailler à faire revenir auprès de lui l'impératrice Marie-Louise. Mais ce fut peine perdue. Cette femme, du haut du trône, avait roulé dans la boue ; elle prenait plaisir à s'y vautrer, sous l'œil bienveillant de son père, et ne voulait pas s'en dégager. Napoléon l'avait vue pour la dernière fois de sa vie à

1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVIII, pièce 21753, à François Ier, empereur d'Autriche, à Vienne, Paris, 1er avril 1815.

(2) Voir *Les sœurs de Napoléon*, p. 294 et suivantes.

Dresde, en 1813, lorsqu'il avait eu la délicate attention de l'y faire venir pour qu'elle pût embrasser son père. C'est aussi pour la distraire qu'il avait mandé à Dresde les principaux acteurs de la Comédie-Française, et, de cette façon, elle jouissait chaque soir du plaisir du théâtre.

La fortune de l'empereur s'écroule une seconde fois : Waterloo engloutit tout. La reine Hortense donne des consolations au vaincu, et c'est là la seule belle page de la vie de la fille de Joséphine. Il part, pense aller en Angleterre et ne débarque qu'à Sainte-Hélène. Il croyait à la générosité du peuple anglais, et ne se défiait pas du gouvernement anglais. Au lieu de l'hospitalité qu'il avait loyalement demandée, on le traite comme prisonnier de guerre ; seulement, au lieu de le mettre sur un ponton, ou l'envoie sur un îlot perdu au milieu de l'Océan, dans un climat meurtrier pour les Européens et qui devait faire bonne justice de celui qui était encore si grand qu' on n'avait pas eu le courage de le faire exécuter franchement, au grand jour.

A Sainte-Hélène, les loisirs étaient longs. Pour tuer le temps, Napoléon avait bien le travail, mais l'homme ne peut pas travailler toujours; quand le ressort est trop tendu, il se brise ou tout au moins sa trempe se ramollit. Il faut des distractions au travailleur. N'ayant pas de théâtre à Sainte-Hélène, ne cultivant guère les fleurs, réduit à la seule société des Montholon, de Gourgaud, des Bertrand et des Las Cases père et fils, les heures, les jours, les années lui paraissaient interminables. C'était au point que les vexations, les exigences inutiles et cruelles de sir Hudson Lowe pouvaient presque passer pour des distractions en ce lieu maudit, véritable antichambre

de la mort. Pourtant, à en croire le bourreau, l'amour a plus d'une fois visité Napoléon en cette île maudite, en cet enfer dont toute espérance était bannie. Pourquoi ne croirait-on pas Hudson Lowe ? Ses *Mémoires* ont un grand cachet de sincérité et il ne s'épargne pas plus qu'il n'a épargné, là-bas, son prisonnier géant. Et puis, ne s'aime-t-on pas partout? Ne s'est-on pas aimé dans les prisons, sous le règne de la Terreur? Ne s'aimait-on pas jusque sous le couperet de la guillotine? L'amour n'est-il pas, après tout, le frère de la mort? Oui, l'empereur aurait aimé, à Sainte-Hélène, ou du moins il ne se serait pas refusé quelques distractions, de celles qu'il cueillait dans ses antichambres, au temps de sa toute-puissance. « Plus d'une dame, à Sainte-Hélène, a écrit sir Lowe, fut accusée par les *bisbigli* et les commérages de l'île, d'adoucir par ses faveurs les ennuis du captif, Certaines même, et des plus grandes, s'en cachèrent peu et le disent tout haut encore aujourd'hui. Si je voulais faire ici un éclatant scandale, qui du reste leur ferait peut-être grand plaisir et flatterait fort leur vanité, je pourrais tout aussi bien dire leurs noms, mais c'est inutile (1). »

Il est très possible que Napoléon ne se soit pas refusé, s'il en a trouvé l'occasion, les amusements que les dames des Tuileries lui offraient jadis avec un si bel empressement, mais quelles étaient les dames qui pouvaient l'approcher? Hors Mme de Montholon et Mme Bertrand, aucune femme n'avait accès auprès du grand exilé. On ne pouvait arriver jusqu'à Longwood qu'avec la permission écrite de Lowe, et sous bonne escorte : un double cordon de senti-

(1) *Mémorial de sir Hudson Lowe*, p. 268.

nelles veillait à l'exécution du règlement. Et c'est pour cela que Napoléon s'était refusé bien vite à recevoir qui que ce fût. De plus, Napoléon, qui ne pouvait sortir sans être suivi et gardé à vue, n'avait le droit d'entrer dans aucune maison sans être accompagné d'un officier anglais. D'après le *Mémorial* du gouverneur Lowe, les deux dames françaises semblent seules visées. Peut-être Napoléon eut-il quelques attentions particulières pour Mme Bertrand. Ces attentions, rapportées au gouverneur, grossies et commentées par le désœuvrement et la malignité, devinrent bien vite aux yeux des Anglais des relations plus qu'amicales. On sait que Mme Bertrand était fort jolie, « jeune, spirituelle, enfant gâtée, vive, impérieuse, mais bonne et rieuse malgré ses équipées enfantines (1). » Elle était créole, née de Dillon, et réunissait en elle toutes les séductions des créoles françaises ; mais elle avait, de plus, à ce qu'assure le général Paulin, qui fut aide de camp du général Bertrand, un attachement pour son mari et un amour du devoir qui, sans exclure le goût des amusements frivoles, la mettent à l'abri de tout soupçon d'infidélité.

On avait remarqué que l'empereur témoignait plus d'attentions à Mme Bertrand qu'à Mme de Montholon ; qu'il lui avait donné un phaéton, qu'il lui faisait de beaux cadeaux, qu'un jour même, son cuisinier étant ivre au point de ne pouvoir faire le dîner, Napoléon lui avait envoyé quelques plats de sa table. Puis un beau jour, l'intimité se brise et Napoléon fait défendre à Mme Bertrand de se présenter devant lui. Cet ordre ne fut jamais révoqué,

(1) Général baron Paulin, *Souvenirs*, p. 226.

malgré les prières de la pauvre femme et celles de son mari. Quand à Mme de Montholon, elle retourna en Europe sans qu'on en ait su le motif. Tout cela faisait causer, et Las Cases ne cache pas, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, que des dissensions intestines régnaient dans la petite colonie. Les caprices et les préférences de Napoléon, les jalousies de diverse nature qui en furent la suite, n'étaient-ils pas causes de ces tiraillements?

Mais ces distractions, si tant est que l'empereur les eut, ne l'empêchaient point de penser toujours à sa femme. Son amour pour elle ne subissait pas la moindre altération. « Napoléon parlait sans cesse de son fils et de Marie-Louise, a écrit un témoin peu suspect de partialité pour lui; il les aimait passionnément, il les aimait de toute la puissance de cet amour que renforcent et activent l'éloignement et l'impossibilité de voir les objets aimés. » On a dit que l'amour et l'affection s'affaiblissent et s'effacent par l'absence; c'est une grande erreur, disait Napoléon. Quand on aime bien, l'amour acquiert bien plus d'intensité par la privation de l'objet de cet amour. Alors toutes les pensées se rapportent à lui; le vide qui nous entoure, nous le peuplons de ses images, partout nous le voyons, partout nous invoquons son nom et sa présence; l'imagination s'en frappe, la mémoire s'en nourrit sans cesse; nous le comparons à tout ce qui est devant nous, et, dans cette douce et continuelle occupation de toutes les puissances de notre âme, au moins jamais la satiété, la monotonie et l'ennui ne viennent poser leur main de glace sur notre cœur.

« Quant à moi, ajoutait-il en soupirant, j'aime ma bonne Louise; et après cinq ans d'absence, je l'aime

plus encore que je ne l'eusse peut-être aimée si nous étions restés ensemble aux Tuileries (1). »

Il ne devait pourtant pas ignorer l'infamie de sa conduite : Hudson Lowe, sans en avoir l'air, avait su lui faire parvenir les livres et journaux qui en parlaient. Mais peut-être Napoléon, qui avait lu le misérable pamphlet de Lewis-Goldsmith, ne croyait-il point à une aussi noire trahison. Sans cela, se fût-il aveuglé au point de conserver, suspendu au-dessus de la cheminée de sa chambre, le portrait de sa « bonne » Louise? Se fût-il affecté en lisant, au mois de mars 1817, au point de se le faire expliquer par trois fois, un article de gazette disant que Marie-Louise était tombée de cheval dans le Pô, et qu'on avait eu beaucoup de peine à la sauver? Eût-il écrit, le 25 juillet 1818, cette lettre qu'il remit au docteur O'Méara lorsque celui-ci quitta Sainte-Hélène : « Je prie mes parents et amis de croire tout ce que le docteur O'Méara leur dira relativement à la position où je me trouve et aux sentiments que je conserve. S'il voit ma bonne Louise, je la prie de permettre qu'il lui baise les mains. »

Enfin, et comme s'il était écrit qu'il y aurait du ridicule jusque dans les choses les plus lamentablement tristes, Napoléon, dans son testament, dit : « J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments. » Et, n'avait-il pas, de plus, ordonné que son corps fût ouvert, qu'on en retirât le cœur pour le mettre dans de l'esprit de vin et qu'on l'envoyât à Marie-Louise ?

(1) *Mémorial de sir Hudson Lowe*, p. 246.

S'il avait connu la conduite de sa femme, il n'aurait pas prescrit cette disposition, car il se serait alors demandé ce que Marie-Louise et son Neipperg auraient fait de ce morceau de son corps.

Au fait, qu'est-ce qu'ils en auraient bien pu faire ?

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


CHAPITRE PREMIER

Le jeune Napoléon, sorti de l'École militaire, promène dans Paris son épaulette de sous-lieutenant. — Les filles du Palais-Royal. — Enthousiasmes de jeunesse. — Bonaparte à Valence. — Mme du Colombier. — Mlle Caroline. — Bonaparte mange des cerises avec elle, par une belle matinée d'été. — Mme Saint-Huberti. — Une légende. — Bonaparte faisant des vers. — Bonaparte à Auxonne. — Aventure de garnison. — Dialogue sur l'amour. — Bonaparte va en Corse comme lieutenant-colonel de la garde nationale. — Amours corses. — Mlle Désirée Clary : idylle de Bonaparte avec elle. — Il voit les Parisiennes et renonce à Désirée. — Amourette avec la citoyenne Turreau..... 1

CHAPITRE II

Portrait de Bonaparte en 1795. — Mme de Bourrienne. — Bonaparte à Châtillon chez M. de Marmont. — Poétique jeune fille : Victorine de Chastenay. — Vision, souvenir et « profil perdu ». — Conversation avec Mlle de Chastenay : sympathie secrète de Bonaparte pour elle. — Bonaparte cueillant des bleuets avec elle. — Fin d'une idylle. — — Remarques du général sur les femmes à Paris. — Mme Permon : Bonaparte la demande en mariage. — Mlle Montansier. — Mme Grace Elliott. — Bonaparte et le 13 Vendémiaire. — Il va chez Barras. — Mme Tallien : Bonaparte devient amoureux d'elle. — Mme Beauharnais : le général se laisse prendre à sa coquetterie et l'épouse. — Ses mécomptes amoureux. — Mme Grassini..... 31

## CHAPITRE III

Mme Visconti fait des avances au général Bonaparte, qui les repousse. — Charme de Bonaparte. — Le général dans une loge grillée au théâtre Feydeau. — Bonaparte et les femmes du Caire. — Mme Fourès. — Invitation à dîner chez le général Dupuy. — Brutalité du général Bonaparte envers Mme Fourès. — Celle-ci ne lui en veut nullement. — Histoire de Bellilotte. — Comment elle épouse Fourès. — Odyssée du lieutenant. — Pris par les Anglais. — Mauvais tour joué à Bonaparte par un commodore anglais. — Scènes conjugales et divorce. — La belle Pauline devenue maîtresse en pied du général. — Naïveté de Bonaparte sur les femmes. — Son amour pour Bellilotte. — Bonaparte la marie. — Écho des bords du Nil. — Jugement sur Mme Fourès..... 68

## CHAPITRE IV

Bonaparte dissimule soigneusement ses liaisons extra-conjugales. — Il ne cherche dans les femmes qu'une distraction à ses travaux. — Mme Branchu. — Mme Grassini : l'empereur la fait venir à Paris. — Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Mlle Duchesnois aux Tuileries. — Le premier consul peu aimable. — Mlle Georges et le premier consul évanoui. — Mlle Bourgoin de la Comédie-Française. — Chaptal. — Une aventure au ministère de l'intérieur. — Mme Jouberthon et le général Bonaparte. — Mme Junot à la Malmaison. — Visites matinales et indiscrètes du premier consul. — Angoisses de la jeune femme. — Dénouement d'une sotte aventure. — Rancune et jalousie rétrospective..... 101

## CHAPITRE V

Le premier consul à Boulogne. — Mme de Rémusat : ses tête-à-tête avec le général Bonaparte. — Nature amoureuse du consul. — Médisance. — Distractions qu'apporte une Italienne à Bonaparte. — Autre histoire d'amour. — Fantaisie d'un jour. — Mme de Vaudey : ses relations avec l'empereur. — Rupture et vengeance. — Mme Duchâtel : son mariage, son portrait. — Précautions que prend Napoléon pour ne pas être vu quand il va chez elle. — Intrigues. — Jalousie de Joséphine. — Episodes divers. — Scène de jalousie à Saint-Cloud. — Promenades amoureuses à la Malmaison. — Changement à vue : l'empereur quitte Mme Duchâtel et se remet avec sa femme. — Joséphine fait un sermon à Mme Duchâtel..... 137

## CHAPITRE VI

La petite maison de l'Allée des Veuves. — Imprudence de l'empereur quand il va à ses aventures galantes. — Mme Récamier : effet qu'elle produit sur Napoléon. — Il la désire de toute la force de son tempérament. — Épisodes du passé. — Ingratitude de Mme Récamier envers Napoléon. — Fouché ambassadeur de Napoléon auprès de la belle Juliette. — Les pourparlers de Clichy. — Fouché propose nettement à Mme Récamier de devenir dame du palais. — La princesse Caroline joint ses instances à celles de Fouché. — Influencée sans doute par son entourage, Juliette refuse. — Demoiselles d'annonce. — L'empereur et la fille d'un huissier de son cabinet. — Théories de l'empereur sur l'amour. — Indiscrétion de l'empereur. — Mlle Mars..... 173

## CHAPITRE VII

Voyage de Napoléon en Italie. — Fantaisie pour une lectrice. — Jalousie de Joséphine et renvoi de la petite Lacoste. — Compensations que lui accorde l'empereur. — Episode à Stupinigi. — Mme Ida Saint-Elme. — Amour au cachot. — Mme Gazzani : rivalités et jalousies de palais. — Joséphine veut la surprendre avec l'empereur. — Napoléon et la reine de Bavière. — Eléonore Denuelle de la Plaigne, lectrice de la princesse Caroline. — Elle donne un fils à l'empereur. — Stéphanie de Beauharnais. — Caprice de l'empereur pour elle. — Episodes de ce caprice. — Vertige de Stéphanie. — Mariage : la princesse ne veut pas voir son mari. — Singulière lune de miel. — Retour offensif de l'empereur. — Fin de cette fantaisie..... 205

## CHAPITRE VIII

L'empereur à Berlin. — Aventure avec une jeune Allemande. — Entretien muet. — Infortunes de la petite Berlinoise. — La reine de Prusse et les duretés de Napoléon. — L'empereur en Pologne : ses lettres à Joséphine. — Mme Walewska : Napoléon devient amoureux d'elle et lui écrit. — Lenteur de la belle Polonaise à capituler. — Premier rendez-vous. — Relations suivies. — Mme Walewska rejoint l'empeur au château de Finkenstein et reste trois semaines avec lui. — Leur amour réciproque. — Retour

de l'empereur à Paris. — Encore Mme Gazzani ; passe-droit en sa faveur. — Séjour de l'empereur et de sa cour à Fontainebleau. — Mme de B... reçoit l'empereur, la nuit, dans sa chambre. — Mme Savary..... 242

## CHAPITRE IX

Encor la princesse Stéphanie. — Complaisance des dames de la cour pour Napoléon. — Ce qu'en dit le *Mémorial*. — Réflexions sur l'entrevue de Mantoue et le passage des Mémoires de Lucien qui la rapporte. — Bals masqués. — Amour de Napoléon pour ces bals. — Aventures de bals masqués. — Bal chez la grande-duchesse de Berg et de ce qui s'ensuit. — Mlle Guillebeau. — Une danseuse nommée lectrice, et la lectrice devenant « favorite » de l'empereur. — Fin d'idylle. — Aventure à Madrid. — L'empereur n'aime pas les parfums. — Encore Mme Gazzani. — Mme Walewska rejoint l'empereur à Schœnbrünn. — Elle devient enceinte. — Fredaines de l'empereur à Vienne. — Caprice de Napoléon pour Mme de Mathis. — Divorce de Napoléon. — La princesse de Carignan..... 275

## CHAPITRE X

Second mariage de Napoléon. — Amour de l'empereur pour Marie-Louise. — Délicates attentions pour elle. — Son enthousiasme amoureux un peu enfantin. — Accroc à l'étiquette. — Douceur indifférente de Marie-Louise. — Confiance de Napoléon en sa femme. — Les souverains, esclaves de l'étiquette. — Retour de Russie : fausseté d'une légende. — Indifférence de l'impératrice pour l'empereur. — Napoléon à l'île d'Elbe. — Marie-Louise ne répond pas à ses lettres. — Mme Walewska à l'île d'Elbe. — Les amours à l'île d'Elbe. — Waterloo. — Bonté d'Hortense. — Le *Mémorial de sir Hudson Lowe* et les amours de Napoléon à Sainte-Hélène. — Aveuglement de l'empereur sur les mérites de Marie-Louise. — Disposition particulière du testament de Napoléon..... 309

4022-08. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

Napoleon I, Emperor of the French
Author Turquan, Joseph
Title Napoleon amoureux.
HF.B
N216
.Ytu

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU